
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00912742 4

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

ANCIENNES
LITTÉRATURES CHRÉTIENNES

II

LA LITTÉRATURE SYRIAQUE

PAR

RUBENS DUVAL

TROISIÈME EDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90

1907

Bibliothèque

de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

ANCIENNES LITTÉRATURES CHRÉTIENNES

II

LA LITTÉRATURE SYRIAQUE

Bibliothèque

de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

Notre " Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique ", inaugurée en 1897, réalise lentement, mais persévéramment, son programme qui était de reprendre, avec les seules ressources de l'initiative privée, le projet confié jadis par Léon XIII aux cardinaux de Luca, Pitra et Hergenrœther, à la suite de la lettre pontificale sur les études historiques, — savoir la composition d'une « Histoire ecclésiastique universelle, mise au point des progrès de la critique de notre temps ».

Nous avons distribué la matière en une série de sujets capitaux, chacun devant constituer un volume indépendant, chaque volume confié à un savant sous sa propre responsabilité. Nous n'avons pas eu l'intention de faire œuvre pédagogique et de publier des manuels analogues à ceux de l'enseignement secondaire, ni davantage œuvre de vulgarisation au service de ce que l'on est convenu d'appeler le grand public : il y avait une œuvre plus urgente à faire en matière d'histoire ecclésiastique, une œuvre de haut enseignement.

Le succès incontesté des volumes publiés jusqu'ici nous a prouvé que notre programme répondait au désir de bien des maîtres et de bien des étudiants de l'enseignement supérieur français, autant que de bien des membres du clergé et de l'élite des catholiques. Nous continuerons l'œuvre sans nous lasser des lenteurs inséparables d'une exécution aussi difficile. La direction générale de la publication est confiée à un comité sous la présidence de Mgr Pierre Batiffol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse.

V. LECOFFRE.

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

Les origines du catholicisme.

Le christianisme et l'empire romain.

Les églises du monde romain.

Les anciennes littératures chrétiennes.

La théologie ancienne.

Les institutions anciennes de l'Église.

Les églises du monde barbare.—Les églises du monde syrien.

L'église byzantine. — L'État pontifical.

La réforme du XIe siècle. — Le sacerdoce et l'Empire.

Histoire de la formation du droit canonique.

La littérature ecclésiastique du moyen âge.

La théologie du moyen âge.—Les institutions de la chrétienté.

L'Église et l'Orient au moyen âge.

L'Église et le Saint-Siège de Boniface VIII à Martin V.

L'Église à la fin du moyen âge.

La réforme protestante. — Le concile de Trente.

L'Église et l'Orient depuis le XVe siècle.

La théologie catholique depuis le XVIe siècle.

Le protestantisme depuis la Réforme.

L'expansion de l'Église depuis le XVIe siècle.

L'Église et les gouvernements d'ancien régime.

L'Église et les révolutions politiques (1789-1870)

L'Église contemporaine.

Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique

VOLUMES PARUS :

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose, par M. Paul Allard. *Sixième édition.*

Histoire des Dogmes : I. La théologie anténicéenne, par M. J. Tixeront, doyen de la Faculté catholique de théologie de Lyon. *Troisième édition.*

Anciennes littératures chrétiennes : I. La littérature grecque, par Mgr Pierre Batiffol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse. *Quatrième édition.*

Anciennes littératures chrétiennes : II. La littérature syriaque, par M. R. Duval, professeur au Collège de France. *Troisième édition.*

L'Afrique chrétienne, par Dom H. Leclercq, bénédictin de Farnborough. Deux volumes. *Deuxième édition.*

L'Espagne chrétienne, par Dom H. Leclercq.

Le Christianisme dans l'Empire perse, par M. J. Labourt, docteur en théologie et docteur ès lettres. *Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

L'Église byzantine de 527 à 847, par le R. P. J. Pargoire, des Augustins de l'Assomption. *Deuxième édition.*

L'Église et l'Orient au Moyen Age : Les Croisades, par M. Louis Bréhier, professeur d'histoire à l'Université de Clermont-Ferrand.

Le grand schisme d'Occident, par M. Salembier, professeur à la Faculté de théologie de Lille. *Troisième édition.*

L'Église romaine et les Origines de la Renaissance, par M. Jean Guiraud, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Besançon. *Ouvrage couronné par l'Académie française. Troisième édition.*

Chaque volume in-12. Prix : 3 fr. 50.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La littérature syriaque avait sa place marquée dans la *Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique*, car elle constitue une des principales sources de l'histoire de l'Église orientale. Le livre qui lui est consacré, a été divisé en deux parties : dans la première, on s'est proposé de donner une vue d'ensemble des œuvres littéraires qui nous sont parvenues des Syriens; la seconde renferme de brèves notices sur les auteurs syriaques, classées suivant l'ordre chronologique, d'après le modèle de l'article de W. Wright sur la littérature syriaque dans le XXII[e] volume de l'*Encyclopedia britannica*[1]. Les textes édités jusqu'à ce jour forment une bibliothèque de plus de deux cents volumes, dont la majeure partie a paru pendant ce siècle. Nous croyons avoir mentionné tous

1. Une édition à part de cet article a été faite après la mort de l'auteur : *A short History of syriac Literature by the late William Wright,* Londres, 1894. C'est cette édition que nous avons citée dans les notes de ce livre sous le titre de WRIGHT, *Syr. lit.*, 2[e] éd.

ceux qui présentent quelque intérêt littéraire, mais nous avons laissé de côté les publications faites dans un but pratique, telles que liturgies, rituels et bréviaires.

La littérature syriaque n'est réellement entrée dans le domaine des études orientales que depuis le XIXe siècle, quoique, dès le commencement du XVIIIe, Joseph Simon Assémani en ait révélé l'importance en écrivant sa célèbre *Bibliotheca orientalis*. Cette œuvre capitale demeura sans rivale; elle suffisait aux besoins du temps. Autrefois l'étude du syriaque, qui avait principalement en vue l'exégèse biblique, n'était pas poussée très loin. La version syriaque de l'Ancien et du Nouveau Testament, dite *La Peschitto*, avait été éditée dans les Polyglottes; en 1669, Edmond Castell avait rédigé son *Lexicon heptaglotton* pour la Polyglotte de Londres. C'est sur ce fonds, grossi de quelques autres publications analogues, que l'on vivait; il fournissait la matière des livres d'enseignement : grammaires, chrestomathies et lexiques. Quand la *Bibliotheca orientalis* d'Assémani eut paru, on lui emprunta quelques textes, mis à la portée des élèves; le *Chronicon syriacum* de Barhebræus, édité par Bruns et Kirsch, à Leipzig en 1789, procura ensuite quelques nouvelles contributions aux chrestomathies.

Si l'on excepte Renaudot qui, dans sa collection des liturgies orientales, traduisit les liturgies

syriaques, il faut reconnaître que c'est aux Maronites et notamment à la famille des Assémani que revient l'honneur d'avoir initié les savants de l'Europe aux richesses littéraires renfermées dans les manuscrits syriaques. Ces manuscrits n'étaient pas encore très nombreux dans nos bibliothèques. J.-S. Assémani avait doté la Bibliothèque du Vatican d'une belle collection, qu'il tira en partie du couvent de Notre-Dame des Syriens, situé dans le désert de Nitrie (ou Scété) en Égypte; c'est dans cette collection qu'il prit les matériaux de sa *Bibliotheca orientalis*. Le catalogue des ms. orientaux du Vatican, qu'il rédigea avec l'aide d'Étienne Évode Assémani, permettait à d'autres Orientalistes de continuer et d'améliorer son œuvre, mais la Bibliothèque Vaticane était alors peu accessible aux étrangers. Les autres bibliothèques de l'Europe, moins riches, n'avaient pas encore publié leurs catalogues, à l'exception de la Laurentienne de Florence, dont Évode Assémani avait décrit les ms. orientaux, parmi lesquels figurent quelques ms. syriaques.

De nos jours, les Syrologues sont mieux partagés; le fonds syriaque des principales bibliothèques s'est largement accru, surtout celui du Musée britannique qui a acquis l'importante collection du couvent de Notre-Dame des Syriens, que J. Assémani avait seulement entamée. Des catalogues descriptifs et analytiques, rédigés par des biblio-

thécaires compétents, sont maintenant à la disposition de tous les travailleurs. D'un autre côté, les relations que les savants de l'Europe ont nouées avec le monde oriental, permettent d'utiliser les trésors littéraires qui sont restés en Orient.

Grâce à ces heureuses circonstances, il s'est produit pendant notre siècle une renaissance des études syriaques qui ont, dans une grande mesure, participé au nouvel essor imprimé à l'orientalisme et à l'histoire ecclésiastique. De récents travaux ont mis à nu les lacunes et les imperfections du grand travail de J. Assémani; néanmoins la *Bibliotheca orientalis* demeure toujours une source abondante d'informations. La fièvre de l'inédit qui s'est emparée de la jeune génération des Orientalistes ne paraît pas, heureusement, près de se calmer.

Ce livre a été écrit pour le public savant autant que pour les Orientalistes; nous avons donc jugé à propos d'adopter, pour la transcription des noms propres syriaques, la forme la plus simple et la plus répandue, alors même qu'elle ne rendrait pas exactement la prononciation orientale. Dans ce dessein, nous avons négligé les signes conventionnels dont on marque les lettres syriaques qui n'ont pas leur équivalent dans notre alphabet, et nous avons supprimé toute distinction entre la prononciation des Syriens occidentaux et celle des Syriens orientaux, nous en tenant à la première que les Maronites ont popularisée chez nous. Nous écrivons *Barde-*

sane, *Éphrem*, *Narsès*, selon l'orthographe vulgaire; *Barhebræus* avec la forme latinisée de ce nom; *Ébedjésu* selon la prononciation des Maronites (et non *Abdischo* ou *Audischo*, qui reproduirait mieux la prononciation nestorienne), etc.

Une carte géographique, jointe au volume, donne un aperçu du domaine littéraire des Syriens et aidera le lecteur à s'orienter dans les diverses contrées qui sont mentionnées dans l'ouvrage.

Paris, janvier 1899.

AVANT-PROPOS

DE LA SECONDE ÉDITION

La seconde édition de *La littérature syriaque* diffère peu de la première édition qu'elle suit de si près. Cependant les publications parues en 1898 et 1899 et que nous n'avions pu encore utiliser, ont fourni une contribution importante. D'un autre côté, on a fait les corrections nécessaires et réparé les omissions grâce aux bienveillantes communications de MM. Nestle, Lamy, Franz Cumont, Bedjan, Guidi et Chabot, auxquels nous adressons nos vifs remerciements.

Afin que les acquéreurs de la première édition puissent profiter de ces améliorations, nous avons réuni les nouvelles additions dans un appendice, dont un tirage à part est mis à la disposition des premiers lecteurs de *La littérature syriaque*. Cet appendice est suivi de la liste des corrections faites dans le corps du livre.

Quelques critiques ont exprimé le regret qu'un livre écrit en vue de l'enseignement ecclésiastique

ne comprît pas un chapitre sur la liturgie si bien représentée chez les Syriens[1]. Nous avouons notre incompétence pour écrire ce chapitre. De plus, le sujet est, semble-t-il, trop vaste pour être renfermé dans quelques pages, il devrait être traité dans un volume spécial de la *Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique*[2].

Paris, novembre 1899.

1. M. Tixeront, *L'Université catholique de Lyon*, août 1899, p. 633; M. Chabot, *Revue critique*, 16 octobre 1899, p. 298.

2. Les personnes que le sujet intéresse pourront consulter : Bickell, *Conspectus rei Syrorum litterariae*, Munster, 1871, VII, *De liturgiis Syrorum*, p. 59 et suiv., et les ouvrages cités dans ce livre. — Eberhard Nestle, *Syrische Grammatik mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar*, Berlin, 1888, *Litteratura*, III, *Libri ecclesiastici* (liturgici, Rituales), 31-34. — P. Bedjan, *Breviarium chaldaicum* (en syriaque), I-III, Paris, 1886-1887. — *Liturgia S. Apostolorum Addaei et Maris, cui accedunt duae aliae in quibusdam festis et feriis dicendae, necnon Ordo baptismi* (en syriaque), Ourmia, Mission de l'Archevèque de Canterbury, 1890. — *Bréviaire à l'usage du clergé maronite*, 2e éd., Beirouth, 1893 (en syriaque) — Arthur John Maclean, *East Syrian Daily Offices translated from the syriac with introduction, notes and indices...* Londres, 1894. — F. E. Brightmann, *Eastern and western liturgies*, Oxford, 1896, t. I, *Eastern liturgies* — Ephraem II Rahmani, *Testamentum Domini Nostri Jesu Christi*, Mayence, 1899, *Dissertatio III*, *De liturgia Missae*, p. 169.

AVANT-PROPOS

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Pendant les quelques années qui se sont écoulées depuis la seconde édition de ce livre, il a paru de nombreuses publications concernant la littérature syriaque et l'histoire de l'Église orientale, nous nous félicitons que le rapide épuisement de la seconde édition ait rendu nécessaire une troisième édition pour laquelle nous avons tenu compte de ces publications : des chapitres ont été refaits en totalité ou en partie; tous ont subi de notables modifications. Nous avons développé l'*Index alphabétique* qui ne comprenait que le nom des auteurs syriaques, en y ajoutant les noms des auteurs étrangers cités ou traduits en syriaque.

Nous remercions les savants qui nous ont aidé par les renseignements qu'ils nous ont fournis, et en particulier M. l'abbé Chabot qui a relu et annoté les épreuves.

Paris, mai 1906.

PREMIÈRE PARTIE

LA LITTÉRATURE SYRIAQUE ET SES DIFFÉRENTS GENRES

I

LES ORIGINES DE LA LITTÉRATURE SYRIAQUE.

La littérature syriaque s'est formée et développée dans la Mésopotamie sous l'influence du christianisme auquel elle doit le caractère religieux qui la distingue. Elle est avant tout une littérature ecclésiastique, les œuvres qu'elle nous a laissées ayant pour auteurs, presque sans exception, des membres du clergé ou des théologiens. Les docteurs mêmes qui se consacrèrent à l'étude de la philosophie grecque, comme les maîtres de l'École d'Édesse, au V[e] siècle, ou aux sciences naturelles et médicales, comme Sergius de Reschaina, au siècle suivant, et les célèbres médecins syriens de Bagdad, au temps des califes Abbasides, tous étaient versés dans la théologie. Les sciences, en effet, étaient résumées en Orient dans le mot *philosophie*, et la première et la plus importante des branches de la philosophie, c'était la connaissance de Dieu et des dogmes de la religion. Cette direction des études tenait à l'esprit religieux des Sémites, aussi profondément enraciné chez les Syriens que chez les Israélites et les Arabes. L'activité intellectuelle des Juifs était surtout concentrée dans l'étude de la *Thora*, c'est-à-dire de la loi religieuse, et l'enseignement se donnait chez les Musulmans dans les *madrassé* dé-

pendant des mosquées et dirigées par des *ouléma* (docteurs de la loi) : de même les chrétiens syriens allaient étudier dans les écoles rattachées aux couvents.

La Mésopotamie païenne ne compte pas parmi les nations douées d'un génie littéraire. On comprend que les œuvres qu'elle aurait produites aient sombré avec le paganisme, à l'exception de quelques inscriptions conservées par la pierre. Mais, s'il y avait eu une vraie culture nationale, la tradition s'en serait conservée ou elle aurait laissé son empreinte sur l'époque chrétienne. Il n'en est rien : la littérature syriaque est sortie tout entière du grand mouvement religieux qui se produisit en Orient vers notre ère et qui entraîna la Mésopotamie avec une rapidité surprenante. Cette contrée ne tarda pas à devenir un des principaux centres des luttes religieuses et à prendre une place importante dans l'histoire de l'Église. Elle sera avec Bardesane le dernier rempart du gnosticisme, puis les Syriens de l'empire perse accueilleront le nestorianisme vaincu en Occident, pendant que les Syriens de l'empire romain se déclareront partisans de l'hérésie monophysite et formeront la secte jacobite.

Nous avons dit que la Mésopotamie avait été le berceau de la littérature syriaque. Les Syriens étaient, il est vrai, répandus sur une vaste étendue de territoire. La Syrie proprement dite, ou Syrie cis-euphratique, la Mésopotamie, la Babylonie, les provinces orientales, telles que l'Adiabène, la Garamée, la Susiane, étaient en grande partie habitées par des Araméens qui, après l'évangélisation de ces contrées, prirent le titre de Syriens[1]. Mais la Syrie, après l'occupation des Séleuci-

1. Le mot *araméen* devint dans la littérature juive le synonyme de *païen* quand les Juifs, transportés en Babylonie, se trouvèrent entourés

des, s'était promptement hellénisée. L'idiome vulgaire était le syriaque, mais on écrivait en grec. L'usage du grec était général et se maintint longtemps après la conquête romaine [1]. Le syriaque mésopotamien ne devint la langue littéraire et ecclésiastique de la Syrie qu'après l'établissement définitif du schisme monophysite dans cette contrée. Auparavant, les offices étaient célébrés en grec et les saintes Écritures étaient vraisemblablement expliquées oralement dans le dialecte populaire, qui se distinguait sensiblement de l'araméen parlé dans la Mésopotamie et la Babylonie [2].

Les origines de la littérature syriaque sont étroitement liées à l'évangélisation de la Mésopotamie qui, suivant une tradition constante, débuta à Édesse.

L'heureuse influence du christianisme ne tarda pas à se faire sentir en Mésopotamie. Des relations suivies s'établirent entre Édesse et l'Église de Jérusalem d'abord, et l'Église d'Antioche ensuite ; elles créèrent un mouvement intellectuel qui fit d'Édesse un grand centre des études religieuses et scientifiques, et de l'araméen mésopotamien la langue littéraire, qu'adopteront un jour tous les Syriens, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à l'Adiabène, et depuis le Taurus jusqu'au golfe Persique.

Cette langue littéraire apparaît définitivement cons-

de populations araméennes adonnées au culte des astres. Les Araméens chrétiens acceptèrent le mot grec *Σύροι* pour se distinguer des Araméens demeurés païens.

1. Barhebræus, *Chron. syr.*, éd. Bruns, Leipzig, 1789, p. 120, éd. Bedjan, Paris, 1890, p. 115, nous apprend que le grec resta la langue littéraire jusqu'au VIII[e] siècle de notre ere, notamment à Damas où le calife Walid l'interdit pour la rédaction des actes officiels et y substitua l'arabe.

2. Sur ces différents dialectes voir Barhebræus, *Œuv. gramm.*, éd. Martin, II, p. 5, et *Histoire des dynasties*, éd. Pocock, Oxford, 1663, p. 16 ; éd. Salhani, Beyrouth, 1890, p. 18. Le syriaque occidental, très corrompu, est encore parlé aujourd'hui dans deux villages des environs de Damas.

tituée dans les anciennes versions syriaques de l'Ancien et du Nouveau Testament; elle se maintint intacte pendant le cours des siècles et elle demeura la langue savante lorsque, après la conquête musulmane, l'arabe fut devenu la langue vulgaire des Syriens.

On a cru pouvoir remonter plus haut : on a rattaché les origines de la littérature syriaque à la civilisation chaldéenne, mais sur cette question on n'a formulé que de vagues hypothèses.

II

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LITTÉRATURE SYRIAQUE. LA POÉSIE.

§ 1. — Caractères de la littérature syriaque.

La littérature syriaque n'est pas la création géniale d'une nation qui se développe progressivement et possède une tradition suivie. Nous l'avons dit, rien ne relie cette littérature à un passé indigène. Elle germa comme un rejeton de la littérature sacrée de la Palestine sur lequel se greffèrent les rameaux de la culture grecque. Aussi bien, les monuments qu'elle nous a laissés n'ont pas le caractère original des œuvres des grands écrivains qui reflètent le génie propre de leur peuple.

L'intérêt de cette littérature est surtout historique. Les chroniques renferment des documents de premier ordre pour l'histoire de l'Asie antérieure sous les Romains, les Perses, les Arabes, les Mongols et les Turcs. Mais ce sont les historiens ecclésiastiques qui revendiqueront la plus grande part de cette littérature. La Syrie ne resta indifférente à aucune des luttes qui troublèrent le monde chrétien : les hérésies et les schismes y trouvèrent un terrain fertile, facile à exploiter, et jusqu'au VII[e] siècle, les dissensions, les po-

lémiques et les controverses religieuses agitèrent les esprits des Syriens dans l'empire romain et dans l'empire perse.

Par leur ancienneté, les versions bibliques se recommandent à l'exégète. La Peschitto apporte un contrôle utile à la critique du texte hébreu, comme l'Hexaplaire syriaque à celle des Septante. Les versions du Nouveau Testament, y compris l'Héracléenne, sont consultées avec fruit, ainsi que les commentaires que les Pères de l'Église syrienne ont faits des saintes Écritures.

La littérature apocryphe de la Judée eut son écho en Syrie, où l'imagination s'exerça sur les Patriarches bibliques, sur la vie de Notre-Seigneur, sur la Vierge et les Apôtres. Il s'y forma des légendes qui furent acceptées en Occident même.

L'hagiographie occupe dans la littérature syriaque une place aussi grande que dans les autres littératures chrétiennes. Les *Actes* des martyrs rédigés par les Syriens occidentaux diffèrent, par leur caractère, de ceux qui ont été écrits par les Syriens orientaux. Ces derniers renferment des données historiques et géographiques qui servent à éclairer des points obscurs de l'histoire des temps anciens.

Nous ne nous appesantirons pas sur ces sujets qui trouveront leurs développements dans le cours de ce livre, mais nous ferons ressortir ici la valeur des traductions des livres grecs, qui forment une des branches importantes de la littérature syriaque.

La Mésopotamie païenne était restée fermée aux lettres grecques. La nécessité de connaître les œuvres des Pères de l'Église grecque et de l'Église hellénisante d'Antioche se fit sentir dans la Mésopotamie chrétienne dès le commencement du Ve siècle. A cette

époque, l'enseignement du grec faisait partie du programme de la célèbre école d'Édesse, qui publie successivement des traductions des commentaires de Théodore de Mopsueste, des traités de saint Cyrille d'Alexandrie, de la logique d'Aristote et d'autres livres de l'*Organon*. De là, l'étude du grec se répand dans toute la Mésopotamie et se continue pendant les siècles suivants. Sous les Abbasides, apparaît à Bagdad une renaissance scientifique créée par les illustres médecins que les califes entretiennent à leur cour. Des écoles dirigées par des maîtres en renom revisent et rééditent les anciennes traductions d'Aristote et de Galien, et publient en syriaque les œuvres de Dioscoride et de Paul d'Égine. Ce sont encore les Grecs qui initient les Syriens à la connaissance de la grammaire et de la lexicographie. La langue syriaque porte la marque visible de cette culture. Après avoir été les disciples des Grecs, les Syriens deviendront les maîtres des Arabes et leur transmettront les livres grecs. Il n'est guère de version arabe d'une œuvre grecque qui ne suppose un intermédiaire syriaque. Par un curieux retour des choses, la philosophie grecque reviendra d'Orient en Europe par les livres arabes qui firent autorité chez nous au moyen âge.

Nous devons encore aux Syriens orientaux des versions syriaques de livres pehlwis : le livre de *Kalila et Dimna*, le *Roman d'Alexandre le Grand*, et probablement le livre de *Sindbân* ou des *Sept sages*.

Ces traductions nous ont conservé un certain nombre d'œuvres dont les originaux sont perdus, soit en totalité, soit en partie. Certaines versions d'écrits grecs valent par leur âge un bon manuscrit et méritent d'être consultées pour une édition critique.

§ 2. — La poésie.

Si l'on veut toucher du doigt la note personnelle de l'esprit littéraire des Syriens. c'est dans leur poésie qu'il faut la chercher. On ne s'attendra pas à trouver dans leurs productions poétiques les hautes envolées du lyrisme, ni le charme naïf et captivant de l'épopée héroïque, mais le caractère particulier de cette poésie en fait un événement littéraire qui vaut la peine qu'on s'y arrête et qu'on suive son histoire dans le cours des siècles [1].

La poésie syriaque, purement ecclésiastique, est née et s'est développée dans le clergé pour lequel elle fut l'instrument le plus apte à répandre dans le peuple l'instruction religieuse et à donner aux offices du culte toute la solennité qu'ils comportent. Ici encore nulle trace d'une tradition qui relie la poésie chrétienne aux chants populaires des temps païens. C'est du côté de l'ancienne poésie hébraïque qu'on pourrait chercher quelques analogies : les vers syriaques groupés deux par deux forment une phrase métrique, un édifice (ܒܝܬܐ), comme disent les Syriens, répondant assez bien au *parallélisme* des versets hébreux. Il ne fait pas de doute, d'autre part, que l'usage des strophes acrostiches, qui suivent l'ordre alphabétique, se soit introduit dans la poésie syriaque par imitation de certains Psaumes et des Lamentations de Jérémie qui présentent cet arrangement strophique [2].

1. Ce que nous disons plus loin de la poésie syriaque a fait l'objet d'une lecture à l'Assemblée de la Société asiatique du mois de juin 1897, et a été imprimé dans le *Journal asiatique*, n° de juillet-août 1897.

2. Les homélies métriques de Narsès (Ve s.) présentent de nombreux exemples de *réponse*, c'est-à-dire de la reprise. au commencement d'une strophe, d'un mot ou d'une pensée de la strophe précédente. Ce

Cependant le principe fondamental de la métrique syriaque, le nombre déterminé des syllabes du vers, n'existe pas en hébreu. Ce serait faire fausse route que d'en chercher l'origine dans l'ancienne poésie grecque et latine. Les Syriens ne distinguaient pas dans les vers les voyelles longues des brèves, et rien ne trahit chez eux la connaissance de la poésie occidentale à l'aurore de leur époque littéraire. La langue syriaque, émoussée par l'usure, ne maintient que très rarement la voyelle brève dans une syllabe ouverte ; par suite, les mots se décomposent en syllabes bien tranchées qui ont la même valeur prosodique. Il était donc naturel qu'une phrase rythmée comprît un nombre déterminé de syllabes. C'est le phénomène qui s'est produit également pour le vers français, dans lequel il n'est pas tenu compte de la durée d'émission des voyelles.

On serait plutôt tenté d'admettre une certaine parenté entre l'hymnologie syriaque et l'hymnologie byzantine, mais les nombreuses controverses que cette question a suscitées n'ont pas abouti à une solution définitive et nous croyons devoir les passer sous silence.

C'est au célèbre Bardesane d'Édesse, qui vivait à la fin du IIe siècle de notre ère, que revient, dit-on, l'honneur de la création de la poésie syriaque. Dans une de ses hymnes contre les hérétiques [1], saint Éphrem dit de Bardesane :

Il créa les hymnes et y associa des airs musicaux.
Il composa des cantiques et y introduisit les mètres.
En mesures et en poids, il divisa les mots [2].

phénomène poétique a été signalé pour l'hébreu par M. D. H. Müller dans les livres des Prophètes, les Psaumes et diverses poésies bibliques. Il y a encore là une analogie frappante entre la poésie hébraïque et la poésie syriaque.

1. *S. Ephræmi syri opera syriace et latine*, éd. Steph. Évod. Assémani, Rome, 1737-1743, II, p. 554.

2. C'est-à-dire il divisa les vers en mesures rythmées et accentuées.

Il offrit aux gens sains le poison amer dissimulé par la douceur.
Les malades n'eurent point le choix d'un remède salutaire.
Il voulut imiter David et se parer de sa beauté.
Ambitionnant les mêmes éloges, il composa comme lui
Cent cinquante cantiques.

Selon saint Éphrem, Bardesane avait écrit ces hymnes pour graver dans l'esprit du peuple ses enseignements religieux. Son invention eut, paraît-il, un grand succès, et son fils Harmonius, rapportent les écrivains ecclésiastiques, excella tellement dans cet art qu'il surpassa même son père. Malheureusement, il ne nous est rien resté de ces poésies, si l'on excepte quelques vers de Bardesane cités par saint Éphrem. Les écrits des gnostiques ont définitivement péri avec les théories qu'ils exposaient.

Mais, si l'œuvre disparut, le moule qui l'avait façonnée subsista. Un siècle et demi plus tard, saint Éphrem empruntait à Bardesane son armure poétique pour combattre les doctrines erronées, et c'est sous la forme d'hymnes et d'homélies métriques que l'illustre Père de l'Église syrienne réfuta les hérétiques et popularisa les doctrines orthodoxes.

La fécondité littéraire de saint Éphrem tient du prodige. Ses nombreuses œuvres poétiques ont été religieusement conservées et sont aujourd'hui publiées. Il est vrai que l'auteur, si l'on pouvait évoquer son témoignage, en renierait un certain nombre. On a mis sous l'autorité de son nom des compositions de son école, notamment d'Isaac le Docteur, et même de nestoriens, tels que Narsès.

Éphrem fut dans cet art le grand maître que les écrivains de l'époque classique imitèrent et rarement dépassèrent. On lui a reproché son manque de chaleur et sa prolixité. Le genre didactique et parénétique se

prête peu au lyrisme. Il ne faut pas non plus perdre de vue le caractère spécial de l'hymne sacrée, qui était chantée par deux chœurs pendant les offices ; or, dans ce genre de poésies, la phrase est subordonnée au chant qui lui donne son relief.

Quant à la prolixité de saint Éphrem, que nous trouvons parfois fastidieuse, on ne peut la condamner sans tenir compte du goût des Syriens qui aimaient les répétitions et les développements de la même pensée, et voyaient des qualités là où nous trouvons des défauts. Ces défauts, nous les rencontrons les mêmes non seulement chez les poètes les plus estimés, Isaac d'Antioche, Narsès, Jacques de Saroug, mais aussi chez les prosateurs de la meilleure époque, Aphraate et Philoxène de Mabboug.

La poésie syriaque se divise en deux groupes principaux : les homélies métriques et les hymnes.

Les homélies ou discours poétiques (ܡܐܡܪ̈ܐ ܕܡܘܫܚܬܐ) appartiennent au genre narratif et épique ; elles suivent une marche régulière et se composent de vers du même mètre. Saint Éphrem fit usage, dans ses homélies, du vers de sept syllabes qui, le plus souvent, se divise en deux mesures rythmiques de trois et quatre syllabes. Après lui, d'autres mètres furent aussi employés pour ce genre poétique. Mar Balai composa des homélies en vers de cinq syllabes, comprenant deux mesures de deux et trois syllabes. Narsès, dit-on, préférait le mètre de six syllabes ; mais cette assertion ne s'est pas vérifiée jusqu'à ce jour ; on ne connaît de cet auteur que des poésies en vers de sept syllabes et en vers de douze syllabes. C'est également le vers de douze syllabes, divisé en trois mesures de quatre syllabes chacune, qu'employa Jacques de Saroug dans ses nombreuses homélies.

Les homélies étaient le plus souvent écrites en vue des fêtes de l'Église et des commémoraisons des saints et des martyrs, pendant les offices desquels elles étaient récitées. Parfois aussi elles étaient destinées à l'édification des fidèles et servaient de lectures pieuses. Dans ce cas elles pouvaient avoir l'étendue d'un long poème. Nous possédons d'Isaac d'Antioche une homélie sur la pénitence de 1928 vers et une autre de 2136 vers sur un perroquet qui chantait à Antioche l'hymne du *Trisagion*. Jacques de Saroug est l'auteur d'une homélie de 1400 vers sur le char qui apparut à Ézéchiel, d'une autre de 730 vers sur les légendes d'Alexandre le Grand. Si le poème était trop long pour être lu d'une seule haleine, on le divisait en plusieurs homélies. Ainsi le poème sur Joseph fils de Jacob, attribué à saint Éphrem, comprend douze homélies ou chants.

Les hymnes forment le second groupe de la poésie syriaque. Je retiens le mot *hymne* qui est consacré par l'usage. Mais les Syriens ne connaissaient pas ce terme ; ils appelaient ces poésies des *instructions* (ܡܕܖ̈ܫܐ). C'était, en effet, nous l'avons rappelé, par des hymnes que Bardesane répandait dans le peuple ses doctrines, et saint Éphrem suivit son exemple consacré par le succès. Si Bardesane composa cent cinquante hymnes, les œuvres de saint Éphrem comprennent plus du double de ces poésies. Les unes sont dirigées contre les hérétiques et les sceptiques ; d'autres sont parénétiques ; d'autres encore étaient destinées aux fêtes de l'Église et des saints et étaient chantées à la suite des homélies.

« Lorsque saint Éphrem, rapporte son biographe, vit le goût des habitants d'Édesse pour les chants, il institua la contre-partie des jeux et des danses des jeunes gens. Il établit des chœurs de religieuses auxquelles il

fit apprendre des hymnes divisées en strophes avec des refrains. Il mit dans ces hymnes des pensées délicates et des instructions spirituelles sur la Nativité, sur le baptême, le jeûne et les actes du Christ, sur la Passion, la Résurrection et l'Ascension, ainsi que sur les confesseurs, la pénitence et les défunts. Les vierges se réunissaient le dimanche, aux grandes fêtes et aux commémoraisons des martyrs : et lui, comme un père, se tenait au milieu d'elles, les accompagnant de la harpe. Il les divisa en chœurs pour les chants alternants et leur enseigna les différents airs musicaux ; de sorte que toute la ville se réunit autour de lui et que les adversaires furent couverts de honte et disparurent. »

Une légende, recueillie par l'historien Socrate (VI, 8) et suivie par Salomon de Bassora (*Le livre de l'abeille*, 130, trad. 115) et par Barhebræus (*Chron. eccl.*, I, 41), attribue l'institution de l'antiphone, en Syrie, à saint Ignace d'Antioche, qui en aurait reçu l'inspiration dans une vision. Les anges lui étaient apparus célébrant les louanges de la Trinité dans des hymnes qu'ils chantaient alternativement[1].

A la différence des homélies, les hymnes représentent le genre lyrique ; elles renfermaient toutes les variétés dont ce genre est susceptible, depuis le vers de quatre syllabes jusqu'à celui de dix syllabes, et comprenaient un nombre variable de strophes de différente longueur. Les strophes les plus longues étaient chantées par le premier chœur ; les strophes les plus courtes formaient le refrain et la partie du second chœur.

Le refrain se composait d'une doxologie ou d'une prière ; il revenait sans changement après chaque stro-

1. L'institution des chœurs en Babylonie et dans la Mésopotamie orientale est due à Siméon bar Sabbâé, mort en 341, suivant Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 33.

phe principale, ou il variait dans ses expressions. Il était chanté sur le même air que les autres strophes de l'hymne.

Les airs musicaux étaient indiqués par des rubriques. Ces rubriques donnaient les premiers mots de l'hymne dont le chant connu servait de modèle; par exemple, la rubrique *Sur l'air de* « Ce jour » indiquait le chant de l'hymne sur la Nativité de Notre-Seigneur, qui commençait par Ce jour. C'est d'une manière analogue que les airs sont notés dans nos recueils de cantiques ou de chansons populaires.

Les airs variaient suivant les diverses espèces d'hymnes, dont les strophes étaient formées de mètres pareils, ou de mètres d'inégale longueur. M. Lamy, qui a consacré une étude aux poésies de saint Éphrem, a reconnu soixante-quinze variétés d'hymnes chez cet auteur[1].

Saint Éphrem nous a laissé un certain nombre d'hymnes acrostiches dans lesquelles les strophes sont disposées suivant l'ordre alphabétique, à l'instar de plusieurs poésies hébraïques de la Bible. Avant lui, Aphraate avait déjà fait usage de ce procédé de numérotage; chacune de ses homélies en prose commence par une lettre de l'alphabet, qui en détermine la place. Des acrostiches de mots sont plus rares. Saint Éphrem a signé quelques-unes de ses compositions au moyen de l'acrostiche formé des lettres de son nom.

Une variété de l'hymne était le cantique, *sougîthâ* (ܣܘܓܝܬܐ), qui contient une prière ou les louanges de la Divinité ou d'un saint. On possède des cantiques de Narsès écrits en strophes acrostiches et rattachés à des homélies, à la suite desquelles ils étaient chantés

1. S. *Ephraem syri Hymni et Sermones*. t. IV, p. 486-494, Malines, 1902.

par les chœurs pendant les fêtes religieuses[1]. Le caractère distinctif de ces cantiques est la forme dialoguée. Après une courte introduction dont l'étendue varie de cinq à dix strophes de quatre vers de sept syllabes, commence un dialogue entre deux personnages ou groupes de personnes; ainsi, dans le cantique de la Nativité, le dialogue a lieu entre la sainte Vierge et les rois Mages ; dans le cantique de l'Annonciation, entre l'archange Gabriel et la Vierge Marie. A chaque personnage est attribuée, à tour de rôle, une strophe; les strophes sont rangées par ordre alphabétique, chaque lettre de l'alphabet a deux strophes, ce qui donne pour la partie dialoguée quarante-quatre strophes, les lettres de l'alphabet syriaque étant au nombre de vingt-deux.

Ces cantiques sont des petits drames d'une vive allure et empreints d'une certaine grâce; ils rappellent les drames religieux du moyen âge dans lesquels les principaux actes de Notre-Seigneur et de la Vierge étaient mis en scène. Les Syriens semblent avoir fort goûté ce genre. Les cantiques sur la Nativité, sur l'Annonciation et sur l'Épiphanie, bien qu'écrits par un nestorien, ont été admis dans le bréviaire maronite pour l'office de ces fêtes, mais débaptisés et placés sous l'autorité de saint Éphrem[2].

Telle est, esquissée à grands traits, la poésie syriaque de l'époque où florissait la littérature, du IV[e] au VIII[e] siècle de notre ère.

1. Sachau, *Ueber die Poesie in der Volkssprache der Nestorianer*, dans les Rapports de l'Académie de Berlin, 1896, p. 195-208; Feldmann, *Syrische Wechsellieder von Narses*, Leipzig, 1896; Mingana, *Narsai Homiliae et carmina*, Mossoul, 1905.

2. M. Mingana, *l. c.*, t. I, p. 21, croit que ces cantiques ne sont pas de Narsès quoiqu'ils se trouvent dans le bréviaire nestorien à la suite des homélies de Narsès.

La décadence commence un siècle après la conquête arabe, lorsque le syriaque, cessant d'être parlé, n'est plus que la langue littéraire. Il ne semble pas, autant que nous pouvons en juger dans l'état actuel de nos connaissances, que la poésie arabe ait exercé de l'influence sur la poésie syriaque avant le IXe siècle [1].

C'est vers cette époque que nous constatons l'usage de la rime introduite dans la poésie syriaque par imitation de la poésie arabe [2], et cet usage ne tarda pas à se généraliser [3]. Les anciens Syriens ne connaissaient pas l'art de séparer les vers par la rime. On a relevé, il est vrai, quelques traces de rimes dans les poésies de saint Éphrem et d'autres poètes de la bonne époque, mais ce sont simplement des assonances qui plaisent aux Orientaux ; ces assonances n'ont pas le caractère de la rime qui marque par une cadence la coupe des vers [4].

Comme dans la *kasida* arabe, la rime est quelquefois la même pour tous les vers d'une poésie [5]. Mais, dans

1. Le *Liber thesauri de arte poetica* du P. Cardahi, Rome, 1875, renferme des poésies rimées attribuées à des auteurs antérieurs à cette époque, mais ces attributions sont erronées. La poésie de la page 124, dont l'acrostiche est formé par la rime, commune à tous les vers de la strophe, n'est certainement pas de Jésuyab d'Adiabène. Les dates indiquées dans ce recueil, à la fin de chaque morceau, pour la mort des auteurs, sont fausses en grande partie. Il n'est pas possible d'accepter la date de 500 pour Jean bar Khaldoun, p. 78; de 600 pour Bâouth, p. 76; de 793 pour Israël d'Alkosch, p. 96: de 790 pour Adam d'Akra, p. 102. Bar Khaldoun vivait au Xe siècle, cf. *Vie du moine Rabban Youssef Bousnaya* dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1897 et 1898.

2. Antoine le Rhéteur composa, vers 820, des poésies rimées, voir un spécimen dans la *Chrestom. syr.* de Roediger, 2e éd., Halle, 1868, p. 110, 111 ; voir aussi dans le *Liber thesauri* les poésies : de Saliba al-Mansouri, dont le P. Cardahi place à tort la mort en 960, p. 57 ; d'Élias d'Anbar, vers 922, p. 72 ; d'Ébedjésu bar Schahharé, vers 963, p. 136.

3. Les poésies non rimées sont rares à partir de cette époque ; on en trouve une de Timothée de Karkar († 1169), qui ne diffère pas des anciennes homélies, *Liber Thesauri*, p. 145.

4. Les objections de M. H. Grimme, *Zeit. f. Assyriologie*, XVI, p. 276, ne nous paraissent pas probantes.

5. Déjà au dixième siècle, chez Élias d'Anbar, *Liber thesauri*, p. 72, et au siècle suivant, chez Élias bar Schinaya, *ibid.*, p. 83 ; comp. encore dans ce livre pour les siècles postérieurs : Al-Madjidi, p. 160 ; Ibrahim

la majorité des cas, les vers de la strophe seulement riment entre eux. Les Syriens, d'ailleurs, ne se sont pas astreints aux règles étroites de la prosodie arabe; ils ont créé un nouvel art qui comporte plusieurs variétés. Le mètre de douze syllabes, par exemple, qui, comme nous l'avons dit, se divise en trois mesures de quatre syllabes, peut recevoir la rime à la fin de chaque mesure; parfois les deux premières mesures auront une rime propre ou rimeront chacune avec la mesure correspondante dans les autres vers de la strophe. On trouve une variété dans laquelle chaque strophe a sa rime propre, excepté le dernier vers qui reprend, comme un refrain, la rime de la première strophe[1]. Quand les strophes sont acrostiches, et le cas est fréquent, il arrive que la rime de la strophe est formée par la lettre correspondante de l'alphabet[2]. L'art suprême consiste dans un double acrostiche, la lettre alphabétique commençant et terminant le vers[3].

On voit que les Syriens de la décadence accumulèrent les difficultés de versification et firent de la poésie un jeu de l'esprit où le talent eut une part bien minime. C'est des Syriens de cette période qu'on peut surtout dire qu'ils furent des versificateurs et non des poètes.

Les mètres ordinaires des anciennes homélies, le mètre de sept syllabes et celui de douze syllabes demeurèrent en faveur, et peu de nouvelles lignes métri-

de Séleucie de Syrie, p. 104; Ébedjésu, le patriarche chaldéen, p. 80; Gabriel le Chaldéen, p. 120; Asko al-Schabdani, p. 168. Voir aussi le *Paradis de l'Éden* d'Ébedjésu, publié par le P. Cardahi, Beyrouth, 1889, et *The life of Rabban Hormizd*, par Wallis Budge, Berlin, 1894.

1. Voir la XIII[e] homélie du *Paradis de l'Éden* d'Ébedjésu.

2. Voir dans le *Liber thesauri* les poésies imprimées, p. 124, p. 130, etc.

3. Voir, outre le *Paradis de l'Éden*, la poésie d'Israël d'Alkosch dans le *Liber thesauri*, p. 96, et celle d'Ibn Al-Masihi, *ibid.*, p. 105.

ques furent introduites. L'homélie et l'hymne furent confondues. On transporta aux homélies les propriétés des hymnes, à savoir, la coupe régulière des strophes et l'acrostiche. Rarement cependant on fit usage dans les strophes de mètres différents; on rencontre des strophes de vers de sept et huit syllabes et des strophes d'un vers de quatre syllabes et de trois vers de sept syllabes [1].

Frappés de la richesse de la langue arabe, les Syriens de la basse époque voulurent prouver que le syriaque ne le cédait en rien à l'idiome de leurs rivaux. Ils recherchèrent les expressions rares ou artificielles qu'ils affectaient de considérer comme des archaïsmes propres à donner du relief aux images poétiques. Le lexique dans lequel Bar Bahloul avait réuni et commenté les mots de cette nature, fut une mine précieuse pour les compositions métriques des derniers siècles.

Le modèle du genre est le *Paradis de l'Éden* qu'Ébedjésu, métropolitain de Nisibe, composa en 1290. Ébedjésu prit comme modèle le célèbre auteur arabe Hariri qui, dans cinquante *Makâmât* ou « Séances », se livra aux exercices des jeux de l'esprit les plus surprenants. Agrémentée du sel de l'ironie orientale, reproduisant avec un art rare les finesses de la langue vulgaire, l'œuvre de Hariri fut fort appréciée non seulement par les Arabes, mais aussi par les Juifs et les Syriens. Un poète juif de la fin du XIIe siècle, Juda Harizi, de Tolède, fut si charmé par la lecture des *Makâmât*, qu'il les traduisit en hébreu et écrivit, pour les imiter, le *Sépher tahkemoni*, ouvrage qui, s'il reste bien audessous de l'original, ne manque pas d'une certaine saveur littéraire.

1. Voir *Liber thesauri*, p. 76. 126 et 128. Le *Paradis de l'Éden* renferme d'autres variétés.

Le *Paradis de l'Éden* ne se recommande que par l'habileté de l'auteur dans les tours de force de l'esprit. Ébedjésu travaillait avec une langue morte et, en pareil cas, le talent n'est plus que de l'artifice. En outre. les cinquante homélies métriques, qu'il écrivit à l'instar des cinquante *Makâmât,* traitent de sujets religieux qui se prêtent peu aux fantaisies de l'imagination. Le plaisir de la difficulté vaincue peut rémunérer l'auteur de ses peines, il ne rachète pas la fatigue qu'éprouve le lecteur à suivre le récit. Quelques exemples donneront une idée de ce pastiche. La troisième homélie se compose de lignes métriques de seize syllabes se lisant à volonté de droite à gauche ou de gauche à droite, et formant un double acrostiche. Dans la quatrième homélie tous les mots se terminent par la lettre *olaf;* les strophes doublement acrostiches ont quatre vers de sept syllabes. En sens inverse, il n'y a pas un seul *olaf* dans la quinzième homélie, composée également de strophes doublement acrostiches de quatre vers de sept syllabes; de plus il y a une rime unique en *an*[1]. La sixième homélie est écrite en vers de sept syllabes qui deviennent des vers de six syllabes si l'on retranche dans chacun d'eux un mot écrit en rouge (une cheville, autrement dit), qu'on peut supprimer sans que le sens soit modifié ; c'est une poésie acrostiche avec la même rime pour tous les vers. Dans la vingt-unième homélie. chaque vers contient les vingt-deux lettres de l'alphabet, ni plus ni moins; ce sont des vers acrostiches de douze syllabes. Aux nombreuses variétés prosodiques que ses devanciers lui avaient léguées, Ébedjésu ajouta de nouvelles subtilités. imitées de Hariri[2]. L'au-

1. Comp. une poésie d'Élias bar Schinaya, également sans *olaf* et avec la rime unique *an*, dans le *Liber thesauri*, p. 83.
2. Nous parlons du *Paradis de l'Éden* d'après l'édition du P. Cardahi,

teur, pour faciliter la lecture de ce *Paradis*, jugea opportun d'y ajouter un commentaire qu'il écrivit en 1316.

Nous terminons cette revue de la poésie décadente par la mention d'une autre œuvre aussi bizarre, mais à un titre différent. C'est un poème sur Rabban Hormizd, le fondateur du couvent nestorien d'Alkosch; l'auteur, un moine de ce couvent, du nom de Sergis, ne peut guère être antérieur au XVII[e] siècle[1]. Ce poème, en vers de douze syllabes, est un long acrostiche divisé en vingt-deux chants suivant les vingt-deux lettres de l'alphabet syriaque, non compris le prologue et l'épilogue. La rime, qui est la même pour tous les vers d'un chant, est fournie par la lettre alphabétique à laquelle le chant correspond. Mais c'est moins la forme poétique du livre que la langue dans laquelle il est écrit qui lui donne sa physionomie étrange. L'auteur recherche d'une façon inouïe les mots rares ou inusités, crée des néologismes d'une singulière audace, détourne les locutions de leur sens naturel, et il en arrive à composer de véritables rébus dont on n'aurait la clef qu'en feuilletant les lexiques de Bar Ali et de Bar Bahloul, si un commentaire marginal n'épargnait ce travail au lecteur en reproduisant les gloses explicatives de ces lexiques.

Beyrouth, 1889, qui ne renferme que les vingt-cinq premières homélies. Assemani a donné une analyse de cet ouvrage, *B. O.*, III, *part.* I, 325-332. Le P. Cardahi a imprimé dans son *Liber thesauri*, p. 54, une partie de la treizième homélie répondant à la onzième *Makâma* de Hariri; on y trouve, p. 36, l. 13-18, six vers qui ont été sautés dans l'édition du *Paradis de l'Éden*. Le P. Gismondi a publié dix homélies avec une traduction latine, *Ebêd-Jesu Sobensis carmina selecta*, Beyrouth, 1888; dans sa *Linguae syriacae grammatica*, 2[e] éd., Beyrouth, 1900, p. 159 de la Chrestomathie, il a reproduit la trente-septième homélie « sur la dissolution de l'univers ».

1. Georges d'Alkosch qui, selon le P. Cardahi, mourut en 1700, est l'auteur d'un poème publié dans le *Liber thesauri*, p. 131, et dont la facture rappelle beaucoup le genre de Sergis d'Alkosch. Le poème de Sergis a été publié par M. Budge, *The life of Rabban Hormizd*, Berlin, 1894.

Rappelons aussi le petit poème sur la scienceet l a vertu, publié par M. Salomon Samuel[1], que l'auteur a surchargé de mots grecs et d'expressions syriaques rares ou artificielles. Cet écrit, accompagné d'un commentaire, appartient aussi à la dernière époque de la littérature. Il est peu probable qu'il soit sorti de la plume de Barhebræus, auquel l'éditeur est porté à l'attribuer.

Le pâle éclat que les lettres syriaques jetèrent pendant leur décadence, brilla surtout dans la Mésopotamie orientale où les Syriens les moins éloignés du siège du Gouvernement menaient une existence supportable. C'est aux Nestoriens que nous devons la plupart des compositions qui nous ont permis de jeter un coup d'œil sur la poésie syriaque de basse époque.

1. *Das Gedicht* ܐܦ ܐܪܣܛܘܛܠܝܣ, Halle, 1893.

III

LES ANCIENNES VERSIONS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

§ 1. — La version de l'Ancien Testament dite la Peschitto.

Il ne rentre pas dans notre cadre de parler de l'écriture syriaque, et nous laisserons de côté les anciennes monnaies et les inscriptions lapidaires d'Édesse, qui offrent un intérêt historique et paléographique, mais n'ont qu'un rapport très éloigné avec la littérature chrétienne.

Le plus ancien monument de cette littérature est sans conteste la version de l'Ancien Testament désignée sous le nom de *Peschitto* (ܦܫܝܛܬܐ), que la tradition fait remonter à l'époque de l'établissement du christianisme dans la Mésopotamie. L'abbé Martin a reproduit dans son *Introduction à la critique textuelle du N. T.* (I, p. 101) un passage de l'*Hexaméron* de Moïse bar Képha († 913), qui est ainsi conçu : « Il faut savoir qu'il existe dans notre langue syrienne deux versions de l'Ancien Testament : l'une, appelée la *Peschitto*, et qui est celle que nous lisons, a été traduite de l'hébreu en syriaque; l'autre, celle des Septante (c'est-à-dire l'Hexaplaire syriaque), a été traduite sur le grec.

La Peschitto, qui a été traduite de l'hébreu, a été faite au temps d'Abgar, selon ce que dit Mar Jacques d'Édesse. Mar Jacques dit, en effet, que l'apôtre Addai et le fidèle Abgar envoyèrent à Jérusalem et en Palestine des hommes qui traduisirent l'Ancien Testament de l'hébreu en syriaque. La version syriaque des Septante a été faite du grec par Paul, évêque de Tella de Mauzalat. » Quoique cette tradition dérive directement de la légende d'Abgar, pour ce qui concerne l'origine de la Peschitto, elle ne semble pas cependant dénuée de tout sens historique. Il est évident que cette version, écrite dans la langue mésopotamienne, a été faite pour les chrétiens de la Mésopotamie, les chrétiens hellénisants de la Syrie proprement dite faisant usage des Septante.

On peut affirmer qu'il existait une communauté chrétienne à Édesse vers l'an 150 de notre ère. La première mention des communautés chrétiennes de l'Osrhoène (*παροικίαι*) se trouve dans Eusèbe (*Hist. eccl.*, V, 23), à propos des discussions qui surgirent à la fin du second siècle sur la question pascale.

Un témoignage de l'ancienneté de la Peschitto semble fourni par Méliton, évêque de Sardes vers 170, qui, dans une scolie sur la Genèse, XXII, 13, aurait dit au sujet du chevreau substitué à Isaac pour le sacrifice : *κατεχόμενος τῶν κεράτων, ὁ Σύρος καὶ ὁ Ἑβραῖος κρεμάμενός φασιν*. Dans nos textes actuels, le syriaque et l'hébreu ne présentent pas de variante et ont, comme les Septante, la leçon « tenu » par les cornes, et non pas « suspendu » par les cornes, *κρεμάμενος*, comme l'aurait noté Méliton. On en a conclu que, par les mots *ὁ Ἑβραῖος* et *ὁ Σύρος*, Méliton n'aurait pas désigné le texte hébreu reçu et la Peschitto, mais quelque version grecque faite, d'une part, par

un juif hellénisant et, d'autre part, par un Syrien [1]. Mais la question se complique d'un autre problème. Les Hexaples d'Origène et les anciennes œuvres patristiques donnent, sous les rubriques *ὁ Ἑβραῖος, ὁ Σύρος, τὸ Σαμαρειτικόν*, des variantes grecques, qui tantôt concordent soit avec le texte hébreu, soit avec la Peschitto, soit avec le samaritain (texte hébreu samaritain, ou version samaritaine), et tantôt s'en écartent. On a émis à ce sujet beaucoup d'hypothèses invraisemblables.

Field, dans l'introduction de son édition des Hexaples d'Origène, supposait que *ὁ Ἑβραῖος* indiquait une version grecque de certains livres bibliques faite par un juif; *ὁ Σύρος*, une autre version grecque faite en Syrie; enfin *τὸ Σαμαρειτικόν*, une version grecque du Pentateuque hébreu samaritain ou de la version samaritaine. « Mais, observe M. l'abbé Loisy [2], il est bien douteux que toutes ces versions aient existé. Pourquoi donner le nom d'*hébreu* ou de *syriaque* à des versions qui se seraient trouvées absolument dans les mêmes conditions que les autres versions grecques? Les variantes de l'*Hébreu* n'auraient-elles pas été empruntées à quelque targoum, celles du *Syriaque* à la Peschitto, celles du *Samaritain* aux livres samaritains? Ces variantes ne pouvaient être données qu'en grec, mais Origène a pu se les procurer sans avoir la traduction complète des documents où il les a puisés. Certaines citations du *Syriaque* ne s'accordent pas avec le texte traditionnel de la Peschitto; seulement, comme il y en a d'autres qui sont conformes à ce texte, pour

1. Eichhorn, de Wette, Field, et d'autres. Renan, dans son *Histoire des langues sémitiques* (4e éd., Paris, 1853, p. 263, note 4), accepte cette thèse.
2. *Histoire critique du texte et des versions de la Bible* dans la revue *L'enseignement biblique*, janvier-février 1893, p. 35.

écarter l'idée d'un emprunt fait à la version syriaque, il faudrait aussi pouvoir dire que la Peschitto n'a pas été revisée après le temps d'Origène. » Elle l'a été en réalité, nous le verrons plus loin, au commencement du IV[e] siècle, et la nouvelle recension s'est faite en conformité avec les Septante. Ce fait suffit à expliquer comment la glose citée par Méliton sous le titre ὁ Σύρος peut ne pas se trouver dans le texte syriaque actuel, bien que Méliton ait entendu parler de la Peschitto[1].

Un autre argument en faveur de l'ancienneté de la Peschitto de l'Ancien Testament se tire des citations bibliques de la Peschitto du Nouveau Testament. Un nombre important de ces citations, comme il résulte du travail de M. Frédéric Berg[2], concorde avec le texte de la Peschitto de l'A. T., et s'écarte à la fois de l'hébreu et du grec. En raison du grand nombre de ces cas, il est difficile d'expliquer cette concordance par une revision harmonistique postérieure; il est plus admissible que la Peschitto de l'A. T. a précédé la Peschitto du N. T. M. Merx[3] a remarqué, et sa remarque semble fondée, que Bardesane, auteur de la fin du II[e] siècle, connaissait déjà la Peschitto de l'A. T.

Nous rappelons ici, à titre de curiosité, quelques légendes qui avaient cours chez les auteurs syriaques relativement aux origines de la Peschitto. Jésudad, évèque de Haditha, rapporte[4] que l'Ancien Testament

1. M. Perles, dans ses *Meletemata Peschittoniana*, Breslau, 1859, p. 49, a, de son côté, établi que ὁ Σύρος désigne dans les Hexaples la version Peschitto. C'est également l'opinion de WELLHAUSEN, *Einleitung in das alte Testament* de Bleek, 4[e] éd., Berlin, 1878, p. 604.

2. *The influence of the Septuagint upon the Peschitta Psalter*, New-York, 1895, p. 137-150.

3. *Bardesanes von Edessa*, Halle, 1863, p. 19.

4. Voir ASSÉMANI, *Bibliotheca orientalis*, Rome, 1719-1728, III, *part.* I, 42 et suiv.

avait été traduit en syriaque du temps de Salomon, à la demande du roi de Tyr, Hiram, à l'exception des Chroniques et des Prophètes dont la version fut faite seulement sous le roi d'Édesse, Abgar. Selon d'autres[1], l'auteur de la Peschitto était le prêtre Asa, qui avait été envoyé pour cet objet à Samarie par le roi d'Assyrie. Théodore de Mopsueste[2], au commencement du Ve siècle, ignorait quel était l'auteur de cette version.

Le nom de Peschitto, ܦܫܝܛܬܐ, litt. « la (version) simple », n'est pas très ancien; il se lit dans des ms. du IXe et du Xe siècle, mais pas avant. On a donné de ce nom plusieurs explications dont nous ne voulons retenir qu'une seule, comme étant la plus vraisemblable. Le mot *Peschitto* a été formé par imitation du grec *τὰ ἁπλά* désignant les ms. qui renferment le texte seul des Septante, par opposition à *τὰ ἑξαπλᾶ*, titre de la grande édition critique d'Origène qui donnait, à côté de la transcription de l'hébreu, les différentes versions grecques. Par analogie, on aurait nommé l'ancienne version syriaque *la simple* pour la distinguer de l'*Hexaplaire* faite sur le texte des Septante dans les Hexaples. Ces deux versions sont, en effet, opposées l'une à l'autre chez les auteurs syriaques, notamment dans le passage de Moïse bar Képha que nous avons cité ci-dessus.

Les critiques reconnaissent tous, et c'est peut-être le seul point dans ces questions délicates sur lequel l'accord soit unanime, les critiques reconnaissent que plusieurs auteurs ont collaboré à la rédaction de la Peschitto de l'A. T. Les exégètes syriaques semblent

1. Voir BARHEBRÆUS dans la préface de son commentaire intitulé *Le magasin des mystères* et dans son *Histoire des dynasties*, éd. POCOCK, Oxford, 1663, p. 100; éd. SALHANI, Beyrouth, 1890, p. 100.
2. Dans son commentaire sur Sophonias, I, 6.

avoir eu aussi ce sentiment ; saint Éphrem et Jacques d'Édesse, dans leurs commentaires de la Peschitto, disent *les interprètes,* au pluriel, en parlant des auteurs de cette version.

Mais, sur la nationalité et la religion de ces traducteurs, on cesse de s'entendre. Hirzel, Kirsch, Gesenius les tenaient pour des Chrétiens grecs ; d'autres, comme Perles et Prager, pour des Juifs ; Dathe, Nœldeke et Renan, pour des Judéo-chrétiens. Cette dernière opinion est la plus vraisemblable, si l'on prend dans son bon sens le mot de Judéo-chrétiens, c'est-à-dire dans le sens de Juifs convertis et non dans celui d'Ébionites. Dans la Mésopotamie, en effet, où la Peschitto a été composée, c'est au milieu des communautés juives que le christianisme, semble-t-il, commença à se propager. Suivant la Légende d'Abgar, Addai, l'apôtre de l'Osrhoène, est originaire de Panéas de Palestine ; il descend à Édesse chez le juif Tobie. A sa parole, les Juifs d'Édesse se convertissent avec le même empressement que les païens. Il est certain, d'un autre côté, que la Peschitto procède de l'hébreu et non des Septante. Comme le canon hébreu, la Peschitto primitive n'avait pas les livres deutérocanoniques que renferment les Septante. L'influence des targoums sur la version syriaque a été constatée, d'une manière indéniable, par M. Perles [1], en particulier pour le Pentateuque, par M. Cornill [2] pour Ézéchiel, et par M. Siegmund Frænkel pour les Chroniques [3].

Si l'hypothèse de traducteurs grecs chrétiens doit être écartée, différents passages qui ont un caractère

1. *Meletemata Peschittoniana*, Breslau, 1859.
2. *Das Buch des Propheten Ezechiel*, Leipzig, 1886, p. 154-155.
3. *Die syrische Uebersetzung zu den Büchern der Chronik*, dans *Jahrb. für protest. Theologie*, 1879. Cf. Barnes, *Apparatus criticus to Chronicles in the Peschitto*, Cambridge, 1897.

chrétien incontestable semblent bien prouver que les auteurs de la Peschitto étaient des Juifs convertis. Dans Isaïe, VII, 14, la version syriaque porte : « Voici que la Vierge concevra ». et rend par *vierge* le mot hébreu que la tradition juive entend d'une *jeune femme*. Ce changement est d'autant plus frappant que dans d'autres endroits, le syriaque conserve le même mot que l'hébreu. On cite encore, à l'appui de cette opinion, d'autres versets des Prophètes et des Psaumes.

Comme les Septante, la Peschitto n'est pas une œuvre faite d'un seul jet. Les livres qui la composent ont été traduits à différentes époques ; on commença par ceux dont le besoin se fit sentir plus tôt, tels que le Pentateuque, les Prophètes et le Psautier. Les Chroniques, Esdras avec Néhémie et Esther ne faisaient pas primitivement partie du canon de l'Église syriaque. Dans les anciens ms., ces livres sont distincts des livres protocanoniques[1]. Au IVe siècle, la série des traductions des livres bibliques était complète ; elle comprenait même des livres apocryphes, comme l'indiquent les citations d'Aphraate et de saint Éphrem.

Quoique la Peschitto procède de l'hébreu et reflète la tradition targoumique, l'influence des Septante s'y fait sentir plus ou moins grande suivant les livres bibliques. Cette influence est sensible dans le Pentateuque et dans Josué[2], plus sensible encore dans le Psautier[3] et les Prophètes[4]. Pour le Psautier, on ne saurait,

1. WRIGHT, *Syriac literature*, 2e éd., Londres, 1894, p. 4-5.

2. PERLES, *Meletemata Peschittoniana*, Breslau, 1859 : HOLZINGER, *Das Buch Josue*, Leipzig, 1901, p. XIV.

3. FRÉDÉRIC BERG, *The influence of the Septuagint upon the Peschitto Psalter*, New-York, 1895 ; comparer OPPENHEIM, *Die syr. Uebersetzung des fuenften Buches der Psalmen*, Leipzig, 1891 ; BAETHGEN, *Untersuchungen über die Psalmen*, Kiel, 1878, et *Jahrbücher für protest. Theologie*, VIII, 405 et suiv., 593 et suiv.

4. NESTLE pour Isaïe et les douze petits prophètes : CORNILL pour

comme l'ont démontré MM. Nestle et Bæthgen [1], invoquer dans ce sens les titres des Psaumes. Ces titres n'étaient déjà plus compris avant notre ère. en ce qui concerne les notes musicales qu'ils renferment, et les auteurs de la Peschitto les avaient laissés de côté. C'est à Théodore de Mopsueste qu'on doit les nouveaux titres du Psautier que l'on trouve dans les ms. et les éditions syriaques ; du reste, ces titres varient suivant les ms.

Les livres qui ont subi le moins cette influence sont : Job, qui suit de près le targoum [2], les Chroniques, Esdras, Néhémie et Esther, qui furent traduits plus tard. On avait aussi compris dans cette catégorie les Proverbes, dont le texte, dans la Peschitto, présente une ressemblance frappante avec celui du targoum ; mais M. Pinkuss [3] a établi, en rapprochant un certain nombre de passages, les rapports qui existent, également pour ce livre, entre la Peschitto et les Septante. D'un autre côté, il ne fait plus de doute aujourd'hui que le targoum des Proverbes dépend de la Peschitto ; l'opinion qui faisait dériver la Peschitto du targoum est complètement abandonnée.

Comment expliquer l'influence des Septante sur la Peschitto ? Certains critiques ont fait une double conjecture sans se prononcer dans un sens plutôt que dans un autre : ou les auteurs de la Peschitto étaient versés à la fois dans la connaissance de l'hébreu, de l'araméen et du grec, et se servaient pour leur traduction des

Ézéchiel ; Ryssel pour Michée ; Sebœk, *Die syrische Uebersetzung der zwölf kleinen Propheten*, Breslau, 1887.

1. Nestle, *Theol. Literaturzeit.*, 1876, col. 283 ; Baethgen, *Zeitschr. f. die alttestamentliche Wissenschaft*, 1885, p. 66 et suiv.

2. Comp. Stenij, *De syriaca libri Iobi interpretatione*, Helsingfors, 1887 ; Mandl, *Die Peschittho zu Hiob*, Leipzig, 1892.

3. *Die syrische Uebersetzung der Proverbien*, dans la *Zeitschr. für die alttest. Wissenschaft*, t. XIV, 1894, p. 65-141 et 161-222.

targoums et des Septante; ou une revision de la Peschitto, basée sur les Septante, a eu lieu postérieurement. Cette dernière hypothèse est seule possible. Les Juifs araméens de la Mésopotamie — rappelons que les auteurs de la Peschitto étaient des Juifs convertis de cette contrée — ces judéo-chrétiens ignoraient le grec, mais eussent-ils été capables de lire les Septante, ils ne se seraient pas servis de cette version, que les écoles juives de la Palestine et de la Babylonie considéraient comme une œuvre mauvaise, portant atteinte au caractère sacré du texte hébreu. En fait, les Septante n'eurent de crédit en Palestine et en Syrie que chez les chrétiens. Or, l'Église de l'Osrhoène est, dans ses premiers temps, judaïsante. Au IIIe siècle se produit un revirement : Palout, évêque d'Édesse, reçoit l'imposition des mains de Sérapion, évêque d'Antioche vers l'an 200 ; dès lors c'est à Antioche, à la métropole des chrétiens hellénisants de la Syrie, que se rattache l'Église d'Édesse. Il est très admissible qu'après cette époque l'ancienne version syriaque ait été soumise à une revision pour la mettre en harmonie avec les Septante dont les Syriens hellénisants faisaient usage.

Cette revision doit être postérieure à Origène et aux premiers Pères de l'Église qui citent des leçons de la version syriaque que l'on ne trouve plus dans notre texte actuel. Elle devait être achevée au commencement du IVe siècle, car Aphraate (vers 340) et saint Éphrem († 373) avaient sous les yeux une version syriaque très proche de celle que les ms. reproduisent. A cette époque la recension de Lucien d'Antioche[1] était répandue en Syrie, et il y aurait intérêt à rechercher si

1. Sur cette recension, voir PAUL DE LAGARDE, *Librorum Veteris Testamenti canonicorum pars prior græce*, Gœttingue, 1883.

la revision de la Peschitto est demeurée étrangère à cette recension[1].

Vers la même époque remonte la version syriaque des livres deutérocanoniques, dont les citations d'Aphraate et de saint Éphrem établissent l'existence au IVe siècle. Ces livres ont été traduits du grec, à l'exception de l'Ecclésiastique qui procède directement de l'hébreu[2].

L'Ecclésiastique syriaque renferme de nombreuses et importantes lacunes, qui sont soit intentionnelles, soit occasionnées par le mauvais état du manuscrit dont le traducteur se servait. De fausses lectures ont engendré des erreurs de traduction; la version n'est pas toujours littérale, parfois elle abrège ou elle développe et paraphrase. Ces défauts ont été mis en évidence par la publication de fragments de l'original hébreu récemment découverts[3]. Dans la partie syriaque correspondant à ces fragments, on croit reconnaître plusieurs mains. « Jusqu'au chapitre XLIII, observe M. Israël Lévi[4], le traducteur suit avec une certaine attention l'original hébreu. Tout d'un coup il s'arrête, puis vient un fragment du chapitre XLIII, 1-10, qui est une traduction faite sur le grec. Au chapitre XLIV, commence

1. M. DRIVER a remarqué, dans *Notes on the Hebrew Text of the Books of Samuel*, Oxford, 1890, p. LXXII, qu'un certain nombre de passages des livres de Samuel concordent dans Lucien et dans la Peschitto et s'éloignent également des Septante et du texte hébreu. Cf. STOCKMAYER, *Zeitschr. für die alttestam. Wissenschaft*, 1892, t. XII, p. 218; MÉRITAN, *La version grecque des livres de Samuel*, Paris, 1898, p. 96-113.

2. Distinct de l'Ecclésiastique de l'Hexaplaire, qui a été traduit du grec, voir ci-après, p. 50.

3. Les fragments ont été retrouvés en différentes fois et ont fait l'objet de plusieurs publications et de nombreux travaux de critique. Nous renvoyons pour les détails au livre de M. NORBERT PETERS, *Der jüngst wiederaufgefundene hebraïsche Text des Buches Ecclesiasticus*, Fribourg en Brisgau, 1902.

4. *L'Ecclésiastique ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira*, Paris, 1898, p. LII, Xe vol., fasc. I de la *Bibliothèque des Hautes études, section des Sciences religieuses*.

une version qui n'a plus ce caractère, mais qui se distingue par son infidélité..... Une autre main semble avoir revisé le tout en mettant d'accord le syriaque avec le grec : nombreuses sont les traductions qui s'écartent de l'hébreu pour se concilier avec le grec... Malgré ces défauts de toute nature, le syriaque l'emporte généralement sur le grec, lorsqu'il serre de près le texte et ne se livre à aucune fantaisie[1]. »

Au sujet du livre de Tobie, il y a lieu de rappeler que la version syriaque que nous possédons est composée de deux morceaux différents : l'un, I-VII, 11, est tiré de l'Hexaplaire ; l'autre, VII, 12-XIV, 15, provient d'une source que les ms. ne désignent pas[2].

A la fin du V[e] siècle, lorsque les Syriens orientaux devenus nestoriens se séparèrent des Syriens occidentaux, le texte de la Peschitto était définitivement constitué, car on ne constate pas de variantes notables dans les versions qui avaient cours chez les uns et les autres.

Les travaux critiques sur la Peschitto[3] sont basés

1. M. Norbert Peters, *op. cit.*, p. 61. § 9, ne considère pas comme démontrée la thèse de M. Israël Lévi admettant plusieurs traducteurs.

2. Ceriani, *Le edizioni... del Vecchio Test.*, dans les Mémoires du *R. Istituto Lombardo*, XXI, 2, p. 22; Field, *Origenis Hex. fragmenta*. Oxford, 1875, I, p. LXVIII, note 3 : Noeldeke, *Monatsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaften*, 1879, p. 46.

3. Nous ne pouvons donner ici la longue liste de ces travaux; nous avons cité plus haut quelques-uns des plus récents, et les plus anciens n'offrent qu'un intérêt rétrospectif. On trouvera cette liste dans l'article de M. Nestle, *Syrische Uebersetzungen* dans la *Real-Encyklopedie für protest. Theologie und Kirche*, 3e éd. : ajouter encore : Schmidt, *Die beiden syrischen Uebersetzungen des I Maccabaeerbuches* dans la *Zeitschr. für die alttestam. Wissenschaft*, 1897 ; Techen, *Syrisch-Hebr. Glossar zu den Psalmen nach der Peschita*, *ibid.*, 1897; Schwartz, *Die syr. Uebersetzung des ersten B. Samuelis*, Berlin, 1897 : Baumann, *Die Verwendbarkeit der Peschita zum Buch Ijob*, dans la *Zeitschr. f. alttest. Wissensch.*, XVIII, 305 : XIX, 288 ; Chajes, *Etwas über die Peschita zu den Proverbien*, dans *Jewish Quart. Review*, XIII, 86; Euringer, *Die Bedeutung der Peshitto f. die Textkritik des Hohenliedes* dans *Biblische Studien*, VI, 117; Lazarus, *zur syr. Uebersetzung des Buches der Richter*,

sur l'édition de Samuel Lee ou sur l'édition d'Ourmia et sur quelques ms. particuliers.

L'édition Lee, faite en 1823 pour la Société biblique anglaise, en vue des chrétiens du Malabar, est la reproduction du texte imprimé dans la Polyglotte de Walton, quoique Samuel Lee ait consulté quelques manuscrits. Walton, de son côté, n'avait fait que réimprimer le texte publié par Gabriel Sionita dans la Polyglotte de Paris ; il y ajouta les livres deutérocanoniques.

Le texte dont se servent les Syriens orientaux a été imprimé à Ourmia en 1852 par la Mission américaine. La Mission catholique en a donné également une édition à Mossoul en 1887.

Les éditions concordent entre elles, quoique l'ordre dans lequel sont classés les livres bibliques soit différent dans les deux recensions, l'orientale et l'occidentale. L'édition d'Ourmia a l'avantage de donner un texte entièrement vocalisé qui reproduit la prononciation orientale.

Les livres deutérocanoniques ont été publiés séparément par Paul de Lagarde[1], d'après la Polyglotte de Londres et des ms. du Musée britannique[2].

Le manque d'une édition critique de la Peschitto se fait vivement sentir, et il est à souhaiter qu'une œuvre aussi utile pour l'exégèse biblique soit bientôt entre-

Kirchhain, 1901 ; Holtzmann, *Die Peschitta zu der Weisheit*, Fribourg en Brisgau, 1903 ; Kamenetzky, *Die Peschitta zu Koheleth*, dans la *Zeitschr. f. alttest. Wissensch.*, XXIV, 181.

1. *Libri Vet. Test. apocryphi syriace*, Leipzig, 1861.

2. M. Ceriani, qui a tant fait pour la critique des versions syriaques de la Bible, a publié une reproduction photolithographique du *cod. Ambrosianus* (un ms. jacobite du VI[e] siècle) qui contient non seulement les livres protocanoniques, mais aussi les livres deutérocanoniques : *Translatio syra-pescitto vet. Testamenti.....*, vol. I, 4[e] part., Milan, 1877-1887.

Le Musée britannique possède un ms. écrit à Amid en 464, qui renferme le Pentateuque, à l'exception du Lévitique ; et un autre ms., daté de 532, contenant le Livre de Daniel.

prise[1]. M. Barnes a publié récemment une édition de ce genre pour le Psautier[2].

§ 2. — Les anciennes versions du Nouveau Testament.

Les Évangiles étaient représentés en syriaque par trois anciennes versions : 1° L'*Harmonie* composée par Tatien sous le titre de *Diatessaron* et désignée parfois par le nom d'*Évangile des* (*textes*) *mêlés* ܐܘܢܓܠܝܘܢ ܕܡܚܠܛܐ ; 2° L'*Évangile des* (*textes*) *séparés* ܐܘܢܓܠܝܘܢ ܕܡܦܪܫܐ ; 3° et la *Peschitto* du Nouveau Testament. On a beaucoup discuté sur la date respective de ces trois documents et les rapports qu'ils ont entre eux ; on n'est pas encore arrivé à une conclusion définitive. Nous résumons ici les hypothèses proposées récemment par M. Burkitt dans son livre intitulé : *Evangelion da-Mepharreshê*[3], *Évangile des* (*textes*) *séparés*.

L'*Évangile des* (*textes*) *séparés* est conservé dans deux ms., C et S, qu'on croyait autrefois renfermer chacun une version différente : C était la version éditée par Cureton[4], et S, la version retrouvée par Mrs. Lewis, en 1892, dans un palimpseste du couvent de Sainte-Catherine au mont Sinaï. M. Burkitt, qui fut

1. Une liste des éditions de livres particuliers de la Peschitto a été donnée par M. Nestle, *Syrische Uebersetzungen*, dans la *Real-Encyklopedie für protestantische Theologie und Kirche*, 3e éd. ; voir aussi sa *Syrische Grammatik*, 2e éd., Berlin, 1888, *Litteratura*, p. 17 et suiv.

2. W. E. Barnes, *The Peshitta Psalter according to the West syrian Text with an Apparitus criticus*, Cambridge, 1904.

3. F. Crawford Burkitt. *Evangelion da-Mepharreshê. The Curetonian Version of the four Gospels with the readings of the Sinai palimpsest and early syriac patristic evidence, edited, collected and arranged*. 2 vol., Cambridge, 1904.

4. Cureton, *Remains of a very ancient recension of the four Gospels in syriac*. Londres, 1858 ; Wright, *Fragments of the Curetonian Gospels* (*for private circulation*), Londres, 1872.

l'un des éditeurs de cette dernière version [1], a reconnu depuis que ces deux textes n'étaient que des recensions d'une même version. Il a réédité cette version avec une traduction anglaise dans le premier volume de son *Evangelion da-Mepharreshé* en prenant pour base le texte de Cureton (C) et en rejetant en notes les variantes de la Sinaïtique (S) avec les passages du Diatessaron pris de côté et d'autre. Le second volume de l'*Evangelion* expose les recherches de M. Burkitt sur les anciennes versions du Nouveau Testament et les résultats auxquels il est arrivé et qu'il formule ainsi :

« (1) La Peschitto est une revision de l'*Evangelion da-Mepharreshé*, ayant surtout pour but de conformer davantage la traduction au texte grec lu, à Antioche, au commencement du V[e] siècle. Elle a été préparée par Rabboula, évèque d'Édesse (411-435), et elle a été publiée par son autorité comme substitut du Diatessaron.

« (2) Le Diatessaron est la forme la plus ancienne de l'Évangile syriaque. Il a été fait primitivement en grec, probablement à Rome, par Tatien, le disciple de Justin le Martyr, et traduit en syriaque pendant la vie de Tatien, vers 170 de notre ère. Comme on peut l'attendre d'un document qui est géographiquement d'origine occidentale, le texte évangéliaire du Diatessaron est très proche parent du *codex Bezae* (D) et

1. *The Four Gospels in Syriac transcribed from the sinaitic Palimpsest by the late* Robert L. Bensly, Rendel Harris *and* Crawford Burkitt *with an Introduction by* Agnes Smith Lewis, Cambridge, 1894; Agnes Smith Lewis. *Somes pages of the four Gospels retranscribed from the sinaitic Palimpsest*, Londres, 1896. M. Merx a traduit en allemand le texte syriaque, et il a fait suivre sa traduction d'un commentaire critique qui n'est pas encore achevé : Adalbert Merx, *Die vier Kanonischen Evangelien nach ihrem ältesten bekannten Texte. Uebersetzung und Erläuterung der syrischen im Sinaikloster gefundenen Palimpsesthandschrift; erster Teil : Uebebersetzung*, Berlin, 1897; *zweiter Teil : Erläuterung; erste Hälfte, Das Evangelium Matthaeus*. Berlin, 1902; *zweite Hälfte. Das Evangelium Markus und Lukas*, Berlin, 1905.

des différentes formes de l'ancienne version latine.

« (3) L'*Evangelion da-Mepharreshê* date environ de l'an 200 de notre ère. C'était la première version syriaque des quatre Évangiles séparés. Le traducteur était familiarisé avec le Diatessaron dont il adopta souvent la phraséologie. Il est très probable que l'*Evangelion da-Mepharreshê* fut préparé sous les auspices de Sérapion, l'évêque d'Antioche qui est mentionné, dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, comme ayant supprimé l'Évangile apocryphe de Pierre, et il y a quelque raison d'identifier le traducteur avec Palout. le troisième évêque (connu) d'Édesse.

« (4) Le texte de l'*Evangelion da-Mepharreshê*, en tant que traduction directe du grec, reproduit pour nous le texte qui était en usage à Antioche, à la fin du second siècle, un texte d'une grande valeur critique, très médiocrement représenté dans les manuscrits grecs existants. L'emploi du Diatessaron par le traducteur a introduit des leçons qui, en réalité, appartiennent aux textes ayant cours dans les pays occidentaux. S et C, les deux ms. de l'*Evangelion da-Mepharreshê,* contiennent tous deux des leçons qui ont été conformées au Diatessaron par les copistes; C représente, en outre, un texte qui a été en partie revisé sur des ms. grecs postérieurs. »

Il est difficile d'admettre sans réserve que Palout fut l'auteur de l'*Evangelion da-Mepharreshê* qu'il aurait traduit à l'instigation de Sérapion sur le texte grec en usage à Antioche à la fin du second siècle. Plus vraisemblable est l'hypothèse que la version du Nouveau Testament attribuée à Rabboula par le biographe de cet évêque d'Édesse [1] est la Peschitto du Nouveau

1. OVERBECK, *Ephraemi syri..... opera selecta*, Oxford, 1865, p. 220.

Testament, devenue la Vulgate des Syriens. Cette thèse avait déjà été exposée précédemment par M. Burkitt [1].

C et S diffèrent entre eux par de notables variantes. Tous deux, remarque M. Burkitt, ont subi une revision d'après le Diatessaron, mais on ne doit pas conclure que, là où ils s'écartent du Diatessaron, ils ont conservé le texte primitif. La divergence peut provevir d'une revision postérieure faite sur les ms. grecs. C'est le cas pour C qui renferme des leçons ou interpolations occidentales. Le texte de S est, au contraire, presque toujours le texte de l'*Evangelion da-Mepharreshé* ou celui du Diatessaron [2].

L'original du Diatessaron est aujourd'hui perdu. Le commentaire que saint Éphrem en fit s'est conservé dans une traduction arménienne que Mœsinger reproduisit en latin en 1876. A l'aide du travail de Mœsinger et des citations d'Aphraate et d'Éphrem, M. Zahn tenta en 1881 de reconstituer le Diatessaron [3]. La traduction

1. *S. Ephraim's Quotations from the Gospel collected and arranged by* F. Crawford Burkitt, *Texts and Studies*, VII, nº 2, Cambridge, 1901.

2. Nous donnons ici une brève liste des publications relatives aux anciennes versions du N. T., parues antérieurement au livre de M. Burkitt : Bickell, *Conspectus rei Syrorum litterariae*, Munster, 1871, p. 8 ; Wildeboer, *De Waarde de syr. Evangelien door Cureton ontdekt en uitgegeven*, Leide, 1880 ; Harnack, *Die Ueberlieferung der griechischen Apologeten*, Leipzig, 1882 ; Zahn, *Forschungen zur Geschichte des neutest. Kanons*, I Teil, Leipzig, 1881 : *Geschichte des neut. Kanons*, I Teil, 1, Leipzig, 1888, p. 405 ; *Evangelien Harmonie* dans la *Real-Encykl.*, 3ᵉ éd., V, p. 657 ; Baethgen, *Evangelien Fragmente. Der griech. Text des Cureton*, Introd., Leipzig, 1885 ; Hilgenfeld, *Zeitschr. f. wissenschaft. Theologie*, 1889, p. 119 ; Woods, *Studia biblica*, III, p. 105, Oxford, 1891 ; Parisot, *Patrologia syriaca* (Graffin), t. I, p. xlvi, Paris, 1894 : Harris, dans la *Contemporary Review*, novembre 1894 ; Carl Holzhey, *Der neuentdeckte Codex Syrus sinaiticus*, Munich, 1896 ; Albert Bonus, *Collatio codicis Lewisiani rescripti*, Oxford, 1896 ; Bewer, *The history of the New Testament canon in the syrian Church*, Chicago, 1900 ; Hjelt, *Die altsyrische Evangelienübersetzung und Tatians Diatessaron*, Leipzig, 1901 ; Adalbert Merx, *Die vier Kanonischen Evangelien* : II Teil, *Das Evangelium Matthaeus*, p. xvi, Berlin, 1902 ; W. Bauer, *Der Apostolos der Syrer.....*, Giessen, 1903.

3. Zahn, *Forschungen zur Geschichte des neutest. Kanons*, I Teil, *Tatians Diatessaron*, Leipzig, 1881.

arabe du Diatessaron attribuée à Aboul-Faradj ibn at-Tayib, a été publiée et traduite en latin par A. Ciasca [1]. Les passages du Diatessaron cités dans les commentaires de saint Éphrem ont été réunis et traduits en anglais par Hill et Robinson [2]. Harris et Goussen ont publié des extraits qu'ils ont tirés des commentaires de Jésudad et d'autres auteurs [3].

Le Diatessaron demeura en vigueur chez les Syriens jusqu'à Rabboula, évêque d'Édesse († 435), qui en interdit l'usage dans les églises et les couvents de son diocèse. Le biographe de cet évêque nous informe que Rabboula ordonna aux prêtres et aux diacres de veiller à ce qu'il y eût dans chaque église un exemplaire des Évangiles séparés [4]. A la même époque, Théodoret, évêque de Cyr, fit détruire plus de deux cents exemplaires du Diatessaron.

Le texte de la Peschitto du Nouveau Testament était, comme celui de la Peschitto de l'Ancien Testament, définitivement constitué à la fin du Ve siècle, au moment de la scission qui se produisit entre les Syriens occidentaux et les Syriens orientaux. On ne trouve pas de différence entre les textes reçus dans les deux communautés [5].

1. Augustinus Ciasca, *Tatiani Evangeliorum Harmoniae arabice*. Rome, 1888. La traduction arabe ne reproduit pas le texte original, cf. E. Sellin, *Der Text des von Ciasca herausg. arab. Diatessaron untersucht* dans *Forschungen zur Geschichte des neutest. Kanons*, IV, p. 225; Zahn, *Geschichte des neutest. Kanons*, II, 2, p. 530. Suivant le P. Cheikho (*Journ. asiat.*, sept.-oct., 1897, p. 301). la traduction arabe est antérieure au XIe siècle et par conséquent à Ibn at-Tayib, à en juger par des fragments trouvés en Orient.

2. Hamly Hill et Armitage Robinson, *A dissertation on the Gospel, commentaries of S. Ephrem the Syrian*, Edimbourg, 1895.

3. Harris, *Fragments of the commentary of S. Ephrem Syrus upon the Diatessaron*, Londres, 1895; Goussen, *Apocalypsis S. Joh. versio Sahidica*, Leipzig, 1895. Cf. G. Diettrich. *Ischodad's Stellung in der Auslegungsgeschichte des A. T...*, Giessen, 1902, p. 24.

4. Overbeck, *Ephraemi syri...., opera selecta*, Oxford, 1865, p. 220.

5. Cf. Gwilliam, *Studia biblica*, III, Oxford, 1891.

La Peschitto primitive renfermait, outre les quatre Évangiles, les Actes des Apôtres auxquels étaient jointes trois des Épîtres catholiques : la 1re de saint Pierre, la 1re de saint Jean, et celle de saint Jacques; et, en dernier lieu, les Épîtres de saint Paul. Elle ne comprenait pas la 2e Épître de saint Pierre, les 2e et 3e de saint Jean, l'Épître de saint Jude, ni l'Apocalypse. Il manquait encore les versets 17 et 18 du ch. XII de l'Évangile de saint Luc, les versets 1-11 du ch. VIII de l'Évangile de saint Jean [1], et le verset 7 du ch. V de la 1re Épître de saint Jean.

La Peschitto du Nouveau Testament fut imprimée à Vienne par Widmanstadt, en 1555, d'après un ms. analogue au Tetraevangelium du Vatican, daté de 548 [2] ; puis réimprimée plusieurs fois de 1569 à 1621, notamment dans la Polyglotte d'Anvers. En 1627, Louis de Dieu édita à Leide un texte de l'Apocalypse qui semble reproduire l'Héracléenne. En 1630, Pocock publia à Leide les quatre Épîtres catholiques manquant dans l'ancien canon, d'après un ms. qui représente peut-être la Philoxénienne. La Peschitto ainsi complétée fut imprimée dans les Polyglottes de Londres et de Paris, puis par Gutbir, Schaaf, Lee, et dans les Bibles d'Ourmia et de Mossoul.

Il est inutile d'énumérer ici les anciens ms. de la Peschitto, et de rappeler les travaux de Wickelhaus, Adler, Jones, Cureton, Gwilliam, etc., basés sur ces manuscrits. MM. Pusey et Gwilliam ont donné une édition critique des Évangiles [3].

1. Versets sur la femme adultère ; cf. Zacharie dans LAND, *Anecdota syriaca*, III, p. 252.

2. Cf. ALBERT BONUS, *Collatio codicis Lewisiani*, Oxford, 1895.

3. *Tetraeuangelium sanctum, simplex Syrorum versio*, P. E. PUSEY et G. H. GWILLIAM, Oxford, 1901. Cf. H. GRESSMANN, *Studien zum syrischen Tetraevangelion* dans *Zeitschr. f. neutest. Wissenschaft*, 1905, p. 135.

IV

LA VERSION SYROPALESTINIENNE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

Une communauté chrétienne de la Palestine possédait une littérature ecclésiastique conforme au rite melkite et écrite dans un dialecte très voisin du judéo-araméen qui nous est connu par les Targoums palestiniens et le Talmud de Jérusalem. Les documents qui nous en sont parvenus proviennent d'une version et de lectionnaires de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'homélies, d'hymnes et de vies de saints. Les lectionnaires et quelques fragments de l'Ancien Testament sont assez bien conservés, mais le reste est malheureusement très mutilé.

On ne connaît ni l'origine de cette communauté, ni l'étendue du territoire qu'elle occupait. Les textes que nous possédons ne remontent pas très haut : les plus anciens peuvent être du VIe ou du VIIe siècle ; les plus modernes sont du XIe ou descendent encore plus bas. Le lectionnaire des quatre Évangiles, daté de 1030, a été écrit par le prêtre Élias d'Aboud dans le monastère de Moïse, à Antioche des Arabes. Les autres ms. ou fragments se trouvent dans le couvent de Sainte-Catherine au mont Sinaï ou ont été apportés d'Égypte ou de Damas.

M. Burkitt[1] a établi qu'Antioche des Arabes doit s'entendre d'Antioche de Syrie, et qu'Aboud était un gros village à moitié chemin entre Jaffa et Césarée. Il en conclut qu'une partie de cette communauté chrétienne était fixée, au XI[e] siècle, à Antioche et sur les confins de la Judée et de la Samarie. Des moines orthodoxes, originaires de la Palestine, ont habité le couvent de Sainte-Catherine au Sinaï, à en juger par le nombre des ms. et fragments syropalestiniens que ce couvent renferme. En outre, il y a eu des chrétiens de la même nationalité en Égypte puisqu'un ms. provenant d'Égypte contient le rite de la bénédiction annuelle du Nil. Là se bornent nos connaissances actuelles sur les dates et les lieux d'habitation de cette communauté.

Voici la liste des ms. et fragments syropalestiniens connus jusqu'à ce jour :

1° Un lectionnaire des quatre Évangiles dans le ms. du Vatican, syr. n° 19, daté d'août 1341 des Séleucides (1030 après J.-C.)[2].

2° Des fragments acquis par Tischendorff et conservés à Saint-Pétersbourg, et des fragments provenant du désert de Nitrie et déposés au Musée britannique[3]; ils contiennent des portions du Deutéronome, d'Isaïe, des Psaumes, des Proverbes, de Job, des quatre Évan-

1. Dans *Christian Palestinian Literature*, *Journal of theological Studies*, II, p. 174-183; cf. Actes du XII[e] Congrès des Orientalistes, Rome, 1899, t. III, 1[re] partie, p. 119-126. Le travail de M. Burkitt nous a servi de guide pour la rédaction de ce numéro. Nous n'avons pas mentionné les anciennes hypothèses qui, après l'etude de M. Burkitt, se trouvent sans objet.

2. Son existence fut révélée par le catalogue d'Assemani : Adler l'analysa dans ses *Novi Testamenti versiones syriacae*, Copenhague, 1789. Édité d'abord par le comte Miniscalchi Erizzo, *Evangeliarium Hierosolymitanum...*, 2 vol., Vérone, 1861-1864, il fut réédité d'une manière plus critique par P. de Lagarde dans *Bibliothecae a Paulo de Lagarde collectae*, Gœttingue, 1892, p. 257-404.

3. Publiés par Land, *Anecdota syriaca*, IV, p. 103-224, Leide, 1875.

giles, des Actes des Apôtres, d'homélies, des Actes de saint Philémon et, probablement, des Actes de saint Saba.

3° Deux feuillets d'un ms. du couvent de Sainte-Catherine ; ils contiennent des fragments de l'Épître aux Galates[1]. Mme Lewis a ajouté le contenu des deux feuillets suivants avec des fragments de saint Matthieu, de saint Jean et d'une homélie sur saint Pierre et saint Paul[2].

4° Sept fragments palimpsestes, provenant de la Gueniza de la synagogue du Caire, actuellement à la Bodléienne ; cinq[3] renferment une partie des Nombres et des Épîtres paulines, et les deux autres[4] ont quelques versets de l'Exode et de la Sagesse.

5° Des fragments d'homélies copiés par Mme Bensly au couvent de Sainte-Catherine[5].

6° D'autres feuillets palimpsestes trouvés également dans la Gueniza de la synagogue du Caire et actuellement à Cambridge. Ce sont des passages du Pentateuque, des Prophètes et des Épîtres paulines ; des morceaux de théologie et de la vie de saint Antoine[6].

7° Des leçons pour le rite de la bénédiction du Nil, que M. G. Margoliouth a extraites d'un ms. du Musée britannique, Or. 4951, renfermant une série de

1. Publiés par RENDEL HARRIS, *Biblical fragments from Mount Sinai*, Londres, 1890 ; réimprimés par SCHWALLY dans *Idioticon des christlich palästinischen Aramäisch*, Giessen, 1893, p. 131-134.

2. AGNES SMITH LEWIS, *Catalogue of the syriac mss. of S. Catherine on Mount Sinai ; Studia Sinaitica*, n° 1, Londres, 1894, p. 99-102, avec quelques corrections aux deux premiers feuillets.

3. Édités par GWILLIAM, *The Palestinian Version of the Holy Scriptures, Five more fragments... Anecdota Oxoniensia*, Oxford, 1893.

4. Édités par GWILLIAM et STENNING, *Biblical and patristic relics of the Palestinian Syriac Literature... Anecdota Oxoniensia*, Oxford, 1896, avec des additions et corrections aux cinq premiers fragments.

5. Publiés par GWILLIAM et BURKITT dans *Anecdota Oxoniensia*, Oxford, 1896, voir la note précédente.

6. Publiés par Mmes LEWIS et GIBSON, *Palestinian Syriac texts from palimpsest Fragments in the Taylor-Schechter collection*, Londres, 1900.

services du rite melkite[1]. Ces leçons sont tirées de la Genèse, des Rois, d'Amos et des Actes des Apôtres.

8° Un lectionnaire, contenant des leçons tirées de la Genèse, de l'Exode, du Deutéronome, des Psaumes, des Proverbes, de Job, des Prophètes (Jonas tout entier), des Actes des Apôtres, des Épîtres paulines et de l'Épître de saint Jacques; il a été acquis en Égypte en 1895 par Mme Lewis[2].

9° Deux lectionnaires du Nouveau Testament existant au couvent de Sainte-Catherine[3].

10° Des fragments, pour la plupart palimpsestes, que M. Bruno Violet découvrit en 1900 dans la Mosquée des Omayades à Damas; ils renferment des passages de l'Ancien Testament (Genèse, Exode, Nombres, I Rois, Psaume 16, Ecclésiaste, Ecclésiastique); du Nouveau Testament (des quatre Évangiles, de l'Épître II de saint Pierre, des Épîtres paulines); des Actes d'André et de Matthias; d'Évangiles apocryphes; de la lettre de Lucien sur la découverte des reliques d'Étienne, de Gamaliel, Nicodème et Abib; des Actes de saint Adrien; et de plusieurs hymnes[4].

1. G. Margoliouth, *The Liturgy of the Nile*... dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, octobre 1896, p. 667-673. L'année suivante, M. Margoliouth a donné une seconde édition avec des versets des Psaumes et de S. Luc, des facsimilés photographiques, une transcription, une traduction, une introduction, un vocabulaire et des notes : *The Palestinian Syriac Version of the Holy Scriptures, Four recently discovered portions, privately printed by the Society of Biblical Archaeology*, Londres, 1897.

2. Agnes Smith Lewis, *A Palestinian Syriac Lectionary*... dans *Studia Sinaitica*, n° VI, Londres, 1897, avec des notes de M. Nestle et un glossaire de Mme Gibson.

3. Mmes Lewis et Gibson ont publié le texte de l'un d'eux et donné les variantes du second et du ms. du Vatican, d'après l'édition de Lagarde : *The Palestinian Syriac Lectionary of the Gospels, re-edited from two Sinai ms. and from P. de Lagarde's edition of the Evangeliarium Hierosolymitanum*, Londres, 1899.

4. Publiés par M. Schulthess qui les avait déjà utilisés pour son *Lexicon syropalaestinum* : Friedrich Schulthess, *christlich-palästinische Fragmente aus der Omajjaden-Moschee zu Damaskus*, Berlin.

11° Deux feuillets contenant des fragments d'œuvres patristiques traduites du grec, qui se trouvent à Saint-Pétersbourg[1].

Quelques-uns de ces fragments dénotent un texte continu et prouvent qu'il existait une version complète de l'Ancien et du Nouveau Testament dans le dialecte palestinien. C'est de cette version qu'ont été tirés les lectionnaires qu'on croyait autrefois avoir été traduits directement du grec. La version et les lectionnaires présentent dans les différents textes d'importantes variantes. Ils ont certainement eu un champ d'extension beaucoup plus vaste que ne le suppose M. Burkitt : « Le seul endroit, dit-il[2], où cette littérature semble avoir été la langue ecclésiastique du peuple, est Aboud, une place non éloignée de la frontière entre la Judée et la Samarie. Tout cela rappelle l'époque de Justinien et d'Héraclius et les efforts résolus de ces empereurs pour extirper du territoire chrétien le judaïsme et d'autres anciennes confessions... Sans aucun doute, le succès, dans une certaine mesure, servit momentanément le zèle persécuteur des empereurs byzantins, et c'est ainsi que des communautés de chrétiens parlant araméen furent fondées en Palestine. Les prosélytes et leurs descendants avaient besoin d'une instruction religieuse dans leur propre langue, et la Bible (ou une grande partie de la Bible) fut traduite en même temps que des homélies et d'autres documents ecclésiastiques, dont la plus grande partie a péri. »

M. Burkitt ajoute que cet exposé de la question est

1905. Cf. les fragments publiés par SCHULTHESS dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, LVI, p. 249.

1. Publiés par P. KOKOWZOFF, *Nouveaux fragments syro-palestiniens*. Saint-Pétersbourg, 1906.

2. Dans l'article cité plus haut du *Journal of theological Studies*, p. 181-182.

purement hypothétique : « J'ai surtout voulu, conclut-il, faire ressortir qu'il n'y a pas, dans la littérature chrétienne-palestinienne, de réels signes d'une haute antiquité, ni d'un rapport spécial avec des formes plus anciennes de la chrétienté. Nous pouvons fixer son existence presque au temps de Justinien, mais une date plus ancienne n'est suggérée ni par le cours général de l'histoire, ni par le caractère des documents qui ont survécu. »

Nous remarquerons seulement que l'époque de Justinien, pendant laquelle le monophysisme eut une si grande extension en Syrie, n'est pas favorable à la thèse de M. Burkitt. En outre, on ne s'explique pas comment les chrétiens de la Palestine, complètement hellénisés au temps de Justinien, se seraient formé une littérature ecclésiastique dans un dialecte araméen. Il est plus vraisemblable que cette ancienne littérature ne nous est parvenue que dans des manuscrits relativement récents.

Les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament sont traduits du grec. Ceux de l'Ancien Testament représentent généralement une forme des Septante postérieure aux Hexaples d'Origène. Le fragment de Job (ch. XXII) est compris dans la partie qui manquait primitivement dans les Septante et qui a été ajoutée par Origène d'après Théodotion. Rien ne permet de rechercher des rapprochements avec la recension de Lucien, mais la Peschitto syriaque a été mise à contribution dans quelques cas, notamment pour la bénédiction du Nil. Du reste, le dialecte palestinien que ces textes nous révèlent a subi l'influence du syriaque mésopotamien, et c'est principalement par cette influence qu'il s'est différencié du judéo-araméen de la Palestine.

V

LES VERSIONS POSTÉRIEURES DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT.

Les Syriens occidentaux, en prenant part, au commencement du VI[e] siècle, aux controverses christologiques qui agitaient l'Église, sentirent la nécessité de posséder une version de la Bible plus conforme aux Septante que ne l'était la Peschitto. L'Ancien et le Nouveau Testament étaient la base de toute discussion, et des malentendus devaient forcément surgir d'une interprétation fondée sur des textes différents; on n'était que trop porté à accuser ses adversaires de falsification. La version des Septante, pour l'Ancien Testament, faisait autorité non seulement dans l'Église grecque, mais aussi dans la Syrie hellénisée; les Syriens des provinces Euphratésiennes et de la Mésopotamie occidentale durent, dans ces conditions, se procurer une version syriaque des Septante. Ils étaient d'autant plus sollicités par ce desideratum que l'Église syrienne, devenue monophysite, eut avec l'Église d'Alexandrie des relations beaucoup plus intimes et plus suivies qu'autrefois. La Peschitto de l'Ancien Testament, nous l'avons vu précédemment, avait déjà subi une revision d'après les Septante, mais cette revision,

n'ayant changé que quelques mots ou groupes de mots, ne l'avait pas profondément modifiée.

En 505 ou 508[1], Philoxène, évêque de Mabboug, l'un des plus fougueux défenseurs de l'hérésie monophysite, chargea le chorévêque Polycarpe de faire sur le grec une traduction littérale de l'A. et du N. T. Cette nouvelle version semble avoir joui d'un certain crédit pendant le VIe siècle : Moïse d'Aghel (vers 570) mentionne les Psaumes et le Nouveau Testament[2] ; mais elle tomba en désuétude lorsque parurent l'Hexaplaire syriaque de l'Ancien Testament et l'Héracléenne du Nouveau Testament. Il n'en existe plus que des fragments dans quelques manuscrits[3].

L'Hexaplaire syriaque a été composée un siècle plus tard, 615-617, par Paul, évêque de Tella de Mauzalat (Constantine de Syrie), à la demande du patriarche d'Antioche, Athanase I. C'est une version syriaque des Septante d'après les Hexaples d'Origène ; elle reproduit consciencieusement les additions et les variantes marquées par des astérisques et des obèles, ainsi que les notes marginales relatives à des versions grecques autres que les Septante[4]. En fait, cette version ne supplanta pas la Peschitto qui continua à être la Bible

1. Cf. ASSÉMANI, *B. O.*, II, 23 ; IGNATIUS EPHRAEM II RAHMANI, *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, p. 54.

2. Voir ASSÉMANI, *B. O.*, II, 82.

3. Des fragments d'Isaïe dans un ms. du British Museum ; comp. GUIDI, *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, 1886, p. 404 ; voir aussi HALL, *Syriac ms., Gospels of a pre-Harkleian Version*, Philadelphie, 1884. Les fragments d'Isaïe ont été publiés par M. CERIANI, *Monumenta sacra et profana*, Milan, 1873, t. V, fasc. I, p. 1-40. M. GWYNN, *The Apocalypse of St. John in a syriac version hitherto unknown*, Dublin, 1897, a publié une ancienne version syriaque de l'Apocalypse qu'il croit représenter la traduction de Polycarpe, tandis que la version éditée par Louis de Dieu en 1627 appartiendrait à la revision de Thomas d'Harkel. La publication de M. Gwinn donne une restitution du grec sur lequel aurait été faite la version syriaque.

4. FIELD a utilisé ces notes dans sa publication intitulée *Origenis Hexaplorum fragmenta*, Oxford, 1875.

des Syriens. Son prestige tomba avec les luttes religieuses en vue desquelles elle avait été faite, quand la conquête musulmane eut créé une nouvelle situation à l'Église syrienne. Elle demeura cependant comme une œuvre importante de la littérature sacrée qui avait son utilité pour l'exégèse biblique. Barhebræus, dans son commentaire intitulé le *Magasin des mystères*, la cite fréquemment sous le nom du *grec*. Cet auteur la tenait même en plus haute estime que la Peschitto; dans sa grande grammaire [1], il a écrit un chapitre entier pour prouver l'infériorité de celle-ci comparée à l'Hexaplaire.

L'Hexaplaire ne nous est pas parvenue intégralement. Il existe, dans des ms. de Milan, de Paris et de Londres, des livres complets ou incomplets de cette version. Le plus célèbre de ces ms. est l'*Ambrosianus* qui forme le second volume d'un exemplaire complet. Le premier tome renfermait le Pentateuque, Josué, les Juges, les Rois, Esdras avec Néhémie, Judith et Tobie; il a été perdu après la mort (1573) d'Andréas Masius auquel il appartenait. Norberg publia Jérémie et Ézéchiel (1787); Bugatus, Daniel (1788) et les Psaumes (1820). En 1835, Middeldorpf édita le IV[e] livre des Rois (ms. de Paris), Isaïe, les petits Prophètes, les Proverbes, Job, le Cantique des Cantiques, les Lamentations et l'Ecclésiaste (ms. de Milan). M. Ceriani a donné une reproduction photolithographique de l'Ambrosianus [2]. Skat Rœrdam a publié le livre des Juges et de Ruth à Copenhague en 1859-1861 d'après un ms. du Musée britannique. Paul de Lagarde édita en ca-

1. *Œuvres grammaticales d'Abou'lfaradj dit Bar Hebræus*, éditées par l'abbé MARTIN, Paris, 1872, I, p. 240.

2. CERIANI, *Monumenta sacra et profana*, vol. VII. *Codex syro-hexaplaris Ambrosianus photolith.*, Milan, 1874. Il avait commencé une étude critique de cette version dans les vol. I et II du même ouvrage.

ractères hébreux, dans les *Veteris T. ab Origene recensiti fragmenta* (Gœttingue, 1880), les fragments contenus dans les ms. de Londres et de Paris, savoir : des fragments de l'Exode, des Nombres, de Josué et des Rois. Dans sa *Bibliothecae syriacae* (Gœttingue, 1892), ce professeur a réimprimé en caractères syriaques les mêmes fragments avec de nouvelles additions, parmi lesquelles se trouvent des fragments de la Genèse.

L'Héracléenne est la revision de la Philoxénienne du Nouveau Testament faite, en 616, par Thomas d'Harkel (ou d'Héraclée), évêque de Mabboug. Cet évêque, après avoir été déposé de son siège pour sa propagande monophysite, se rendit à Alexandrie et travailla à cette revision dans le couvent de saint Antoine au village d'Énaton. L'Héracléenne comprend les mêmes livres que la Peschitto et, en plus, les quatre petites Épîtres : la IIe de saint Pierre, les IIe et IIIe de saint Jean, et celle de saint Jude. Elle a été éditée par J. White d'après des ms. d'Oxford, à la fin du dernier siècle et au commencement de ce siècle-ci[1].

La Philoxénienne, l'Hexaplaire et l'Héracléenne étaient l'œuvre de Jacobites. Les Nestoriens, en contact

1. S. *Evangeliorum versio syr. Philoxeniana*, Oxford, 1778; *Actuum Apost. et Epistol...*, Oxford, 1799-1803. La lacune que présente l'Épître aux Hébreux dans l'édition de White a été comblée par Bensly d'après un ms. de Cambridge, *The Heraclean version of the Epistle to the Hebrews*, Cambridge, 1889, chap. xi, 28-xiii, 25. Ce ms. de Cambridge renferme, en outre, les deux Épîtres de Clément, placées entre les Épîtres catholiques et les Épîtres de saint Paul. — L'Évangile de saint Jean a été édité à part par Bernstein à Leipzig, en 1853, avec les voyelles et les points diacritiques de la Massore, sous le titre de *Das heilige Evangelium des Johannes...* Cette édition était, pour l'époque où elle parut, un tour de force typographique. — M. Hall a reproduit par la phototypie en 1886 les quatre Épîtres qui manquent dans la Peschitto, d'après un ms. daté de 1471, *The Syrian Antilegomena Epistles*, Baltimore, 1886. Sur la version de l'Apocalypse, voir ci-dessus p. 50, n. 3. Cf. P. Corssen, *Die Recension der Philoxeniana* dans la *Zeitschr. f. die neutest. Wissenschaft*, Iahrg. II, Heft I, Darmstadt, 1901.

moins direct avec l'Occident, se servirent surtout de la Peschitto [1].

Il est fait mention d'une version due à Mar Aba, patriarche des Nestoriens de 536 à 552. Amr rapporte que Mar Aba « interpréta l'Ancien et le Nouveau Testament et les expliqua ; il écrivit un livre de commentaires [2] ». Ébedjésu, dans son catalogue [3], dit : « Mar Aba le Grand interpréta et traduisit du grec en syriaque tout l'Ancien Testament [4] ».

1 Une lettre du patriarche nestorien Timothée I († 823), publiée par BRAUN, *Oriens christianus*, Rome, 1902, nous informe que ce patriarche fit faire pour les Nestoriens des copies de l'Hexaplaire syriaque. Jésudad, parmi les Nestoriens (vers 850), fit usage de cette version dans ses commentaires bibliques.

2. *Maris, Amri et Slibæ commentaria, pars altera*, éd. GISMONDI, Rome, 1896, p. 41. Cette notice ne se trouve pas dans Mari, qui parle seulement d'une version syriaque des œuvres de Théodore de Mopsueste, *ibid.*, *pars prior*, p. 50.

3. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, p. 75.

4. On ne trouve pas d'autres traces de cette version de Mar Aba, qui demeure douteuse. L'existence réelle en est admise par M. BAUMSTARK dans *Oriens Christianus*, II, p. 457, et par M. MARTIN LEWIN, *Die Scholien des Theodor bar Kôni*, Berlin, 1905, p. XXIX.

VI

LA MASSORE SYRIENNE.

L'ensemble des travaux concernant la lecture exacte du texte biblique dans les versions syriaques est désigné par les Jacobites sous le nom de *La tradition,* ܡܫܠܡܢܘܬܐ, nom qui répond à celui de *La Massore* juive; les Nestoriens se servaient de préférence de l'expression *Livres des maîtres de lecture,* ܟܬܒܐ ܕܡܩܪܝܢܐ. Nous retenons le terme de *Massore* qui est consacré par l'usage, et celui de *Massorètes* pour les auteurs de ces travaux.

La Peschitto était le premier livre mis entre les mains des élèves qui fréquentaient les écoles; ces élèves commençaient par la lecture du Psautier; ils abordaient ensuite le Nouveau Testament et les autres livres de l'Ancien Testament, puis les œuvres des Pères de l'Église syriaque et de l'Église grecque. Les maîtres de lecture apprenaient à leurs disciples à prononcer exactement les mots, dont les voyelles n'étaient pas écrites, à distinguer les propositions des différentes phrases suivant les cinq catégories d'Aristote, à élever et à abaisser la voix en prenant les diverses intonations que le sens exigeait. Les signes qu'ils marquaient, pour cet enseignement, soit sur la ligne, soit au-dessus ou au-dessous des mots, étaient des points ou des groupes de points que l'on appelle des *accents* et que

l'on divise en *accents logiques* et en *accents rhétoriques*.

La massore, dans ses origines, remonte à l'École d'Édesse, au commencement du Ve siècle; elle fut transmise peu de temps après à l'École de Nisibe par Narsès, que ses opinions nestoriennes avaient fait chasser d'Édesse. Au VIe siècle, Joseph d'Ahwaz, professeur de cette école, apporta des modifications au système des maîtres de l'École d'Édesse[1], et inventa neuf accents, en se servant, pour ses lectures, de la version des commentaires de Théodore de Mopsueste faite par Ibas[2].

Le système nestorien des points, des voyelles et de l'accentuation, fut répandu au VIIe siècle chez les Monophysites orientaux par Sabrowai, le fondateur d'une école à Beit-Schehak près de Nisibe, et par ses fils, Ramjésu et Gabriel, moines du couvent de Mar Mattai[3].

La massore a produit trois sortes d'ouvrages : 1° des exemplaires de la Bible ponctués et annotés de gloses marginales; 2° des traités des points ou accents; 3° des traités des mots ambigus (*De æquivocis*).

Les traités sur les accents et les traités sur les mots ambigus font partie de la grammaire et de la lexicographie. Nous les renvoyons au n° XVI; nous parlerons ici des exemplaires de la Bible qui renferment la massore.

1. BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, II, p. 77, dit : « Joseph d'Ahwaz occupa la place (de Narses) à Nisibe. Il changea la lecture édessénienne en la lecture orientale que suivent les Nestoriens. Ceux-ci, pendant tout le temps de Narsès, lisaient comme nous les Occidentaux. » Cette modification porta non sur les voyelles, mais sur les points qui marquaient les différents membres de la phrase, cf. MERX, *Historia artis grammaticæ apud Syros*, Leipzig, 1889, p. 28.

2. D'après une note d'un ms. du Musée britannique. WRIGHT, *Catal. of the syr. ms.*, col. 107, n° V, 3.

3. Voir la lettre de David, fils de Paul, publiée par IGNATIUS EPHRAEM II RAHMANI dans *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, chap. X, n° 3, et l'annotation à ce chap., p. 67-68. Cf. NOELDEKE, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, LVIII, 1904, p. 495; WRIGHT, *Catal. of the syr. ms.*, col. 105 *b*.

La revision de la Peschitto de l'Ancien Testament, faite par Jacques, évêque d'Édesse, en 705, lorsque cet évêque résidait au couvent de Teléda, peut être considérée comme le premier travail systématique de la massore jacobite. Jacques divisa les livres bibliques en chapitres et mit en tête de chaque chapitre un sommaire du contenu. Le texte est accompagné de nombreuses gloses marginales, dont une partie rapporte les leçons des versions grecques et syriaques; une autre partie donne la prononciation exacte des mots. Quelques-unes des notes sont tirées des œuvres de Sévère d'Antioche. On trouve aussi des gloses insérées dans le texte.

Cette œuvre de Jacques d'Édesse ne nous est pas parvenue dans son entier. La Bibliothèque nationale possède deux ms. contenant le Pentateuque, à l'exception d'un certain nombre de versets, et le livre de Daniel. Le Musée britannique a aussi deux ms. renfermant les deux livres de Samuel avec le commencement des Rois et Isaïe; le premier livre de Samuel présente quelques lacunes [1]. Ces ms. sont datés de 719 et 720, c'est-à-dire d'une dizaine d'années à peine après la mort de Jacques d'Édesse.

Jacques avait montré aux Syriens la voie à suivre pour systématiser les travaux de la massore. Il ne tarda pas à trouver de dignes émules parmi les moines qui, dans la retraite, consacraient leur vie à l'étude des Écritures. C'est dans le couvent de Karkaphta (*le*

1. Des fragments de cette revision ont été imprimés par BUGATUS, *Daniel secundum editionem LXX Interpretum*, Milan, 1788: et par CERIANI, *Monumenta sacra et profana*, t. II et V. — M. UGOLINI, dans *Oriens christianus*, Rome, 1902, p. 409, a montré que le ms. *Add.* 14429 de Londres et le ms. 27 de Paris étaient deux parties d'un même exemplaire de la revision de Jacques d'Édesse. Il croit en outre que le ms. V du Vatican, qui renferme des fragments d'Ézéchiel, forme une troisième partie du même exemplaire.

crâne), situé près de la ville de Reschaina, que la massore jacobite atteignit son apogée. Les massorètes jacobites sont désignés sous le nom de *Karkaphiens*, ܩܪ̈ܩܦܝܐ, et leur œuvre porte le titre de *La tradition Karkaphienne*, ܡܫܠܡܢܘܬܐ ܩܪܩܦܝܬܐ, dans le commentaire de Barhebræus intitulé *Le magasin des mystères*, et dans les ms. de la massore jacobite.

On s'est longtemps mépris sur le sens exact de ce titre. Assémani traduisait *versio Karkaphensis hoc est montana* et il ajoutait que c'était la version dont se servaient les habitants des montagnes[1]. Le cardinal Wiseman retrouva cette soi-disant version dans le ms. 152 du Vatican[2]. C'est l'abbé P. Martin qui le premier aperçut le vrai sens et montra que les mots traduits par *version Karkaphienne* signifiaient en réalité la *tradition Karkaphienne*, c'est-à-dire la massore élaborée dans le couvent de Karkaphta[3]. Mais l'abbé Martin ignorait encore le véritable emplacement de ce couvent; M. Georg Hoffmann a prouvé qu'il se trouvait à Magdal sur le fleuve Chabor, non loin de la ville de Reschaina[4].

Dans les ms. qui renferment la massore jacobite, les gloses marginales relatives à la leçon exacte du texte et à sa prononciation sont souvent indiquées sous la rubrique *toubana*, ܛܘܒܢܐ (ou par abréviation ܛܘ). Le cardinal Wiseman croyait que ce mot désignait la Peschitto; l'abbé Martin y voyait une épithète de Rabban Théodose, un auteur syriaque. Nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir, grâce à deux gloses du lexique de Bar Bahloul qui nous apprennent ce qui

1. *Bibl. orient.*, II, p. 283.
2. *Horæ syriacæ*, Rome, 1828, p. 78 et 151.
3. *Tradition karkaphienne ou la Massore chez les Syriens* dans le *Journal asiatique*, octobre-novembre 1869.
4. *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, XXXII, p. 745.

suit[1] : « *Les deux docteurs Toubana et Saba.* Il y avait deux docteurs connus et renommés pour la massore (ܡܫܠܡܢܘܬܐ) des Testaments à Reschaina. L'un Toubana Santa, qui était dans l'un des couvents de l'endroit, et l'autre, un certain Saba, qui était respectable et éprouvé pour sa chasteté et l'exactitude de sa massore. C'est pourquoi, partout où il y a, à la marge des pages, une note surmontée d'un *semkat* (la lettre *s*), cette lettre indique ce que ce Saba changeait à la leçon de Toubana, parce que l'un rapportait une leçon et l'autre en donnait une autre. Nous avons écrit ceci pour faire connaître le fait. » Cette glose du lexique de Bar Bahloul nous indique ce qu'il faut entendre par les mots *Toubana* et *Saba* que l'on trouve dans les ms. de la massore jacobite[2]. Saba de Reschaina était un habile copiste ; on possède, écrits de sa main, plusieurs ms., à la fin desquels il se vante de ne pas avoir empâté la boucle d'un seul *tav* (la lettre *t*)[3]. Ces ms., datés de 724 et 726, précisent l'époque où la massore jacobite florissait.

La massore ne donne pas un texte biblique continu, mais reproduit les versets qui méritent d'être expliqués, qui renferment des mots dont la prononciation exacte doit être fixée, ou qui offrent des variantes dans les versions grecques et syriaques[4]. Les versets omis sont plus ou moins nombreux suivant les ms. Le texte

1. *Lexicon syriacum, auctore Bar Bahlule*, éd. R. Duval, Paris, 1888-1896, col. 1364, l. 6. Georg Hoffmann fit connaître la première de ces gloses. *Zeitschr. f. die Altt. Wissenschaft*, 1881, p. 159; j'ai ajouté la seconde glose, *Journal asiatique*, juin 1884, p. 560.

2. Comparer Wright, *Catal. of the syr. ms.*, p. 109, col. 2.

3. Wright, *Catal. of the syr. ms.*, p. 9, col. 1 ; p. 16, col. 1 ; p. 25, col. 1. Wright, *ibid.*, p. 38, col. 1, estime que le ms. daté de 719 et contenant les deux livres de Samuel dans la revision de Jacques d'Édesse, est de la main même de ce Saba.

4. Nous rappelons que la massore nestorienne ne connaît ni l'Hexaplaire ni l'Héracléenne.

est vocalisé, dans la massore jacobite au moyen des voyelles dites grecques, dans la massore nestorienne au moyen des points-voyelles; les points diacritiques qui indiquent l'aspiration ou la non-aspiration de certaines consonnes, les points d'interponction ou d'accentuation, tous les signes orthoépiques, en un mot, sont marqués avec soin.

On connaît dix ms. de la massore jacobite, dont les principaux sont : le ms. 152 du Vatican [1] daté de 980; deux ms. du Musée britannique, l'un, *Add.* 12178, du IX[e] ou X[e] siècle, semblable au ms. du Vatican [2], et l'autre, *Add.* 7183, probablement du XII[e] siècle, renfermant moins de versets que le ms. du Vatican [3]; le ms. Barberini daté de 1089 ou 1094 (la date est incertaine) [4]; et un ms. de la Bibliothèque nationale du XI[e] siècle, conforme au ms. du Vatican [5]. Suivant l'abbé Martin [6], il doit exister encore un ms. daté de 1015 à la cathédrale de Mossoul.

Le ms. de Paris que nous venons de citer et le ms. de Londres, *Add.* 14683, renferment une partie consacrée à la massore des œuvres des docteurs qui étaient lues dans les écoles, savoir : des passages de pseudo-Denys l'Aréopagite, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de Sévère d'Antioche, et (dans le ms. de Londres) du *Diætetes* de Jean Philoponus.

La massore nestorienne est conservée dans un important ms. du Musée britannique, écrit dans les

1. Décrit par Wiseman, *Horæ syriacæ*, 149 et suiv.; comp. abbé Martin, *Tradition karkaphienne*, p. 245.

2. Wright, *Catal. of the syr. ms.*, p. 108, n° 162.

3. *Catalogue Forshall et Rosen*, p. 64, n° 42.

4. Décrit également par le card. Wiseman.

5. *Catalogue Zotenberg*, n° 64. Il a été décrit également par Wiseman, comp. abbé Martin, *Tradition kark.*, p. 245 et suiv.

6. *Introduction à la critique textuelle du N. T.*, *partie théorique*, Paris, 1882-1883, p. 291.

couvent de Mar Gabriel près de Harran, en 899[1].

Barhebræus a fait usage des deux massores non seulement dans son commentaire, *Le magasin des mystères,* mais aussi dans sa grande grammaire, *Le livre des splendeurs*[2].

1. Ms. *Add.* 13138, *Catalogue Wright*, p. 101, n° 161.

2. M. Gustav Diettrich a publié la massore pour Isaïe, *Die Massorah der östlichen und westlichen Syrer...*, Londres, 1899; et pour le Cantique des Cantiques dans la *Zeitschr. f. die alttest. Wissenschaft*, 1902, p. 193.

VII

LES COMMENTAIRES DE LA BIBLE.

Les commentaires bibliques écrits par les Pères de l'Église syrienne formeraient une bibliothèque entière, si une grande partie n'avait subi l'injure du temps et n'était aujourd'hui perdue.

Les commentaires de saint Éphrem († 373) sur l'Ancien et le Nouveau Testament sont les plus anciens que nous connaissions. Éphrem les avait sans doute écrits en vue de son enseignement à l'École des Perses à Édesse. Le commentaire sur l'A. T. ne nous est parvenu dans sa forme originale que pour la Genèse et la majeure partie de l'Exode, dans le ms. du Vatican 110 du VI[e] siècle; pour les autres livres, il existe, d'une manière abrégée, dans une *Catena Patrum* composée en 861 par Sévère, un moine d'Antioche [1]. L'épitomé de Sévère, comparé avec le ms. 110 du Vatican, montre que le commentaire de saint Éphrem, dont se servait le moine d'Antioche pour la Genèse, différait de celui de ce ms. [2]. Ce commentaire est basé sur la Peschitto, mais il a subi des interpolations; il s'y trouve des ci-

1. Voir *Catal. Wright*, p. 908.
2. Pohlmann, *S. Ephræmi Syri commentariorum in S. Scripturam textus*, Brunsberg, 1863-1864; Bickell, *Conspectus rei Syrorum litterariæ*, Munster, 1871, p. 19.

tations des Septante que saint Éphrem, ignorant le grec, ne pouvait utiliser [1].

En ce qui concerne le Nouveau Testament, le commentaire que saint Éphrem avait fait du Diatessaron ne s'est conservé qu'en arménien (voir p. 40). C'est également en arménien seulement que se trouve son commentaire sur les Épîtres paulines [2].

En dehors de ses commentaires, saint Éphrem écrivit des homélies exégétiques et des *interprétations*, ܦܘܫܩܐ, sur différents versets bibliques [3].

Un des disciples de saint Éphrem, Mar Aba, écrivit un commentaire sur les Évangiles, un discours sur Job et une explication du verset 9 du Psaume XLII [4]. Il ne doit pas être confondu avec les patriarches nestoriens, Mar Aba I et Mar Aba II, dont nous parlerons bientôt. Un autre disciple de saint Éphrem, Isaac, est cité pour Samuel par Jésudad [5].

Le commentaire sur les Évangiles par Philoxène, évêque de Mabboug (✝ vers 523), nous est connu par deux manuscrits incomplets du Musée britannique (Wright,

1. Il est imprimé, en grande partie, dans l'édition romaine, *S. Ephræmi opera*, t. I et II. M. Lamy a complété cette édition dans le t. II de *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, Malines, 1886, p. 105-310, d'après des ms. du Musée britannique. M. Lamy a publié dans la *Revue biblique*, 1897-1898, une traduction des commentaires de S. Éphrem sur Zacharie, dont deux chapitres étaient inédits.

2. Traduit en latin par les Pères Méchitaristes, *S. Ephræmi commentarii in Epistolas D. Pauli*..., Vienne, 1893.

3. Édition romaine, II, 316-395; Overbeck, *S. Ephræmi syri... opera selecta*, Oxford, 1865, p. 77-104. Moesinger a publié quelques scolies sur S. Matthieu, Isaïe, Osée et les Proverbes dans le IIe vol. des *Monumenta syriaca*, Innsbruck, 1878, p. 33 et suiv.

4. Il est cité dans certains ms.; Wright, *Catal.*, p. 831 et 1002. Des fragments dans Harris, *Fragm. of the comment. of Ephrem Syrus*, Londres, 1895, p. 93. Il est encore l'auteur d'un poème en vers de sept syllabes conservé dans un ms. du mont Sinaï, et dont M. Lamy a donné les quatre premiers vers dans le t. IV de *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, Malines, 1902, p. 87-88.

5. G. Diettrich, *Ischodâdh's Stellung in der Auslegungsgeschichte des A. T.*, Giessen, 1902, p. XXVII.

Catal., p. 526, n[os] 674 et 675). Le premier de ces ms., daté de 511, renferme des fragments du commentaire sur saint Matthieu et saint Luc. Le second, qui appartient à la même époque, contient le commentaire sur des passages choisis des Évangiles, et particulièrement sur les versets 1-18 du premier chapitre de l'Évangile de saint Jean. L'auteur combat différentes hérésies et surtout celle des Nestoriens qu'il appelle « les hérétiques du temps présent ».

Daniel de Salah (un couvent dans le Tour-Abdin) écrivit des commentaires sur les Psaumes et l'Ecclésiaste. Le commentaire sur les Psaumes, composé par Daniel en 542, à la demande de Jean, abbé du couvent d'Eusèbe, près d'Apamée, était divisé en trois volumes et chaque volume comprenait cinquante psaumes[1]. Le commentaire sur l'Ecclésiaste n'est connu que par les extraits qu'en donne la *catena* de Sévère[2].

Jean, abbé du couvent de Kennesré (VI[e] siècle), est l'auteur d'un commentaire sur le Cantique des Cantiques[3].

1. Le premier volume complet et le second volume incomplet existent dans des ms. du Vatican et du Musée britannique (Assémani, *B. O.*, I, p. 495; Wright, *Catal.*, p. 605 et 606); la troisième partie n'est conservée que dans une version arabe, à Berlin, *Collection Sachau*, n° 55. Un épitomé de ce commentaire existe dans le ms. *Add.* 17125 (Wright, *Catal.*, p. 125). — Daniel de Salah était monophysite, cf. Ignatius Ephræm II Rahmani, *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, chap. vi et *adnotatio* in caput vi, p. 61; G. Diettrich, *Eine jacobitische Einleitung in den Psalter...*, Giessen, 1901; et *Die Massorah der östl. und westl. Syrer*, Londres, 1899. Nestle avait déjà donné des extraits du commentaire sur les Psaumes dans sa *Brevis linguæ syr. Grammatica, Chrestomathia*, VI, Carlsruhe et Leipzig, 1881.

2. *Catal. Vat.*, III, 17; Wright, *Catal.*, p. 909.

3. Assémani, *B. O.*, II, p. 54. Des extraits de ce commentaire sont conservés dans une *chaîne des Pères* au Musée britannique, ms. *Add.* 12168, f. 138 *a*. Un commentaire sur les Évangiles est attribué à Mara d'Amid (vers 519) par Assémani, *B. O.*, II, p. 52; mais Wright, se référant à Zacharie (dans Land, *Anecdota syriaca*, III, p. 245 et 250), a montré que Mara écrivit seulement une préface en grec sur un exemplaire des Évangiles fait à Alexandrie; Wright, *Syriac lit.*, 2[e] ed., Londres, 1894, p. 83.

Marouta, métropolitain jacobite de Tagrit (✝ 649), fit un commentaire sur les Évangiles, qui est cité dans la *catena* du moine Sévère. Deux scolies de Marouta sur Exode XVI, 1, et Matthieu XXVI, 6-14, sont imprimées dans les *Monumenta syriaca* de Mœsinger, t. II, p. 32.

Jacques, évêque d'Édesse (✝ 708), composa des commentaires et des scolies sur les Écritures. Il traite aussi de différents passages bibliques dans plusieurs de ses lettres. Les commentaires sont cités dans la *catena* de Sévère et dans les écrits de Denys bar Salibi et de Barhebræus. Quelques-unes des scolies ont été publiées, d'après des manuscrits du Musée britannique, par Philipps, Wright, Schrœter et Nestle[1]; d'autres, mêlées dans les commentaires de saint Éphrem par le moine Sévère, ont été imprimées dans l'édition romaine de saint Éphrem (t. I et II).

Georges, évêque des tribus arabes de l'Euphrate, un contemporain et un ami de Jacques d'Édesse, écrivit des scolies sur les Écritures, qui sont citées dans la *catena* de Sévère, dans les commentaires de Denys bar Salibi et dans le *Magasin des Mystères* de Barhebræus[2].

Un ms. du Vatican[3] renferme un commentaire de l'Évangile de saint Matthieu par Georges, qui fut élu patriarche d'Antioche en 758.

A la fin du VIII[e] siècle, Lazare de Beit-Kandasa compila un commentaire sur le N. T. Deux manu-

1. PHILIPPS, *Scholia on some passages of the Old Testament by Mar Jacob*, Londres, 1864; WRIGHT, *Journal of sacred literature*, vol. X, p. 430 et suiv.; SCHROETER, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, 1870, t. XXIV, p. 261 et suiv.; NESTLE, *ibid.*, 1878, t. XXXII, p. 465 et suiv., 735 et suiv.; comparer aussi ASSÉMANI, *B. O.*, I, p. 489-493; MAI, *Script. vet. nova collectio*. Rome, 1825-1838, t. V; WRIGHT, *Catal.*, p. 591, 910 et 997.

2. ASSÉMANI, *B. O.*, I, 494; WRIGHT, *Catal.*, p. 909, col. 2. V. RYSSEL a traduit ces scolies en allemand, *Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe*, Leipzig, 1891.

3. *Catal. Vat.*, III, 299. Cf. BAUMSTARK, *Die Petrus und Paulus Akten*, Leipzig, 1902, p. 12.

scrits du Musée britannique (*Cat. Wright*, p. 608-612, nos 713 et 714) renferment le commentaire sur saint Marc et saint Jean et sur une partie des Épîtres paulines. Le commentaire sur les Épîtres est un abrégé du commentaire de saint Jean Chrysostome.

Moïse Bar Képha, qui prit le nom de Sévère lorsqu'il devint évêque de Beit-Rammân et de Mossoul († 903), composa des commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament qui sont souvent cités par Barhebræus dans son *Magasin des mystères*, et dont il nous est parvenu, d'une manière incomplète, le commentaire sur la Genèse, les Évangiles et les Épîtres paulines [1].

Barhebræus cite encore un commentaire sur le livre de *La Sagesse* par Jean de Maron, qui mourut vers 1017[2].

Les commentaires de la dernière époque se sont mieux conservés parce que, résumant les travaux précédents, ils dispensaient en quelque sorte le théologien de s'adresser à ceux-ci. Tels sont les commentaires de Jacques bar Salibi et de Barhebræus.

Jacques bar Salibi, qui prit le nom de Denys lors de son élévation au siège épiscopal de Marasch († 1171), est l'auteur d'un commentaire de l'Ancien et du Nouveau Testament, richement documenté, mais qui est autant une compilation qu'une œuvre originale [3]. Le commentaire de l'A. T. se trouve entier dans le ms. de la Bibliothèque nationale, n° 66 [4]; la composition en

1. Wright, *Catal.*, p. 620, n° 720; quelques fragments aussi à la Bodléienne, *Catal. Payne Smith*, 410 et 418, et à la Bibliothèque nationale, *Catal. Zotenberg*, p. 156, n° 206; commentaire sur l'Évangile de saint Jean dans le ms. *Add.* 1971 de Cambridge, *Catal.* de Wright et Cook, p. 47.

2. Assémani, *B. O.*, II, 283.

3. Comp. Assémani, *B. O.*, II, 157; *Catal. Payne Smith*, col. 414; G. Diettrich, *Ischôdâdh's Stellung in der Auslegungsgeschichte des A. T.*, Giessen, 1902, p. xxxix.

4. La Bibliothèque de Cambridge contient un ms. plus ancien mais

est singulière : « Le commentaire de chaque livre, dit M. Zotenberg (*Catal.*, p. 33), est divisé en deux parties distinctes : en un commentaire *matériel* ou *corporel*, c'est-à-dire littéral, et en un commentaire *spirituel* ou *mystique*, c'est-à-dire symbolique. Dans les livres de Job, de Josué, des Juges, de Samuel, des Rois, des Psaumes et de Daniel, le premier commentaire est désigné par le mot ܦܓܪܢܐ (*matériel*) et le deuxième par ܦܓܪܢܐ ܘܪܘܚܢܐ (*matériel et spirituel*). Le second commentaire des Psaumes renferme, à son tour, pour la plupart des trente premiers psaumes, deux commentaires : l'un de l'auteur, Denys bar Salibi, l'autre attribué à André, prêtre de Jérusalem ; ou tous les deux de Denys bar Salibi, mais l'un fait sur la version Peschitto, l'autre sur la version Hexaplaire..... Il en est de même des Proverbes, de l'Ecclésiaste, du Cantique des Cantiques et de Daniel, livres dont le premier commentaire a pour base la Peschitto, et le second la version de Paul de Tella. Il y a trois commentaires pour le livre de Jérémie : un commentaire abrégé sur la version Hexaplaire... un deuxième commentaire abrégé ... enfin un troisième commentaire plus développé. »

Le commentaire du N. T., dont il existe plusieurs ms. dans les bibliothèques de l'Europe [1], présente le même caractère.

qui ne donne qu'un choix des commentaires, *Catal.* de Wright et Cook, p. 53.

1. *Cat. Vat.*, III, 296 et 298, comp. Assémani, *B. O.*, II, 157; *Cat. Zotenberg*, nos 67 et 68; *Cat. Forshall et Rosen*, p. 71; *Cat. Wright*, p. 623; *Cat. Payne Smith*, col. 410-418; *Catal. Sachau*, p. 594. Il existe à Dublin un ms. daté de 1197 (trente-deux ans après la date de l'ouvrage, 1165), d'après lequel Dudley Loftus a traduit en anglais une partie du commentaire de saint Matthieu et le commencement du commentaire de saint Marc (*The Exposition of Dionysius Syrus*, Dublin, 1672; *A clear and learned Explication...*, Dublin, 1695). Des extraits du commentaire sur l'Apocalypse ont été publiés avec des notes et une traduction par M. Gwynn dans *Hermathena*, VI, 397; VII, 137. Des extraits du commentaire sur l'Évangile de saint Jean ont été publiés par Rendel Harris

Les commentaires de Barhebræus sur l'A. et le N. T., écrits en 1277-1278, forment un volumineux répertoire de gloses relatives à l'exégèse biblique, à la critique de la Peschitto, de l'Hexaplaire et de l'Héracléenne, ainsi qu'à la grammaire et à la lexicographie syriaques. Dans ces commentaires qui portent le titre de *Magasin des mystères*, ܐܘܨܪ ܐܪ̈ܙܐ, l'auteur cite, outre les versions syriaques, les Septante, Aquila, Symmaque et Théodotion; et, pour les Psaumes, la version arménienne et la copte. Il cite encore le texte hébreu, mais de seconde main. Les Pères de l'Église mentionnés dans cet ouvrage sont : Athanase, Basile, Cyrille d'Alexandrie, Éphrem, Épiphane, Eusèbe, Grégoire de Nysse, Grégoire de Nazianze, Hippolyte, Origène, Philoxène, Sévère d'Antioche, Jacques d'Édesse, Moïse bar Képha, et même Jésudad de Merv, un auteur nestorien. Pour l'exégèse, le sagace évêque se tient prudemment éloigné de l'allégorie mystique et s'efforce d'éclairer le sens littéral des versets bibliques à l'aide des œuvres de ses devanciers. Pour la critique du texte des versions syriaques, il a dépouillé les massores jacobite et nestorienne et il a recueilli un grand nombre de notices sur la prononciation exacte des mots syriaques et sur les différences qui existent à ce sujet entre les Nestoriens et les Jacobites. Les gloses lexicographiques, empruntées à des sources différentes, notamment aux lexiques de Bar Ali et de Bar Bahloul, sont plus nombreuses pour les livres qui étaient le plus lus : le Pentateuque, les Psaumes et le Nouveau Testament.

dans *Hermas in Arcadia*, Cambridge, 1896, p. 58. Les commentaires sur les Évangiles sont actuellement en cours de publication par J. SEDLACEK et J.-B. CHABOT, *Dionysius Bar Salibi. Commentarii in Evangelia* dans le *Corpus script. christ. orient.*, 2e série, t. 98; a paru le fasc. I, Paris, 1906.

Le *Magasin des mystères* est conservé dans plusieurs ms. des bibliothèques de l'Europe[1]. Une édition générale n'a pas encore été entreprise, mais il a paru de nombreuses publications partielles dont quelques-unes sont des thèses de Doctorat[2].

Tous ces commentaires ont été écrits par des Syriens occidentaux. Il nous est parvenu si peu de ms. nestoriens, qu'on ne s'étonnera pas que nous ne possédions que peu des œuvres de ce genre, dues à des Syriens

1. Rome. *Cod. Vat.* 170 et 282: Florence, *Palat. Med.*, 26; Londres, *Catal. Rosen et Forshall*, nº 45: *Catal. Wright*, nºs 723 et 724; Oxford, *Catal. Payne Smith*, nº 122; Cambridge, *Catal. Wright and Cook*. p. 513; Berlin, *Catal. Sachau*, 595-599; Gœttingue. *Bibl. de l'Université*.

2. Le card. WISEMANN a publié la préface du *Magasin des mystères* dans ses *Horæ syriacæ*. Rome, 1828. LARSOW a publie un spécimen d'une édition, Leipzig, 1858. Les autres publications partielles sont : *Le Pentateuque*, WEINGARTEN, Halle. 1887. Cf. L. UHRY, *Genèse*, chap. XXII-L, Strasbourg, 1898; GÖTTSBERGER, *Barhebraeus und seine Scholien*, Fribourg en Brisgau. 1900: GLUCK. *Beiträge zur Geschichte der Bibelexegese. Die Scholien des Barhebræus zu Gen.*. XXI-L... Frankfort-sur-le-Mein. 1903. — *Le Lévitique*, KERBER, Leipzig, 1895. — *Les fragments de l'Hexaplaire pour le Lévitique et le Deutéronome*, dans ce commentaire, KERBER, *Zeitschr. f. die alttest. Wissen.*, 1876, p. 249. — *Le Deutéronome*, KERBER, *The American Journal of Semitic languages and literature*, 1867, p. 89. — *Extraits de Genèse, Exode, Deut., chap.* V *des Juges*, SCHROETER, *Zeitschr. der deut. morgen. Gesell.*, XXIV, p. 495. — *Job*, BERNSTEIN, *Chrestomathie de Kirsch*, 2ᵉ éd. (à part. Breslau, 1858). — *Josué et les Juges*, KRAUS, Kirchhain, 1894. — *Samuel*, SCHLESINGER, Leipzig, 1897. — *Les fragments de l'Hexaplaire pour Samuel* dans ce commentaire, KERBER. *Zeitschr. f. alttest. Wissen.*, 1898, p. 177. — *Les Rois*, MORGENSTERN, Berlin, 1895. — *Les Psaumes*, P. DE LAGARDE, *Prætermissorum libri duo*, 1879 (texte en caracteres hébreux); *Ps.* 5 et 18, RHODE, Breslau, 1832 : *spécimen des Psaumes*, TULLBERG, Upsal, 1842: *Ps.* 68, KNOBLOCH, Breslau, 1852; *Ps.* 8, 40, 41, 50, SCHROETER, Breslau, 1859: *Ps.* 3, 4, 6, 7, 9-15, 23, 53, et *Préface du N. T.*, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, XXIX, p.247 :*Ps.* 23, 29. E. FUCHS, Halle, 1871. — *Les Proverbes, l'Ecclésiaste. le Cant. des Cant.. la Sagesse*, RAHLFS, Leipzig, 1887 (*Anmerk. zu den Salomonischen Schriften*). — *Ruth et les additions apocryphes à Daniel*, HEPPNER, Halle. 1888. — *Isaïe*. TULLBERG, Upsal, 1842. — *Jérémie*, KORAEN et WENNBERG, Upsal, 1852. — *Ézéchiel*, GUGENHEIMER, Berlin, 1894. — *Les douze petits Prophètes*, MORITZ, Leipzig, 1882. — *Daniel*, FREIMANN, Brunn, 1892. — *Ecclésiastique*, KAATZ, Frankfort, 1892. — *Saint Matthieu*, SPANUTH, Gœttingue. 1879. — *Saint Luc*, STEINHART, Leipzig, 1895. — *Saint Jean*, SCHWARTZ, Gœttingue, 1878. — *Les Actes des Apôtres et les Épîtres catholiques*, KLAMROTH, Gœttingue, 1878. — *Les Épîtres paulines*. LŒHR, Gœttingue, 1889.

orientaux. C'est le plus souvent par le catalogue d'Ébedjésu publié dans la *Bibliotheca orientalis* d'Assémani (t. III, part. I)[1] que nous connaissons les noms des commentateurs qui écrivirent dans la Mésopotamie orientale et dans la Babylonie; en voici la liste :

Le patriarche Dadjésu (422-457) : commentaire sur Daniel, les Rois et l'Ecclésiaste.

Ibas, évêque d'Édesse († 457) : comm. sur les Proverbes[2].

Narsès, professeur à l'École de Nisibe († 507) : commentaire sur les quatre premiers livres du Pentateuque, Josué, les Juges, l'Ecclésiaste, Isaïe, les douze petits Prophètes, Jérémie, Ézéchiel et Daniel[3].

Élisée bar Kozbâyé, qui succéda à Narsès à l'École de Nisibe, fit un commentaire sur tous les livres de l'A. T., suivant Barhadbeschaba dans Mingana, *Narsai*, vol. I, p. 35, n° III, Mossoul, 1905.

Mari (même époque) : commentaire sur Daniel.

Mika, le docteur : commentaire sur les Rois. Cf. Addaï Scher, *Revue de l'Orient Chrétien*, 1906, p. 21, n° XXI.

Abraham, le syncelle de Narsès : commentaires sur Josué, les Juges, les Rois, l'Ecclésiaste, Isaïe, les douze petits Prophètes, Daniel et le Cantique des Cantiques[4].

Jean, collègue de ce dernier à l'École de Nisibe : commentaires sur l'Exode, le Lévitique et les Nom-

1. Dans ce catalogue, les commentaires sont désignés par le mot *tradition*, ܡܫܠܡܢܘܬܐ.

2. Nous citons ici Ibas, quoiqu'il ait écrit à Édesse, parce qu'il était nestorien.

3. Il est cité par Jésudad à propos du Lévitique et de Samuel, voir G. Diettrich, *Ischôdadh's Stellung in der Auslegungsgeschichte des A. T.*, Giessen, 1902, p. xxvii.

4. Barhadbeschaba dans Mingana, *Narsaï*, p. 36, dit : commentaire sur les Prophètes, Bar Sira, Josué et les Juges. Cité par Jésudad pour le Lévitique, cf. G. Diettrich, *op. cit.*, p. xxviii.

bres, Job, Jérémie, Ézéchiel et les Proverbes [1].

Hannana d'Adiabène, professeur à Nisibe (VI[e] s.) : commentaires sur la Genèse, Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cant. des Cant., les douze petits Prophètes, l'Évangile de saint Marc et les Épîtres de saint Paul [2].

Le patriarche Élisée (vers 523) : commentaire sur Job et quelques Épîtres paulines.

Le patriarche Mar Aba I (540-552) [3] : commentaire sur la Genèse, les Psaumes, les Proverbes, les Épîtres paulines. Un commentaire sur Daniel est attribué à ses disciples. L'un de ses disciples, Paul de Nisibe, est indiqué comme l'auteur de commentaires sur les Écritures.

Théodore de Merv (vers 540) : commentaire sur les Psaumes.

Sergius d'Adiabène (vers 550) : commentaires sur Jérémie, Ézéchiel et Daniel.

Élisée bar Saphanin (même époque) : commentaire sur les Psaumes.

Gabriel Arya : commentaire sur divers passages des Écritures. Cf. Addaï Scher, *l. c.*, p. 17, n° XVII.

Barhadbeschaba (commencement du VII[e] s.) : commentaire sur les Psaumes et l'Évangile de saint Marc.

Cyriaque, évêque de Nisibe (vers 630) : commentaire sur les Épîtres paulines.

1. Cité par Jésudad pour Ézéchiel, cf. G. DIETTRICH, *op. cit.*, p. XXVIII.

2. Cité pour les Psaumes, Isaïe et Ézéchiel par Jésuyab, G. DIETTRICH, *op. cit.*, p. XXVIII ; pour Genèse, Évangile de saint Matthieu et Épîtres de saint Paul, dans une volumineuse *chaîne des Pères*, intitulée *Le jardin des délices*, voir J.-B. CHABOT dans *Orientalische Studien Theodor Nöldeke*, Giessen, 1906, p. 495.

3. Peut-être Mar Aba II ou Mar Aba de Kaschkar, postérieur de deux siècles († 751) à Mar Aba I, voir J.-B. CHABOT, *Le jardin des délices*, cité ci-dessus, p. 494. Mar Aba de Kaschkar ou simplement Mar Aba est nommé dans ce livre pour la Genèse, Isaïe, les Évangiles et l'Épître aux Romains. Jésudad cite Mar Aba pour les Rois, G. DIETTRICH, *opere supra cit.*, p. XXVIII.

Babai, abbé du couvent d'Izla (569-628) : commentaire sur tout le texte des Écritures.

Le patriarche Jésuyab II (628-644) : commentaire sur les Psaumes [1].

Théodore bar Koni (commencement du VII[e] s.) est l'auteur d'un recueil de scolies divisé en onze livres; les quatre premiers livres ont pour objet l'A. T. et les quatre livres suivants ont rapport au N. T. [2].

Élias, métropolitain de Merv (vers 660) : commentaires sur la Genèse, Isaïe, les douze petits Prophètes, les Proverbes, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique et les Épîtres paulines; en plus une *chaîne des Pères* sur les quatre Évangiles.

Nathaniel (fin du VI[e] s.) : commentaire sur les Psaumes. Cf. Addaï Scher, *l. c.*, p. 12, n° XIII.

Jacques, évêque de Khalat (VIII[e] s.) : commentaire sur les Proverbes.

Jésu bar Noun, patriarche nestorien en 823 : questions sur les Écritures en deux volumes [3].

Denha ou Ibas (vers 850 [4]) : commentaire sur les Psaumes [5].

Jésudad de Merv, évêque de Haditha (vers 850) : commentaire sur la totalité de l'Ancien et du Nouveau Testament [6].

1. Cité par Jésudad, Diettrich, *opere cit.*, p. xxviii.

2. Martin Lewin a publié les scolies sur Genèse xii-l, *Die Scholien des Theodor bar Kônî zur Patriarchengeschichte*, Berlin, 1905. M. Lewin a établi que Théodore bar Koni vivait à la fin du VI[e] s. ou au commencement du VII[e]. Nous reviendrons sur cet auteur et son *livre des scolies* dans la seconde partie, en parlant des écrivains du VII[e] siècle.

3. Un ms. à Cambridge, dont M. Rendel Harris a donné quelques extraits, *Fragments of the comm. of Ephrem Syrus*, Londres, 1895, p. 96.

4. Assémani le place sous le patriarche Péthion, mort en 740, mais Jean bar Zoubi le donne comme un disciple du patriarche Jésu bar Noun; Wright, *Syriac liter.*, 2[e] éd., p. 218.

5. Un extrait dans la chrestomathie intitulée *Le petit livre des miettes*, ܟܬܒܘܢܐ ܕܦܪ̈ܬܘܬܐ, Ourmia, 1898, p. 309.

6. G. Diettrich, *Ischo'dâdh's Stellung in der Auslegungsgeschichte des*

Houb ou Ahob ou Job de Katar[1] (vers 900) : commentaire sur le N. T., sur le Pentateuque, les Juges et les Prophètes.

Mikael l'interprète[2] : questions sur les Écritures en trois volumes.

Henanjésu bar Seroschwai, évêque de Hira (vers 900) : questions sur les Écritures.

Ébedjésu lui-même se donne dans son catalogue[3] comme l'auteur d'un commentaire sur l'A. et le N. T.

Nous possédons des compilations nestoriennes plus modernes dans différents ms. La plus volumineuse est *Le jardin des délices* mentionné plus haut. M. G. Hoffmann a édité dans ses *Opuscula nestoriana* un commentaire des passages difficiles de l'A. T. intitulé *Dirstarsinos,* et un autre du même genre pour l'A. et le N. T.

En dehors de ces œuvres originales, les Syriens possédaient des traductions des commentaires grecs, lesquelles sont conservées en partie, dans leur forme primitive ou dans des chaînes des Pères. Ce sont :

Les commentaires d'Hippolyte sur Ézéchiel, les Psaumes, le Cantique des Cantiques, Daniel, saint Matthieu. Paul de Lagarde a publié dans ses *Analecta*

Alten Testaments an seinen Commentaren zu Hosea, Joel, Jona, Sacharia 9-14, *und einigen angehängten Psalmen* (extraits syriaques avec une trad. allemande), Giessen, 1902. M. Diettrich a établi l'importance des commentaires de Jésudad qui forment le pont par lequel les commentaires de Théodore de Mopsueste ont passé chez les Jacobites. Pour le N. T., Jésudad est souvent cité dans *Le jardin des délices*, voir J.-B. Chabot, *Orient. Studien Theodor Noeldeke*. Giessen, 1906, p. 493. Cf. Baumstark, *Römische Quartalschrift*, XV, p. 273-280.

1. L'écriture du nom varie, voir R. Duval, *Lexicon syr. Bar Bahlul*, t. III, *proœmium*, p. xix ; Vandenhoff, *Exegesis Psalmorum apud Syros Nestorianos*, Rheine, 1899 ; J.-B. Chabot, *Le jardin des délices*, p. 495. Le Lexicon de Bar Bahloul cite cet auteur pour Daniel.

2. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 147 : comp. *The Book of the Bee*, éd. Budge, Oxford, 1886, chap. lvii ; G. Hoffmann, *Opuscula nestoriana*, Kiel, 1880, p. xxi ; Addai Scher, *Revue de l'Orient chrétien*, 1906, p. 16, n° XVI.

3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 325.

syriaca, p. 79-91, d'après des ms. du Musée britannique, des passages tirés du commentaire sur Daniel, des scolies sur les Psaumes, un extrait du commentaire sur Ézéchiel. Ces fragments ont été réimprimés avec une traduction latine par l'abbé P. Martin dans les *Analecta sacra* du card. Pitra, t. IV, p. 36-64, dans l'ordre suivant : 1° commentaire sur le Cantique des Cantiques, IV, 15-VI, 7. Mœsinger avait édité le commentaire complet dans les *Monumenta syriaca*, II, p. 9-31, d'après un ms. du Vatican; dans ce ms. le nom de l'auteur n'est pas indiqué; le titre porte : « Explication et illustration du Cantique des Cantiques qu'un homme ami du travail a recueillies en les abrégeant. » Mœsinger croyait retrouver dans ce commentaire celui de saint Éphrem, mais l'abbé P. Martin a observé que le texte biblique reproduit les Septante et non pas la Peschitto; le commentaire ne peut donc pas être de saint Éphrem; il est très douteux qu'il soit de saint Hippolyte; 2° autres petits fragments du même commentaire; 3° extraits du commentaire sur Ézéchiel. Si l'on excepte les deux premières péricopes et quelques passages, dit l'abbé P. Martin, tout le reste concorde avec le commentaire publié sous le nom d'Éphrem; le texte dénote un auteur syriaque; 4° extraits du commentaire sur Daniel. L'abbé P. Martin a établi la concordance de ces extraits avec les divers fragments grecs publiés [1]. Le commentaire sur Daniel est mentionné dans la lettre de Georges, évêque des Arabes, relative à Aphraate; 5° autres extraits du même commentaire; 6° scolies sur les Psaumes;

1. Comp. *Die griechischen christl. Schriftsteller, Hippolytus* par N. Bonwetsch et H. Achelis, Leipzig, 1897. Cette édition contient une traduction des fragments syriaques édités par P. de Lagarde et l'abbé P. Martin et de ceux qui avaient été publiés au siècle dernier par Simon de Magistris dans ses *Acta Martyrum*, Rome, 1795, p. 274 et suiv.

7° scolies sur les noms omis dans la Généalogie de Jésus-Christ. Un passage du commentaire sur saint Matthieu, I, 11, est cité dans une chaîne (*Catal. Wright*, p. 910, col. 1).

Le commentaire d'Eustathius d'Antioche sur les Psaumes [1].

Le commentaire d'Eusèbe de Césarée sur les Psaumes [2].

Le commentaire de Grégoire de Nysse sur le Cantique des Cantiques [3].

Le commentaire de saint Jean Chrysostome sur le N. Testament [4].

Le commentaire d'Athanase d'Alexandrie sur les Psaumes [5].

Les commentaires de Théodore de Mopsueste sur l'A. et le N. Testament. Les œuvres de Théodore ont été traduites en syriaque, dans la première moitié du Ve siècle, peu de temps après la mort de leur auteur, à l'École d'Édesse, par Ibas et ses disciples. Ce qui nous reste des commentaires de Théodore provient très vraisemblablement de cette version. Ce sont des frag-

1. Un fragment a été imprimé par l'abbé P. Martin dans les *Analecta sacra* du card. Pitra, t. IV, p. 212, n° VII.

2. *Catal. Wright*, p. 35, col. 2; 36, 2; 125, 1. Dans une chaîne, *Catal. Wright*, p. 909, sont cités les *Ζητήματα* d'Eusèbe sur les Évangiles.

3. *Catal. Wright*, p. 445, n° 565, ms. du VIe s.; p. 905, col. 2; 906, 1.

4. *Catal. Wright*, p. 465-468, ms. du VIe s. : Homél. I-XXXII sur saint Matthieu; p. 469-474, ms. du VIe ou VIIe s. : Homél. sur saint Jean; p. 471-479 : Homél. sur les Épîtres paulines; comparer aussi, *ibid.*, p. 907, col. 2. La Bibliothèque nationale possède le comment. de l'Épître aux Éphésiens, *Cat. Zotenberg*, n° 69.

5. *Catal. Wright*, p. 405, ms. daté de 599 : le syriaque est souvent beaucoup plus court que le grec; un épitomé dans une chaîne, *ibid.*, p. 906, col. 1.

La lettre d'Athanase à Marcellin sur l'interprétation des Psaumes a été traduite en syriaque par l'abbé Siméon à la demande du moine Barlaha, comme il résulte de deux lettres publiées par Guidi, *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, juin 1886, p. 547 et suiv. Il existe encore quelques fragments de cette traduction, Guidi, *l. c.*, p. 553; Wright, *Catal.*, p. 36.

ments sur la Genèse, les Psaumes, les petits Prophètes, saint Matthieu et l'Épître aux Hébreux [1]; et le commentaire entier sur l'Évangile de saint Jean [2]. Ce dernier commentaire reproduit le texte du quatrième Évangile et peut servir comme un témoin ancien pour la critique du texte évangélique, soit grec, soit syriaque.

Le commentaire de Théodoret sur les petits Prophètes, cité dans une chaîne [3].

Le commentaire d'Hésychius de Jérusalem sur les Psaumes; extraits au Musée britannique [4].

Les commentaires de Cyrille d'Alexandrie sur la Genèse, l'Exode, Isaïe, les petits Prophètes, et sur le Nouveau Testament [5].

Le commentaire d'Olympiodore, diacre d'Alexandrie, sur Job et l'Ecclésiaste [6].

Le commentaire d'Œcuménius sur l'Apocalypse [7].

Ébedjésu cite encore, dans la première partie de son catalogue, d'autres commentaires d'auteurs grecs, qui semblent ne pas s'être conservés en syriaque.

1. Publiés, d'après des ms. du Musée britannique (dont un du VI[e] s.), par P. DE LAGARDE, *Analecta syr.*, Leipzig, 1858, p. 107 et 108, et par SACHAU, avec une traduction latine, *Theodori Mopsuesteni fragmenta syriaca*, Leipzig, 1869. — Cf. BAETHGEN, *Der Psalmencommentar des Theodor Mopsuestis*, *Zeitschr. f. die alttest. Wissensch.*, V, 1885, p. 53; MERCATI, *Un palimpsesto Ambrosiano dei Salmi esapli*, Turin, 1896, p. 15.

2. Publié par M. l'abbé CHABOT, *Commentarius Theodori Mopsuesteni in Evangelium Johannis*, Paris, 1897, d'après un ms. de la Bibliothèque nationale; comp. *Journal asiatique*, juillet-août 1894, p. 188.

3. *Catal. Wright*, p. 917, col. 2.

4. *Catal. Wright*, p. 35, 2; 36, 2; 121, 1; 916, 2; 1002, 2.

5. De nombreux fragments au Musée britannique, *Cat. Wright*, *General index* sous le nom *Cyril of Alexandria*. Cette bibliothèque possède le commentaire sur saint Luc, complet sauf quelques lacunes; il a été publié par PAYNE SMITH, *S. Cyrilli commentarii in Lucæ Evangelium*, Oxford, 1858; traduction anglaise, *A commentary upon the Gospel according to S. Luke by S. Cyril*, Oxford, 1859, 2 vol.; WRIGHT a édité quelques nouveaux fragments, *Fragments of the Homilies of Cyril of Alexandria on the Gospel of S. Luke*, Londres, 1874.

6. *Catal. Wright*, p. 904, col. 2; 906, 2.

7. *Catal. Wright*, p. 917, col. 1.

VIII

LES APOCRYPHES CONCERNANT L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT.

§ 1. — Les apocryphes de l'Ancien Testament.

Il existe des versions syriaques des textes que la version des Septante renferme parmi les deutérocanoniques. Lagarde a édité, avec ces derniers [1] : l'Épître de Jérémie, les deux Épîtres de Baruch, le Cantique d'Ananias [2] et de ses compagnons, l'histoire de Bel et du Dragon.

Wright [3] a édité, d'après un ms. de Cambridge et un ms. du Vatican, cinq psaumes apocryphes. Le premier, traduit des Septante, est le psaume CLI qui est connu par le *Codex Ambrosianus*. Le second est une prière qu'Ézéchias prononça lorsqu'il était entouré d'ennemis. Le troisième est un cantique des Israélites qui avaient obtenu de Cyrus l'autorisation de retourner dans leur patrie. Le quatrième fut chanté par David pendant qu'il combattait le lion et le loup qui avaient ravi un mouton de son troupeau. Le cinquième est un

1. *Libri Vet. Test. apocryphi syriace,* Leipzig, 1881.
2. Dans les Septante : Azarias.
3. Dans les *Proceedings* de la *Society of Biblical Archæology,* t. IX, juin 1887, p. 257-266.

cantique de David après sa victoire sur le lion et le loup.

L'Apocalypse de Baruch est conservée en syriaque dans le *Codex Ambrosianus*[1]. La version syriaque faite sur un original grec aujourd'hui perdu, se divise en deux parties : l'une formée des chap. I-LXXVII, et l'autre des chap. LXXVIII-LXXXVI (cette dernière est la première Épître de Baruch dans l'édition des Apocryphes de Lagarde, mentionnée ci-dessus, p. 88-93). La première partie n'existe que dans le *codex Ambrosianus;* la seconde partie se trouve encore dans d'autres ms. M. Charles a publié une étude critique de cet apocryphe et un exposé des précédents travaux auxquels il a donné lieu ; il l'a traduit en anglais et a réédité les chap. LXXVIII-LXXXVI[2].

Le quatrième livre d'Esdras et le quatrième livre des Macchabées ont été édités par M. Ceriani d'après le *codex Ambrosianus*[3]. Une nouvelle édition du quatrième livre des Macchabées, commencée par Bensly, a été publiée par Barnes[4]. Elle reproduit le *codex Ambrosianus* avec des variantes d'autres ms. Elle comprend, en outre, six textes syriaques relatifs au martyre des Macchabées.

De la *Parva Genesis* ou *Livre des jubilés,* il ne s'est

1. Publié en photolithographie par CERIANI, *Monumenta sacra et profana*, t. VII, Milan, 1874. M. Ceriani avait traduit en latin cet apocryphe en 1866, et il avait donné une première édition du texte en 1871, *Monumenta sacra et profana*, t. I, fasc. II, p. 73-98.

2. *The Apocalypse of Baruch translated from the syriac*, Londres, 1896.

3. *Monumenta sacra et profana*, vol. V, fasc. I; dans le premier volume, fasc. II, M. Ceriani avait donné une version latine de l'apocryphe syriaque. Dans le *Codex Ambrosianus*, à la suite du IV[e] livre des Maccabées, se trouve un cinquième livre, qui n'est autre que le sixième livre du *De bello judaico* de Josèphe, ainsi que l'a établi M. KOTTEK, *Das sechste Buch des Bellum judaicum*, Berlin, 1886 (avec le texte syriaque des chap. I et II).

4. *The fourth Book of Maccabees and kindred documents in syriac*, Cambridge, 1895.

conservé en syriaque qu'une section [1]. Il n'existe également que des fragments de la rédaction chrétienne et orientale du *Testament d'Adam* [2]. Mais les deuxième et troisième parties de ce dernier apocryphe se retrouvent, avec de nouvelles légendes, dans la *Caverne des trésors*. La première partie, *Le combat d'Adam et d'Ève*, est remplacée dans la *Caverne des trésors* par une description de la création qui forme la base de l'Hexaméron de pseudo-Épiphane.

La *Caverne des trésors*, ܡܥܪܬ ܓܙ̈ܐ, appartient à la littérature des *Livres des jubilés*, qui traitent de l'histoire fabuleuse des tribus d'Israël. Le titre complet de cet apocryphe est : « Livre de la descendance des tribus ou la caverne des trésors, qui a été composé par saint Éphrem. » L'attribution à saint Éphrem n'est pas exacte, car l'œuvre est postérieure à ce Père et ne remonte guère plus haut que le VI[e] siècle, mais elle sort vraisemblablement de son école. En tout cas, le livre a été écrit en Mésopotamie; comme le remarque l'éditeur [3], la langue syriaque y est nommée la reine de toutes les langues; elle est la langue primitive que parlaient tous les peuples avant la confusion de la Tour de Babel; les Syriens n'ont pris aucune part au crucifiement du Christ, etc.

1. Éditée par CERIANI, *Monumenta sacra et profana*, t. II, fasc. I, p. IX. — Cf. R. A. CHARLES, *The ethiopic version of the hebrew Book of Jubilees...*, Oxford, 1895.

2. Manuscrits du Vatican 58 et 164, et plusieurs ms. du Musée britannique, WRIGHT, *Catal., General index*, sous le mot Adam. Ces fragments ont été publiés par RENAN, *Journal asiatique*, nov.-déc. 1853, p. 427, et WRIGHT, *Contributions to the apocryphal Literature of the N. T.*, Londres, 1865, p. 61. — Cf. CARL BEZOLD, *Orientalische Studien Theodor Noeldeke*, Giessen, 1906, p. 893.

3 CARL BEZOLD, *Die Schatzhœhle aus dem syrischen Texte uebersetzt*, Leipzig, 1883. M. BEZOLD a publié le texte syriaque et la version arabe à Leipzig en 1888. Comp. LAGARDE, *Mittheilungen*, III, 43; IV, 6. M[me] GIBSON a publié une version arabe fort différente : *Apocrypha arabica; Studia sinaitica*, VIII, Londres, 1901.

Le titre de *Caverne des trésors* ne convient, en fait, qu'à la partie concernant les patriarches. Adam, chassé du Paradis, se retire sur une montagne voisine et s'abrite dans la caverne où il dépose l'or, la myrrhe et l'encens qu'il a emportés du séjour des délices. Adam et les patriarches qui lui succèdent, sanctifient par leurs offrandes à Dieu la caverne qui leur sert de tombeau après leur mort jusqu'au Déluge. A ce moment, Noé transporte dans l'Arche les reliques d'Adam avec l'or, la myrrhe et l'encens. Après le Déluge et la mort de Noé, Sem et Melchisédec, conduits par un ange, déposent ces reliques au centre de la terre « où se réunissent les quatre parties de l'Univers », au Golgotha qui s'entr'ouvre en forme de croix pour les recevoir. C'est au Golgotha qu'Adam recevra le baptême par le sang et l'eau qui couleront de la plaie du Sauveur : c'est sur le Golgotha que son péché lui sera remis. Après Sem, il n'est plus question de cette caverne.

Dans cette littérature rentrent encore les légendes recueillies par Salomon, évêque de Bassora vers 1222, et consignées dans son *Livre de l'abeille* [1]. Quelques-unes de ces légendes sont, pour le fond, les mêmes dans ce livre et dans la *Caverne des trésors;* mais le *Livre de l'abeille* est beaucoup plus riche en documents de ce genre. La *Caverne* s'arrête après la Passion du Christ; Salomon poursuit son histoire plus loin; il ajoute : les missions des apôtres; les listes des patriarches nestoriens, des rois Achéménides, des Ptolémées, des empereurs romains; une prédiction de la conquête musulmane tirée de *La révélation à Méthodius en prison;* un récit sur Gog et Magog et la porte d'airain

1. Budge, *The Book of the bee*, avec une traduction anglaise, Oxford. 1886. Il a été traduit en latin par Schoenfelder, *Salomonis liber Apis*, Bamberg, 1865. Une analyse dans Assémani, *B. O.*, III, part. I. p. 309-324.

d'Alexandre, imité de pseudo-Callisthène; un autre récit sur la venue de l'Antéchrist; enfin plusieurs chapitres de théologie qui n'ont aucun rapport avec l'histoire.

L'*Entretien de Moïse avec Dieu sur le mont Sinaï* s'est retrouvé en syriaque et a été publié par M. Hall dans *Hebraica*, VII, p. 161.

L'*Histoire de Joseph et Aseneth* a été traduite du grec en syriaque par Moïse d'Aghel (vers 570)[1]. La version de Moïse concorde avec le grec publié par M. l'abbé Batiffol, mais elle est incomplète; le grec sert à combler les lacunes du syriaque[2]. Une traduction latine a été faite sur le syriaque par G. Oppenheim, *Fabula Josephi et Asenethæ apocrypha e libro syriaco latine versa*, Berlin, 1886.

Certains apocryphes circulaient sous le titre de *Testaments*, attribués à des personnages bibliques. En dehors du *Testament d'Adam*, on connaît le *Testament de Lévi*[3], et le *Testament de Salomon adressé à son fils Roboam*[4].

Les *Vitæ Prophetarum* existent dans plusieurs recensions syriaques et grecques. On a cru à tort que les textes syriaques représentent l'original et que les textes grecs sont des traductions du syriaque[5].

1. Elle a été insérée dans la compilation faite par un monophysite de l'*Histoire ecclésiastique* de Zacharie le Rhéteur, et elle a été publiée par M. Land dans le IIIe vol. des *Anecdota syriaca*, p. 18 et suiv.

On ne doit pas comprendre parmi les apocryphes l'*Histoire de Joseph*, fils de Jacob, un poème en douze chants attribué à saint Éphrem, et publié par M. Bedjan; il existe de ce poème une version arabe, *Catal. Zotenberg*, n° 65, 5°.

2. Voir P. Batiffol, *Studia patristica*, Paris, 1889; Land, *op. cit.*, p. xvii; Sachau, *Hermes*, 1870, t, IV, p. 77.

3. Un extrait au Musée britannique, *Catal. Wright*, p. 997, col. 1.

4. A la Bibliothèque nationale en carschouni (arabe écrit en caractères syriaques), *Catal. Zotenberg*, n° 194, 23°.

5. M. Nestle a publié, d'après des ms. du Musée britannique, une recension syriaque des *Vitæ Prophetarum* dans la *Syrische Grammatik*,

On mettait sous le nom de Daniel et d'Esdras divers écrits pseudépigraphiques. Une apocalypse est intitulée : *Daniel le jeune, concernant Notre-Seigneur et la fin du monde*[1]. Une autre apocalypse relative au royaume des Arabes porte le titre suivant : *Question que posa Ezra le Scribe quand il était dans le désert avec son disciple Karpos*[2]. L'auteur de cette production tardive (postérieure à la conquête arabe[3]) s'est servi du IV[e] Livre d'Esdras et a emprunté ses figures à Daniel et à l'Apocalypse de saint Jean. M. Iselin, dans l'étude qu'il a consacrée à cet apocryphe[4], arrivait à la conclusion « que l'Apocalypse d'Esdras est composée d'éléments empruntés à une ou plusieurs apocalypses juives retouchées par un chrétien ». Mais cette conclusion, influencée par les récentes théories de M. Fischer sur l'Apocalypse de saint Jean, est rejetée par M. Chabot qui croit, avec raison, semble-t-il, « que l'Apocalypse d'Esdras est tout simplement une bizarre composition, un amalgame de figures bibliques mal combinées, une compilation rédigée par un auteur chrétien de la Syrie uniquement à l'aide de ses souvenirs bibliques et sans

2[e] éd., Berlin, 1888, n° III de la chrestomathie. Une autre recension est insérée dans l'*Histoire* de Michel le Syrien. M. Hall a traduit aussi une recension dans *Journ. of the exegetical Society*, 1887, p. 28 ; comp. *ibid.*, 1887, p. 97 : 1888, p. 63 ; Nestle, *Die dem Epiphanius zugeschriebenen Vitæ Prophetarum* dans *Marginalien und Materialien*. Tubingue. 1893.

1. *Catal, Wright*, p. 19, col. 1.

2. Publiée avec une traduction allemande par Bætugen dans la *Zeitschr. für die alttest. Wissenschaft*, 1886, 200-210 ; et avec une traduction française par M. Chabot. *Revue sémitique* d'Halévy, 1894, 242-250, et 333-346. Traduction anglaise par Hall, *Presbyterian Quarterly*, 1886.

3. Assémani, *B. O.*, III, I, 282 et suiv., en plaçait la composition après la prise de Constantinople par les Turcs. M. Chabot estime qu'on ne doit pas descendre si bas ; les événements auxquels il est fait allusion dans cet écrit, se rapportent au premier siècle de l'Hégire.

5. *Apocalyptische Studien ; die Apocalypse des Esra in syrischer Sprache von Prof. Bæthgen veröffentlicht* dans la *Theol. Zeitschrift aus der Schweiz*, 1887, p. 60-64.

qu'il ait eu sous la main des documents aujourd'hui perdus [1]. »

Sous le nom d'Esdras figurent encore un écrit sur la Nativité de Notre-Seigneur [2], et un traité sur l'alchimie. Quelques-unes des préparations chimiques qui sont attribuées à ce personnage biblique sont conservées dans un ms. de Cambridge avec le titre de *Livre d'Ezra le Scribe savant* et ont été traduites dans la *Chimie au moyen âge* de M. Berthelot (Paris, 1893, II, p. 294-296) [3].

Il existe en arabe une *Histoire de la transportation des Israélites à Babylone par Nabuchodonosor au temps de Jérémie,* qui, selon M. Zotenberg [4], est d'origine juive, mais a dû passer en arabe par un intermédiaire syriaque. Cette histoire très développée commence par les luttes entre Jérémie et Sédécias et s'étend jusqu'au retour des Juifs et au rétablissement du Temple.

L'*Histoire d'Ahikar, le Scribe du roi d'Assyrie, Sennachérib, et de son neveu Nadan,* a été écrite en hébreu ou en araméen avant l'ère chrétienne, peu de temps avant le livre de Tobie, avec lequel elle offre des points de contact. Quelques traces de cet apocryphe se trouvent dans les anciens documents chrétiens. L'original est perdu, mais on a plusieurs recensions (en syriaque, en arabe, en éthiopien, en arménien, en grec et en slavon), qui ont été publiées avec une traduction

1. *Revue sémitique*, 1894, p. 343.
2. Un extrait au Musée britannique, *Cat. Wright*, p. 352, col. 2.
3. Il est à remarquer que, dans d'autres ms, les mêmes préparations font partie du livre X du traité de pseudo-Démocrite. Le nom d'*Ezra* ܥܙܪܐ, et le mot *dix* en syriaque, ܥܣܪܐ *esra*, ont assez d'analogie pour expliquer cette confusion.
4. *Catal. syr.*, n° 65, 3°; le n° 238, 8°, renferme le même apocryphe avec des variantes; de même, les n°s 273, 4°, et 276, 15°.

anglaise par M. Rendel Harris, M. Conybeare et Mme Lewis (et une introduction de M. Rendel Harris)[1].

L'*Histoire des Réchabites,* racontée par Zosime, existe dans plusieurs recensions syriaques ; elle est d'origine juive, mais c'est sur une version grecque que Jacques d'Édesse la traduisit en syriaque[2].

La *Légende de Bahira,* d'origine chrétienne, se compose de trois parties distinctes renfermant des visions apocalyptiques : la première partie semble être de la fin du XIe siècle ou du commencement du XIIe : la deuxième partie, la véritable *Légende de Bahira,* peut être de beaucoup plus ancienne ; la troisième partie ne paraît pas être très postérieure à la première. M. Gottheil a édité les textes syriaques et arabes de cette légende avec une traduction anglaise[3].

§ 2. — Les apocryphes du Nouveau Testament.

Les apocryphes relatifs au Nouveau Testament sont largement représentés dans la littérature syriaque. En dehors du *Testament de Notre-Seigneur,* qui fait l'objet du premier livre des *Constitutions apostoliques* mises sous le nom de saint Clément, on connaît un *Testament de Notre-Seigneur donné aux disciples sur le*

1. *The Story of Ahikar by F. C. Conybeare, J. Rendel Harris and Agnes Smith Lewis.* Londres, 1898 : le texte éthiopien édité par Cornill et le texte slavon n'ont pas été réimprimés. Cette édition a suscité une nouvelle étude de cette *Histoire* : Cf. Cosquin, *L'histoire d'Ahikar* dans la *Revue biblique*, 1899, p. 50-52 et 510-531 : Théodore Reinach. *Revue des études juives*, 1899, p. 1 ; Lidzbarski, *Deutsche Literaturzeitung*, 1899 ; Halevy, *Revue sémitique*, 1900, p. 23 ; Marc, *Die Akhikarsagen*, Berlin, 1902.

2. Éditée avec une traduction française par M. Nau, *Les fils de Jonadab, fils de Réchab et les îles Fortunées*, Paris, 1899. L'éditeur en signale l'importance pour la littérature apocryphe et pour le mythe géographique des îles Fortunées.

3. Gottheil, *A christian Bahira Legend*, New-York, 1903.

mont des Oliviers, et un *Testament de Notre-Seigneur adressé à saint Pierre* [1].

Le *Testament de Notre-Seigneur*, mis en tête des *Constitutions apostoliques*, dont l'édition de Lagarde (voir ci-après, p. 94) ne contient que des extraits, a été publié en entier par M. Rahmani d'après un ms. de Mossoul et un ms. du Musée Borgia [2]. Suivant ces ms., la version syriaque a été faite par Jacques (d'Édesse) en 998 des Séleucides (687 de J.-C.).

L'*Évangile de Thomas l'hébreu* ou l'*Enfance de Notre-Seigneur* existe dans une recension syriaque qui diffère des recensions grecque et latine. Le ms. syriaque du Musée britannique qui la renferme [3] omet le premier chapitre du texte grec. La Bibliothèque nationale possède une version arabe dans deux ms. écrits en caractères syriaques [4].

M. Budge a publié : 1° L'*Histoire de la Vierge Marie et de la vie de Notre-Seigneur sur la terre*, un apocryphe qui donne un résumé suffisamment complet du *Protévangile de saint Jacques*, de l'*Évangile de pseudo-Matthieu*, de l'*Évangile de Thomas l'hébreu*,

1. *Cat. Vat.*, t. III, p. 506 et 507 ; *Catal. Zot.*, n° 194, 20° ; n° 232, 3°.

2. IGNATIUS EPHRAEM II RAHMANI, *Testamentum D. N. Jesu Christi nunc primum edidit, latine reddidit et illustravit*, Mayence, 1899. Cette édition provoqua de nombreuses études critiques, dont nous ne pouvons mentionner que quelques-unes : FUNK, *Das Testament unseres Herrn und die verwandten Schriften*, Mayence, 1901 ; NAU, *Fragment inédit d'une tradition jusqu'ici inconnue du Testamentum D. N. Jesu Christi*, *Journ. Asiatique*, mars-avril 1901, p. 233 ; BAUMSTARK, *Ueberlieferung und Bezeugung der διαθήκη*, *Römische Quartalschr.*, XIV, p. 1 ; ARENDZEN, *A new syriac Text of the apocalyptic part of the Test. of our Lord*, *Journ. of theol. Studies*, II, 401 ; COOPER et MACLEAN, *The Test. of our Lord translated....*, Londres, 1902 ; GUERRIER, *Le Test. de N.-S., essai sur la partie apocalyptique*, Lyon, 1903.

3. Publié par WRIGHT, *Contributions to the apocryphal Literature of the N. T.*, Londres, 1865 ; comp. TISCHENDORF, *Apocalypses apocryphae*, Leipzig, 1866, p. LIII ; COWPER, *The apocryphal Gospels*, Londres, 1867, p. LXXV et CX.

4. *Catal. Zotenberg*, n° 238, 7° ; n° 273, 3°.

de l'*Évangile de la Nativité de la Vierge* et du *Transitus;* 2° L'*Histoire du portrait de Jésus que les Juifs de Tibériade firent pour s'en moquer.* En appendice, M. Budge a réimprimé les fragments syriaques du *Protévangile de saint Jacques* et de l'*Évangile de Thomas l'hébreu* que Wright avait édités [1].

La version syriaque, en six livres, du *Transitus Beatae Mariae* existe au Musée britannique, et a été publiée par Wright avec une traduction anglaise [2]. Du même genre est un autre apocryphe intitulé : *Les obsèques de Notre-Dame Marie,* également publié par Wright [3].

Une prière est attribuée à saint Jean-Baptiste [4].

L'*Apocalypse de saint Paul* est conservée dans deux ms. syriaques du Vatican [5].

L'*Évangile des douze Apôtres, avec les révélations qui leur furent faites,* appartient au VIIIe siècle. Il a été publié par M. Harris [6].

1. A. Wallis Budge, *The History of the Blessed Virgin Mary and the History of the Likeness of Christ, I, the syriac texts; II. English translations,* Londres, 1899. Cf. Wright, *Contributions to the apocryphal Literature of the N. T.*, Londres, 1865. Le *Protévangile de S. Jacques* et le *Transitus Beatae Mariae* ont été réimprimés d'après un palimpseste du couvent de Sainte-Catherine au mont Sinaï par Mme Lewis dans *Studia sinaitica*, n° XI, Londres, 1902. Sur les ms. du *Protévangile de saint Jacques* se trouvant à Paris, voir Zotenberg, *Catal.*, n° 232, 8; n° 238, 170.

2. Wright, *Journal of sacred Liter.*, 4e série, vol. VI et VII, 1865. Cf. Cureton, *Ancient syriac Documents*, Londres, 1864, p. 110, n° 6; Bickell, *Theol. Quartalschr.*, 1866, p. 465.

3. Dans *Contributions to the apocr. Liter. of the N. T.*, Londres, 1865.

4. *Catal. Zotenberg*, n° 12, 20°.

5. *Catal. Vat.*, 374 et 472. La version syriaque a été traduite en allemand par Zingerle, *Vierteljahrschrift*, IV, p. 139; éditée par Perkins, *Journal of American or. Society*, VIII, 182; et réimprimée dans le *Journ. of sacred Literature*, 1865, p. 372. Sur l'*Apocalypse de saint Pierre*, un apocryphe arabe du VIIIe siècle, voir E. Bratke, *Handscr. Ueberlieferung und Bruchstücke des arab.-äthiop. Petrus-Apokr.* dans la *Zeitschr. f. wissensch. Theologie*, 1893, p. 454-493.

6. Rendel Harris, *The Gospel of the twelve Apostles with the apocalypses of each one of them*, Cambridge, 1900.

La bibliothèque du couvent de Sainte-Catherine au mont Sinaï possède le texte syriaque et le texte arabe de l'*Anaphora Pilati* et de la *Paradosis Pilati*[1].

On doit encore à Wright la connaissance des *Actes apocryphes des Apôtres,* qu'il a recueillis dans plusieurs ms. syriaques et réunis en une collection[2]. Cette collection comprend : 1° l'*Histoire de saint Jean à Éphèse,* histoire qui, dit le titre, fut composée par Eusèbe de Césarée, d'après un livre grec, et traduite ensuite en syriaque. C'est une composition postérieure à l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Le texte syriaque a l'avantage de reproduire un original grec perdu ou inédit; 2° le *Décès de saint Jean,* traduction de la dernière partie (à partir du ch. XV) du texte publié par Tischendorf; 3° une portion des *Περίοδοι* de saint Philippe, qui n'existe pas dans le texte grec et qui contient le récit de la conversion du juif Ananias et de la ville de Carthage; 4° les Actes de saint Matthieu et de saint André, traduits du grec[3]; 5° l'*Histoire de sainte Thècle, disciple de l'Apôtre Paul,* traduite du grec[4]; 6° les *Actes de saint Thomas*[5].

1. Ces textes ont été publiés par Mrs. GIBSON, *Apocrypha sinaitica* dans *Studia sinaitica*, n° V, Londres, 1896. Le texte syriaque comprend en outre les lettres de Pilate et d'Hérode que WRIGHT a éditées, d'après le ms. *Add.* 14609 du Musée britannique, dans ses *Contributions to the apocryphal Literature of the N. T.*

2. *Apocryphal Acts of the Apostles*, Londres, 1871 ; vol. I, le texte syriaque ; vol. II, la traduction anglaise.

3. Une rédaction syriaque différente existe à la Bibliothèque nationale, *Catal. Zotenberg*, n° 234, 40.

4. Cette histoire est comprise dans *Le livre des femmes* avec les histoires de Ruth, d'Esther, de Judith et de Suzanne ; comp. *Catal. Wright*, p. 98, 651, 1042 et 1123. Mme LEWIS a collationné cette édition de l'*Histoire de Thècle* avec un palimpseste du Sinaï, *Studia sinaitica*, n° IX, Londres, 1900, *Appendix II;* dans l'*Appendix I*, elle a publié l'*Histoire de Suzanne.*

5. Dans le IIIe vol. de ses *Acta martyrum et sanctorum*, Paris, 1892, le P. Bedjan a donné une édition amplifiée des Actes syriaques de Thomas. Cette réédition reproduit le texte de Wright avec les variantes et les nombreuses additions du ms. de Berlin. Le texte de WRIGHT est

Comme le remarque Wright, les Actes de saint Thomas sont la pièce capitale de sa collection. Au moment où cette collection paraissait, on ne connaissait pas encore, dans sa totalité, la rédaction grecque de ces actes, dont l'édition complète a été faite par M. Max Bonnet (*Acta Thomæ*, Leipzig, 1883). L'édition Bonnet concorde entièrement avec la rédaction syriaque [1]. Mais le caractère gnostique, dont ces actes portent une empreinte plus marquée que les autres apocryphes du même genre, est moins sensible dans le texte syriaque qui a été retravaillé au point de vue orthodoxe. L'*Hymne sur la sagesse*, par exemple, que saint Thomas chante dans le premier de ses actes, devient en syriaque une hymne sur l'Église. Mais, par un heureux hasard, le syriaque a conservé une hymne gnostique sur l'âme que les autres recensions ne possèdent pas [2].

L'origine syriaque de l'hymne sur l'âme n'est pas

divisé en huit actes (*πράξεις*) comme le grec (éd. Bonnet); l'édition de Bedjan comprend seize actes, mais elle n'a pas l'hymne sur l'âme qui manque dans le ms. de Berlin et dans celui de Cambridge, voir *Catal. of the syriac ms. of Cambridge*, p. 702. Des fragments des *Actes de saint Thomas* ont été publiés par M. Burkitt d'après un ms. du Sinaï dans *Studia sinaitica*, n° IX, Londres, 1900; d'autres fragments ont été édités d'après un palimpseste du Sinaï par Mme Lewis, *Acta mythologica Apostolorum* dans *Horae semiticae*, III (trad., IV), Londres, 1904.

1. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*. Brunswick, 1883, t. I, p. 232. Cf. Bonnet, *Acta Apostolorum apocr.*, vol. II, pars 1, Leipzig, 1898; vol. II, pars 2, Leipzig, 1903.

2. M. Noeldeke a le premier, dans son compte rendu de la publication de Wright, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, 1870, t. XXV, p. 670, reconnu le caractère gnostique de ce morceau. Les critiques se sont rangés à son avis, savoir : M. Karl Macke, qui a traduit cette hymne dans la *Theologische Quartalschrift* de Tubingue, 1874, p. 3-70; M. Lipsius, qui en a donné également une traduction allemande, *Die apokr. Apostelg.*, t. I, p. 292-300; et M. Bevan qui a réédité le texte de l'hymne avec une traduction anglaise dans les *Texts and Studies* de M. Armitage Robinson, vol. V, n° 3, Cambridge, 1897. M. Bonnet en a retrouvé une version grecque, *Acta Apostolorum apocr.*, vol. II, pars 2, Leipzig, 1903, p. 109. M. G. Hoffmann a réimprimé, traduit et commenté les deux hymnes, *Zwei Hymnen der Thomasakten* dans la *Zeitschr. f. die neutest. Wissenschaft*, 1903, p. 273-309. Cf. Preuschen, *Zwei gnostische Hymnen ausgelegt, mit Text und Uebersetzung*, Giessen, 1904.

contestée, et il y a de grandes probabilités pour que les actes aient été entièrement composés en syriaque en Orient, puis aient passé en Occident dans une version grecque. M. Macke[1] s'est prononcé dans ce sens, et son avis a été confirmé par M. Nœldeke après un examen comparé de l'édition de Wright et de l'édition de M. Bonnet[2]. Wright avait déjà signalé le style archaïque de la rédaction syriaque. On a remarqué depuis que les différentes hymnes contenues dans cette rédaction sont composées en vers de six syllabes, dont les irrégularités de mesure (dans quelques-uns de ces vers) s'expliquent par les retouches d'un copiste orthodoxe. L'auteur avait un souvenir précis des temps et des lieux où il place les événements qu'il raconte; la route suivie par l'apôtre se rendant aux Indes est bien celle que prenaient les marchands au commencement de l'ère chrétienne; les rois Gondophar et Mazdai, mis en scène dans cette histoire, régnaient effectivement à cette époque[3]. M. Nœldeke concluait que ces actes ont été écrits à Édesse, et sont de l'école de Bardesane. L'époque de leur composition, ajoute M. Lipsius, est l'année 232, date de la victoire d'Alexandre Sévère sur Artaxerxès et du transfert des reliques de l'apôtre à Édesse. C'est ce transfert qui a été l'occasion de la rédaction des actes de saint Thomas. Nous aurions ainsi un document certain de l'influence que les idées

1. Voir note précédente.

2. Dans Lipsius, *Die apocr. Apostelgesch.*, t. II. 2e partie, p. 423-425; comp. Harnack, *Die Chronologie der altchrist. Litteratur bis Eusebius*, Leipzig, 1893, I, 545-549; et Burkitt, *The original language of the Acts of Judas Thomas* dans *Journal of theological studies*, I, 2, 1900, p. 280-290. Suivant M. Burkitt, cette hymne a été composée par Bardesane lui-même au commencement du IIIe siècle.

3. Von Gutschmid, *Die Kœnigsnamen in den apocryphen Apostelgeschichten* dans le *Rheinisches Museum für Philologie*, 1864, 161-183. et 380-401, ou *Kleine Schriften*, II, 332-394; Sylvain Lévi, *Journal asiatique*. janv.-fév. 1897, p. 27.

gnostiques exerçaient encore sur l'Église d'Édesse dans la première moitié du troisième siècle de l'ère chrétienne.

La popularité dont les Actes de saint Thomas jouirent en Syrie s'explique autant par la vénération qu'inspirait le tombeau de l'apôtre à Édesse que par l'origine syriaque des actes. Jacques de Saroug composa une homélie métrique sur le palais que l'apôtre Thomas construisit pour le roi des Indes [1]. Les différents actes de la mission de l'apôtre ont été mis en vers par Giwargis d'Alkosch, un auteur nestorien du XVIII[e] siècle [2].

L'*Histoire de saint Pierre* et l'*Histoire de saint Paul* ont été publiées en syriaque par M. Bedjan dans le premier volume des *Acta martyrum et sanctorum* [3]. Le deuxième volume de cette collection renferme le *Colloque de saint Pierre avec l'empereur Néron*.

La légende de l'*Invention de la tête de saint Paul* est reproduite dans plusieurs documents syriaques; elle est quelquefois insérée dans la lettre apocryphe de Denys l'Aréopagite à Timothée sur le martyre de saint Pierre et de saint Paul [4]. On la trouve encore dans le *Livre de l'abeille* et dans une chronique syriaque [5].

1. Éditée par Schroeter, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, t. XXV, p. 321, et t. XXVIII, p. 584.

2. Ce petit poème a été publié par le P. Cardahi, *Liber thesauri de arte poetica Syrorum*, p. 130. Barhebræus a résumé les actes de saint Thomas au commencement de la seconde partie de sa chronique ecclésiastique. Dans le *Livre de l'abeille*, éd. Budge, p. 119 (trad., p. 105), c'est le marchand Habban qui ramène à Édesse le corps de l'apôtre.

3. Cf. Guidi, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, XLVI, p. 744; Baumstark, *Die Petrus und Paulusacten*, Leipzig, 1902; Ephraem II Rahmani, *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, chap. II, n° 2; Luigi de Stephani, *Storia del beato apostolo S. Paolo, traduzione del siriaco, Giornale della Soc. asiat.*, t. XIX, p. 201.

4. Publiée en syriaque par l'abbé Paulin Martin dans les *Analecta sacra* du card. Pitra, t. IV, p. 241-249.

5. *The book of the bee*, éd. Budge, Oxford, 1886, p. 122 (trad., p. 108); cf.

M. l'abbé Nau a publié dans la *Revue de l'Orient chrétien,* 1898, une traduction française de la version syriaque des martyres de saint Pierre, de saint Paul et de saint Luc, contenus dans les ms. *Add.* 12172 et 14732 du Musée britannique, et, en outre, le texte du martyre de saint Luc. M. Nau a établi les rapports qui existent entre le syriaque et les recensions grecques pour saint Pierre et saint Paul. Le martyre de saint Luc n'existe pas en grec, mais seulement en copte et en éthiopien ; il semble d'origine copte ; M. Nau est cependant porté à croire à un original grec.

Le *Sermon de Simon Képha dans la ville de Rome,* existant dans des ms. du Musée britannique, a été publié par Cureton [1].

Le *Sermon de saint Pierre,* le *Martyre de saint Jacques,* le *Sermon de Simon fils de Cléophas* et le *Martyre de Simon fils de Cléophas* qui existent dans des ms. arabes du couvent de Sainte-Catherine, sont probablement l'œuvre de moines du moyen âge [2].

La version syriaque d'une partie des *Homélies* et des *Récognitions* de pseudo-Clément a été publiée par Paul de Lagarde, *Clementis romani Recognitiones syriace,* Leipzig, 1861 [3].

l'abbé Nau, *Revue de l'Orient chrétien*, 1896, p. 396 et suiv.; Rahmani, *Studia syriaca*, cités ci-dessus, chap. II, n° 1.

1. Cureton, *Ancient syriac documents*, p. 35-41. Le contenu historique de ce document a été brièvement analysé par Lipsius, *Die apocr. Apostelgeschichten*, II, 206. Cf. Baumstark. *Die Petrus und Paulusacten*, cités ci-dessus, p. 38.

2. Ces apocryphes ont été publiés avec une version anglaise par Mme Gibson, *Apocrypha sinaitica* dans le n° 5 des *Studia sinaitica*, Londres, 1896.

3. Comparer P. Batiffol, *La littérature grecque* dans cette collection des *Anciennes littératures chrétiennes*, p. 47. Mme Gibson a édité dans les *Apocrypha sinaitica*, n° V des *Studia sinaitica*, deux versions arabes abrégées des Récognitions : l'une d'après un ms. du Sinaï, l'autre d'après le ms. *Add.* 9965 du Musée britannique. La seconde version est suivie du récit fabuleux du martyre de saint Clément.

On possède en syriaque la plupart des documents contenant les constitutions et les canons attribués aux Apôtres [1]. La *Didascalia apostolorum,* perdue en grec, s'est heureusement conservée en syriaque et a été publiée d'après le ms. syr. 62 de la Bibliothèque nationale par Paul de Lagarde, *Didascalia apostolorum syriace* (sans le nom de l'éditeur), Leipzig, 1854 [2].

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale qui renferme la *Didascalia apostolorum*, contient des extraits des livres I à VII et le livre VIII des *Constitutions apostoliques* attribuées à saint Clément. Ces textes ont été également publiés par Paul de Lagarde [3].

La *Doctrine des Apôtres* a été publiée en syriaque par Paul de Lagarde [4] et Cureton [5]. Ce dernier a donné

1. Dans le catalogue des œuvres de Denys bar Salibi, il est fait mention d'un *Compendium Canonum Apostolicorum* qui ne s'est pas retrouvé : Assémani, *B. O.*, II. 210.

2. L'édition de Lagarde a servi de base à l'étude de M. Funk, *Die apostolischen Konstitutionen*, Rottenburg, 1891, et à la traduction française de M. Nau : *La Didascalie traduite du syriaque*, Paris, 1902. Mme Gibson a édité de nouveau le texte syriaque avec une traduction anglaise : *The Didascalia Apostolorum* dans *Horae Semiticae*, I et II, Londres. 1903. Cf. Wellhausen, *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1903, p. 258 ; Holzhey, *Die Abhängigkeit der syr. Didascalia von der Didache* dans *Compte rendu du IVe congrès scient. internat. des Catholiques*, Fribourg, 1898 ; du même. *Dionysius von Alexandrien und die Didascalia* dans *Zeitschr. f. neutest. Wissenschaft*, II, p. 151 ; Funk, *La date de la Didascalie des Apôtres* dans *Revue d'histoire ecclés.*, II, p. 798 ; Achelis et Flemming, *Die ältesten Quellen des oriental. Kirchenrechts*, II Buch, *Die syrische Didascalia übersetzt und erklärt*, Leipzig, 1904.

3. *Reliquæ juris ecclesiastici antiquissimæ syriace*, Leipzig, 1856, p. 2-32 et 44-60 ; l'édition grecque par Paul de Lagarde a paru la même année, sous le même titre. Il existe également un *Recueil de tous les canons des saints Apôtres et des synodes des saints Pères*, comprenant cent cinquante-un titres, *Catal. Vat.*, III, n° CXXVII, p. 178 ; *Catal. Zotenberg*, n° 62, 4° ; cf. Baumstark, *Die nichtgriechischen Paralleltexte zum achten Buche der apostolischen Konstitution* dans *Oriens Christianus*, 1901, p. 98.

4. *Reliquiæ, etc.*, p. 32-44, d'après le même ms. de la Bibl. nat., dans lequel cet apocryphe porte le titre de *Doctrine d'Addai*.

5. *Ancient syriac documents*, Londres, 1864, p. 24-35, d'après le ms. du Musée britannique, *Add.* 14644.

à la suite de cet apocryphe la *Doctrine de saint Pierre*[1].

Les apocryphes syriaques que nous avons mentionnés jusqu'ici sont pour la plupart des traductions d'originaux grecs. La *Doctrine d'Addai* est, au contraire, un document original de la littérature syriaque; elle mérite plus qu'une simple mention et vaut la peine qu'on s'y arrête. Cet apocryphe est en effet intimement lié à l'histoire des premières églises de la Syrie orientale et jette quelque lumière sur cette histoire.

Le roi d'Édesse, Abgar Oukâmâ, souffrant d'une maladie invétérée et incurable, apprend les miracles et les cures merveilleuses que Jésus fait en Palestine. Il mande par écrit au Sauveur de venir le guérir à Édesse et partager avec lui sa royauté; Jésus sera ainsi à l'abri des complots des Juifs qui cherchent à le faire périr. Le Seigneur répond qu'il a une mission à remplir ici-bas et qu'il ne peut se rendre à l'invitation d'Abgar; mais, avant de remonter au ciel, il désignera un de ses apôtres qui rendra au roi la santé.

C'est à l'apôtre Addai qu'échoit la mission d'évangéliser la Mésopotamie. Cet apôtre se rend, après la Pentecôte, à Édesse, où il guérit le roi Abgar et un des personnages de sa cour en proie, lui aussi, à un mal incurable; puis il fait rassembler tous les habitants sur la grande place de la ville et, à sa voix, tous, païens et juifs, se convertissent avec un empressement égal. Addai fait détruire les temples des idoles ; il construit la première église d'Édesse qu'il administre jusqu'à la fin de sa vie. Au moment de mourir, il désigne pour son successeur Aggai, qu'il avait fait prêtre ; après sa mort, il est enterré avec pompe, au milieu du deuil général, dans le somptueux mausolée des rois d'Édesse.

1. *Anc. syr. doc.*, p. 35-41, d'après deux ms. du Musée britannique.

Tel est, en quelques mots, le fond de cet apocryphe. Le caractère légendaire de la *Doctrine d'Addai* est admis par les critiques [1]. Il est établi aujourd'hui que le premier roi chrétien d'Édesse fut Abgar IX, fils de Manou, qui régna de 179 à 214, et non pas Abgar V, ou Abgar Oukâmâ, également fils de Manou, et qui régnait au commencement de notre ère. Les princes qui précédèrent Abgar IX à Édesse étaient païens; la tiare qui surmonte la figure de ces princes sur les monnaies qu'ils nous ont laissées, porte les emblèmes de l'ancien culte sidéral, le croissant lunaire et trois étoiles. En outre, la *Chronique d'Édesse* nous a conservé un document des archives d'Édesse sur l'inondation de l'an 201, dans lequel il est parlé de l'église des chrétiens en termes qui montrent que le christianisme n'était pas encore, à cette époque, la religion de l'État. Ce n'est qu'après son retour de Rome, vers 206, qu'Abgar IX devint chrétien. La similitude de nom et de filiation explique facilement la confusion qui s'est faite entre les deux Abgar, mais cette confusion n'a pas été le fait du hasard; elle a été voulue. Édesse, devenue le centre religieux et littéraire de la Syrie orientale, a rattaché directement aux Apôtres les origines de son Église; le même phénomène historique s'est produit dans beaucoup d'Églises.

La légende qui s'est formée autour du nom d'Abgar V, a dû naître assez longtemps après la conversion d'Abgar IX pour qu'elle trouvât du crédit à Édesse

1. M. Rahmani dans *Acta s. Confessorum Guriae et Schamonae*. Rome, 1899, a, après plusieurs savants, cherché à établir l'historicité de l'évangélisation de la Mésopotamie au temps des Apôtres, en s'appuyant sur une liste d'évêques donnée par la *Chronique de Michel le Syrien* (éd. Chabot, p. 110; trad., I, p. 184), mais M. Baumstark dans *Oriens christianus*, 1901, p. 190, a montré que cette liste est fausse; pour l'Église d'Édesse, Michel dépend de la *Chronique d'Édesse*.

même. En tout cas, elle devait déjà circuler comme une tradition acceptée au commencement du IVe s. puisque Eusèbe la rapporte comme un fait historique.

Le chapitre XIII du Ier livre de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe et la rédaction syriaque de la *Doctrine d'Addai* sont les deux textes qui servent à la critique de cette légende ; tous les autres documents, syriaques, grecs, latins, arméniens, coptes, arabes, etc., dérivent de ces deux sources [1]. Le récit qu'en donne Eusèbe était tiré, comme cet auteur nous le déclare, d'un écrit syriaque dont il possédait une copie ; avant de transcrire en grec la lettre d'Abgar et la réponse de Jésus, il dit : « Tu as encore le témoignage écrit de ces faits, déposé dans les archives de la ville d'Édesse qui avait alors des rois. Il se trouve en effet dans les documents publics qui renferment les anciens événements et les faits relatifs à Abgar, et qui sont conservés jusqu'à ce jour. Il n'est rien de tel que d'entendre ces lettres elles-mêmes extraites par nous (ou pour nous, *ἡμῖν ἀναληφθεισῶν*) et traduites littéralement du syriaque de la manière suivante. » La notice des archives de la ville d'Édesse est tirée de la clausule qui se trouvait à la fin de l'apocryphe syriaque et dont nous parlerons plus loin.

La *Doctrine d'Addai* reproduit l'ancien document d'Eusèbe, mais dans une rédaction amplifiée et grossie de plusieurs légendes qui ne se trouvaient pas dans le texte primitif. Dans sa forme actuelle, elle doit dater de la fin du IVe siècle ou du commencement du Ve. Cureton en découvrit des fragments importants dans deux ms. du Ve ou VIe siècle, conservés au Musée britan-

1. M. TIXERONT a donné une liste des principaux de ces documents dans son ouvrage : *Les origines de l'Église d'Édesse et la légende d'Abgar*, Paris, 1888 ; comparer aussi MATTHES, *Die Edessenische Abgarsage auf ihre Fortbildung untersucht*, Leipzig, 1882.

nique [1]. M. Philipps a retrouvé le texte entier dans un ms. de Saint-Pétersbourg, probablement du VI[e] siècle, et il l'a publié à Londres en 1876 sous le titre de *The doctrine of Addai, the Apostle.*

Le syriaque indique, pour le départ des députés envoyés par Abgar en Palestine, le mois d'octobre de l'année 343 de l'ère des Séleucides, ou 31 de notre ère. Cette donnée est conforme à la chronologie qui a prévalu et qui fixe la Passion du Christ en l'année 32. L'original suivi par Eusèbe avait au contraire l'année 340, selon l'ancien comput qui plaçait la Passion en l'an 29 de notre ère [2]. Eusèbe a remplacé le nom de l'apôtre Addai, que son exemplaire portait certainement, par Thaddée (*Θαδδαῖος*); il pensait que le nom syriaque *Addai* répondait au nom grec de l'apôtre Jacques Thaddée. Enfin Hannan (en grec Ananias), le député du roi Abgar, a dans Eusèbe le titre de courrier (*ταχυδρόμος*), et dans la *Doctrine* celui de secrétaire (*tabularius*). Cette variante s'explique parce qu'Eusèbe a lu *tabellarius* au lieu de *tabularius*, confusion à laquelle prêtait la transcription du mot en lettres syriaques [3].

Dans nos deux documents, le texte de la lettre d'Abgar et de la réponse de Jésus offrent quelques variantes dues à la rédaction syriaque, qui manifeste une tendance à préciser ou expliquer les faits par de courtes additions. La réponse que Jésus fait à la lettre d'Abgar est *écrite* dans Eusèbe, mais elle est *orale* dans le syriaque, qui évite de cette manière l'objection qu'une

1. Publiés dans *Ancient syriac documents*, éd. Cureton, Londres, 1864, où ils sont précédés de la version syriaque du passage de l'Histoire eccl. d'Eusèbe relatif à la légende d'Abgar.

2. Un ms. grec, le *Medicæus*, ajoute à la marge devant le nombre 340 le mot *τρίτῳ* pour conformer le récit à la nouvelle chronologie.

3. Lipsius, *Die Edessen. Abgarsage*, Brunswick, 1880, p. 22.

lettre du Seigneur, si elle était authentique, devrait figurer dans les livres canoniques du N. Testament.

La plus importante variante est l'addition que contient la *Doctrine* à la fin de la réponse de Jésus : « Ta ville sera bénie et aucun ennemi ne prévaudra contre elle. » Cette addition constitue une nouvelle légende, inconnue d'Eusèbe, qui semble s'être formée vers le milieu du IVe siècle. Saint Éphrem y fait allusion dans son *Testament;* elle est également mentionnée par la pélerine gallo-romaine, dont la relation de voyage a été retrouvée et publiée par M. Gamurrini [1]. Cette pieuse personne reçut de l'évêque d'Édesse, dont malheureusement elle ne donne pas le nom, une copie de la lettre d'Abgar et de la lettre de Jésus. Cette dernière renfermait la *bénédiction,* comme il résulte de ce passage (p. 68) : « Quoique j'eusse dans mon pays des copies de ces lettres, j'ai trouvé très agréable de recevoir celles-ci de l'évêque, parce que sans doute, en arrivant chez nous, les lettres avaient subi quelque diminution; car ce que j'ai reçu ici est assurément plus complet (*nam vere amplius est quod hic accepi*). » Du reste, l'évêque fait mention de cette bénédiction (deux pages plus haut). Il raconte à la voyageuse le siège que les Perses mirent devant Édesse peu de temps après qu'Abgar eut reçu la lettre du Seigneur. Abgar, dit-il, se rendit aussitôt à la porte de la ville en tenant cette lettre et s'écria : « Seigneur Jésus! Tu nous as promis qu'aucun ennemi n'entrerait dans cette ville. » Aussitôt d'épaisses ténèbres entourent la ville et les Perses sont obligés de se retirer. Ce récit diffère peu de celui que

1. Dans le IVe volume de l'Académie historique et juridique de Rome, 1887, sous le titre de *S. Hilarii tractatus... et sanctæ Silviæ Aquitaniæ peregrinatio ad loca sancta*; rééditée pour le *Corpus scriptorum eccl. latinorum*, par PAUL GEYER. *Silviæ peregrinatio* dans *Itinera Hierosolymitana*, Vienne, 1898.

renferme la chronique attribuée à Josué le stylite[1]. Il est rapporté dans cette chronique que, le mercredi 17 septembre 503, les Perses entourèrent Édesse, mais ne purent rien contre elle : « Toutes les portes de la ville étaient ouvertes, mais les Perses ne purent entrer à cause de la bénédiction du Christ. » Cette légende est encore mentionnée dans les *Actes de Mari,* dont nous parlerons bientôt, et dans une homélie de Jacques de Saroug[2]. Intéressant est ce que dit Procope à ce sujet[3] : « La fin de la lettre qui contenait la bénédiction est ignorée des auteurs qui écrivirent l'histoire de ces temps, mais les Édesséniens prétendaient que cette bénédiction se trouvait dans la lettre. Dans cette conviction, ils plaçaient cette lettre devant les portes de la ville comme un palladium. Pour éprouver la véracité de cette croyance, Chosroès mit le siège devant Édesse; mais, frappé d'une fluxion de la face, il se retira honteusement. » Cette notice se rapporte au siège de l'année 544, dont Procope a fait précédemment un récit détaillé.

Par l'importance qu'elle acquit en Syrie, la légende de la bénédiction éclipsa en Orient la légende du portrait de Jésus. Ni Eusèbe, ni la pélerine gallo-romaine, ni Procope ne mentionnent celle-ci.

En Occident, au contraire, la légende du portrait jouit d'un grand crédit; elle s'y développa et s'y modifia. Selon la *Doctrine,* Hannan, l'archiviste d'Abgar et en même temps son peintre, après s'être acquitté de sa mission auprès de Jésus, fait le portrait du divin Maître avec des couleurs de choix et il rapporte ce portrait au roi Abgar, qui lui donne une place d'honneur dans son palais.

1. Voir plus bas sous le n° XII.
2. CURETON, *Anc. syr. documents*, p. 107.
3. Livre II, chap. XII, éd. DINDORF, p. 208-209.

Plus tard la légende subit un changement dans une de ses principales lignes. Le portrait n'est pas l'œuvre d'un homme; comment une œuvre humaine pourrait-elle produire des miracles [1]? Il est de Jésus lui-même. Le peintre Hannan ne peut fixer les traits du Seigneur à cause de l'éclat de la divine face ou des transformations continuelles qu'elle manifeste. Jésus prend la toile des mains du peintre et l'applique sur son visage dont elle garde l'empreinte; ou Jésus se lave et s'essuie le visage soit avec la toile du peintre, soit avec un linge ordinaire [2].

Les textes syriaques qui mentionnent le portrait de Jésus sont, après la *Doctrine d'Addai :* les *Actes de Mari* (éd. Abbeloos, p. 13-15); l'Histoire de Zacharie Land, *Anecdota syriaca*, III, p. 324); cf. l'*Histoire des dynasties* de Barhebræus (éd. Pocock, p. 71; éd. Salhâni, p. 113).

Suivant le document primitif (Eusèbe et la *Doctrine*), la guérison d'Abgar et l'évangélisation de la Mésopotamie eurent lieu après l'Ascension. Des apocryphes postérieurs placent ces événements avant la Passion : tels sont le *Transitus Beatæ Mariæ* [3] et l'*Histoire des trente deniers de Judas* rapportée ci-dessous.

Une autre légende que renferme la *Doctrine d'Addai* est relative à une première Invention de la Croix. Cette

1. Dans Évagrius l'échec du siège de Chosroès en 544 devant Édesse n'est pas occasionné, comme dans Procope, par la bénédiction, mais par le portrait de Jésus.

2. Lipsius, *Die Edess. Abgarsage*, p. 54 et suiv.; Matthes, *Die Edess. Abgarsage auf ihre Fortbildung untersucht*, p. 42-43; Tixeront, *Les Origines de l'Église d'Édesse et la légende d'Abgar*, p. 53 et suiv.; ces ouvrages établissent les rapports de la légende du portrait avec la tradition latine de sainte Véronique, et relatent l'histoire des différents exemplaires du portrait et de la translation de l'original d'Édesse à Constantinople et ensuite à Rome.

3. Cureton, *Anc. syr. documents*, p. 111.

légende est insérée au milieu d'un sermon d'Addai aux Édesséniens, d'une manière étrange et comme un hors-d'œuvre. « Je vais vous raconter, dit l'apôtre, ce qui est arrivé et s'est passé devant des hommes qui, comme vous, crurent que le Christ est le fils du Dieu vivant. » Après que Tibère eut délégué ses pouvoirs à l'empereur Claude, et se fut mis en route pour aller combattre les Espagnols révoltés, Protonice, la femme de Claude, se convertit à la vue des miracles opérés par Simon Pierre à Rome. L'impératrice se rend ensuite à Jérusalem avec ses deux fils et sa fille pour visiter les lieux saints. Elle ordonne aux Juifs de livrer à Jacques, le directeur de l'Église de Jérusalem, le Golgotha qu'ils détiennent. Sur le Golgotha Protonice trouve trois croix et ne peut reconnaître quelle est celle qui a porté le Sauveur, mais un miracle la tire d'embarras. Sa fille tombe frappée d'une mort soudaine; les deux premières croix, mises en contact avec le corps de la jeune fille, ne produisent aucun effet, mais, au toucher de la troisième croix, la princesse ressuscite et se relève sans avoir éprouvé aucun mal.

Cette légende est un écho de l'histoire de l'Invention de la Croix par sainte Hélène, dont elle dérive et à laquelle elle est postérieure, comme l'ont reconnu MM. Lipsius et Tixeront. Ce dernier fixe la date de la légende syriaque vers l'an 400 [1]. C'est à cette époque que la tradition grecque et latine relative au voyage de la mère de Constantin à Jérusalem et à l'Invention de la Croix se répandit en Orient. Le syriaque a confondu sainte Hélène avec Hélène, la reine d'Adiabène, qui vint à Jérusalem au temps de Claude, vécut dans cette ville et s'y construisit un superbe mausolée,

1. *Les Origines de l'Église d'Édesse*, p. 190.

comme le rapporte Josèphe. Par suite de cette confusion, l'événement qui, dans la tradition de l'Église, eut lieu au IV[e] siècle, a été reporté dans la légende orientale au I[er] siècle. Cette hypothèse est très vraisemblable, mais le nom de Protonice appelle une explication pour laquelle les critiques manquent d'accord. Ce nom a en syriaque les trois formes suivantes : ܦܪܘܛܘܢܝܩܝ, ܦܛܪܘܢܝܩܝ et ܦܪܘܛܢܝܩܐ. M. Nœldeke y voit une allusion à l'ἐν τούτῳ νίκα du Labarum de Constantin ; d'autres critiques (MM. Zahn et Nestle) cherchent un mot composé. *Πετρονίκη* « la victoire de Pierre », ou (M. Tixeront) *πρωτονίκη* « la première victoire », c'est-à-dire la première Invention. Quoi qu'il en soit, le mot est grec et nous devons conclure que le document a été composé en grec et en Palestine, avant de passer en Mésopotamie sous sa forme syriaque.

On concilia plus tard cette première Invention de la Croix avec la seconde en racontant que, après l'expédition de Trajan en Orient, la vraie Croix était retombée entre les mains des Juifs, qui l'avaient enterrée de nouveau avec les croix des larrons.

Il existe plusieurs recensions syriaques de l'Invention de la Croix qui suivent soit la tradition orientale, soit la tradition occidentale [1].

La *Doctrine d'Addai* ajoute à ces documents apocryphes : 1° une lettre d'Abgar au roi de Perse, Narsai,

1. M. Nestle a réuni les divers textes syriaques dans un opuscule intitulé *De sancta cruce*, Berlin, 1889. Le P. Bedjan a publié le deuxième récit de l'Invention de la Croix dans son premier volume des *Acta martyrum et sanctorum* ; et le premier récit dans le troisième volume de la même collection. *Cf.* Ryssel, *Archiv f. das Studium der n. Sprachen und Litter.*, t. XCIII, 1894, p. 1-22 (trad. allemande) ; *Theol. Zeitschr. aus der Schweiz*, 1896, 60-63 ; *Zeitschr. f. Kirchengeschichte*, XV, 222 ; Nestle, *Byzantinische Zeitschr.*, 1895, IV, 319-345 ; Pizzi, *Due Legende siriche intorno all'invenzione della Cruce*, dans *Giornale arcadico*, II, 346.

dans laquelle il fait connaître à celui-ci les actes de la mission de l'apôtre Addai ; 2° deux lettres de la correspondance entre le roi Abgar et l'empereur Tibère. Abgar mande à l'empereur que les Juifs ont commis un crime en crucifiant le Christ qu'ils auraient dû adorer. Tibère répond que la guerre contre les Espagnols l'a empêché de s'occuper de cette affaire. La guerre terminée, Tibère fait mettre à mort quelques-uns des chefs des Juifs de la Palestine. Abgar en reçoit la nouvelle et s'en réjouit. Dans la lettre de Tibère, l'éparque de Syrie porte le nom d'Olbinus au lieu de Sabinus qui est le nom indiqué au commencement de la *Doctrine*. Cette variante s'explique par l'écriture grecque, ainsi que l'a remarqué Gutschmid[1] : CABINOC a pu devenir facilement OΛBINOC. Cette légende procède donc d'un document grec. D'un autre côté, la mention de la guerre d'Espagne rappelle le récit précédent sur l'Invention de la Croix, dans lequel il est également question de la guerre contre les Espagnols. Il est donc probable que les deux légendes de la *Doctrine* ont été tirées du même document grec, composé en Palestine au commencement du IV[e] siècle. La *Doctrine* a conservé l'ordre dans lequel les deux légendes se suivaient dans l'original grec ; et ainsi s'explique la place étrange que la légende de l'Invention de la Croix occupe dans la *Doctrine*, au milieu du sermon de l'apôtre.

La recension syriaque du *Transitus Mariæ* donne de la lettre d'Abgar à Tibère une rédaction différente et beaucoup plus concise. Lipsius tenait le texte du *Transitus* pour le plus ancien. MM. Matthes et Tixe-

1. *Untersuchungen über die Geschichte des Kœnigreichs Osrhoene*, Saint-Pétersbourg, 1887, p. 13.

ront, pour des raisons peu probantes, admettent l'hypothèse contraire [1].

La *Lettre de Jacques, évêque de Jérusalem, adressée à Quadratus en Italie*, demande à celui-ci de lui faire savoir la décision prise par Tibère au sujet des Juifs qui ont crucifié le Christ [2].

La *Doctrine* ne s'arrête pas à la mort de l'apôtre Addai, comme on l'attendrait du titre, mais elle ajoute les actes d'Aggai, le successeur de l'apôtre dans l'administration de l'Église d'Édesse. Après la mort d'Abgar, Édesse a pour roi un des fils de celui-ci. Le nouveau prince, qui était demeuré païen, fait mettre à mort Aggai et lui fait briser les jambes. Ce prince doit être Sévère Abgar, le fils et le successeur d'Abgar IX, qui, selon Dion Cassius, se montra d'une cruauté insigne envers les habitants d'Édesse sous prétexte d'introduire dans la ville les mœurs romaines. Son père lui avait donné le nom de Sévère en l'honneur de l'empereur Septime Sévère. Cette conjecture est confirmée par un fragment syriaque publié par Cureton [3], ainsi conçu : « Addai évangélisa Édesse et la Mésopotamie. Il était de Panéas et vivait au temps du roi Abgar. Comme il se trouvait en Sophène, Sévère, fils d'Abgar, le fit tuer près de la citadelle d'Aghel, ainsi qu'un jeune homme, son disciple. » Gutschmid l'a déjà remarqué [4], ce texte dénote une source arménienne. L'É-

1. Lipsius, *Die Edessenische Abgarsage*, p. 36, et *Die apocr. Apostelgeschichten*, II, 2e partie, p. 192 ; Matthes, *Die Edess. Abgarsage auf ihre Fortbildung untersucht*, p. 52 ; Tixeront, *Les Origines de l'Église d'Édesse*, p. 73.

2. Publiée par Ignatius Ephraem II Rahmani dans *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, chap. i. Il existe de cette lettre une version arménienne qui a été éditée par le P. Daschian.

3. *Anc. syr. documents*, p. 110, n° IV.

4. *Untersuch. ueber die Geschichte des Kœnigreichs Osrhoene*, p. 16. Salomon de Bassora, dans son *Livre de l'abeille*, éd. Budge, Oxford,

glise arménienne fait remonter ses origines aux Apôtres et confond Addai avec son successeur Aggai ; elle fait mourir en Arménie le missionnaire qui avait évangélisé cette province. C'est une légende, mais une légende basée sur un fait historique.

La *Doctrine d'Addai* se termine par le récit suivant : « Aggai, ayant expiré aussitôt après avoir eu les jambes brisées, n'eut pas le temps d'imposer les mains à Palout. Palout se rendit à Antioche et reçut l'imposition des mains de Sérapion, évêque de cette ville. Sérapion avait reçu l'imposition des mains de Zéphyrin, évêque de Rome, qui lui-même avait été consacré par Simon Pierre. Celui-ci avait été désigné par Notre-Seigneur, et fut évêque de Rome pendant vingt-cinq ans, au temps de César qui régna treize années. »

Ce récit renferme des anachronismes évidents : Sérapion fut évêque d'Antioche de 190 à 210, et Zéphyrin fut évêque de Rome de 198 ou 199 à 217. Les treize années du règne de César sont inexactes, si l'on entend Auguste qui régna quarante-cinq ans ; mais elles conviennent à Septime Sévère qui mourut en 211, si l'on compte les années de son règne à partir de la mort de son compétiteur Albinus. Ces anachronismes montrent que la légende s'est développée de faits historiques. Ces faits sont les suivants : Addai, originaire de la Palestine, évangélise la Mésopotamie vers le milieu du IIe siècle de notre ère. Il fonde à Édesse la première église, qu'il administre jusqu'à sa mort. Il a pour successeur dans ces fonctions Aggai, auquel succède Palout à la fin du IIe siècle.

1886, p. 123, reproduit ce fragment, mais avec la variante de *Hérode*, ܗܪܘܕܣ, au lieu de *Sévère*, ܣܘܝܪܘܣ, confusion à laquel se prête l'écriture syriaque ; mais cette confusion était intentionnelle, le nom d'Hérode répondant mieux à l'époque fixée par la légende (Ier siècle).

Vient ensuite la clausule des actes officiels : « Comme c'est l'usage dans le royaume d'Abgar et dans tous les royaumes, tout ce qui était dit devant le roi était écrit et déposé dans les archives. Ainsi Laboubna, fils de Sennak, fils d'Abdschadar, le scribe du roi, a écrit ces actes d'Addai, l'apôtre, depuis le commencement jusqu'à la fin. Hannan, le secrétaire-archiviste du roi, y a apposé son témoignage et l'a déposé dans les archives des actes royaux, où sont conservés avec soin et sans omission les décrets, les lois et les contrats de vente. » Cette clausule se trouvait également dans le texte syriaque qu'Eusèbe avait sous les yeux, et c'est à elle que fait allusion l'éminent historien quand il dit que le document a été tiré pour lui des archives d'Édesse.

A la légende d'Abgar se rattache par quelques points la légende des trente deniers de Judas, qui, d'un autre côté, appartient à la littérature des *Livres des jubilés*[1]. Les deniers remis à Judas, pour prix de sa trahison, avaient été frappés par Tareh qui les avait donnés à son fils Abraham ; des mains d'Abraham, ils avaient passé en la possession d'Isaac, puis des Pharaons d'Égypte et de la reine de Saba, laquelle les avait laissés à Salomon. Nabuchodonosor s'en était emparé après la prise de Jérusalem et en avait fait don aux rois Mages. Ceux-ci, pendant leur voyage à Bethléem, égarèrent les deniers au bord d'une fontaine près d'Édesse. Des marchands les trouvèrent et s'en servirent pour acheter à des pâtres la tunique sans couture qu'un ange avait apportée à ceux-ci. Le roi d'Édesse, Abgar, ayant eu connaissance de ces faits, se fit livrer la tunique et les deniers, et il les envoya à Jésus en

1. Cette légende se trouve dans *Prætermissorum libri duo*, éd. Lagarde, Gœttingue, 1879, p. 94, et dans le *Livre de l'abeille*, éd. Budge p. 107-108 (trad., p. 95-96).

reconnaissance de la guérison que Notre-Seigneur lui avait procurée. Jésus garde pour lui la tunique et fait porter au temple les deniers qui devaient acheter le traître.

La *Doctrine d'Addai* a fourni à Jacques de Saroug le sujet d'un de ses cantiques[1]. Cet apocryphe ne demeura pas localisé dans Édesse, mais se répandit en Occident et en Orient. Nous le retrouvons, avec de nouveaux développements, en Arménie, en Perse, en Babylonie. Nous nous bornerons à parler ici des documents syriaques qui se rattachent à cet apocryphe et en continuent la tradition dans les pays orientaux.

Le principal de ces documents, les *Actes de Mar Mari* (saint Maris)[2], concerne l'évangélisation de l'Assyrie, de la Babylonie et de la Perse. Cet apocryphe représente la tradition nestorienne ; il a pour objet de faire remonter aux Apôtres la fondation de l'église de Koké, près de Ctésiphon, où était le siège des patriarches de l'Orient. Mari n'est pas connu des Syriens occidentaux qui n'en parlent pas jusqu'à Barhebræus. Celui-ci rapporte les Actes de Mari au commencement de la seconde partie de sa chronique ecclésiastique, à la suite des Actes d'Addai et d'Aggai ; il a emprunté son récit aux livres nestoriens, probablement au *Livre de la tour* de Mari, fils de Salomon.

La rédaction de ces Actes n'est pas antérieure au VIe siècle. On n'y surprend aucun souvenir précis des temps païens ; les populations que l'apôtre convertit

1. Un extrait de ce cantique a été publié par Cureton, *Anc. syr. documents*, p. 107 ; à la suite, p. 108-110, divers extraits relatifs à Abgar et Addai.

2. *Acta sancti Maris syriace sive aramaice*, éd. Abbeloos, Bruxelles, 1885, avec une traduction latine ; réédités dans le Ier vol. des *Acta martyrum et sanctorum* du P. Bedjan, Paris, 1890 : traduction allemande par Richard Raabe, *Die Geschichte des Dom Mari*, Leipzig, 1893.

adorent des démons habitant des arbres ou des pierres, c'est à peine s'il est fait allusion au culte des astres en Babylonie ou au culte du feu en Perse. Les miracles que l'apôtre accomplit n'ont aucun cachet original : ce sont des arrangements de miracles connus par ailleurs, notamment par le livre de Daniel.

Les *Actes de Mari* sont précédés d'une introduction dans laquelle sont mentionnés : le groupe de bronze de Panéas, représentant le Seigneur et la femme hémorrhoïsse d'après Eusèbe ; la correspondance d'Abgar et de Jésus, le portrait du Seigneur, la guérison d'Abgar et la conversion des habitants d'Édesse par l'apôtre Addai, d'après la *Doctrine d'Addai*. Après cette introduction, l'auteur aborde son sujet. Mari, un des disciples d'Addai, est désigné par son maître pour l'évangélisation de l'Orient. Ce missionnaire quitte Édesse avec les disciples Philippe, Malkjésu et Adda ; il se rend à Arzoun sur la frontière de l'Arménie, et envoie Philippe à Gozarte (ou Kardou) ; puis il descend vers le sud, convertit l'Assyrie, les provinces du grand et du petit Zab, la Garamée, et arrive en Babylonie. Les habitants de Séleucie sont adonnés aux débauches et à l'ivrognerie, et l'apôtre n'a d'action sur eux qu'en prenant part à leurs orgies[1]. Mari est mieux reçu à Ctésiphon, grâce à la nouvelle des cures qu'il a faites à Séleucie ; le roi Artaban l'envoie à Dorkoni, auprès de sa sœur malade ; celle-ci, après sa guérison, construit, sur la demande du saint, les églises de Dorkoni et de Koké, qui sont appelées à un grand renom. Kaschkar (le siège d'un des principaux évêchés nestoriens) reçoit

1. Franz Cumont, *Note sur un passage des Actes de saint Mari* dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, t. XXXVI, 6e livraison, voit dans ces festins de Séleucie une institution analogue aux *gérousies* ou collèges de vieillards établis dans certaines cités grecques d'Asie.

sans résister la bonne parole, mais la Mésène (occupée en partie par les Mandéens) demeure sourde aux sermons de l'apôtre. Celui-ci va prêcher en Susiane et pénètre dans l'intérieur du pays jusqu'aux frontières de l'Inde que l'apôtre Thomas évangélise. De retour en Babylonie, Mari visite ses églises et ses disciples, et il proclame que le directeur de l'église de Koké aura la préséance sur tous les évêques de l'Orient, parce que cette église fut fondée la première de toutes. Il mande à Dorkoni son disciple Papa, et, en présence du clergé. il le nomme son successeur. L'apôtre Mari quitte ensuite ce monde pour la vie éternelle et son corps est déposé dans l'église de Dorkoni.

Papa, qui est désigné dans ces Actes comme le successeur de Mari, fut élu primat d'Orient en 266 [1]. Cette date est trop basse pour que Mari ait été le disciple d'Addai, même dans l'hypothèse admise par la critique qu'Addai aurait vécu dans la deuxième moitié du IIe siècle, car il y aurait un intervalle de cent ans jusqu'en 266. Suivant le *Livre de la tour* [2], Mari serait mort en l'an 82. La lacune entre Mari et Papa se trouve considérablement augmentée, puisque, entre 82 et 266, il y a une différence de 184 ans ; cette lacune est comblée dans le *Livre de la tour* et dans la chronique de Barhebræus, au moyen de cinq patriarches intermédiaires, dont l'historicité peut être mise en doute. Si l'on accepte comme exacte la mention de Papa, successeur de Mari, l'apôtre de la Mésopotamie orientale et de la Babylonie aurait vécu vers le milieu du IIIe siècle.

Suivant une autre tradition, recueillie par la *Doctrine*

1. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 27.
2. Gismondi, *Maris, Amri et Slibæ de patriarchis Nestorianorum commentaria*, pars prior, p. 5; pars altera, p. 2, Rome, 1896-1899.

des apôtres[1], le *Livre de la tour*[2], l'*Histoire de la ville de Beit-Slok*[3] et Barhebræus[4], l'évangélisation de ces contrées aurait eu lieu par l'apôtre Addai lui-même, accompagné de ses deux disciples Aggai et Mari. Le *Livre de la tour* fait même de Mari un disciple direct de Jésus-Christ, dont il aurait entendu la parole, car il se trouvait parmi les délégués qu'Abgar avait envoyés en Palestine.

Parmi les apocryphes plus récents, on a en syriaque : l'*Histoire d'Arsenius*, un roi d'Égypte que Notre-Seigneur ressuscita pour en faire un ascète chrétien[5] ; les *Lettres de Notre-Seigneur descendues du ciel* pour recommander la sanctification du dimanche[6]. C'est probablement dans un apocryphe que se trouvait la prédiction de la venue du Christ annoncée aux païens de Harran par leur prophète Bâbâ[7].

1. Cureton, *Anc. syr. documents*, p. 34.

2. Gismondi, *Maris, Amri et Slibæ, etc.*, p. 1 ; Assémani, *B. O.*, III, II, p. 18 et suiv.

3. Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten pers. Märtyrer*, Leipzig, 1880, p. 45 ; voir le texte syriaque dans Moesinger, *Monumenta syriaca*, II, p. 65, et dans Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, II, p. 512.

4. *Chron. eccl.*, II, p. 14.

5. Publié par Hall dans *Hebraica*, V, p. 81-88. Comp. Sachau, *Verzeichniss der syr. Handschriften*, Berlin, 1899, p. 201 et 373.

6. Maximilian Bittner, *Der vom Himmel gefallene Brief in seinen morgenländischen Versionen und Recenzionen* dans les *Denkschriften der Kaiserl. Akademie der Wissensch. in Wien, philosophisch-historische Klasse*, LI, Vienne, 1905. M. Bittner a édité les textes grecs et orientaux de cet apocryphe ; il admet que l'original, qui était grec, ne comprenait que la première lettre, et que les lettres II et III se sont formées en Syrie. On trouvera mentionnées là les publications antérieures relatives à cette légende. Cf. R. Duval, *Journal asiatique*, janv.-févr. 1906, p. 147.

7, Ignatius Ephræm II Rahmani, *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, chap. xi. Cf. Noeldeke, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, LVIII. 1904, p. 495.

IX

LES ACTES DES MARTYRS ET DES SAINTS.

Ces Actes sont, dans la littérature syriaque, comme dans les autres littératures chrétiennes, l'objet de nombreux écrits qui s'étendent sur une longue période d'années. Les premiers en date nous ont conservé les noms des confesseurs qui subirent le martyre pendant les persécutions contre les chrétiens. Ces persécutions se divisent en deux groupes distincts : les premières furent exercées dans l'empire oriental des Romains, les secondes eurent pour théâtre l'empire perse sous la dynastie des Sassanides. Les Actes syriaques sur les persécutions des Romains sont limités à la Mésopotamie occidentale, le grec étant la langue littéraire de la Syrie cis-euphratique à cette époque-là.

§ 1. — Les Actes des Martyrs de la Mésopotamie occidentale.

Le recueil de ces Actes est peu volumineux ; il comprend le récit des martyres de Scharbēl, de Barsamia, de Gouria et Schamona, et de Habib, qui eurent lieu à Édesse à différentes époques. Cette ville était le siège du gouvernement de la Mésopotamie romaine et sou-

mise à l'action directe du gouverneur civil et militaire; elle était, de plus, la métropole des chrétiens de cette province; là plus qu'ailleurs, ces chrétiens étaient exposés aux persécutions. Cependant les poursuites ne furent pas nombreuses. L'auteur des Actes de Habib prétend que « beaucoup de chrétiens furent poursuivis, mais qu'ils confessaient ouvertement leur foi, sans crainte des persécutions parce que les persécutés étaient plus nombreux que les persécuteurs[1] ». Ces paroles sont plutôt d'un apologiste que d'un historien.

Les Actes de Scharbēl et de Barsamia peuvent être analysés en quelques lignes. La quinzième année de Trajan, laquelle, suivant les synchronismes indiqués dans ces Actes, répond à la troisième année du règne d'Abgar VII d'Édesse et à l'année 416 de l'ère des Séleucides (105 de J.-C.), cette année-là, l'empereur ordonne de faire des sacrifices aux dieux et de punir de mort quiconque refusera de prendre part à ces sacrifices. Les ordres de l'empereur parviennent à Édesse pendant la fête de *nisân* (avril), que présidait le grand-prêtre Scharbēl et à laquelle assistait le roi Abgar. Barsamia, l'évêque d'Édesse, convertit en secret à la religion chrétienne le grand-prêtre qui se refuse à immoler aux faux dieux, et cette conversion entraîne celle des grands de la ville. Le gouverneur romain, Lysanias, après avoir en vain cherché à ramener Scharbel à ses premiers sentiments, lui applique la torture et le fait mettre en prison. C'est seulement le deux *iloul* (septembre) suivant que Scharbēl est supplicié avec sa sœur Babai.

1. CURETON, *Anc. syr. documents*, p. 73. C'est dans cet ouvrage, p. 41 et suiv., qu'ont été publiés, avec une traduction anglaise, les Actes de Scharbēl, de Barsamia et de Habib, que M. BEDJAN a réédités dans le premier volume de ses *Acta martyrum et sanctorum*, Paris, 1890.

Les Actes de Barsamia donnent les mêmes synchronismes que les Actes de Scharbēl, moins l'année d'Abgar VII, et ils mentionnent en plus le consulat de Commode et de Cerialis. Le cinq *iloul*, Barsamia est dénoncé au gouverneur Lysanias comme étant l'auteur de la conversion de Scharbēl. Cet évêque est envoyé en prison. Après de longs jours, il est ramené devant le juge, et il subit les premières tortures, lorsque arrivent à Édesse « les lettres d'Alusis, le grand hyparque (*ὕπαρχος*), le père des empereurs », qui mettent fin à la persécution.

Les clausules ajoutées à la fin des Actes de Scharbēl et des Actes de Barsamia prouvent par les anachronismes qu'ils renferment que ces Actes appartiennent au même cycle légendaire que la *Doctrine d'Addai*, analysée sous le n° précédent. Les grands d'Édesse qui se convertissent au christianisme portent les mêmes noms dans ces documents. La persécution ne peut remonter à Trajan, car sa conquête d'Édesse ne fut que passagère. Ces Actes sont postérieurs au concile de Nicée, auquel ils font des allusions évidentes.

Les Actes de Gouria et Schamona [1], rédigés par Théophile, indiquent pour la passion de ces confesseurs des dates, qui ne concordent pas toutes entre elles : l'an 618 des Séleucides ; la 14e année du règne de Dioclétien, qui a régné 19 ans, et la 8e année de

1. Le texte syriaque a été retrouvé par M. Rahmani dans un ms. de Jérusalem : Ignatius Ephræm II Rahmani, *Acta sanctorum confessorum Guriæ et Schamonæ, adjecta latina versione*, Rome, 1899. La version arménienne a été publiée par Galoust Mkertchian dans le journal *Ararat*, août 1896, et traduite en anglais par Conybeare dans le journal *The Guardian*, 10 février 1897. Cf. la version grecque dans la *Patrol. gr.* de Migne, t. CXVI, p. 145, à la suite des Actes de Scharbel et de Barsamia ; et la version latine dans Surius, *De probatis sanctorum vitis*, 15 nov., p. 339 et 345 ; dans les Bollandistes, 15 nov. ; dans Cureton, *Anc. syr. documents*, p. 113.

son consulat; la 6e année de Musionus (le gouverneur d'Édesse), Aba et Abgar fils de Zeora étant stratèges, et Kouné étant évêque d'Édesse[1]. Gouria, qui s'était consacré à la vie religieuse, et son ami Schamona, sont cités, comme fervents chrétiens, devant le juge de la province qui les fait mettre en prison avec beaucoup d'autres chrétiens. Musionus, le gouverneur d'Édesse, les sollicite en vain d'obéir aux ordres de l'empereur et de sacrifier à Jupiter; sur leur refus, il leur fait subir des tortures et les met à mort le 15 décembre 618 (306 de J.-C.). Théophile, y est-il dit, écrivit les Actes de Gouria et de Schamona cinq jours après leur mort.

Le martyre de Habib est fixé, dans les Actes rédigés également par Théophile, à l'année 620 des Séleucides (309 de J.-C.), sous le consulat de Licinius et de Constantin, Julius et Barak étant stratèges, Kouné étant évêque d'Édesse. Habib est dénoncé et poursuivi à cause de la propagande active qu'il fait dans la campagne d'Édesse en faveur de la religion chrétienne. C'est le deux *iloul* (septembre) que ce confesseur subit le supplice du bûcher. Aussitôt après, ajoutent les Actes, la nouvelle de la marche de Constantin contre Licinius détourne les esprits de la persécution contre les églises, qui retrouvent un peu de repos. La clausule relative à la rédaction des Actes est ainsi conçue : « Moi, Théophile, qui étais païen de naissance et qui ai confessé ensuite le Christ, je me suis empressé de prendre copie des Actes de Habib, comme j'avais écrit autrefois les Actes des martyrs Gouria et Schamona, ses compagnons. Il les avait félicités du supplice du glaive qu'ils reçurent, il les imita par le supplice du bûcher. Si j'ai mentionné

1. Baumstark, *Oriens christianus*, 1901, p. 192, croit que la date exacte du martyre de Gouria et Schamona est l'an 306 de notre ère.

l'année, le mois et le jour du martyre de ces confesseurs, ce n'est pas pour ceux qui, comme moi, en ont été témoins, mais c'est afin que ceux qui viendront plus tard, sachent à quelle époque vécurent ces confesseurs et quels sont aussi les Actes des anciens martyrs au temps de Dioclétien et des autres empereurs, etc. »

Les Actes de Scharbēl, de Barsamia, de Gouria et Schamona, de Habib, forment un ensemble provenant de la même fabrique. Le martyre de Habib est une sorte d'appendice aux Actes de Gouria et de Schamona, comme la confession de Barsamia est rattachée aux Actes de Scharbēl. Les dates et les noms si précis qui s'y trouvent ont pour but de donner une apparence de vérité trompeuse. La rédaction est attribuée à des témoins oculaires qui l'ont faite d'après les archives d'Édesse.

Les quatre légendes, reliées les unes aux autres, ont sans doute un seul auteur ou un auteur particulier pour chaque groupe. Dans le dernier cas, le second auteur aurait imité d'une manière extraordinaire son prédécesseur pour le récit et le style. Les Actes du temps de Dioclétien seraient antérieurs aux Actes du temps de Trajan, qui les auraient suivis de près. Cette littérature ne remonte pas plus haut que 360 de notre ère; elle peut descendre à une trentaine d'années plus bas. Elle renferme peu de données historiques : la mort de Gouria et Schamona et celle de Habib peuvent être fixées au temps de Dioclétien[1].

1. Les conclusions que nous avons résumées dans les deux paragraphes précédents, ont été tirées de l'article de M. Noeldeke, *Ueber einige Edessenische Martyrerakten* dans *Strassburger Festschrift zur XLVI Versammlung deutscher Philologen*, Strasbourg, 1901, p. 13-22. Cf. Lipsius, *Die Edessenische Abgarsage*, Brunswick, 1880, p. 51; et le petit martyrologe publié par Wright d'après un ms. syriaque de 411 dans le *Journal of sacred literature*, oct. 1865 et janv. 1866.

Ces Actes nous montrent tout l'attirail de l'administration romaine, si savamment organisée, transporté en Mésopotamie avec les termes techniques de la langue juridique et officielle. De là le grand nombre des mots grecs et latins que contiennent ces Actes, et dont quelques-uns demeurèrent dans la langue courante. Ce serait une erreur de croire, en se fondant sur ces mots, que ces documents ont été écrits primitivement en grec; ils sont syriaques et ont été rédigés à Édesse. On en trouve trace dans la littérature postérieure. Saint Éphrem mentionne, dans une homélie [1], Gouria, Schamona et Habib. Jacques de Saroug a composé des homélies sur Scharbel, Gouria et Schamona, et Habib [2].

La ville de Samosate fut aussi le théâtre de persécutions religieuses. On rapporte à la troisième année de Maximin (308) le supplice de plusieurs chrétiens de cette ville, à l'occasion de sacrifices offerts dans le temple de la Fortune. Hipparchus et Philotheus s'abstiennent d'assister à ces sacrifices ; ils convertissent en outre leurs amis, de nobles patriciens : Jacob, Paragrus, Habib, Romanus, Lulianus. Ils sont tous arrêtés, torturés et finalement crucifiés. Les Actes de ces martyrs ont été rédigés probablement par des témoins oculaires; ils renferment une intéressante description de la ville de Samosate. Ev. Assémani, qui les a publiés (*Acta Mart.*, II, 123-147), rapportait cette persécution à Maximien, mais M. Schulthess croit, avec plus de

1. *S. Ephræmi carmina nisibena*, éd. Bickell, Leipzig, 1866, p. 53.
2. L'homélie sur Scharbel a été publiée par Moesinger dans le deuxième vol. des *Monumenta syriaca*, p. 52-63; les homélies sur Gouria et Schamouna, et sur Habib, ont été éditées par Cureton, *Anc. syr. documents*, et réimprimées par le P. Bedjan dans le premier vol. des *Acta martyrum et sanctorum*.

raison, qu'il s'agit de Maximin Galère qui sévit cruellement contre les chrétiens [1].

Nous mentionnons ici l'*Histoire de saint Azazaïl*, le fils d'un noble de Samosate, qui fut conduit à Rome où il subit le martyre sous Maximien Hercule en 304. Cette histoire légendaire est une imitation des Actes grecs de S. Pancrace, comme l'a reconnu M. Macler qui a publié le texte syriaque avec une traduction française [2].

§ 2. — Les Actes des Martyrs de la Perse.

L'ère des persécutions était à peine close en Occident, qu'elle s'ouvrait en Orient contre les chrétiens de l'empire perse. Les premières persécutions datent de Sapor II, qui régna soixante-dix ans, de l'an 309 à l'an 379; elles n'eurent pas un caractère général ni une durée déterminée comme en Occident; fomentées par les Mages, elles furent ordonnées par les rois perses qui connaissaient les sympathies de leurs sujets chrétiens pour les ennemis séculaires, les Romains. Même après l'*édit contre l'Église*, promulgué par Sapor la neuvième année de son règne, les persécutions demeurèrent localisées dans quelques provinces de l'empire.

Les Actes syriaques des martyrs de la Perse renferment de précieuses données pour l'histoire et la géographie de la Perse à l'époque des Sassanides [3]. Les premiers de ces actes relatent le martyre de deux frères, Adourparwa et Mihrnarsé, et de leur sœur Mahdoukt, qui eut lieu dans la montagne de Bérain. aux environs de Beit-Slok (aujourd'hui Kerkouk), la capitale du Beit-

1. *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, t. LI, p. 379, note 2.
2. Macler, *Histoire de saint Azazaïl*, Paris, 1902.
3. Voir sur ce sujet G. Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten persicher Märtyrer*, Leipzig, 1880.

Garmai, l'an 9 de Sapor II, en 318 de notre ère. Ces Actes ont été rédigés par Rabban Gabriel, un moine du couvent de Beit-Abé, qui vivait dans la seconde moitié du VII[e] siècle [1]; ils rapportent de nombreuses légendes qui recouvrent la tradition primitive [2].

La dix-huitième année de Sapor, en 327, eut lieu le martyre de Zebina, Lazare, Marout, Narsai, Élia, Mahri, Habib, Saba, Schembaiteh, Yonan et Berikjésu. Suivant les auteurs grecs et latins, ces confesseurs auraient subi le supplice, non pas la dix-huitième année de Sapor, mais la trente-unième année de ce roi, après la promulgation de l'édit contre l'Église. On doit, semble-t-il, s'en tenir à la date indiquée par les Actes syriaques; l'autre date a été inspirée par une confusion qui s'est établie plus tard, lorsqu'on a cru que toutes les persécutions en Perse étaient postérieures à cet édit. Ces Actes ont pour auteur Isaïe d'Arzoun, fils de Hadabou, un des chevaliers du roi du pays, témoin oculaire des faits [3]. La scène est l'Arzanène, la frontière des deux empires rivaux; cette province n'est pas nommée, mais son indication résulte du contexte.

Les Actes de Sapor, évêque de Nicator, d'Isaac, évêque de Beit-Slok, de Mané, d'Abraham et de Simon nous ramènent dans le Beit-Garmai [4]. Le supplice de

1. Voir Thomas de Marga, éd. Budge, Londres, 1893, t. II, p. 213.

2. M. Hoffmann a donné une analyse de ces Actes dans son livre cité ci-dessus; M. Bedjan a publié le texte syriaque au commencement du II[e] vol. des *Acta mart. et sanctorum;* selon l'éditeur, *d'après un ms. de Berlin et des ms. du Vatican.* Ces ms. du Vatican ne sont rien autre que le ms. XVIII du Musée Borgia (aujourd'hui au Vatican), dont M. Khayyath a donné des extraits, *Syri Orientales*, Rome, 1870, p. 164 et 165.

3. Les Actes syriaques ont été publiés par Évode Assémani dans le premier vol. des *Acta sanctorum martyrum*, Rome, 1748, et par le P. Bedjan, d'après Assémani et un ms. de Mossoul, dans le second vol. des *Acta mart. et sanctorum*, Paris, 1891, p. 39.

4. Ces Actes ont été publiés par Assémani et par Bedjan, dans les recueils cités ci-dessus.

ces confesseurs est fixé à la trentième année de Sapor, correspondant à l'année 339 de notre ère. La rédaction syriaque que nous possédons, semble être sortie d'Édesse ; on y lit, en effet, que les martyrs reposent maintenant à Édesse, dans le nouveau martyrium, à l'intérieur de la ville. Mais elle est certainement basée sur des documents anciens ; les chrétiens y sont désignés sous le nom de *Nazaréens,* comme on les nommait autrefois en Perse. Cependant, en comparant l'*Histoire de la ville de Beit-Slok*[1], on trouve de graves contradictions. Dans cette histoire, l'évêque Isaac, qui subit le martyre, est le prédécesseur de Yohannan, qui assista au concile des 318 évêques, c'est-à-dire au concile de Nicée, en 325 ; d'un autre côté, Mané, Abraham et Simon furent confesseurs, non pas sous Sapor II, mais sous Yazdegerd II, la huitième année de ce roi qui correspond à 407 de notre ère. L'*Histoire* donne, pour l'époque des martyrs, des détails précis, puisés à des sources anciennes. L'auteur des Actes syriaques, s'il a écrit à Édesse après le transfert dans cette ville des reliques des saints, aura confondu les dates des événements. L'anachronisme qui fait de l'évêque Isaac un contemporain de Mané, Abraham et Simon, s'explique parce qu'il y eut un prêtre Isaac qui fut supplicié avec ces martyrs, et parce que l'exécution eut lieu dans le même endroit, dans la ville de Kénar du district de Nicator.

L'*Histoire de Beit-Slok* nous fait connaître d'autres martyrs de cette ville. C'est d'abord l'évêque Mana, le prédécesseur d'Isaac, qui fut persécuté à l'instigation des Manichéens et mis à mort avec les chrétiens de la ville. L'église fut détruite et la persécution atteignit même les religieuses qui reçurent le supplice hors de

1. Mœsinger, *Monum. syriaca,* II, p. 66 ; Hoffmann, *Auszüge*, p. 48 ; Bedjan, *Acta mart. et sanct.*, II, p. 515.

la ville, à un endroit appelé Hora. Cette histoire ne donne pas les noms des saintes femmes, mais ces noms ont été conservés par un autre document syriaque [1] : elles s'appelaient : Tékla, Danak, Taton, Mama, Mezakia et Anna. Les autres persécutions mentionnées par cette histoire eurent lieu au siècle suivant ; nous les laisserons momentanément de côté, pour continuer la série des documents du IVe siècle.

La grande persécution de Sapor qui dura, avec de courtes interruptions, trente-neuf ans, de 340 à 379, ne commença effectivement qu'une année après la promulgation de l'édit de 340 contre les chrétiens [2]. Le récit de cette persécution a été attribué [3] à Marouta, évêque de Maipherkat, qui vivait à la fin du IVe siècle et au commencement du Ve. Cet évêque avait une grande culture littéraire et était un médecin distingué. Il fut envoyé, à deux reprises différentes, comme ambassadeur auprès de Yezdegerd Ier, par Arcadius et Théodose II ; et grâce à lui, la paix fut rendue à l'Église par le roi de Perse [4]. Si l'on peut douter que Marouta soit l'auteur du recueil des persécutions de Sapor, il est encore moins vraisemblable qu'il ait écrit l'histoire des martyrs de la persécution de Bahram V et de Yazdegerd II ; ce dernier avait été vraisemblablement précédé dans la tombe par l'évêque de Maipherkat.

1. Évode Assémani, *Acta s. martyrum*, I, p. 100 ; Bedjan, *Acta mart. et sanct.*, II, p. 288.

2. Noeldeke, *Geschichte der Perser... aus Tabari*, Leide, 1879, p. 411.

3. Cf. J. Labourt qui exprime des doutes sur l'exactitude de cette attribution, *Le christianisme dans l'empire perse*, dans cette collection des *Anciennes littératures chrétiennes*, Paris, 1904, p. 52. Le texte syriaque a été traduit en allemand par Zingerle, *Echte Acten der heil. Märtyrer*, Innsbruck, 1836. Cf. Kmosko, *Oriens christianus*, 1903, p. 385.

4. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 45. Une homélie pour le *Dimanche nouveau*, mise sous le nom de Marouta, est probablement de Marouta de Maipherkat, d'après M. Kmosko qui l'a publiée dans *Oriens christianus*, 1903, p. 384-415.

Suivant une notice d'Amr [1], Ahai, qui fut patriarche en 418, serait également l'auteur d'une histoire de la persécution de Sapor, mais nous ignorons si quelque partie de cette histoire s'est conservée, ou si toutes les vies des martyrs sont de la plume de Marouta.

En tête du recueil mis sous le nom de Marouta, on lit deux homélies sur les martyrs de la Perse, qui comptent parmi les meilleurs morceaux de la littérature apologétique [2].

C'est le patriarche Siméon bar Sabbâé qui inaugura la série des martyrs, la trente-deuxième année de Sapor, en l'an 341 [3]. Les poursuites furent motivées par le refus du patriarche de percevoir le double impôt de capitation que le roi avait édicté contre les chrétiens, à l'instigation des Juifs qui jouissaient de la faveur de la reine mère. L'auteur du récit se fait l'écho d'une accusation contre les Juifs, que l'on trouve répétée dans différents Actes des martyrs de la Perse, mais qui peut n'être pas fondée. Quant à la reine mère, qui s'appelait Éphra Hormiz, elle était en effet favorable

1. Éd. GISMONDI, p. 26; comp. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. II, p. 369.

2. Ces deux homélies se trouvent dans BEDJAN, *Acta mart.*, II. p. 57 et suiv.: l'édition d'ASSÉMANI ne renferme que la plus courte.

3. A cette époque Siméon était patriarche depuis treize ans suivant BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, II, p. 35; depuis dix-huit ans suivant Mari et Amr, éd. GISMONDI, *pars prior*, p. 18; *pars altera*, p. 19. Amr fixe à tort la mort de Siméon à l'année 655 des Séleucides, ou 344 de notre ère. Siméon écrivit, suivant le catalogue d'Ébedjésu, des lettres qui ne nous sont pas parvenues. Une de ses hymnes a été publiée par OVERBECK, *S. Ephræmi... opera selecta*, Oxford, 1865, p. 424. Il existe à Berlin, *Coll. Sachau*, n° 108, un ms. contenant le *Livre des Pères*, attribué à Siméon bar Sabbâé, mais ce livre est un traité des hiérarchies céleste et ecclésiastique qui a peut-être été écrit au XII[e] siècle par Siméon de Schanklava suivant Dom PARISOT, *La science catholique*, mai et juin 1890. Cf. *Catal. Sachau*, p. 360; *Catal. des ms. syr.* de Cambridge, p. 1099. Un extrait du *Livre des Pères* se trouve dans la chrestomathie intitulée *Le petit livre des miettes*, ܟܬܒܘܢܐ ܕܦܪܬܘܬܐ. — M. MACLEAN a traduit en anglais une hymne attribuée à Siméon bar Sabbâé dans *East syrian Daily Offices*, Londres, 1894, p. 221.

aux Juifs et avait une grande influence sur le roi, son fils, comme nous le savons par le Talmud [1].

Les églises sont détruites de fond en comble et Siméon est dirigé avec quelques prêtres vers Karka de Lédan, en Susiane, où le roi résidait à ce moment-là. On conduit également devant Sapor plusieurs évêques : Gadyab et Sabina, évêques de Beit-Lapat, Yohannan, d'Hormizd-Ardaschir, Bolida, évêque de Forath, Yohannan, évêque de Karka de Maisan, ainsi que quatre-vingt-dix-sept prêtres et diacres. Ces nombreuses victimes eurent la tête tranchée [2] ; leur supplice avait été précédé, la veille (le 13 de nisan, le jeudi de la semaine sainte), de celui de Gouschtazad, le chef des eunuques du roi, qui s'était converti et avait confessé publiquement le Christ. Les chrétiens de Karka de Lédan ne furent pas inquiétés, parce que la ville, nouvellement construite, ne payait pas d'impôt. Le rédacteur déclare qu'il a écrit ces Actes d'après les récits beaucoup plus détaillés d'écrivains antérieurs.

Ces Actes sont suivis du récit de l'exécution, qui eut lieu le lendemain, de Possi, le chef des artisans, qui avait excité les confesseurs à la fermeté ; puis, du martyre de la fille de Possi, qui avait embrassé la vie religieuse ; son martyre prit place le surlendemain, jour de Pâques.

La persécution ne s'arrêta pas là, mais continua les jours suivants avec violence. Nous avons sur ce sujet le témoignage de deux documents qui diffèrent sur quelques points, mais qui concordent pour l'ensemble [3]. Suivant ces documents, le massacre des chré-

1. Voir Noeldeke, *Geschichte der Perser... aus Tabari*, Leide, 1879, p. 52 et 68, notes.

2. Suivant le *Breviarium Chaldaicum*, éd. Bedjan, Paris, 1886, t. III, p. 133, les reliques de Siméon bar Sabbâé furent déposées à Suse.

3. Publiés dans les *Acta mart.* du P. Bedjan, t. II, p. 241 et 248 ; l'édi

tiens transportés en Susiane dura sans interruption pendant dix jours, depuis le jeudi saint jusqu'au dimanche de la seconde semaine de Pâques (dimanche de *Quasimodo*). Les noms des victimes ne se sont pas conservés parce que la plupart de celles-ci étaient amenées de provinces éloignées et étaient inconnues en Susiane; on cite : Amria et Mekima, évêques de Beit-Lapat, et le prêtre Hormizd, de Schouster. La fête commémorative de ces confesseurs avait lieu durant trois jours, le vendredi et le samedi de la première semaine de Pâques, et le dimanche de la seconde semaine de Pâques.

Parmi les victimes de ces hécatombes on retrouva le corps d'Azad, l'eunuque chéri du roi, qui, entraîné par son zèle de prosélyte, avait été se placer sous le glaive des bourreaux. Le roi éprouva un profond chagrin de la mort de ce serviteur et il ordonna qu'à l'avenir on agît avec moins de précipitation. On devait au préalable inscrire les noms des chrétiens, de leurs parents, et de leur lieu d'habitation; puis procéder à un interrogatoire. Cet ordre parut le dimanche de la seconde semaine de Pâques : « Alors, ajoute le premier document, le carnage cessa, et il y eut un court répit. »

Au mois de mai suivant, on rapporte le martyre des deux sœurs de Siméon bar Sabbâé, dont l'une s'appelait Tarbo, et de leur servante; toutes trois s'étaient consacrées à la vie religieuse.

Les Actes de Tarbo et ses compagnes sont suivis de ceux de Milès, évêque de Suse, couronné le 13 no-

tion romaine ne contient que le second document. Le premier document fixe la persécution à l'an 31 de Sapor, qui est en réalité l'année de la promulgation de l'édit contre l'Église; le second document indique plus exactement l'an 32. Le second document porte, par erreur, la semaine de la Pentecôte au lieu de la semaine de Pâques.

vembre de la même année. Les Actes de Milès offrent un intérêt particulier, parce qu'ils renferment un récit ancien des dissensions qui survinrent entre le patriarche Papa et son clergé et auxquelles l'évêque de Suse prit part. Ce récit diffère sur plusieurs points de celui de Barhebræus [1].

La seconde année de la persécution de Sapor est inaugurée par le martyre de Schahdost, successeur de Siméon bar Sabbâé sur le siège patriarcal de Séleucie. Le patriarche est arrêté avec cent vingt-huit membres du clergé, prêtres, diacres, moines et religieuses. Il eut la tête tranchée, ainsi que la plupart des autres prisonniers, le 20 février 342 [2].

Barbaschemin, successeur de Schahdost, n'eut pas un sort différent. Il fut martyrisé avec des prêtres, des diacres et des moines, au nombre de dix-sept, le 9 janvier 346. Le siège patriarcal de Séleucie et Ctésiphon demeura alors vacant pendant vingt-deux ans [3].

Le recueil attribué à Marouta renferme encore des

1. *Chron. eccl.*, II, p. 29-31 : comp. Mari, éd. GISMONDI, *pars prior*, p. 8 ; Amr, *ibid.*, *pars altera*, p. 15, omet le récit de Mari. On possède sur ce sujet la correspondance de Papa (apocryphe) dans un ms. du Musée Borgia. K. VI, vol. 4 ; comparer CERSOY, *Les manuscrits orient. au Musée Borgia*, dans la *Zeitschr. für Assyriologie*, t. IX, p. 370. M. BRAUN a donné une traduction allemande de cette correspondance dans la *Zeitschr. für Kathol. Theologie*, 1894. Une lettre a été éditée par GISMONDI, *Linguæ syr. grammatica*, 2e éd., Beyrouth, 1900, p. 30 ; cf. *ibid.*, p. 127, une lettre de Jacques, évêque de Nisibe, à Papa. Suivant le catalogue d'Ébedjésu, Milès écrivit des lettres et des sermons dont il ne nous est rien parvenu. Cf. J. LABOURT, *Le christianisme dans l'empire perse*, Paris, 1904, p. 22.

2. Ses Actes ont été publiés par ÉV. ASSÉMANI et P. BEDJAN dans les collections indiquées plus haut. Amr et Barhebræus rapportent ce martyre avec quelques variantes. Cf. DELEHAYE, *Les versions grecques des Actes des martyrs persans sous Sapor II*, *Patrologia orientalis*, t. II, fasc. 4, p. 445.

3. Suivant le *Synodicon orientale* publié par J.-B. CHABOT, Paris, 1902, p. 48, l. 33 (trad., p. 292-293). Suivant les Actes de Barbaschemin, publiés par ASSÉMANI et BEDJAN, *l. c.*, environ vingt ans. Amr, Elias de Nisibe et Barhebræus ont des récits différents sur la vacance du siège patriarcal.

actes des martyrs de la Susiane et du Fars pendant les années 342 et 344. Dans le Beit-Garmai eut lieu le martyre de Narsès, évêque de Schargerd, l'ancien siège métropolitain de la province. Cet évêque fut couronné, avec son disciple Joseph, le 10 novembre 344, pendant que le roi Sapor se trouvait dans la ville de Schargerd.

A cette époque, Arbèles et l'Adiabène devinrent la principale scène des persécutions contre les chrétiens. Les persécutions y durèrent, d'une manière presque continue, de 344 à 376; elles sont relatées dans les Actes [1] : de Jean évêque d'Arbèles, martyrisé avec le prêtre Jacques le 1er novembre 344; d'Abraham, le successeur de Jean, qui eut la tête tranchée le 5 février 345; de Hanania, un laïc, qui fut martyrisé à Arbèles le 12 décembre 346 [2]; du prêtre Jacques et de la religieuse Mariam, sa sœur, qui étaient du village de Tella Schelila, mis à mort le 17 mars 347; de la religieuse Técla et de quatre autres religieuses, ses compagnes, exécutées, le 6 juin 347; de Barhadbeschaba, diacre d'Arbèles, condamné le 20 juillet 355; d'Aitallaha et de Hafsai [3], martyrisés le 16 décembre 355.

Mais l'événement qui eut le plus de retentissement dans cette persécution, ce fut la conversion et le martyre de Kardag, gouverneur militaire de l'Adiabène, en 358, la quarante-neuvième année de Sapor. Les nombreux miracles, les visions, les allusions à des faits historiques postérieurs, que renferment les Actes de Kardag, montrent que ces Actes ont été écrits long-

1. Publiés par le P. Bedjan dans le IVe vol. des *Acta mart.*, p. 128.
2. Bedjan, *ibid.*, p. 131. A Séleucie furent exécutés, le 6 avril 345, cent onze prêtres, diacres et moines, et neuf religieuses. Une dame d'Arbèles, nommée Yazdândocht, se signala dans cette circonstance par sa charité envers les prisonniers.
3. Bedjan, *Acta mart.*, t. IV, p. 193.

temps après le martyre du saint; ils sont probablement du VIe siècle [1]. Il est possible, comme on l'a supposé [2], que la conversion de Kardag n'ait pas été complètement désintéressée. Ce gouverneur, d'illustre origine, s'était révolté contre Sapor II, après avoir construit un château fort sur la colline de Malki près d'Arbèles; il comptait sans doute, en se ralliant au parti des chrétiens, sur l'appui des troupes romaines; mais, si tel était son espoir, son attente fut déçue. Le château fort fut pris et Kardag fut lapidé. Ces Actes, malgré l'interterpolation d'anecdotes hétérogènes, renferment de précieux renseignements sur la géographie de la contrée et l'état politique et social de la Perse sous les Sassanides. Le saint fut longtemps vénéré dans son pays; une église s'éleva sous son vocable au lieu où il avait subi le supplice; on y célébrait sa fête chaque année pendant trois jours, et le pélerinage qu'on institua dans ce lieu durait six jours.

Nous devons mentionner ici les Actes des martyrs Gèles, qui présentent un certain intérêt historique [3]. Les Gèles habitaient la côte sud-ouest de la mer Caspienne, dans la plaine (le Gîlân), et étaient voisins des Deilamites qui occupaient la partie montagneuse. Les Actes de ces martyrs nous apprennent que les Gèles servaient comme mercenaires dans les armées perses et qu'ils étaient chrétiens au IVe siècle. Le martyre de ces soldats eut lieu en 351, sur les bords de l'Euphrate. pendant une expédition que Sapor dirigeait sur le territoire romain. Les noms de ces confesseurs étaient :

1. Ils ont été publiés la même année, 1890, d'après des ms. différents, par M. Abbeloos, à Bruxelles, avec une traduction latine, et par M. Feige, à Kiel, avec une traduction allemande; ils ont été réimprimés par le P. Bedjan, dans le second vol. de ses *Acta mart.*, p. 442.

2. M. Noeldeke, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, t. XLIV, p. 530.

3. Ces Actes ont été publiés par le P. Bedjan, dans le IVe vol. des *Acta mart.*, p. 166; malheureusement ils sont incomplets à la fin.

Bérikjésu, Ébedjésu, Sapor, Sanatrouk, Hormizd, Hadarschapour, Halpid, Aitallaha, Mekim, etc.; deux femmes, Halmadour et Phœbé, furent aussi exécutées avec leurs enfants. Les Gèles avaient été évangélisés de bonne heure[1].

La cinquante-troisième année de Sapor II, en 362, la persécution sévit dans le Beit-Zabdé, sur la rive droite du Tigre supérieur. Cette province formait la frontière de l'empire romain et de l'empire perse. La place forte de l'endroit s'appelait Castra de Beit-Zabdé ou encore Phének. A différentes reprises, Sapor avait tenté de s'emparer du Beit-Zabdé et de Nisibe, dont la possession lui ouvrait les portes de l'Arménie et de la Mésopotamie. Il réussit à prendre la place forte de Phének pendant l'été ou l'automne de l'an 360[2]. Suivant l'habitude des Perses, la prise de la ville fut suivie d'une transportation en masse des habitants dans les provinces perses, et de l'exécution des principaux membres du clergé. Nous possédons sur ce sujet plusieurs documents dont le plus important est intitulé « Confession des captifs[3] ». Dans ce document la date de la déportation et de la persécution des habitants de Beit-Zabdé est indiquée à la cinquante-troisième année de Sapor ou 362 de notre ère. Comme cette date se trouve la même dans plusieurs actes des martyrs, nous devons la tenir pour exacte et admettre que la dépor-

1. Suivant Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, p. 15, leur évangélisation remontait à l'époque de la mission d'Addai: elle semble de beaucoup postérieure à M. Labourt, *Le Christianisme dans l'empire perse*, p. 78, note 2, mais sans que celui-ci apporte quelque preuve suffisante. M. Marquart, *Osteuropaïsche und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 282 et 284, a montré qu'il est déjà question de chrétiens chez les Gèles dans le *Livre des lois des pays* de Bardesane et dans les *Ancient syr. documents* de Cureton.

2. Ammien Marcellin, XX, 7.

3. Publié par Assémani, *Acta sanct. mart.*, I, p. 134, et Bedjan, *Acta mart.*, II, p. 316.

tation eut lieu deux ans après la prise de Phének, sans doute après une révolte des habitants qui comptaient sur le secours des troupes romaines. Les hommes et les femmes emmenés en captivité étaient au nombre de neuf mille ; dans ce nombre se trouvaient l'évêque Héliodore avec ses deux vicaires, des prêtres, des diacres, des religieux et des religieuses. L'évêque mourut en route. Trois cents captifs furent désignés pour demeurer dans la province de Dara, à la condition de se convertir à la religion des Mages ; vingt-cinq seulement apostasièrent, les autres furent massacrés, etc.

A la persécution du Beit-Zabdé se rapportent les Actes de Saba Pirgouschnasp[1] qui renferment d'utiles notices historiques et géographiques sur cette province et sur la province voisine, le Beit-Arbâyé ; mais ces Actes commettent une erreur en transportant la prise de Phének après la cession de Nisibe aux Perses, qui eut lieu en 363. L'anachronisme est d'autant plus manifeste que ces Actes indiquent exactement la cinquante-troisième année de Sapor.

La tradition relative au massacre des chrétiens du Beit-Zabdé est encore vivante chez les habitants actuels du pays, qui montrent le lieu où Sapor mit à mort six mille chrétiens à cause de leur religion et à cause de la conversion de son fils[2].

C'est encore pendant la même persécution qu'eut lieu le martyre de Bassus, dont le nom se répandit chez les Syriens occidentaux, grâce au célèbre couvent d'Apamée qui portait le nom de ce saint[3]. Les Actes

1. M. G. HOFFMANN en a donné une analyse, *Auszüge aus syr. Akten pers. Märtyrer*. p. 22 ; le texte syriaque a été édité par le P. BEDJAN. *Acta mart.*, IV, p. 222.

2. Voir l'intéressante relation du voyageur TAYLOR (Journal de la Société de géographie de Londres, 1865, vol. 35, p. 51) rapportée par M. HOFFMANN, *Auszüge*, p. 27-28.

3. L'abbé P. MARTIN a publié, dans la *Zeitschr. der deut morgenl.*

originaux de Bassus ne se sont pas retrouvés, mais on possède une homélie métrique[1] faite d'après ces Actes et qui permet de reconstituer l'histoire du martyr. Il a dû exister un recueil complet des Actes des martyrs du Beit-Zabdé; quelques-uns de ces Actes seulement nous sont parvenus. Par erreur, l'homélie indique la soixante-seizième année de Sapor au lieu de la cinquante-troisième année[2]. Il existait deux autres monastères sous le vocable de Mar Bassus : l'un sur le lieu même où le saint fut martyrisé, l'autre non loin de là, à Hidil, dans le Tour-Abdin.

Nous avons encore pour cette persécution les Actes de Behnam et de sa sœur Sara qui sont rattachés à l'histoire des couvents de Mar Mattai et de Mar Behnam[3]. Ces Actes donnent la date exacte de 663 des Séleucides ou 352 de notre ère, mais, par un singulier anachronisme, ils placent la persécution après l'expédition de Julien en Mésopotamie.

La paix conclue entre Jovien et Sapor en 363, aux termes de laquelle Nisibe était cédée aux Perses, fut suivie d'un arrêt momentané de la persécution contre les chrétiens; mais le répit ne fut pas de longue durée. L'année 376 est signalée par le martyre de quarante membres du clergé de la province de Kaschkar, parmi lesquels se trouvaient deux évêques. Les Actes de ces martyrs font partie de la collection attribuée à Marouta. La même année, martyre de Badma, directeur du couvent qu'il avait fondé auprès de Beit-Lapat. Les der-

Gesell., t. XXX, p. 217, la correspondance échangée entre les moines de ce couvent et Jacques de Saroug. On cite aussi une lettre de Sévère d'Antioche à ces moines.

1. Publiée par M. Chabot, *La légende de Mar Bassus*, Paris, 1893; comparer *Journal asiatique*, nov.-déc. 1893, p. 537.

2. Sapor n'a régné que soixante-dix ans.

3. Ces Actes ont été analysés par M. Hoffmann, *Auszüge*, etc., p. 17 : le texte a été publié par le P. Bedjan, *Acta mart.*, II, p. 397.

niers Actes sont ceux d'Akebschema, évêque de Henaita, du prêtre Joseph et du diacre Aitallaha.

A la fin de son histoire des martyrs de la Perse, l'auteur déclare qu'il a eu connaissance lui-même des derniers événements de la persécution et que, pour les événements antérieurs, il tient son récit de vieillards respectables et dignes de foi qui en avaient été les témoins.

Pour achever ce sombre tableau des persécutions de Sapor II, nous citerons un document légendaire : les Actes de Goubarlaha et de Kazo, le fils et la fille du roi Sapor. Suivant une rédaction de ces Actes [1], le fils du roi est instruit dans la religion chrétienne par Dadou. Celui-ci, sur l'ordre de Sapor, a la tête tranchée, et le jeune prince est fustigé ; l'exécution a lieu dans la province des Mèdes. Une autre rédaction est représentée par un fragment syriaque dont M. Hoffmann a donné une analyse [2]. Goubarlaha meurt après de longues tortures ; sa sœur Kazo, qu'il a convertie, est fustigée, et, après avoir reçu le baptême, rend l'âme. La mort de ces confesseurs avait été précédée par celle d'un mage, du nom de Gargamousch, que Goubarlaha avait amené à la foi chrétienne. Le lieu du supplice est, dans cette rédaction, Karka de Lédan, et la date indiquée est le vingt-deux septembre de la vingt-troisième année de Sapor, correspondant à l'an 332 de notre ère. Il est difficile d'entrevoir la vérité dans cette légende. La tradition locale encore vivante, selon le rapport de Taylor cité plus haut, indique la conversion du fils du roi Sapor comme la principale cause de la persécution qui eut lieu en 352 dans la province de Beit-Zabdé.

1. Publiée dans le IVe vol. des *Acta mart.* du P. Bedjan, p. 141.
2. *Auszüge aus syr. Akten pers. Märtyrer*, p. 33 ; le texte syriaque est publié dans le IVe vol. des *Acta mart.* du P. Bedjan, p. 218.

Nous ne nous appesantirons pas sur le long martyrologe des chrétiens de la Perse. Les persécutions continuèrent, avec plus ou moins d'intensité, sous les autres rois Sassanides. L'introduction du nestorianisme en Perse dans la seconde moitié du Ve siècle eut au moins l'avantage, en creusant un fossé entre les Syriens occidentaux et les Syriens orientaux, d'amener un ralentissement dans les poursuites. Ce que nous avons dit des Actes des martyrs du temps de Sapor II suffit pour faire connaître ce genre littéraire. Étendre cette analyse aux Actes des martyrs postérieurs n'aurait qu'une médiocre utilité qui ne rachèterait pas l'ennui de l'uniformité [1]. Nous signalerons seulement quelques-uns des épisodes les plus marquants des persécutions suivantes.

L'*Histoire de la ville de Beit-Slok* rapporte [2] que Yazdegerd II se montra clément pendant les sept premières années de son règne ; mais, la huitième année [3], il fit périr sa fille, qui était en même temps sa femme [4], ainsi que les grands de son royaume [5].

A la persécution de Yazdegerd II se rattache le martyre de saint Péthion qui eut lieu la neuvième année du règne de ce roi. Il existe plusieurs rédactions de ce martyre. L'une d'elles a été publiée par le P. Corluy dans le tome VII des *Analecta Bollandiana*, 1888, d'après un ms. du Musée britannique, que M. Hoff-

1. On trouvera ces actes dans les *Acta sanctorum martyrum* d'Évode Assémani et dans les *Acta martyrum et sanctorum* du P. Bedjan ; M. Hoffmann a analysé plusieurs d'entre eux dans ses *Auszüge aus syrischen Akten pers. Märtyrer*.

2. Hoffmann, *Auszüge*, p. 50 ; le texte syriaque dans Moesinger, *Monumenta syriaca*, II, p. 68, et dans Bedjan, *Acta mart.*, II, 518.

3. La huitième année de Yazdegerd II tombe en 446.

4. Les unions entre proches parents chez les rois Sassanides avaient pour objet d'empêcher le mélange du sang.

5. Cette mesure de rigueur avait été provoquée par un complot contre le roi. Sur la persécution de Yazdegerd II, nous renvoyons le lecteur à M. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, p. 126, § 3.

mann avait déjà fait connaître [1]. Une autre rédaction, beaucoup plus développée, se trouve dans le deuxième volume des *Acta martyrum* du P. Bedjan, p. 559-634. Un manuscrit du Vatican, *syr.* 184, renferme un poème sur saint Péthion composé par l'archidiacre Mara.

Les Actes de Jacques l'Intercis fixent le martyre de ce saint à l'an 732 des Séleucides (421 de J.-C.), pendant la première ou la deuxième année de Bahram V [2]. Ils ont été publiés par Évode Assémani, *Acta sanct. martyr.*, I, 242, et par le P. Bedjan, *Acta mart.*, II, p. 539.

Le patriarche Babôé fut mis à mort par Péroz en 481 sur la dénonciation de Barsauma qui avait surpris une lettre de ce patriarche sollicitant l'intervention des Romains. Les Actes de ce martyr contiennent un récit conforme à celui d'Amr et de Barhebræus [3].

A la dixième année de Chosroès Ier, ou Chosroès Anoschirwan, est rapporté le supplice de Grégoire qui, de son vrai nom, s'appelait Pirangouschnasp; il était originaire de Rai et appartenait à la famille perse de Mihran [4].

Le martyre de Yazdepanah suivit de près celui de Grégoire. Yazdepanah, de la province de Karka de

1. *Auszüge*, p. 61-68. On doit encore au P. Corluy la connaissance des Actes d'Abdalmessih qui était juif d'origine et qui fut tué par son père, le 27 juillet 390, pour s'être fait chrétien : *Analecta Bollandiana*, Bruxelles, 1886; le texte syriaque a été réimprimé par le P. Bedjan dans les *Acta mart.*, I, p. 173.

2. La première année est indiquée à la fin des Actes, et la seconde au commencement, comp. Noeldeke, *Geschichte der Perser... aus Tabari*, p. 120; Mari et Amr, éd. Gismondi, *pars* I, 34; *pars* II, 28.

3. Amr, éd. Gismondi, p. 30-31 ; Barheb., *Chron. eccl.*, II, p. 61-65. Le texte de ces Actes se trouve dans Bedjan, *Acta mart.*, II, 631.

4. Les Actes de ce martyr ont été analysés par Hoffmann, *Auszüge...*, p. 78, et ont été publiés par Bedjan, *Histoire de Mar-Jabalaha, de trois autres patriarches...*, Paris, 1895, p. 347-394.

Lédan, était gouverneur et juge dans son pays[1].

La vingt-cinquième année de Chosroès II, ou Chosroès Parwez (615 de J.-C.), fut martyrisé le prêtre Georges, qui appartenait à une famille noble de la Perse, et dont le vrai nom était Mihramgouschnasp; il reçut le baptême de Siméon, évêque de Hira. Sa sœur Hazarowai se convertit également au christianisme, prit le nom de Marie et se fit religieuse. Les Actes de ce saint ont été écrits par Mar Babai, abbé du couvent du mont Izla[2]. Ils renferment des notices importantes pour l'histoire de l'Eglise nestorienne à la fin du VI[e] siècle.

La trentième année du même roi, eut lieu le supplice de Jésusabran, un ascète nestorien, persan d'origine, qui passa une partie de sa vie en prison. Les Actes de ce martyr furent écrits quelques années après sa mort par Jésuyab III, qui devint patriarche des Nestoriens vers 650[3]. Avec Jérusabran périrent douze autres chrétiens notables, dont l'histoire, rapporte Jésuyab, fut écrite par un autre auteur.

§ 3. — Les textes syriaques sur les martyrs en dehors de la Mésopotamie et de la Perse.

La légende des *Sept dormants d'Éphèse* qui, dans la tradition de l'Église, est rapportée à la persécution de Dèce[4], est représentée dans la littérature syriaque par

1. Les Actes de ce martyr ont été analysés par HOFFMANN, *l. c.*, p. 87. et publiés par BEDJAN. *l. c.*, p. 394-415.

2. Ils ont été analysés par HOFFMANN, *Auszüge*..., p. 91 et ont été publiés par BEDJAN, *Histoire de Mar-Jabalaha, de trois autres patriarches*..., p. 416.

3. Ils ont été publiés par M. CHABOT avec une analyse dans les *Archives des missions scient.*, VII, p. 486.

4. SURIUS, *Vitæ sanct.*, au 27 juillet ; les Bollandistes, *Acta sanct.*, VI. 375-387 ; KOCH, *Die Siebenschlæferlegende*, Leipzig, 1883 ; V. RYSSEL, *Theol. Zeitschr. aus der Schweiz*, 1896, p. 48.

deux textes principaux et par une homélie métrique de Jacques de Saroug. L'un de ces textes est inséré dans la compilation syriaque intitulée *Histoire de Zacharie* [1]; l'autre se trouve dans la chronique de pseudo-Denys de Tellmahré, probablement d'après l'histoire de Jean d'Asie, et dans des manuscrits de Londres, de Paris et de Berlin [2].

L'homélie de Jacques de Saroug contient des détails qui ne se trouvent pas dans les versions et qui peuvent avoir été ajoutés par l'auteur. Jacques, d'un autre côté, abrège parfois les textes anciens. M. Guidi a édité deux recensions de cette homélie, de différente étendue, d'après deux ms. du Vatican [3].

Barhebræus, dans sa chronique ecclésiastique, a fait de la légende un résumé qui présente quelques variantes dans les noms propres [4].

Le principal document pour l'histoire des persécutions exercées contre les chrétiens du Yémen par le roi juif de ce pays, au VI[e] siècle de notre ère, est la lettre écrite par Siméon, évêque de Beit-Arscham, à Siméon, abbé du couvent de Gabboula. Dans cette lettre,

1. Land, *Anecdota syriaca*, t. III, p. 87. Cf. *Michel le Syrien*, éd. Chabot, II, p. 17 (texte, p. 173).

2. La première partie du deuxième document a été publiée par Tullberg, *Dionysii Tellmahharensis chronici liber primus*, Upsal, 1851, p. 167 : la seconde partie, par Ignazio Guidi, *Testi orientali inediti sopra i sette dormienti di Efeso*, dans les mémoires de la *Reale Accademia dei Lincei*, 1884, avec les autres textes orientaux (coptes, arabes, éthiopiens et arméniens) relatifs à la légende. Le texte est réimprimé dans les *Acta mart.* de Bedjan, I, 301. Le ms. de la Bibliothèque nationale, n° 235, fol. 326, renferme un troisième texte avec des variantes peu importantes. Cf. Manna, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, Mossoul, 1901, t. II, p. 110. M. Noeldeke, *Götting. Gelehrte Anzeigen*, 1886, n° 11, a montré que le deuxième texte syriaque est l'original de la légende. Cette légende a été traduite en allemand par V. Ryssel, *Archiv f. das studium der neueren Sprachen und Litt.*, XCIII, 241 ; XCIV, 369.

3. Dans la publication citée dans la note précédente.

4. *Chron. eccl.*, I, p. 141 et suiv.

l'évêque de Beit-Arscham rapporte que, le vingt janvier 524, il avait quitté la ville de Hira en compagnie du prêtre Abraham, qui avait été député par l'empereur Justin I vers le roi des Arabes, Mondhir, pour traiter de la paix avec celui-ci. Les voyageurs rejoignent Mondhir à Ramla. Aussitôt après leur arrivée, le roi des Arabes reçoit une lettre du roi juif des Himyarites (Homérites), qui contient le récit des persécutions que ce roi a ordonnées contre les chrétiens du Yémen. Cette missive a pour objet d'engager Mondhir à sévir contre ses sujets chrétiens. Voici, d'après cette lettre, à quelle occasion avait eu lieu le massacre des chrétiens de Nedjran dans le Yémen : le roi chrétien que les Éthiopiens avaient établi dans cette ville étant mort pendant l'hiver, les Éthiopiens n'avaient pu traverser la mer et s'occuper du successeur à donner au monarque défunt; les Juifs avaient profité de cette circonstance pour se saisir du gouvernement ; le roi juif qu'ils avaient nommé s'était emparé traîtreusement de la ville de Nedjran après avoir fait massacrer les Éthiopiens, au nombre de deux cent quatre-vingts hommes, religieux et laïcs, qui étaient demeurés dans le Yémen. La ville prise, le roi juif fait brûler l'église et mettre à mort les chrétiens qui ne veulent pas *nier que le Christ est Dieu.* Les hommes subissent le martyre les premiers ; un certain nombre s'échappe et s'enfuit dans la montagne. Les femmes demeurent également inébranlables dans leur foi et reçoivent le supplice avec enthousiasme. Une dame noble du nom de Dauma (*var.* Rômé) se distingue entre toutes par son exaltation; elle court avec ses filles au-devant du supplice et outrage le roi qui, frappé de sa beauté, voulait la sauver.

« Tel était, ajoute Siméon, le contenu de la lettre que reçut Mondhir, le roi de Hira, lorsque nous arri-

vâmes près de lui avec le prêtre Abraham, dont nous avons parlé plus haut, et Sergis (*var.* Georges), évêque de Resafa. »

Revenu à Hira, Siméon apprend de nouveaux épisodes de cette persécution, que la lettre du roi juif ne mentionnait pas. Un messager, envoyé aux informations par des députés de l'ancien roi himyarite qui se trouvaient à Hira, rapporte en effet des nouvelles de la ville de Nedjran. Aussitôt la ville prise, les principaux personnages, au nombre de trois cent quarante, avaient été amenés devant le roi juif; à leur tête était Harith (Arétas), qui confessa le Christ avec courage et engagea ses compagnons à suivre son exemple. Un autre fait, omis dans la lettre du roi juif, c'était la confession d'un enfant de trois ans qui voulait mourir avec sa mère plutôt que de renier le Christ; c'était aussi l'outrage que le roi juif reçut de la plus jeune fille de Dauma, lorsqu'il sollicita la noble dame d'apostasier.

Siméon, en terminant sa lettre, appelle les prières des évêques de sa confession (monophysite) sur les chrétiens himyarites et exprime l'espoir que les évêques de la confession de l'empereur agiront auprès de celui-ci, pour qu'il mette fin aux intrigues des Juifs de Tibériade contre les chrétiens.

La lettre de l'évêque de Beit-Arscham a été publiée, pour la première fois, par Assémani [1] qui la prit de la partie de la chronique de pseudo-Denys de Tellmahré tirée de l'histoire de Jean d'Asie. Cette lettre est également insérée dans la compilation syriaque de l'histoire de Zacharie et elle a été imprimée d'après cette source, dans le tome X de la *Script. veterum nova col-*

1. *Bibl. Orient.*, I, 364.

lectio de Mai et dans le tome III, p. 235, des *Anecdota syriaca* de M. Land. Le texte de la chronique de pseudo-Denys diffère peu de celui de l'histoire de Zacharie ; c'est une recension abrégée du document original, probablement faite par Jean d'Asie [1]. M. Guidi, dont les recherches dans le domaine syriaque sont si fructueuses, a retrouvé, dans un ms. du musée Borgia et dans deux ms. du Musée britannique, le texte primitif, plus complet, qu'il a publié dans les mémoires de la *Reale Academia dei Lincei*, en 1881, sous le titre de *La lettera di Simeone vescovo di Beith-Arscham sopra i martiri Omeriti* [2].

La persécution de Dhou-Nowas et le martyre d'Arétas forment la première partie du *Martyrium Aretæ* qui est conservé en grec [3]. M. Guidi remarque que le texte original de la lettre de Siméon confirme les conjectures que le P. Carpentier avait faites sur l'âge et la composition du *Martyrium Aretæ*. La première partie de ce document a été écrite en syriaque par Sergis (ou Georges ?), évêque de Resafa, qui se trouvait avec Siméon et Abraham auprès de Mondhir lorsque la lettre de Dhou-Nowas fut remise à celui-ci. Le syriaque a été ensuite traduit en grec, et on ajouta à la version grecque le récit de l'expédition d'Éla-Asbeha.

On a beaucoup discuté sur la lettre de Siméon de Beit-Arscham et sur son authenticité. Les premiers

1. Michaelis et Zingerle ont réimprimé ce texte dans leurs chrestomathies, le premier d'après Assémani, le second d'après le card. Mai. Knoes a également publié cette lettre dans sa petite chrestomathie d'après un ms. de Paris, qui en donne un mauvais résumé. Traduction portugaise par Esteves Pereira, *Historia dos Martyres de Nagran*, Lisbonne, 1899, p. 3.

2. Réimprimé dans les *Acta mart.* du P. Bedjan, I, p. 372.

3. Publié par Boissonade, *Anecdota græca*, t. V, p. 1 ; et par le P. Carpentier, *Acta Sanct.* des Bollandistes, Oct., X, p. 721.

travaux sur cette question, de Blau, de Prætorius et de Mordtmann, ont paru dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellsch.*, t. XXIII, 560; XXIV, 624; XXV, 260; XXXI, 66 (comp. Nœldeke, *Tabari*, 185, note 1; Guidi, *La lettera di Simeone*). M. Halévy, dans la *Revue des Études juives*, t. XVIII, 16-42 et 161-178, a étudié à nouveau cette lettre et les documents qui s'y rattachent; il conclut en s'appuyant sur des arguments assez probants, que la lettre de Siméon est apocryphe et qu'elle a été composée à la fin du règne de Justinien. En outre M. Halévy cherche à disculper les Juifs de l'accusation d'être les auteurs de la persécution qu'il impute à des Ariens. M. Duchesne (*Revue des Études juives*, t. XX, p. 220) ne fait pas d'objection à la thèse de M. Halévy en ce qui concerne le caractère apocryphe de la lettre, mais il accepte comme véridique la tradition relative au massacre des chrétiens de Nedjran par les Juifs; comp. Halévy, *ibid.*, t. XXI, p. 73 et suiv. [1].

Il existe deux autres documents syriaques sur les persécutions des chrétiens himyarites. Le premier est une lettre de condoléance adressée à ces chrétiens par Jacques de Saroug et qui a été publiée par M. Schrœter [2]. Jacques étant mort en 521, l'éditeur plaçait la composition de la lettre en 520, quelques années avant le martyre d'Arétas. Mais M. Guidi fait remarquer avec justesse que, en 520, un roi chrétien régnait à Nedjran; la lettre de Jacques se rapporte à la première persécution de Dhou-Nowas, qui prit fin en 519, après la fuite de celui-ci.

1. Voir aussi : Fell, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, t. XXXV, p. 1 et suiv.; Esteves Pereira, *Historia dos Martyres de Nagran*, Lisbonne 1899; Halévy, *Revue sémitique*, janv. 1900, p. 88.

2. *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, t. XXXI, p. 360 et suiv.

Le second document est une hymne de Jean Psaltès, abbé du couvent de Kennesré, lequel vivait dans la première moitié du VI[e] siècle et était monophysite. Cette hymne fait partie d'une collection d'hymnes grecques qui ont été traduites en syriaque par Paul d'Édesse pendant son séjour en Chypre et revisées par Jacques d'Édesse. Elle se rapporte à la persécution dans laquelle Arétas périt [1].

Les autres textes syriaques relatifs à différents martyrs offrent un intérêt moindre ; ce sont, pour la plupart, des traductions d'Actes grecs.

La traduction syriaque de l'histoire des martyrs de la Palestine par Eusèbe a été publiée par Évode Assémani dans le deuxième volume des *Acta sanct. martyrum*. Une autre recension, dans un ms. du Musée britannique, a été éditée par Cureton à Londres, en 1861, et réimprimée par le P. Bedjan dans les *Acta martyrum*, I, p. 202. M. Bruno Violet a donné une traduction allemande de cette recension avec une étude des différents textes de l'œuvre d'Eusèbe sur les martyrs de la Palestine dans les *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, t. XIV, 4[e] livraison ; la seconde partie de ce travail a été imprimée à part comme thèse de doctorat, *Ueber die Palæstinischen Märtyrer*, Leipzig, 1896 [2]. Le panégyrique d'Eusèbe sur les martyrs chrétiens, qui se trouve dans le même manuscrit syriaque du Musée britannique, a paru par les soins de Wright, dans le *Journal of sacred literature*, 4[e] série, t. V, p. 403 ; M. Cowper en a donné

1. Publiée également par M. SCHROETER, *loc. cit.* (dans la note précédente), p. 400. La suscription de cette hymne qui mentionne l'éthiopien Masrouq au lieu de Dhou-Nowas est une addition postérieure, NOELDEKE, *Tabari*, 185, note 1.

2. Cf. MERCATI, *I martiri di Palestina d'Eusebio di Cæsarea nel codice Sinaitico* dans les *Rendiconti del R. Istituto Lombardo*, 1897, XXX. 1060.

une traduction dans le même périodique, t. VI, p. 129.

Le P. Bedjan a publié le texte syriaque des Actes des Quarante martyrs de Sébaste dans le troisième volume des *Acta martyrum*, p. 355, et l'homélie de Jacques de Saroug sur ces martyrs dans le sixième volume, p. 662. L'homélie de saint Éphrem sur le même sujet a été éditée par M. Lamy, *Sancti Ephræmi syri hymni et sermones*, III, 936.

Les *Acta martyrum* du P. Bedjan renferment encore des traductions syriaques de différents Actes grecs de martyrs. On trouve dans le tome VI, p. 650, l'homélie de Jacques de Saroug sur les martyrs Serge et Bacchus, dont les Actes sont imprimés dans le tome III, p. 283.

Parmi les documents qui appartiennent au domaine de la fiction plutôt qu'à l'histoire, nous citerons les Actes de saint Georges, martyrisé par un roi perse du nom de Dadyané [1]; de sainte Sophie (la sagesse) et de ses trois filles, Pistis, Elpis et Agapé (la foi, l'espérance et la charité), martyrisées par Hadrien [2]; de sainte Fébronie, au temps de Dioclétien [3]; de saint Paphnuce et de ses compagnons, à la même époque [4].

§ 4. — Vies des saints et des ascètes.

Les moines orientaux [5], cénobites et solitaires, professaient une vive admiration pour les Pères des déserts

1. Bedjan, *Acta mart.*, I, 277.
2. *Ibid.*, VI, 32. Réédition par M[me] Lewis, *Studia Sinaitica*, IX, Londres, 1900, p. 218; et traduction anglaise, *ibid.*, X, p. 168.
3. *Ibid.*, V, 573.
4. *Ibid.*, V, 514.
5. Sur l'institution monastique en Mésopotamie et en Perse, et sur les Actes de S. Eugène, nous renvoyons le lecteur à J. Labourt, *Le Christianisme dans l'empire perse*, chap. xi, p. 392 et suiv.

de Scété et de la Thébaïde, dont ils lisaient les vies dans des traductions syriaques ; ils visitaient les lieux sanctifiés par les ascètes et s'y établissaient, s'ils en avaient le moyen. Les Syriens fondèrent dans le désert de Scété un couvent célèbre sous le nom de Notre-Dame Marie, mère de Dieu. Il a dû exister de très bonne heure une traduction syriaque de l'*Histoire lausiaque* de Palladius et de l'*Historia monachorum* de Rufin. Dadjésu de Katar, qui vivait à la fin du VII[e] siècle, fit une traduction du *Paradis des moines occidentaux,* nom sous lequel est vraisemblablement désignée l'histoire lausiaque [1]. La recension syriaque que nous possédons du livre de Palladius est l'œuvre d'Enanjésu, que ce moine entreprit dans le couvent de Beit-Abé à la demande du patriarche Georges (661-680).

L'histoire monastique de Thomas de Marga[2] nous donne d'utiles informations sur ce travail d'Enanjésu, qui comprenait deux volumes. Le premier volume renfermait les vies des saints Pères écrites par Palladius ou attribuées à S. Jérôme, et le second les questions et les récits des Pères. L'ouvrage était intitulé *Le Paradis ;* il se répandit et fut accepté dans tous les couvents de l'Orient. Le second volume contenait six cent quinze articles numérotés, répartis dans quatorze chapitres ; en outre, Enanjésu y avait réuni quatre cent trente articles sur toutes sortes de vertus, et aussi beaucoup d'autres qui n'étaient pas classés et ne portaient pas de

1. Assémani, *B. O.*, t. III, part. I, p. 98-99, croyait que l'auteur de cette traduction était Dadjésu, le disciple d'Abraham, qui vivait un siècle plus tôt, voir *Notice sur la vie et les œuvres de Dadischo Qatraya*, par M[gr] Addai Scher, dans le *Journal asiatique*, janvier-février 1906, p. 103. Cette traduction est citée dans le *Livre de l'abeille*, éd. Budge, p. 57, l. 3 (trad., p. 55, l. 1).

2. Livre II, chap. xv ; éd. Budge, *The book of governors, the historia monastica of Thomas of Marga*, Londres, 1893, t. II, p. 189.

numéros d'ordre. Ce compilateur avait ajouté le discours ou *Encomium* de saint Jean Chrysostome sur les moines d'Égypte (VIIIe homélie sur saint Matthieu); les questions d'Abraham de Nathpar (ou Naphtar?) et des démonstrations et récits qu'il avait tirés des *Livres des Pères*.

Le P. Bedjan a publié récemment une édition du *Paradis* d'Enanjésu, basée sur un ancien et excellent ms. du Vatican et sur d'autres manuscrits de Londres, de Berlin et de Paris [1]. Cette édition, qui était vivement attendue, contient : 1° les vies des Pères en trois parties (les vies écrites par Palladius dans les deux premières parties, et les vies écrites par saint Jérôme [2] dans la troisième) ; 2° les apophtegmes des Pères formant les quatorze premiers chapitres de la troisième partie, mise à tort sous le nom de Palladius et comprenant six cent vingt-sept numéros ; 3° les questions et réponses sur toutes sortes de vertus. chapitre XV, ayant chacune un numéro d'ordre ; 4° les démonstrations pour les indifférents qui n'ont pas souci de leur salut, chap. XVI à XXIII ; suit un chap. XXIV. En appendice, le P. Bedjan a publié, d'après le ms. du Musée britannique, *Add.* 17174, qui renferme la recension d'Enan-

1. *Paradisus Patrum*, t. VII des *Acta mart. et sanct.*, Paris, 1897. Deux élèves de Tullberg, Markstrœm et Lagerstrœm, ont publié, comme thèses, à Upsal, en 1851, quelques vies extraites de ce Paradis ; comparer aussi Budge, *The book of governors*, t. II, p. 192.

2. Ou, pour mieux dire, l'*Historia monachorum* de Rufin attribuée ici à saint Jérôme, voir J.-B. Chabot, *Revue critique*, 19-26 septembre 1898, p. 168 ; Bedjan, *l. c.*, p. V ; Dom Cuthbert Butler, *The lausiac history of Palladius*, Cambridge, 1898, distingue deux traductions syriaques utilisées par Enanjésu pour sa recension. La traduction la plus étendue comprenait l'*Histoire des moines* dont Rufin a fait une traduction latine. Il y a au Musée Britannique des ms. de trois traductions syriaques de l'*Histoire monachorum* et des fragments d'une quatrième version ; Cf. Preuschen, *Palladius und Rufinus*, Giessen, 1897. La recension d'Enanjésu a été rééditée *for private circulation* par A. Wallis Budge, *The book of Paradise*, Londres, 1904, vol. I, texte syriaque ; vol. II, traduction anglaise.

jésu, l'*Encomium* de saint Jean Chrysostome et le discours d'Abraham de Nathpar, que Thomas de Marga mentionnait comme se trouvant dans cette recension (voir page précédente).

Il existe encore dans un autre ms. de Londres, *Add.* 17264, un ouvrage intitulé *Illustrations du livre du Paradis*; malheureusement le nom de l'auteur a été effacé dans le ms. primitif; il résulte cependant de l'épithète qui suit, que cet auteur n'est pas Enanjésu.

Les vies de saint Antoine, de Paul l'ermite et de saint Pacôme, qui ne se trouvent pas dans le livre de Palladius, sont imprimées dans le Ve vol. des *Acta martyrum et sanct.* du P. Bedjan. La version syriaque de la vie de saint Antoine, dont le texte grec est attribué à saint Athanase d'Alexandrie, prouve, selon M. Frédéric Schulthess[1], qu'il existait au moins deux rédactions grecques différentes, car le syriaque suppose un texte grec autre que celui qui est connu. Il semble aussi que ces différentes rédactions grecques ont été traduites en syriaque; les manuscrits syriaques qui contiennent cette vie présentent en effet des variantes considérables, ainsi que le P. Bedjan en fait la remarque[2].

Le pendant du *Paradis* de Palladius, qui renfermait des vies des ascètes occidentaux, c'était le *Paradis des orientaux* de Joseph Hazzaya (et non Joseph Houzaya ou d'Ahwaz), et le *Petit Paradis* de David évêque des Kartewayé (ou des Kurdes), qui contenaient les vies des ascètes orientaux. Ces ouvrages ne sont connus que

1. *Probe einer syrischen Version der Vita S. Antonii*, Leipzig, 1894.
2. Les *Acta mart.* du P. BEDJAN renferment encore des versions syriaques de plusieurs vies d'ascètes égyptiens qui sont en dehors du *Paradis des Pères*.

par le catalogue d'Ébedjésu et l'histoire monastique de Thomas de Marga[1].

Denys bar Salibi est indiqué comme étant l'auteur d'une *Histoire abrégée des Pères, des saints et des martyrs*[2].

La *Vie de Mar Benjamin, disciple de saint Eugène*, est une composition tardive, tirée en grande partie de la *Vie de Mar Mika*[3] (Bedjan, *Acta mart.*, III, 510).

Les *Acta martyrum et sanctorum* du P. Bedjan nous font connaître plusieurs vies d'autres saints des Syriens orientaux : Zeia, le grand saint du Kurdistan dont les reliques sont à Djélou[4]; Schalita, disciple de saint Eugène et égyptien d'origine, qui se rendit avec Jacques de Nisibe sur le mont Kardou (Ararat) pour y fonder un monastère à l'endroit où l'Arche de Noé s'était arrêtée[5]; Yonan, un disciple de saint Eugène, qui se rendit en Orient avec son maître et vécut en ascète dans le désert de Péroz-Schabor ou Anbar[6]; Jacques, évêque de Nisibe, qui assista au concile de Nicée et réussit, à l'aide des prières de son disciple, saint Éphrem, à repousser les Perses lors du siège de Nisibe en 338[7].

Les *Actes de saint Éphrem* appartiennent à cette

1. Assémani, *Bibl. orient.*, III, I, p. 102; Thomas de Marga, éd. Budge, *The book of governors*, liv. II, chap. XXIV.

2. Assémani, *B. O.*, II, 210.

3. Ainsi que l'a reconnu M. Brockelmann, *Zeitschr. f. Assyriologie*, 1897, t. XII, p. 270, après la publication de la vie de Mar Benjamin par le P. Scheil, *ibid.*, p. 62. Le P. Scheil a aussi édité, *ibid.*, p. 162, le récit fabuleux de l'entrevue de Mar Sérapion avec Mar Marcos et de la mort de Marcos. Le P. Scheil a donné, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1897, p. 246-270, une traduction française de ces documents et d'une notice sur le couvent de Hanina (aujourd'hui le couvent de Zafaran près de Mardin).

4. *Acta mart.*, I, 398.

5. *Ibid.*, I, 424; cette histoire est divisée en sept actes.

6. *Ibid.*, I, 466; histoire divisée en neuf actes et écrite par Zadôé, abbé du couvent de Saint-Thomas aux Indes.

7. *Ibid.*, IV, 262.

catégorie, mais, comme nous parlerons de cet illustre Père dans la seconde partie de notre livre, nous renvoyons sa biographie à cet endroit.

A saint Éphrem est attribuée la composition des *Actes d'Abraham de Kidouna* et des *Actes de Julien Saba*, deux saints qui étaient contemporains de ce Père [1]. Les Actes d'Abraham ne semblent pas être de saint Éphrem; les Actes de Julien sont traduits du *Philotheus* ou *Historia religiosa* de Théodoret, voir Migne, *Patrol. gr.*, t. LXXXII, p. 1306. Ce qui a pu donner lieu à cette attribution, ce sont les hymnes que saint Éphrem a composées en l'honneur de ces ascètes [2].

Les *Actes d'Eusèbe, évêque de Samosate*, [3] sont-ils un original syriaque malgré les mots grecs qu'ils renferment? Le style est élégant et animé; les détails sont précis et dénotent un auteur contemporain des événements qu'il rapporte. C'est un tableau vivant des poursuites exercées contre les orthodoxes par Valens à l'instigation des Ariens; à la tête du parti arien est placé Eusèbe de Césarée.

Les *Actes de Siméon le stylite* sont un panégyrique du grand saint de la Syrie, dans lequel les miracles occupent une place importante. Le texte syriaque complète la biographie de ce saint, écrite par Théodoret de Cyr, son contemporain. Suivant une clausule, ce texte fut écrit par Siméon, fils d'Apollon, et Barhatar, fils d'Oudan, le 17 avril de l'an 521 de l'ère d'Antioche, ou 472 de J.-C., quelques années seulement

1. Lamy, *Acta beati Abrahæ Kidunaiæ* dans le tome X des *Analecta Bollandiana*, 1891; et dans *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, t. IV, Malines, 1902, p. 1-83; réimprimés dans les *Acta mart.* de Bedjan, t. VI, p. 465. Les Actes de Julien Saba ont été édités dans les *Acta mart.* de Bedjan, t. VI, p. 380.

2. Ces hymnes ont été éditées par M. Lamy, *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, t. III, p. 749 et suiv., 837 et suiv.

3. Bedjan, *Actà mart.*, t. VI, p. 335.

après la mort du fondateur de l'ordre des Stylites. Cette clausule, comme le remarque le P. Bedjan [1], infirme l'hypothèse de Joseph Simon Assémani et d'Évode Assémani, qui croyaient que l'auteur du document était le prêtre Kouzma, dont on possède une lettre adressée à Siméon le stylite [2]. Jacques de Saroug a composé, en l'honneur de Siméon, une homélie métrique dont on doit la connaissance à Évode Assémani [3].

La *Vie de Rabboula, évêque d'Édesse*, un des meilleurs morceaux du genre que nous connaissions [4], a été écrite peu de temps après la mort du saint évêque par un des clercs de l'évêché. Cette vie donne un portrait ressemblant du personnage, qu'elle représente avec des traits fortement accentués de son caractère d'abnégation, de charité et de dévouement. Rabboula avait pratiqué la vie monastique et ascétique avant de devenir évêque, et il continua de s'imposer les mêmes privations et les mêmes mortifications lorsqu'il fut appelé à la direction de l'église d'Édesse. Nous reviendrons sur ce Père dans notre seconde partie, en parlant des écrivains syriaques du IVe siècle.

1. Dans la préface du tome IV des *Acta mart.*: le P. Bedjan a donné dans ce volume, p. 507 et suiv., d'après le ms. *Add.* 14484 du Musée britannique, une édition des actes de S. Siméon, plus correcte et plus complète que celle d'ÉVODE ASSÉMANI. *Acta sanct. mart.*, II, 268 et suiv. ZINGERLE, *Leben und Wirken des h. Simeon styl.*, Innsbruck, 1855, a donné une traduction allemande des *Actes* de Siméon le stylite.

2. Publiée à la suite des Actes de Siméon par J. ASSÉMANI, *Bibl. orient.*, I, 237; ÉV. ASSÉMANI. *Acta sanct. mart.*, II, p. 394; BEDJAN, *Acta mart.*, IV, p. 644.

3. *Acta sanct. mart.*, II, p. 230; réimprimée dans BEDJAN, *Acta mart.*, IV, p. 650. Comme il arrive souvent pour les homélies de Jacques de Saroug, une seconde recension de cette homélie beaucoup plus longue existe dans le ms. *Add.* 17159 du Musée britannique, voir BEDJAN, préface du tome IV de ses *Acta mart.*, p. XIV.

4. Publiée par OVERBECK, *S. Ephræmi syri, Rabulæ episcopi... opera selecta*, p. 160; réimprimée dans BEDJAN, *Acta mart.*, IV, 396; traduite en allemand par BICKELL dans la *Bibliothek der Kirchenvæter* de THALHOFER, nos 102-104; comp. LAGRANGE, *La science catholique*, 1888, p. 624.

A cette époque appartient la légende syriaque de *L'homme de Dieu*, qui eut un grand retentissement aussi bien en Occident qu'en Orient. Cette légende, qui se forma à Édesse peu de temps après la mort de Rabboula[1], raconte qu'un patricien romain, qui est désigné sous le nom de *L'homme de Dieu*, quitta, le soir même de ses noces, son épouse et ses parents et se rendit de Rome à Édesse, où il vécut d'aumônes, passant ses jours et ses nuits dans la prière; il se contentait d'un peu de pain et de légumes et donnait aux autres mendiants le surplus de ce qu'il recevait. Ce saint mourut à l'hôpital. Aussitôt après sa mort, le sacristain de la cathédrale d'Édesse, qui avait été témoin de sa piété exemplaire, alla rapporter à Rabboula ce qu'il avait vu et entendu de l'homme de Dieu. L'évêque veut se faire remettre le corps du saint, mais il avait déjà été enterré et quand on ouvrit sa tombe, on ne trouva plus que les haillons qui l'avaient vêtu. Telle est cette légende dans sa forme syriaque. Plus tard elle devint l'histoire de saint Alexis dans une rédaction nouvelle, qui montre le saint ressuscité, de retour à Rome chez ses parents, où il vécut avec les esclaves jusqu'à sa seconde mort. C'est alors seulement qu'il fut reconnu des siens.

Les Actes syriaques de sainte Pélagie, une comédienne d'Antioche, qui aurait été convertie par Nonnus, le second successeur de Rabboula sur le siège épiscopal d'Édesse, ne sont pas, selon Gildemeister[2], un docu-

1. Amiaud, *La légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu*. Paris, 1889, 79e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études.

2. *Acta S. Pelagiæ syriace*, éd. Gildemeister, Bonn, 1879; réimprimés dans les *Acta mart.* de Bedjan, VI, 616, et dans les *Studia Sinaitica* de Mme Lewis, n° IX, Londres, 1900, parmi des vies de saintes femmes, sous le titre de *Select narratives of holy Women*; traduction anglaise, *ibid.*, n° X. Plusieurs de ces vies avaient déjà été imprimées par M. Bedjan dans le tome V de ses *Acta mart.*

ment original, mais une rédaction amplifiée des Actes grecs de la sainte.

Les vies des saints de l'Église jacobite de la fin du Ve siècle et du VIe siècle sont une des meilleures sources de l'histoire concernant l'introduction du monophysisme en Syrie et le commerce actif qui s'établit à cette époque entre Antioche et Alexandrie. La plus importante collection de ces vies est celle qui a été écrite par Jean d'Asie, quand il était moine au couvent de Mar Yohannan, à Amid, sous le titre d'*Histoires concernant les vies des Bienheureux orientaux*. Tous les saints dont Jean écrivit l'histoire, religieux et religieuses, étaient des monophysites et des contemporains de l'auteur. On trouvera la liste de leurs noms dans le second volume des *Anecdota syriaca* de M. Land, p. 32-34 de l'introduction ; le texte syriaque est imprimé dans le même volume, p. 2-288, d'après le ms. *Add.* 14647 du Musée britannique [1]. Parmi ces noms figurent : Siméon, évêque de Beit-Arscham, dont la confession monophysite ne fait plus de doute aujourd'hui ; Jacques Baradée, l'apôtre de cette confession en Syrie, qui a donné son nom à la secte des Jacobites ; Jean de Tella ; les patriarches envoyés en exil, Sévère, Théodose, Anthime, Serge et Paul. Cet ouvrage biographique de Jean d'Asie est suivi, dans l'édition de M. Land, de plusieurs suppléments empruntés à d'autres ms. du Musée britannique : de l'histoire de la vierge Suzanne, de Marie, de Malchus, et d'une vie de Jacques Baradée, plus développée que celle de la biographie. Cette seconde vie de Jacques Baradée est aussi attribuée à Jean d'Asie, mais M. Kleyn, à qui l'on doit une excellente

1. Il a été traduit en latin par VAN DAUWEN et LAND dans les *Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam, 1889.

étude sur Jacques Baradée et son œuvre apostolique [1], a montré qu'elle était d'un auteur différent [2].

On doit encore à M. Kleyn [3] la connaissance d'une vie de Jean de Tella, écrite par Élias, un des compagnons de l'ardent prédicateur monophysite, et qui est différente de celle que Jean d'Asie nous a laissée.

La vie de Pierre l'Ibérien, évêque de Mayouma près de Gaza, conservée dans la traduction syriaque d'un original grec perdu [4], présente un intérêt multiple; elle contient : des notices nouvelles sur les rois et les reines des Ibériens et sur leur conversion au christianisme; des données précises sur diverses localités de la Palestine et de l'Arabie transjordanique; et quelques aperçus sur l'histoire de l'Église d'Alexandrie, Pierre l'Ibérien ayant pris part à la consécration du patriarche d'Alexandrie, Timothée Ælure. La grande réputation que cet évêque de Mayouma eut en Orient et qu'il dut à sa piété insigne plutôt qu'aux fonctions publiques qu'il remplit, est attestée par les divers documents qui en parlent.

La vie de l'ascète Isaïe, écrite par Zacharie le Scolastique, a été publiée en syriaque, par M. Land, à la fin du troisième volume de ses *Anecdota syriaca*, p. 346 et suiv., et traduite en allemand par Ahrens, dans *Die*

1. *Jacobus Baradæus, de Stichter der syrische Monophysietische Kerk*, Leide, 1882.

2. *Ibid.*, *Aanhangsel* II, p. 105. M. Kugener, se fondant sur le ms. 26 de Berlin (Sachau 321), suppose, *Biblioth. hagiographique orientale*, Paris, 1902, p. 23, que cet auteur est Mar Thidas, prêtre et stylite du couvent de Phesilta.

3. *Het Leven van Johannes van Tella door Elias*, Leide, 1882.

4. Publiée par M. Richard Raabe, *Petrus der Iberer*, Leipzig, 1895, d'après deux ms. La version géorgienne a été publiée avec une traduction russe, par M. Marr à Saint-Pétersbourg, en 1896. Sur d'autres textes syriaques où il est question de Pierre l'Ibérien, voir l'édition de Raabe, p. 6, note.

sogenannte Kirchengeschichte des Zacharias Rhetor, Leipzig, 1899, p. 263 [1].

Zacharie le Scolastique a composé en grec, à Constantinople, en 515 ou 516, la vie de Sévère, patriarche d'Antioche. Il s'était proposé, en écrivant cette biographie, comme il le dit dans l'introduction, de réfuter les calomnies des adversaires du patriarche d'Antioche, qui accusaient celui-ci d'avoir pratiqué le paganisme pendant sa jeunesse. Ce document renferme encore une autobiographie de Zacharie, qui nous apprend que celui-ci était né près de Gaza, qu'il étudia la grammaire et la rhétorique à Alexandrie et le droit à Beyrouth. Il fit baptiser Sévère à Tripoli et prit une part active dans les poursuites dirigées contre les païens [2].

La vie de Sévère par Zacharie traite de la jeunesse du héros et s'arrête au moment où il est devenu patriarche d'Antioche. La vie de Sévère par Jean, supérieur du monastère de Beit-Aphtonia, également écrite en grec, parle des luttes que le patriarche eut à soutenir relativement aux questions religieuses qui agitaient l'Orient. L'original grec est perdu, mais nous en possédons une traduction syriaque faite littéralement par l'abbé Sergis bar Karia [3].

1. Avec la vie d'Isaïe, Zacharie avait aussi écrit la vie de Pierre l'Ibérien et la vie de Théodose d'Antinoé, qui ne se sont retrouvées ni en grec ni en syriaque. Ces vies ont été écrites à Constantinople après la vie de Sévère et non pas antérieurement, comme on le croyait d'après un passage de Zacharie dans la vie de Sévère; voir Kugener, *Observations sur la vie de l'ascète Isaïe et sur les vies de Pierre l'Ibérien et de Théodose d'Antinoé par Zacharie le Scolastique* dans *Byzant. Zeitschrift*, IX, 464, Leipzig, 1900.

2. Nau, *Journal asiatique*, 9e série, t. IX, p. 531, note 1. La vie de Sévère par Zacharie, perdue en grec, nous a été transmise dans une ancienne version syriaque publiée d'abord par Spanuth, *Zacharias Rhetor, das Leben des Severus von Anthiochien in syr. Uebersetzung*, Gœttingue, 1893; et ensuite par M. Kugener, *Vie de Sévère par Zacharie le Scholastique*, avec une traduction française, dans la *Patrologia orientalis*, t. II, fasc. 1, Paris, 1903.

3. Publiée avec une traduction française et des fragments relatifs à

Les *Plérophories* de Jean, évêque de Mayouma, forment un recueil de récits anecdotiques, divisé en quatre-vingt-neuf chapitres. Cet ouvrage, composé en grec vers 515, est conservé en syriaque dans le ms. *Add.* 14650 du Musée britannique, et il a été inséré en abrégé dans l'*Histoire* de Michel le Syrien [1]. Il contient d'intéressants récits sur les Pères de l'Église monophysite du Ve siècle, en particulier sur Pierre l'Ibérien, et il rapporte les dires de ces Pères contre les Orthodoxes et le concile de Chalcédoine.

D'autres vies de saints trouveront leur place plus loin sous le n° XII, § 2, et le n° XIII de cette partie qui traite de la littérature ascétique.

Sévère par KUGENER, *Vie de Sévère par Jean supérieur du monastère de Beith-Aphthonia* dans la *Patrologia orientalis*, t. II, fasc. 3.

1. Édition J.-B. CHABOT, p. 203 (trad., II, p. 69). M. l'abbé NAU a lu un travail sur ces *Plérophories* au congrès des Orientalistes de Paris, septembre 1897. Il en a publié une traduction française dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1898-1899: tirage à part, *Les Plérophories de Jean, évêque de Mayouma*, Paris. 1899.

X

LES TEXTES APOLOGÉTIQUES.

La littérature apologétique est grecque, mais le syriaque nous a conservé des traductions d'anciens textes perdus. La version de l'apologie d'Aristides a été retrouvée, il y a peu d'années, par M. Rendel Harris dans un ms. du VII[e] siècle du couvent de Sainte-Catherine, au Sinaï[1]. Elle a permis à M. Harris d'établir que cette apologie était adressée non pas à Hadrien, comme le dit Eusèbe, mais à Antonin le Pieux. De son côté, M. Armitage Robinson a reconnu, grâce à ce texte syriaque, que l'original grec avait été inséré, avec diverses modifications, dans l'histoire de Barlaam et Josaphat[2]. M. Batiffol a parlé plus au long de l'importante publication de MM. Harris et Robinson dans son livre, *La littérature grecque*, p. 86.

1. *The apology of Aristides by J. Rendel Harris with an appendix by J. Armitage Robinson*, Cambridge, 1891. M. Richard Raabe en a donné une traduction allemande avec un apparat critique dans les *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnach, t. IX, 1892, sous le titre *Die Apologie des Aristides aus dem syrischen übersetzt*. M. Schoenfelder en a fait aussi une traduction allemande dans *Theol. Quartalschrift*, 1892, p. 521.

2. Cette historе a été attribuée à Jean Damascène dans les œuvres duquel elle est comprise; mais M. Zotenberg a montré qu'elle remonte plus haut que cet écrivain, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph*, Paris, 1886.

Le ms. syriaque qui renferme l'apologie attribuée à Méliton est probablement aussi du VII[e] siècle. Le titre est : « Discours de Méliton le philosophe (prononcé) en présence d'Antonin César. Il disait à César de reconnaître Dieu et lui montra la voie de la vérité [1]. » Ce texte syriaque ne nous a pas conservé l'apologie de Méliton, dont Eusèbe parle dans son Histoire ecclésiastique (Livre IV, ch. xxiv) [2], mais une de ces nombreuses apologies qui circulaient dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, dont on attribua la paternité à l'évêque de Sardes [3]. Nous ne croyons pas toutefois, comme certains critiques le supposent, que le texte syriaque soit une œuvre originale, et que cette apologie ait été adressée à Caracalla (211-217), lors de son séjour en Osrhoène, par quelque chrétien de Mabboug ou des environs. Cette conjecture est fondée sur le passage suivant : « Les Mésopotamiens adoraient la juive Koutbi qui avait sauvé de ses ennemis Bakrou *l'abâyâ* d'Édesse. Au sujet de Nébo, adoré à Mabboug, à quoi bon vous écrire ce que tous les prêtres de Mabboug savent, que c'est l'image d'Orphée, le mage de Thrace. » Or ce passage milite en faveur d'une conclusion toute différente. On ne sait à quel événement il est fait allusion à propos

1. Cureton, *Spicilegium syriacum*, p. 22 et suiv.; et Pitra, *Spicilegium Solesmense*, t. II, p. xxxviii. Traduction allemande par Welte, *Theol. Quartalschrift*, 1862.

2. Le *Spicilegium* de Cureton contient la version syriaque de ce chapitre d'Eusèbe et des fragments des œuvres attribuées à Méliton ; le second fragment sur la foi (*Spicileg.* de Cureton, p. 32, et *Spicileg.* de Pitra, II, p. lix) appartient à saint Justin, suivant l'abbé P. Martin dans les *Analecta sacra* de Pitra, IV, p. 29, note. Voir maintenant G. Krueger, *Meliton von Sardes oder Alexander von Alexandrien*, *Zeitschr. f. wissenchaft. Theol.*, XXXI (1888), 431 ; Albert Ehrhard, *Die altchristl. Litteratur*, Fribourg en Brisgau, 1900, p. 260.

3. Gebhardt et Harnack, *Texte und Untersuchungen*, I, 261 ; Tixeront, *Les origines de l'Église d'Édesse*, 9, note 5. Cf. Albert Ehrhard, *opere cit.*, p. 250 et 261.

de la juive Koutbi et du roi d'Edesse Bakrou, mais le titre d'*abâyâ* donné à ce prince n'est pas usuel ; c'est un mot artificiel, formé de *abâ* « père », et qui rend littéralement le grec *πατρίκιος* (*Patrice*). Jamais les rois d'Édesse n'ont porté le titre de *Patrice*. En outre les Mésopotamiens savaient que le dieu Nébo représentait la planète de Mercure et non pas Orphée de Thrace. D'autres passages sur la mythologie trahissent une source grecque.

Cette apologie développe le thème commun à ce genre littéraire : le vrai Dieu est le Dieu unique, créateur du ciel et de la terre ; les dieux du paganisme sont des anciens rois ou héros qui ont été divinisés ; les idoles de bois ou de métal ne se distinguent de la matière avec laquelle elles sont fabriquées que par l'art du sculpteur ou de l'orfèvre ; Dieu ne s'est pas manifesté avec une évidence telle que les fausses religions fussent impossibles, parce qu'il a donné à l'homme le libre arbitre et la faculté de discerner la vérité de l'erreur.

A cette littérature appartiennent encore les *Hypomnemata* du philosophe Ambroise, dont le texte syriaque a été publié par Cureton dans son *Spicilegium*, p. 38 et suiv. Le titre est ainsi conçu : « *Hypomnemata* qu'écrivit Ambros, un chef de la Grèce qui devint chrétien. Tous les sénateurs, ses pairs, s'élevèrent contre lui ; il s'éloigna d'eux, et leur prouva par écrit toute leur sottise. » Ce texte reproduit en partie le *Λόγος πρὸς Ἕλληνας*[1] attribué faussement à saint Justin. L'auteur met en évidence l'inanité de la mythologie grecque ; il

1. Cureton a imprimé le *Λόγος πρὸς Ἕλληνας* au-dessous de la traduction anglaise du texte syriaque. Harnack a consacré une étude à cet ouvrage, dont il a imprimé le texte grec avec une traduction allemande du texte syriaque due à Baethgen, *Die Pseudo-justinische « Rede an die Griechen »* dans les *Sitzunsberichte der Berl. Akademie*, 1896, p. 627 ; cf. Ehrhard, *opere cit.*, p. 224.

montre combien sont indignes de la divinité les actions des dieux dans les poèmes d'Homère, et prouve ainsi la supériorité du christianisme sur le paganisme. Le document syriaque traduit non pas le texte grec connu, mais un texte grec retravaillé [1].

Il ne nous est rien parvenu des anciennes apologies écrites par des Syriens, telles que l'apologie du patriarche nestorien Jésuyab I, mentionnée par Ébedjésu[2], qui était probablement une défense du nestorianisme adressée à l'empereur Maurice. L'apologie du christianisme, soutenue contre les musulmans devant le calife al-Mahdi par le patriarche nestorien Timothée I, est longuement développée dans une lettre de ce patriarche; cf. Braun, *Oriens christianus*, 1901, p. 150.

1. Cf. Harnack, *loco supra cit.*
2. Assémani. *B. O.*, III, part. I, 109.

XI

LES CANONS ECCLÉSIASTIQUES ET LE DROIT CIVIL.

§ 1. — Canons ecclésiastiques traduits du grec.

Les canons des anciens conciles ont été recueillis dans des collections syriaques qui sont conservées dans des manuscrits du Vatican, de la Bibliothèque nationale et du Musée britannique[1]. Ces conciles sont, d'après l'ordre généralement suivi, ceux de Nicée, Ancyre, Néocésarée, Gangres, Antioche, Laodicée, Constantinople et Chalcédoine. Quelques ms. ont en plus les canons des conciles d'Éphèse, de Carthage et de Sardique.

Il fut fait au moins deux traductions syriaques des canons du concile de Nicée : une traduction des canons authentiques que Marouta, évêque de Maipherkat, entreprit, à la demande d'Isaac, patriarche de Séleucie et Ctésiphon ; et une recension syriaque des canons dits *arabici*[2], reproduite dans les deux ms. du Musée britannique, *Add.* 14526 et 14528, et dans le ms. du

1. ASSÉMANI, *Cat. Vat.*, t. III, p. 180 ; *Les manuscrits orientaux de Mgr David au Musée Borgia* (transportés depuis au Vatican), par Pierre CERSOY, dans la *Zeitschr. für Assyriologie*, t. IX, 1894, p. 368 ; *Catal. Zotenberg*, p. 23, n° 62 : *Catal. Wright*, p. 1030, *Add.* 14528 (peut-être de 501) ; p. 1033, *Add.* 14526 (du VIIe s.). Cf. GELZER, HILGENFELD et CUNTZ, *Patrum Nicænorum nomina...*, Leipzig, 1898.
2. Voir J.-B. CHABOT, *Synodicon orientale*, Paris 1902, p. 259, note 3.

Musée Borgia, n° 4 (maintenant au Vatican, *Cod. Borgiano siriaco* 82)[1]. L'abbé P. Martin a publié dans le quatrième volume des *Analecta sacra* du card. Pitra, n°s XXI-XXIII, les canons des conciles d'Ancyre, de Néocésarée et de Nicée, en suivant l'ordre chronologique[2]. En tête des conciles d'Ancyre et de Néocésarée figure la liste des Pères qui ont assisté à ces conciles. Les canons du concile de Nicée sont précédés : 1° d'une note chronologique ; 2° de la lettre de Constantin aux Pères du concile : 3° du symbole de la foi ; 4° d'une courte histoire dogmatique des actes du concile ; 5° d'une note sur la célébration de la Pâque[3]. Le même volume des *Analecta sacra* contient, n° XV, des fragments syriaques du synode d'Antioche qui condamna Paul de Samosate.

Paul de Lagarde a édité dans ses *Reliquiæ juris ecclesiastici syriace*, p. 62-88, d'après le ms. de Paris, n° 62, les canons du troisième concile de Carthage[4]. Le

1. P. MARTIN, IVe vol. des *Analecta sacra* du card. PITRA, p. XXVIII ; P. CERSOY, *l. c.*, p. 368 ; COWPER, *Analecta Nicæna*, Londres, 1857.

2. Quelques-uns de ces canons ont été insérés dans le *Nomocanon* d'ÉBEDIÉSU et le *Livre des Directions* de BARHEBRÆUS dont il sera parlé plus loin.

3. Ces cinq documents se trouvent dans le ms. syr. 62 de la Bibliothèque nationale. Les ms. de Londres ne renferment que les trois premiers : le ms. du Musée Borgia (aujourd'hui au Vatican, *Cod. Borgiano siriaco* 82) a, outre les canons syriaques, le symbole de la foi, la lettre de Constantin et une recension des *canones arabici* de Nicée au nombre de soixante-treize. Cf. COWPER, *Syriac Miscellanies or extracts relating to the first and second general concils*, Londres, 1861 ; OSCAR BRAUN, *De sancta Nicæna Synodo ; syrische Texte des Maruta von Maipherkat*, Munster, 1898 ; *Die Abhaltung der Synode von Gangra* dans *Histor. Jahrb. des Gorresges*, XVI, 586 ; HARNACK, *Der Ketzer-Katalog des Bischofs Maruta von Maipherkat* dans *Texte und Untersuch. zur Gesch. der altchrist. Litteratur*, n. Folge, IV, 1 ; RACKHAM, *The texts of the canons of Ancyra*, *Studia biblica*, III, Oxford, 1891, p. 195 et suiv. Pour les conciles de Tyr et Sidon, voir NOELDEKE, *Byzantinische Zeitschr.*, II, 333 ; OSKAR BRAUN, *Syrische Texte über die erste allgemeine Synode von Konstantinopel*, dans *Orientalische Studien Theodor Nöldeke*, Giessen, 1906, p. 463.

4. Dans les *Reliquiæ juris eccl. græce*, p. 37-55, le grec est plus complet que le texte dans la *Patrologia latina*, t. III, col. 1079-1102. Le ms.

titre de la version syriaque porte : « Synode des quatre-vingt-sept évèques qui eut lieu à Carthage, la ville d'Afrique, aux jours de saint Cyprien, évêque et confesseur. Décision des évèques (au nombre de quatre-vingt-sept), traduite de la langue romaine en grec, au sujet de ce qu'il convient de baptiser les hérétiques. » Cette décision est suivie de deux lettres de Cyprien adressées, l'une à Quintus, et l'autre à Fidus, *Reliq.*, p. 88-98 (réimprimées dans les *Analecta sacra* du card. Pitra, IV, nº XI, p. 72-77). D'après une clausule (p. 98), la version syriaque fut faite en 998 des Grecs, ou 687 de notre ère. Zingerle avait déjà fait connaître, dans le premier volume de ses *Monumenta syriaca*, p. 1 et 2, deux fragments de ce concile renfermant, le premier, le suffrage de Cecilius, évèque de Dispolis [1], et le second, le vœu formulé par Polycarpe, évêque d'Adrumette. Ces fragments étaient accompagnés de deux autres, relatifs au témoignage du pape Félix I, cité dans le concile d'Éphèse, IV[e] session, et dans le concile de Chalcédoine. La plus grande partie de ces fragments se trouve dans la lettre apocryphe du pape Jules à Prosdocius, qui a été publiée par Paul de Lagarde dans ses *Analecta syriaca*, p. 70.

Les actes du second concile d'Éphèse, désigné sous le nom de *Brigandage d'Éphèse*, sont conservés en syriaque dans deux ms. du Musée britannique, *Add.* 12156 et 14530. Le premier de ces ms. a la partie de la première session relative à Flavien d'Antioche et Eusèbe de Dorylée. Le deuxième contient la seconde session concernant Ibas, son neveu Daniel de Har-

du Musée Borgia reproduit, comme la *Patr. lat.*, le texte le moins complet, sous le titre de *Canons des quatre-vingt-quatre évêques*..., P. Cersoy, *l. c.*, p. 369.

1. Dans les *Reliquiæ juris eccl.*, *syriace*, p. 68, *græce*, p. 41.

ran, Irénée de Tyr, Aquilin de Biblos, Sophronius de Tella, Théodoret de Cyr et Domnus d'Antioche. Ces documents ont été traduits en français par l'abbé P. Martin (*Actes du Brigandage d'Éphèse*, Amiens, 1874, et aussi *Le Pseudo-Synode connu dans l'histoire sous le nom du Brigandage d'Éphèse*. Paris, 1875); en allemand par Hoffmann (*Verhandlungen der Kirchenversammlung zu Ephesus*, 1873; en anglais par Perry (*An ancient syriac document... The second synod of Ephesus*, Dartford, 1867). Perry a publié, en outre, le texte syriaque de ce concile (*Secundam synodum Ephesinam... primus edidit Samuel G. F. Perry*, Oxford, 1875).

M. Bedjan a édité[1] la version syriaque, faite sur une traduction arabe par Joseph de Diarbékir en 1693, d'un épitomé, composé en latin, de onze conciles œcuméniques, savoir : les deux de Nicée, celui d'Éphèse, celui de Chalcédoine, les quatre de Constantinople, le quatrième de Latran, le second de Lyon et celui de Florence. Le texte était, paraît-il, très incorrect et l'éditeur s'est cru obligé de remanier à peu près tout l'ouvrage. M. Bedjan a ajouté une nouvelle traduction syriaque des douze anathèmes de saint Cyrille et des décisions du second concile de Constantinople.

Le manuscrit de Paris, n° 62, si riche en documents de ce genre, renferme encore : 1° des canons tirés d'une lettre écrite d'Italie aux évêques d'Orient, qui avaient été envoyés par les évêques réunis à Antioche[2] ; 2° des sentences recueillies dans les épîtres de saint Ignace et qui ont force de canons ecclésiastiques (publiées, d'après ce ms., par Cureton, *Corpus Ignatianum*, p. 192 et suiv.) ; 3° un extrait de l'instruction

1. *Compendium conciliorum œcumenicorum undecim*, Paris, 1888.
2. Comparer Cersoy, *l. c.*, p. 370. 18°.

de Pierre, évêque d'Alexandrie, sur ceux qui ont renié pendant la persécution (édité par Paul de Lagarde, *Reliquiæ juris eccl.*, *syriace*, p. 99 à 117 ; *græce*, p. 63-73)[1]; 4° des questions adressées à Timothée d'Alexandrie et les réponses à ces questions [2]; 5° des lettres d'Athanase d'Alexandrie, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Damase de Rome [3], de saint Grégoire de Nysse, sur diverses questions de droit canon ; 6° quarante-cinq canons des Pères orthodoxes, sous le titre de : « Définition relative à certains chapitres adressés de l'Orient, sous forme de questions, aux saints Pères »[4]; 7° sept questions et réponses sous le titre de : « Canons ecclésiastiques établis dans le temps de la persécution par les saints Pères Constantin, Antonin, Thomas, Pélage, Eustache, vénérables évêques... »[5]; 8° sept décisions (la troisième manque) extraites d'une lettre adressée par les saints Pères à deux prêtres d'une ville de Cilicie, nommés Paul; 9° quatre décisions extraites d'une lettre de Constantin, métropolitain de Laodicée, à Aba Marc Isaurios ; 10° onze décisions sous le titre de : « Extraits d'une lettre écrite par un évêque à l'un de ses amis relativement à certains délits » ; 11° cinq canons de Théodose d'Alexandrie ; 12° *La définition des peines encourues par les moines pour divers péchés* de saint Basile (le syriaque a douze canons répondant aux onze canons du grec). Le manuscrit du

1. La version syriaque renferme, vers la fin, un passage qui ne se trouve pas dans le grec original ; abbé P. MARTIN, *Analecta sacra* du card. PITRA, IV, p. XXV, note 2.

2. Comp. ASSÉMANI, *Catal. Vat.*, III, p. 181, n° XIII.

3. Comp. dans CERSOY, *l. c.*, p. 369, 10°, « Deux *synodicons* du pape Damase, l'un contre Apollinaire et son disciple Timothée, l'autre contre diverses hérésies ».

4. Comp. *Catal. Wright*, p. 211 *d*, 1037, 6.

5. Comp. *Catal. Wright*, p. 222 *g*, 1037, 7.

musée Borgia. K. VI. vol. 4 (aujourd'hui au Vatican *Cod. Borgiano sir.* 82), contient les lettres synodales du pape Léon à Flavien, évêque de Constantinople, contre Eutychès[1]. Le Musée britannique a des ms. syriaques contenant des canons d'Eusèbe, de Timothée d'Alexandrie, de Sévère d'Antioche[2].

Les textes traduits du grec n'offrent qu'un intérêt médiocre pour l'histoire de l'Église orientale. Plus importants pour l'étude de cette histoire sont les textes syriaques originaux, surtout ceux qui proviennent des patriarches de Séleucie et Ctésiphon.

§ 2. — Canons ecclésiastiques syriaques.

Une collection des conciles orientaux ou nestoriens[3] est conservée dans deux manuscrits syriaques : l'un au Vatican, *Cod. Borgiano siriaco* 82 (ancien K. VI. 4, du Musée Borgia) ; et l'autre à la Bibliothèque nationale, syr. 332. Ces deux ms. sont des copies d'un ms. original de la bibliothèque du couvent d'Hormizd à Alkosch, près de Mossoul. D'après une note, la collection de ces conciles a été faite par Élias I, patriarche des Nestoriens (+ 1049), mais suivant M. Chabot[4], cette date est trop basse de deux siècles : la collection remonte à la fin du VIIIe siècle, aux premières années du patriarcat de Timothée I (780-823) ; elle a été complétée par l'addition des décisions des synodes postérieurs.

1. V. Cersoy, *l. c.*, p. 570, 17°.
2. *Catal. Wright, General index*, p. 1253.
3. Publiée par J.-B. Chabot, *Synodicon orientale* ou *Recueil des Synodes nestoriens publié, traduit et annoté*, Paris, 1902. Une traduction allemande en a été faite par Oskar Braun, *Das Buch der Synhados*, Stuttgart, 1900.
4. *Synodicon orientale*, p. 12.

Les conciles qui y figurent sont ceux : 1° d'Isaac, en 410[1]; 2° de Yaballaha I, en 420; 3° de Dadjésu, en 424; 4° d'Acacius, en 486; 5° de Barsauma de Nisibe (en réalité, ce sont six lettres de ce métropolitain à Acacius[2]); 6° de Babai, en 497; 7° de Mar Aba I, en 544[3]; 8° de Joseph, en 554; 9° d'Ézéchiel, en 576; 10° de Jésuyab I, en 585 (suit : une lettre disciplinaire et dogmatique adressée à Jacques, évêque de Deirin); 11° de Sabrjésu I, en 596 (suit : une lettre synodale adressée aux moines du couvent de Bar Qaiti); 12° de Grégoire I, en 605; 13° de Georges I, en 676 (suit : une lettre dogmatique adressée à Mina, chorévêque de Perse, en 660); 14° et de Henanjésu II[4], en 775. Le ms. de Paris ne contient pas la lettre de Jésuyab à Jacques de Deirin.

Le ms. de Paris a, en outre, le premier synode de Timothée I, patriarche des Nestoriens, dont les décisions ou quelques-unes d'entre elles sont adressées, sous forme de lettres, à Éphrem, métropolitain d'Élam[5].

1. Le Synode d'Isaac, interpolé par les Jacobites, avait été d'abord publié d'après le ms. 62 de Paris, par M. Lamy, *Concilium Seleuciæ et Ctesiphonti*, Louvain, 1868. M. Lamy en a repris l'étude, d'après le ms. du Vatican *Cod. Borgiano sir.* 82, dans le *Compte rendu du IIIe congrès scientifique des catholiques*, Bruxelles, 1894, 3e partie, p. 85.

2. Publiées par Oscar Braun, dans les *Actes du Xe Congrès des Orientalistes*, Genève, 1894; et par J.-B. Chabot, *Synodicon orient.*, p. 525.

3. M. Bedjan a publié une lettre de Mar Aba à la suite d'une vie de ce patriarche dans son *Histoire de Mar-Jabalaha*, Paris, 1895. Cette lettre a été traduite en français par F. Nau, *Le Canoniste contemporain*, Paris, 1891, p. 20; et rééditée par M. Chabot, *Synodicon orient.*, p. 80; comp. aussi la lettre publiée par Assémani dans sa *Bibl. orient.*, t. III, part. I, p. 76, note 4.

4. Le ms. du Vatican *Cod. Borgiano sir.* 82 renferme aussi des sentences judiciaires de ce patriarche; P. Cersoy, *l. c.*, p. 372, 31°.

5. Ce synode a été publié par J.-B. Chabot, *Synodicon orientale*, *Appendice IV*, p. 599. M. Chabot en fixe la date à 790, d'après Ébedjésu, *Collectio canonum*, Traité IX, chap. vi. M. Oskar Braun, qui l'a aussi publié dans *Oriens christianus*, 1902, p. 283 et suiv., estime qu'il s'agit d'un synode antérieur, qui aurait eu lieu en 782. M. Braun a publié à la suite, d'après le ms. du Vatican, *Cod. Borgiano sir.* 82, une lettre de

M. Guidi a étudié, dans la *Zeitschr. der deut. morgenland. Gesellsch.*, t. XLIII. p. 388 et suiv., les deux versions arabes de cette collection, faites l'une par Élias Djauhari, métropolitain de Damas (893), et l'autre par Aboulfaradj ibn at-Tayib (✝ 1043). Celui-ci a ajouté les derniers synodes de Timothée, de Jésu bar Noun[1] et de Yohannan III. M. Guidi a comparé ces versions avec l'original syriaque que renferme le ms. du Vatican cité plus haut; il a reproduit ensuite, d'après ce manuscrit, les souscriptions des différents conciles avec les noms des évêques qui y sont mentionnés. La liste alphabétique des évêchés, qui termine cette étude, forme une utile contribution à la géographie de la Mésopotamie orientale et de la Perse.

Gabriel, métropolitain de Bassora (884-893), est l'auteur d'un recueil de canons divisé en deux parties[2].

Le patriarche nestorien Élias I (1028-1049) réunit dans un court volume les canons, constitutions et jugements concernant la religion[3].

Élias bar Schinaya, métropolitain de Nisibe et contemporain du patriarche Élias, composa quatre tomes de décisions ecclésiastiques[4].

Ébedjésu, métropolitain de Nisibe (✝ 1318), frappé des difficultés que présentait l'étude de la riche lit-

Timothée, qu'il considère comme une partie détachée du premier synode daté de 790 par Ébedjésu.

1. Le ms. du Vatican, *Cod. Borgiano sir.* 82, a de ce patriarche des canons, lois et sentences judiciaires; des questions posées par le diacre Macaire avec les réponses du patriarche, suivies d'autres questions qui ne sont pas de ce patriarche; comparer P. Cersoy, *l. c.*, p. 372. 33°-35°.

2. Catalogue d'Ébedjésu dans Assémani, *B. O.*, III, part. I, 202 et 209.

3. Cf. *ibid.*, part. II, p. 262; ms. du Vatican *Cod. Borgiano sir.* 82, p. 749-803.

4. Catal. d'Ébedjésu, dans Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 266. Ébedjésu a résumé dans sa *Collectio canonum* ou *Nomocanon*, Traité III, le chapitre *Du partage des héritages* d'Élias bar Schinaya.

térature juridique de l'Orient nestorien, résolut de codifier les divers documents de cette littérature et d'en former un livre uniforme qui eût force de loi aux yeux de ses coreligionnaires. Telle est l'origine de l'*Épitomé des canons synodaux*, désigné sous le nom de *Nomocanon* d'Ébedjésu. Ce recueil est divisé en deux livres comprenant l'un le droit civil, l'autre le droit ecclésiastique. Assémani en a donné une analyse détaillée dans sa *Bibliotheca orientalis*, t. III, part. I, p. 332 et suiv.[1]; le card. Mai l'a édité avec la traduction latine d'Aloysius Assémani dans le vol. X de sa *Scriptorum veterum nova collectio*, Rome, 1838.

Ébedjésu avait écrit son *Nomocanon* quand il était moine. Devenu évêque, il composa un traité de droit canonique, intitulé *Règles des jugements ecclésiastiques* et divisé en deux livres, qui comprennent chacun cinq chapitres. Un ms. de cet ouvrage est en la possession de M. Chabot qui l'a fait connaître[2].

Les Syriens monophysites avaient, eux aussi, un recueil de leurs conciles dès le commencement du VI[e] siècle[3].

L'œuvre de codification qu'Ébedjésu fit pour les Nestoriens, avait déjà eu lieu chez les Jacobites. Barhebræus a réuni dans son recueil intitulé le *Livre des directions*, ܟܬܒܐ ܕܗܘܕܝܐ, les textes juridiques des Syriens occidentaux, comprenant les canons ecclésiastiques et les lois civiles. Cet ouvrage a été traduit en arabe, et il en existe des manuscrits, soit en syriaque, soit en arabe, au Vatican, à la Laurentienne de Flo-

1. *Ibid.*, p. 52, Assémani a imprimé la lettre synodale des patriarches occidentaux aux Orientaux, relative à l'institution du patriarcat de Séleucie. Cette lettre est extraite du livre IX, chap. v, du Nomocanon d'Ébedjésu.

2. *Synodicon orientale*, p. 609.

3. Cf. WRIGHT, *Catal.*, p. 1030; CHABOT, *Synodicon orientale*, p. 12.

rence, à la Bibliothèque nationale, à la Bodléienne d'Oxford et à la Bibliothèque royale de Berlin. Le card. Mai a imprimé, dans le vol. X de la *Script. vet. nova collectio*, la traduction latine qu'Aloysius Assémani en avait faite. Le P. Bedjan a édité le texte syriaque, *Nomocanon Gregorii Barhebræi*, Paris, 1898. Le nomocanon de Barhebræus est plus complet que celui d'Ébedjésu en ce qui concerne le droit civil [1].

On possède encore le *Nomocanon* de David, métropolitain maronite, traduit du syriaque en arabe par Thomas, évêque de Kaphartab, avec des additions et des corrections conformes à la doctrine monothélite. Cet ouvrage est précédé de la lettre du moine Joseph, adressée à ce même Thomas, et de la réponse de celui-ci [2].

Ces collections dispensaient de recourir aux collections précédentes, moins complètes ou moins systématiques, et aux traités spéciaux dont elles contenaient un épitomé. On n'est donc pas surpris qu'un certain nombre d'ouvrages juridiques, antérieurs à ces recueils, se soient perdus. Quelques-uns cependant ont subsisté.

Rabboula, évêque d'Édesse (✝ 435), nous a laissé trois petits traités intitulés, l'un *Canons*, le second *Avertissements concernant les moines*, et le troisième *Commandements et avertissements adressés aux prêtres et aux réguliers*. Ils ont été publiés, d'après des ms. du Musée britannique, par M. Overbeck dans son livre, *S. Ephræmi syri, Rabulæ*, etc., p. 210-221.

Abraham, le fondateur du Grand Monastère sur le

1. Mai, *op. cit.*, préface, p. xi. M. Bedjan a donné dans la préface de son édition, p. viii-x, la liste des sujets traités dans les chapitres.
2. Zotenberg, *Catal. des ms. syriaques de la Bibl. nationale*, n° 223 ; comp. Assémani, *Catal. Vat.*, t. III, p. 202 et suiv.

mont Izla (VI[e] s.), passe pour le réformateur des mœurs des moines nestoriens, qui s'étaient relâchées depuis l'introduction du monachisme en Mésopotamie. Abraham et son successeur à la tête du monastère d'Izla, Dadjésu, composèrent les canons qui régissaient ce couvent, le premier, au mois de juin 571, et le second, au mois de janvier 588. Ces canons ont été publiés avec une traduction latine par M. l'abbé Chabot, d'après un ms. du Musée Borgia, dans les comptes rendus de l'*Accademia dei Lincei* sous le titre de *Regulæ monasticæ ab Abrahamo et Dadjesu conditæ*, Rome, 1898. Ebedjésu les avait insérés dans son Nomocanon publié, comme nous l'avons rappelé plus haut, par Mai; mais il les modifia et les altéra de plusieurs manières. M. Budge, se référant à l'édition de Mai, avait donné une traduction anglaise des canons d'Abraham dans son édition de l'Histoire monastique de Thomas de Marga, t. I. p. CXXXIV et suiv., et une analyse des canons de Dadjésu, *ibid.*, p. CXL. Dadjésu, un fervent nestorien, exigeait de ses moines une adhésion sans réticence à la doctrine prêchée par Nestorius.

Jean bar Cursus, évêque de Tella de Mauzalat (ou simplement Jean de Tella, † 538), un des ardents apôtres du monophysisme dans la Mésopotamie, a composé des *Avertissements et préceptes sous forme de canons adressés aux clercs* et des *Questions relatives à divers sujets adressées par le prêtre Sergius à Jean de Tella*, avec les réponses à ces questions. Ces deux ouvrages se trouvent dans des manuscrits du Musée britannique et de la Bibliothèque nationale [1]; le premier a été édité par Carolus Kuberczyk, *Canones Johannis bar Cursus*, Leipzig, 1901; le second a été publié par

1 *Catal. Wright*, voir *General index*, p. 1296, col. 2; *Catal. Zotenberg*, n° 62, 50° et 51°.

M. Lamy (*Dissertatio de Syrorum fide et disciplina in re Eucharistica*, Louvain, 1859, p. 62).

Des extraits des sentences ecclésiastiques portées par Siméon, métropolitain de Rivardaschir (VIIe s.), nous sont parvenus dans le ms. du Vatican *Cod. Borgiano sir.* 82 [1].

Les règles ascétiques que Rabboula avait instituées à Édesse au Ve siècle, étaient peu à peu tombées en désuétude. Au VIIe siècle, Jacques, nommé évêque de cette ville, fit d'inutiles efforts pour remettre en vigueur les anciens canons ecclésiastiques; il se heurta à la résistance des moines qui trouvèrent un appui auprès du patriarche d'Antioche, Julien, le successeur d'Athanase. Jacques, voyant son autorité méconnue, abandonna son siège épiscopal et se rendit au couvent où résidait le patriarche; devant la porte du couvent, il mit le feu à un exemplaire des canons qu'il avait apporté, en s'écriant : « Ces canons, que vous foulez aux pieds et que vous n'observez pas, je les brûle par le feu comme superflus et inutiles [2]. » Parmi les nombreux canons de Jacques d'Édesse [3], quelques-uns sont rédigés sous la forme de questions adressées à cet évêque par le prêtre Addai et de réponses à ces questions. Ces derniers ont été publiés, d'après le ms. de Paris 62, par Paul de Lagarde, *Reliquæ juris eccl. syriace*, p. 117-134, et par M. Lamy, *Dissertatio de Syrorum fide*, p. 98-171. Kayser en a donné une édition critique plus complète, avec une traduction allemande [4]. Cette édition est basée sur les deux ms. de

1. Cersoy, *l. c.*, p. 365. Ce Siméon est indiqué comme l'auteur d'une collection de canons dans le *Catalogue d'Ébedjésu*, *B. O.*, III, part. I, p. 279.

2. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 291.

3. Voir Assémani, *B. O.*, I, 477.

4. *Die Kanones Jacob's von Edessa übersetzt und erläutert*, Leipzig, 1886; comp. Wright, *Notulæ syriacæ*, Londres, 1887.

Paris 62 et 111, et sur trois ms. du Musée britannique. Kayser a, en outre, extrait du Nomocanon de Barhebræus les canons de Jacques qui y sont insérés d'une manière abrégée [1]. Jacques est encore l'auteur d'un traité sur les degrés de parenté qui constituent un empêchement au mariage [2].

Georges, évêque des Arabes, un contemporain de Jacques d'Édesse et appartenant, comme celui-ci, à la confession jacobite, écrivit des décisions connues par le Nomocanon de Barhebræus (trad. en allemand par Ryssel, *Georgs des Arab. Gedichte*, Leipzig, 1891, p. 145).

Siméon de-Taibouteh (vers 690) écrivit un livre sur les règles monastiques, suivant le catalogue d'Ébedjésu [3].

Les décisions ecclésiastiques de Jésubokt, métropolitain de Perse (vers 800), se trouvent dans le ms. du Vatican *Cod. Borgiano sir.* 82 [4].

Des manuscrits du Vatican, du Musée britannique et de la Bibliothèque nationale contiennent les canons de Cyriaque, patriarche d'Antioche († 817) [5].

Les canons et avertissements de Jean bar Abgar, patriarche nestorien († 905), que cite le catalogue d'Ébedjésu, se trouvent dans des manuscrits de Rome et ont été analysés par Assémani dans sa *Bibliotheca orientalis* [6]. Ébedjésu attribue encore à ce patriarche des questions ecclésiastiques, qu'Assémani a fait connaî-

1. Ces mêmes canons se trouvent aussi avec d'autres canons de Jacques d'Édesse dans un ms. de Cambridge, dont WRIGHT a publié des extraits en 1887 dans ses *Notulæ syriacæ*.

2. *Cat. Vat.*, t. II, p. 244.

3. *B. O.*, III, part. I, 181.

4. P. CERSOY. *l. c.*, p. 365, 3°; OSKAR BRAUN, *Oriens christianus*, 1901, p. 145; comp. le *Catal. d'Ébedjésu* dans *B. O.*, III, part. I, p. 195.

5. ASSÉMANI, *B. O.*, II, 116 et 342; *Catal. Wright*, p. 222; *Catal. Zotenberg*, p. 28, n° 54. Le catalogue de WRIGHT, p. 993, n° 47, mentionne aussi les *Canons sur le clergé* de Sergius, évêque d'Amphiator (?).

6. *B. O.*, II, 5 et 507; III, part. I, 238 et suiv.

tre [1]. Le ms. du Vatican *Cod. Borgiano sir.* 82 a des canons ecclésiastiques sous le nom de Jean, patriarche d'Orient. A défaut d'une indication plus précise, M. l'abbé Cersoy [2] suppose qu'il s'agit de Jean bar Abgar, mais il remarque que la confrontation de ce recueil de canons avec les ouvrages de Jean bar Abgar dont Assémani donne l'analyse, ne permet pas de l'identifier avec quelqu'un de ceux-ci.

Les canons de Georges, métropolitain d'Arbèles (vers 945), existent dans le ms. du Vatican *Cod. Borgiano sir.* 82 [3].

Jésu bar Schouschan, qui devint patriarche des Jacobites sous le nom de Jean X († 1073), est l'auteur de vingt-quatre canons qu'il écrivit pour le clergé [4] et qui paraissent perdus.

Ébedjésu, métropolitain de Nisibe, rédigea des décisions et canons qui ne sont pas conservés [5].

§ 3. — Le droit civil.

Nous avons vu sous le paragraphe précédent que les collections juridiques des Syriens renfermaient, avec les canons ecclésiastiques, des lois civiles qui trouvaient leur application dans les procès déférés par des chrétiens à la juridiction épiscopale. Ces lois étaient fondées sur le droit byzantin que les Syriens étudiaient dans deux recueils, comme nous en informe Ébedjésu dans l'introduction au troisième traité de son Nomocanon.

1. *B. O.*, III, part. I, 249.
2. *L. c.*, p. 364-365.
3. P. Cersoy, *l. c.*, p. 398, 11°. Un extrait dans la *Linguæ syr. Grammatica* de Gismondi, 2e éd., Beyrouth, 1900, p. 73 de la *Chresth.*
4. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 445.
5. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 360.

L'un de ces recueils était celui que saint Ambroise avait fait à la demande de l'empereur Valentinien; l'autre, c'était la collection des lois de Constantin, de Théodose et de Léon. Ce dernier ouvrage était très répandu au moyen âge sous les titres de *Statuta imperatorum*, de *Libri basilicon* ou de *Leges Constantini, Theodosii et Leonis;* il en existait plusieurs traductions syriaques.

M. Land a le premier édité la version syriaque contenue dans le ms. du Musée britannique, *Add.* 14528, qui est du commencement du VI[e] siècle (*Anecdota syriaca,* I, p. 30-64); et il en a donné une traduction latine (*ibid.*, p. 128), sous le titre : *Leges sæculares e sermone romano in aramæum translatæ.* Mais le manuscrit est peu correct et la traduction laissait à désirer. M. Sachau a entrepris, avec la collaboration de M. Bruns, professeur de droit à Berlin, une nouvelle édition de cette version, et a ajouté à la traduction allemande des textes un apparat critique qui la complète (*Syrisch-rœmisches Rechtsbuch aus dem fuenften Jahrhundert,* Leipzig, 1880). Les textes que renferme cette édition sont : 1° la version syriaque d'après le ms. *Add.* 14528; 2° un fragment de la même version contenu dans le ms. *Add.* 18295; ce fragment a les deux premiers paragraphes et une introduction qui manque dans le ms. 14528; 3° la version syriaque d'après le ms. 112 de la Bibliothèque nationale; 4° la version arabe; 5° la version arménienne.

L'ancienne version syriaque est du V[e] siècle, à en juger par le ms. 14528 qui est du commencement du siècle suivant.

Le patriarche nestorien Élias et son contemporain, Élias de Nisibe, ont utilisé ces lois pour leurs collections. Ébedjésu mentionne, de son côté, *Les lois des em-*

pereurs dans dix passages de son Nomocanon; dans deux autres passages il les cite sous le nom de Jésu bar Noun et de Jésubokt. Les passages rapportés par le patriarche Élias et par Ébedjésu, diffèrent des textes de l'édition de M. Sachau. Celui-ci en conclut qu'il devait exister encore dans la première moitié du XIe siècle des recueils de ces lois sensiblement différents de ceux qui nous sont parvenus[1]. Cette conclusion est confirmée par la découverte que Wright fit d'une autre version syriaque du même ouvrage dans les fragments d'un ms. de Cambridge [2]. Elle est encore confirmée par la notice de M. Cersoy [3] sur le ms. du Musée Borgia, K. VI, vol. 3 (aujourd'hui au Vatican, *Cod. Borgiano sir.* 82), ainsi conçue : « Trois collections de droit romain. La première est intitulée : *Lois et sentences portées par les rois chrétiens Constantin et Léon.* La seconde est donnée comme *une autre version des mêmes lois, augmentée par l'addition d'autres lois.* La troisième porte le titre suivant : *Lois civiles des Romains faites par le confesseur Ambroise lorsqu'il reçut l'ordre de Valentinien de les codifier pour les préfets (des provinces).* Cette troisième collection doit être celle dont parle Ébedjésu dans son catalogue, quand il dit qu'Ambroise, évêque de Milan, fit, sur l'ordre de Valentinien, un recueil de sentences et de règles pour les préfets des provinces (Assémani, *B O*, t. III, 1re partie, p. 267 et 269). Ces recueils de droit romain offrent tous trois de nombreuses différences avec les documents syriaques de même genre publiés par

1. *Syrisch-rœmisches Rechtsbuch*, p. 177. Barhebræus dans son *Livre des directions* cite aussi *Les lois des empereurs*, mais d'après leur sens et non d'après leur contexte.

2. Cf. Wright, *Notulæ syriacæ*, p. 1-11; Wright and Cook, *Catal. of the syr. ms. of Cambridge*, p. 600, *Add.* 2023.

3. *Zeitschr. für Assyriologie*, t. IX, p. 366, 4°.

MM. Bruns et Sachau. Ils semblent aussi s'écarter notablement de la version syriaque dont Wright a publié des fragments (*Notulæ syriacæ*). »

Le manuscrit du Vatican (*Cod. Borgiano* 82) nous a conservé quelques traités de droit civil composés par des nestoriens. Ce sont : 1° le traité du patriarche Mar Aba sur les empêchements au mariage [1] ; 2° les règles des jugements ecclésiastiques et des héritages composées par le patriarche Timothée I et formant quatre-vingt-dix-neuf canons [2] ; 3° le traité du patriarche nestorien Élias I sur les héritages, et ses règlements synodaux relatifs aux successions et aux empêchements du mariage [3] ; 4° le traité sur le partage des successions, compilé par le patriarche Élias I, et abrégé par Élias de Nisibe ; probablement un épitomé du traité du numéro 3 [4] ; 5° les *Lois et sentences judiciaires* d'Ébedjésu bar Bahriz, métropolitain d'Arbèles et de Mossoul (vers 1028). Ce recueil a pour objet le partage des successions ; il est divisé en deux sections : la première donne la *théorie du partage des successions ;* la seconde entre dans le détail des cas particuliers [5].

1. Un extrait en a été publié par O. Braun, dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, LVII, 1903, p. 562. Il s'agit du patriarche Mar Aba I (540-552) suivant M. Braun, quoique le titre semble l'attribuer à Mar Abba II, selon M. Chabot, *Synodicon orientale*, p. 7, note 4.

2. Ces canons ont été traduits en latin par M. Labourt dans sa thèse *De Timotheo I*, Paris, 1904, p. 50. Cf. J.-B. Chabot, *Synodicon orientale* p. 10, note 2. Le recueil a été achevé en 805.

3. P. Cersoy, *l. c.*, p. 368, 9° et 10°.

4. P. Cersoy, *l. c.*, p. 368, 12°. Inséré par Ébedjésu dans son Nomocanon, comme on l'a dit ci-dessus, p. 166, note 4.

5. P. Cersoy, *l. c.*, p. 365, 1° ; comp. le *Catalogue d'Ébedjésu*, *B. O.*, III, part. I, 267.

XII

LES HISTORIOGRAPHES.

§ 1. — Histoire générale.

Le sixième siècle, qui marque l'apogée de la littérature syriaque, a vu éclore les premières œuvres historiques que les Syriens nous ont laissées. Au commencement de ce siècle fut écrite une chronique relatant les événements qui se sont passés en Syrie et en Mésopotamie pendant les années 495 et suivantes jusqu'à la fin de l'année 506. C'est le document le plus complet et le plus exact que l'on ait sur les guerres d'Anastase I et de Cawad. Cette histoire a été composée à Édesse vers 518, car son auteur parle de la fin du règne d'Anastase [1] ; elle nous est parvenue dans une compilation qu'Assémani croyait être l'œuvre du patriarche Denys de Tellmahré, et elle était désignée jusqu'à ce jour sous le nom de *Chronique de Josué le stylite*. C'est sous ce nom qu'Assémani qui la découvrit dans la compilation du soi-disant Denys en donna une analyse détaillée dans sa *Bibliotheca orientalis*, I, p. 260-283. C'est sous ce nom aussi qu'elle fut publiée intégralement une pre-

1. L'abbé NAU, *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré*, Paris, 1898, extrait du *Supplément de l'Orient chrétien*, 1897.

mière fois par l'abbé P. Martin avec une traduction française, et une seconde fois par Wright avec une traduction anglaise, d'après une collation de l'*editio princeps* faite par M. Guidi sur le ms. unique [1].

M. Nau a montré que l'auteur de cette chronique n'est pas connu et que ce ne fut pas Josué le stylite [2]. On peut seulement savoir, d'après le texte, que cet auteur professait dans une école d'Édesse; il était probablement orthodoxe; il loue Flavien qui abandonna les Jacobites et semble blâmer Anastase d'avoir exilé ce patriarche. M. Nau croit que cette chronique se trouvait déjà dans la seconde partie de l'histoire de Jean d'Asie, d'où elle a passé dans la compilation qui nous l'a transmise. La troisième partie de cette compilation est, en effet, une transcription littérale de la seconde partie de Jean d'Asie, tellement littérale que le narrateur (Jean d'Asie) y parle à la première personne quand il renvoie à un autre passage de son livre; la même caractéristique se retrouve dans la petite chronique.

Quelques années plus tard, un anonyme écrivit une chronique d'Édesse qui s'est conservée dans un ms. syr. du Vatican, n° 163, provenant de la bibliothèque du couvent syrien de Notre-Dame, dans le désert de Nitrie. Cette chronique commence à l'année 180 des Séleucides (132-131 avant J.-C.) et s'arrête à l'année 540 de notre ère, au moment où elle a été sans doute composée. Très concise pour la première époque, elle

1. *Chronique de Josué le stylite* par l'abbé PAULIN MARTIN, Leipzig, 1876, dans les *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, t. VI. *The Chronicle of Josua the stylite*, par W. WRIGHT, Cambridge, 1882.

2. *Bulletin critique*, 25 janvier 1897, p. 54; *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré*, 1898, p. 12; extrait du *Supplément de l'Orient chrétien*, 1897; comp. NOELDEKE, *Lit. Centralblatt*, 12 février 1898, p. 190.

offre des renseignements plus détaillés à partir du IIIe siècle de J.-C. Les données historiques qu'elle renferme et surtout les dates exactes qu'elle fournit en font un précieux document pour l'histoire non seulement de l'Orient, mais aussi de l'Occident. Assémani a publié cette chronique tout entière dans sa *Bibliotheca orientalis*, I, p. 388-417 [1]. Une seconde édition du texte, revu sur le manuscrit par M. Guidi, a été publiée par M. Ludwig Hallier [2] avec un apparat critique complet et une traduction allemande. D'après les recherches de M. Hallier, les sources de la *Chronique d'Édesse* sont des documents originaires d'Antioche où l'année commençait le premier septembre, et une histoire des Perses aujourd'hui perdue. Il faut excepter les notices relatives à Édesse, qui sont empruntées aux archives de cette ville. L'auteur a utilisé aussi la chronique dont nous avons parlé précédemment. M. Hallier a cherché à établir, mais en vain selon nous [3], que l'auteur écrivait, non pas vers 540, mais à la fin du VIe siècle. Cet auteur était orthodoxe; il reconnaît les quatre premiers conciles œcuméniques, mais il avait un penchant manifeste pour le nestorianisme, et son orthodoxie était cette orthodoxie mitigée qui se rencontre assez fréquemment chez les Syriens au commencement du VIe siècle.

M. Guidi a réimprimé la *Chronique d'Édesse* avec une traduction latine dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium* [4]. Il a reproduit exacte-

1. Réimprimée, d'après Assémani, par Michaelis dans sa Chrestomathie syriaque, 2e éd., Gœttingue, 1786, p. 47 et suiv.

2. *Untersuchungen über die Edessenische Chronik mit dem syrischen Texte und einer Uebersetzung*, dans les *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, t. IX, fasc. 1, Leipzig, 1892. M. Hallier, p. 3, note 3, croit que la traduction anglaise citée par Wright n'existe pas.

3. *Revue critique d'histoire et de littérature*, 19 juin 1893, p. 481 et suiv.

4. *Chronica minora, pars prior*, Paris, 1903.

ment les signes diacritiques du manuscrit unique.

C'est sans doute aussi dans la première moitié du VIe siècle qu'apparut un roman historique, d'un auteur inconnu, probablement un moine d'Édesse. Ce roman est divisé en trois parties qui renferment : la première, l'histoire de Constantin et de ses fils; la deuxième, l'histoire d'Eusèbe de Rome et des souffrances que l'empereur Julien lui fit endurer; et la troisième, l'histoire de Jovien (que les Orientaux appellent Jovinien) pendant le court règne de Julien. Les faits et les dates sont traités dans cet ouvrage avec une telle fantaisie, même en ce qui concerne la campagne de Julien en Orient, qu'il est sans valeur pour l'historien; mais il nous a conservé le meilleur morceau de rhétorique syriaque, écrit dans un style élégant et pur d'hellénisme, entremêlé de lettres et de discours qui rappellent en quelque sorte le genre historique de Tite-Live. Il a été beaucoup lu en Orient pendant le moyen âge et a exercé une influence regrettable non seulement sur les historiens syriaques, comme Barhebræus, mais aussi sur les historiens arabes. C'est certainement cet ouvrage, observe Wright [1], qu'Ébedjésu attribue dans son catalogue à l'historien Socrate, lorsqu'il dit que celui-ci écrivit « une histoire des empereurs Constantin et Jovinien ».

Ce roman historique est conservé, malheureusement avec de nombreuses lacunes, dans un ms. du Musée britannique, *Add.* 14641, du VIe siècle. De la première partie, concernant Constantin et ses fils, il ne reste plus que la fin sur un feuillet. La seconde et la troisième partie, presque complètes, sont présentées comme un récit écrit par Aploris ou Apoplaris (?), conseiller intime de Jovien, à la demande d'Abdel,

1. *Syriac Literature*, 2e éd., p. 100.

archimandrite de Sandroun Mahozé (?), pour servir à la conversion des chrétiens. M. Nœldeke a traité, avec une rare compétence, de cette composition syriaque dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, t. XXVIII, p. 263-292; il en fixe la rédaction entre les années 502 et 532. M. Georg Hoffmann en a publié le texte d'après le ms. du Musée britannique, sous le titre de Julien l'Apostat (*Iulianos der Abtrünnige*, Leide, 1880).

Un autre manuscrit du Musée britannique, *Add.* 7192, du VIIe siècle, renferme un fragment d'une œuvre du même genre, relatif à l'apostasie de Julien. M. Nœldeke, qui a parlé de ce fragment dans la même revue, t. XXVIII, p. 660, a reconnu un auteur différent de celui de l'ouvrage précédent. Ce fragment a été édité par M. Hoffmann à la suite du premier roman, p. 242-250[1].

La plus ancienne histoire ecclésiastique qui nous soit parvenue des Syriens jacobites est celle que le célèbre Jean d'Asie (ou Jean d'Éphèse) écrivit dans la seconde moitié du VIe siècle. Jean avait divisé son ouvrage, comme il nous l'apprend lui-même, en trois parties : les deux premières, comprenant chacune six livres, s'étendaient depuis Jules César jusqu'à la VIIe année de Justin II (572); la troisième partie, également en six livres, s'arrêtait à l'année 585. La vie de l'auteur ne dut pas se prolonger beaucoup après cette dernière année, car Jean était alors âgé de quatre-vingts ans.

La première partie est malheureusement perdue en entier. D'importants fragments de la seconde partie sont conservés dans deux ms. du Musée britannique, *Add.* 14647, daté de 688, et *Add.* 14650, daté de 875; ils ont été publiés par M. Land dans le deuxième vo-

1. Sur la valeur historique de ce fragment, voir Ernest Maass, *Analecta sacra et profana*, Marbourg, 1901.

lume de ses *Anecdota syriaca*, p. 289-329 et 385-391, avec un petit fragment, p. 363, tiré du ms. *Add.* 12154. D'un autre côté, l'auteur de la chronique de pseudo-Denys de Tellmahré déclarait avoir composé la troisième partie de son ouvrage avec la seconde partie de l'histoire de Jean d'Asie ; mais on supposait que cette compilation postérieure ne fournirait rien de plus que les fragments conservés dans les ms. de Londres, et qu'il n'y avait aucun intérêt à éditer cette troisième partie de pseudo-Denys. M. l'abbé Nau a montré qu'il en était autrement, et il est arrivé à la conclusion que le pseudo-Denys de Tellmahré avait transcrit littéralement dans sa compilation toute la seconde partie de Jean d'Asie dont on ne croyait posséder que des fragments. M. Nau a reconnu en effet que les fragments publiés par Land se retrouvent tout entiers dans cette compilation et en meilleur état ; il suppose que le surplus de la seconde partie de Jean y est également reproduit intégralement [1].

La troisième partie de l'histoire de Jean d'Asie est conservée, avec de nombreuses et importantes lacunes, dans le ms. *Add.* 14640, du VIIe siècle et probablement de la même main que le ms. *Add.* 14647, qui renferme des fragments de la seconde partie. Cette troisième partie a été publiée par Cureton à Oxford en 1853, sous le titre de *The third part of ecclesiastical history of John bishop of Ephesus*. Elle a été traduite

1. *Bulletin critique*, 25 août 1896; *Journal asiatique*, 1896, 9e série, t. VIII, p. 346 et suiv.; *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré*, 1898, extrait du *Supplément de l'Orient chrétien*, 1897. Dans ce dernier travail, p. 33 et suiv., M. Nau a donné une analyse de la seconde partie de Jean d'Asie. M. Kugener remarque cependant que les extraits de pseudo-Denys qu'il a publiés dans la *Vie de Sévère par Jean de Beith-Aphthonia* dans la *Patrologia orientalis*, t. II, fasc. 3, sont écrits dans un style qui ne semble pas être celui de Jean d'Asie, *ibid.*, p. 299, note 2.

en anglais par Payne Smith en 1860, et en allemand par Schœnfelder en 1862. Elle commence en 571 sous la persécution de Justin II contre les Monophysites. Jean. un ardent défenseur de la nouvelle secte jacobite, souffrit durement de cette persécution; jeté en prison ou obligé de fuir de lieu en lieu et de se cacher, il écrivait à la hâte des feuillets de son histoire qu'il devait mettre en lieu sûr; de là le désordre qui règne dans cette composition et, sans doute aussi, un certain nombre des lacunes qui s'y rencontrent. L'auteur s'en excuse dans le chapitre 50 du second livre [1] : « Il arrive que des personnes instruites, en lisant ces histoires, blâment l'auteur au sujet de la confusion qui règne dans le récit d'un même événement, mêlé et dispersé dans plusieurs chapitres. Mais, à propos des chapitres exposés à ce blâme, il faut savoir que beaucoup d'articles ont été écrits au temps de la persécution et sous la contrainte de toutes les adversités. Les cahiers où se trouvaient ces articles devaient nécessairement être mis à l'abri avec d'autres papiers et livres dans différents endroits, et être cachés dans plusieurs lieux, parfois pendant deux ou trois ans. Lorsqu'il se présentait des faits dont il voulait conserver par écrit la mémoire, et dont il avait déjà fait mention dans des chapitres rédigés précédemment, l'auteur, n'ayant pas sous ses yeux ses premiers écrits, ne se rappelait pas en avoir déjà traité, et les rapportait de nouveau. Telle est la cause de la répétition des mêmes faits dans plusieurs chapitres. Plus tard les loisirs ont manqué pour qu'il soit fait facilement et à l'aise une harmonie des récits. » On peut attribuer aussi aux temps troublés dans lesquels Jean vivait, les défauts de composition, l'exubérance d'un

1. Éd. Cureton, p. 140.

style peu châtié, plein d'hellénismes et de mots grecs. Il faut ajouter que les différents livres n'ont pas été écrits d'une manière suivie selon l'ordre des faits, mais ils ont été composés de morceaux détachés réunis ensuite en un recueil; les dates fournies par cette dernière partie sont[1]: 581 dans le ch. 39 du livre I; 577 dans le ch. 15 du livre II; 582 dans le ch. 22 du livre III; 575, 576, 580 et 585 dans les ch. 13, 19, 53 et 61 du livre IV; et 584 dans le ch. 25 du livre VI.

Les historiens trouveront dans ce qui nous reste de l'œuvre de Jean d'Asie des informations précises sur les crises que l'Église monophysite traversa pendant le VI[e] siècle. Jean se défend de partialité: il se plaint amèrement, il est vrai, des souffrances endurées par ses coreligionnaires, tandis que les calamités qui assaillirent ses adversaires le laissent froid ou méritent son approbation, mais c'est un historien véridique et original, dont l'œuvre domine de haut les compilations historiques que la Syrie nous a laissées.

Les *Vies des Bienheureux orientaux*, écrites par Jean d'Asie et réunies par lui en un recueil vers 565-566, complètent l'histoire ecclésiastique de cet auteur et offrent un intérêt presque égal à celle-ci. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous en avons dit plus haut, p. 150.

A la même époque, un Syrien jacobite rédigea une compilation historique dans laquelle il fit entrer une grande partie de l'histoire ecclésiastique (aujourd'hui perdue en grec) que Zacharie le Rhéteur écrivit à la fin du V[e] siècle, et qui comprenait les années 450-491[2].

1. Voir LAND. *Johannes Bischof von Ephesos, der erste syrische Kirchenhistoriker*, Leide, 1856, p. 82.

2. LAND, *Anecdota syriaca*, III, p. 5, *l. penult.*: le compilateur dit qu'il

Cette compilation, divisée en douze livres, nous est parvenue dans un ms. du Musée britannique, *Add.* 17202, de la fin du VIe siècle ou du commencement du VIIe siècle. Dans ce ms., les derniers chapitres du livre X et le livre XI entier manquent; en outre, le livre XII est incomplet au commencement et à la fin. Le texte syriaque a été édité, d'après ce ms., par M. Land dans le troisième volume de ses *Anecdota syriaca*[2]. L'histoire de Zacharie occupe dans la compilation syriaque les livres III-VI; les autres livres I-II et VII-XII proviennent de différentes sources. M. Land a donné, dans l'introduction du troisième volume des *Anecdota syriaca*, p. xvii-xxiii, une brève analyse du contenu des chapitres de chaque livre. Nous lui empruntons quelques citations qui donneront une idée du genre de cette œuvre :

Livre I, ch. vi, *Histoire de Joseph et Aseneth* (voir ci-dessus, p. 83).

Livre I, ch. vii, *Les actes de saint Silvestre*, document important pour l'étude des actes légendaires de saint Silvestre et du baptême de Constantin; les ms. grecs et latins qui renferment ces actes n'ont pas l'antiquité de la version syriaque. Cette version remonterait au moins au commencement du VIe siècle, si l'ho-

a conduit son histoire jusqu'à l'année 880 (569 de J.-C.). Les Syriens avaient qualifié Zacharie d'évêque de *Mélitène* par confusion avec Zacharie, évêque de *Mitylène*. D'un autre côté, comme M. Kugener l'a montré dans *La compilation historique de pseudo-Zacharie le Rhéteur*, extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*, Paris, 1900, on doit distinguer *Zacharie le Rhéteur*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, de *Zacharie le Scolastique*, devenu évêque de Mitylène, qui ont été confondus entre eux par les auteurs grecs.

2. Ahrens et Krueger ont publié une traduction allemande de cette compilation avec des notes critiques, *Die sogenannte Kirchengeschichte von Zacharias Rhetor*, Leipzig, 1899; Hamilton et Brooks ont donné en même temps une traduction anglaise, *The syriac chronicle known as that of Zachariah of Mitylene*, Londres, 1899.

mélie syriaque sur le baptême de Constantin est réellement de Jacques de Saroug[1].

Livre I, chap. VIII. *La découverte des reliques de saint Étienne*[2].

Livre II, chap. I, *Les sept dormants d'Éphèse* (voir ci-dessus, p. 135).

Livre V, ch. VIII, le texte syriaque de l'*Hénotique* de Zénon.

Livre VIII, ch. III, *Des martyrs homérites* (voir ci-dessus, p. 136).

Livre X, ch. IV, *Lettre de Rabboula à Gémelianus, évêque de Perrhin, sur le mésusage du pain eucharistique*. Cette lettre, qui se trouve également dans la chronique de pseudo-Denys de Tellmahré (Assémani, *B. O.*, I. 409) d'après Jean d'Asie, a été éditée à part par Overbeck dans *S. Ephræmi syri et Rabbulæ.... opera selecta*, p. 231.

Livre X, ch. XVI, *Description des édifices et des décorations de la ville de Rome*. Ce chapitre fait suite au chapitre qui raconte la prise de Rome par le roi des Ostrogoths, Totila. En publiant cette *Description*, M. Guidi a signalé l'intérêt qu'elle offre pour l'archéologie de la capitale de l'Italie[3].

1. L'abbé DUCHESNE. *Liber Pontificalis*. Paris, 1884-1885; FROTHINGHAM. *L'omelia di Giacomo di Sarug sul battesimo di Costantino imperator*. Rome. 1882, dans les memoires de la *Reale Accademia dei Lincei*, 1881-1882. La legende est aussi rapportée dans la chronique de pseudo-Denys de Tellmahre. *Dionysii Telmahharensis chronici liber primus*. éd. TULLBERG. Upsal, 1848. Une traduction allemande, basée sur l'édition de Land avec les variantes du ms. *Add.* 12174 du Musée britannique. a été faite par RYSSEL. *Archiv f. das studium der neueren Sprachen und Litter.*, 1895. 1-54. Certains critiques croient à l'origine syriaque de la legende. cf. RYSSEL. *ibid.* et *Theol. Zeitschr. aus der Schweiz*, 1896, p. 63.

2. Le texte syriaque a été publié, d'après un ms. de Berlin. par P. BEDJAN, *Acta mart. et sanct.*, III. 188. Il a été traduit en allemand par RYSSEL, *Zeitschr. f. Kirchengeschichte*, 1894, 233.

3. La publication de M. GUIDI (*Il testo siriaco della descrizione di Roma nella storia attributa à Zaccaria Retore*, Rome, 1885, extrait du *Bul-*

Livre XII, ch. VII, *La description de l'univers par Ptolémée*[1]. L'auteur a inséré dans ce chapitre un récit sur l'extension du christianisme au delà des Portes caspiennes et sur l'écriture adaptée à la langue des Huns, fait qui avait eu lieu, dit-il, il y a vingt ans et plus.

Les livres qui renferment l'histoire de Zacharie et les livres suivants relatent les événements qui agitèrent les Églises monophysites de l'Égypte et de la Syrie au Ve et au VIe siècle. A ce point de vue, la compilation syriaque de Zacharie est un utile complément de l'histoire de Jean d'Asie.

A la fin de son troisième volume, p. 341 et suiv., M. Land a imprimé, d'après le ms. *Add.* 12174 du Musée britannique, le récit de la mort de Théodose, évêque de Jérusalem, et l'histoire de l'ascète Isaïe[2].

Le ms. syriaque 145 du Vatican renferme un certain nombre d'extraits de la compilation de Zacharie, qui sont donnés comme la continuation des histoires de Socrate et de Théodoret, reproduites en grande partie dans ce manuscrit. Assémani (*B. O.*, t. II, p. 54) a le premier fait connaître ces extraits, que le card. Mai a publiés dans le tome X de sa *Script. veter. nova collectio*, p. 332-338. On y lit, entre autres documents,

letino della Commissione archeologica di Roma, 1884) est basée sur le ms. *Vat. syr.* 145, et les ms. *Add.* 17202 et *Add.* 12154. MAI avait déjà donné le texte syriaque avec une version latine dans son édition du ms. *Vat.* 145 dont nous parlerons plus loin; et SACHAU avait traduit le texte publié par LAND dans la *Topograph. der Stadt Rom* de JORDAN, II, 575. Dans le *Bulletino*, 1891, M. GUIDI a réédité la *Description*, avec plusieurs variantes, d'après l'histoire de Michel le Syrien, éd. CHABOT, 309. Cf. BAUMSTARK, *Oriens christianus*, 1901, 382.

1. Cette *Description* se trouve aussi dans le ms. *Add.* 14620 du Musée britannique, du IXe s., voir WRIGHT, *Catal.*, p. 803, col. 1.

2. Le récit de la mort de Théodose n'est pas de Zacharie, comme le pensait Wright, voir KRUEGER, *Die sogenannte Kirchengeschichte von Zacharias Rhetor*, p. XVI, et BROOKS, *The syriac chronicle known as that of Zachariah*, p. 2, note 4. Il est douteux que le compilateur ait utilisé l'*Histoire* de Jean d'Asie, Krueger, *ibid.*, p. XLI; Brooks, p. 5.

la lettre de Siméon de Beit-Arscham et la description de Rome mentionnée plus haut.

Les auteurs syriaques du VIe siècle qui traitèrent de l'histoire de l'Église possédaient déjà des versions des histoires grecques d'Eusèbe, de Socrate et de Théodoret ; mais Sozomène était à peine connu des Syriens.

La version de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe est conservée, avec des lacunes, dans deux ms. principaux provenant du couvent des Syriens dans le désert de Nitrie : l'un d'eux, actuellement à Saint-Pétersbourg, est daté de 462 ; il contient les dix livres d'Eusèbe, à l'exception du VIe ; en outre, des Ve et VIIe il ne reste que des fragments. L'autre ms., du VIe siècle, est au Musée britannique, *Add.* 14639 ; il ne renferme que les cinq premiers livres, et le premier livre présente des lacunes : il manque des parties de l'index des chapitres I, II et III. Divers fragments se trouvent encore dans plusieurs manuscrits du Musée britannique ; les plus importants (chap. XVI, XVII et XXV du livre VI) sont ceux du ms. *Add.* 14620.

De la version syriaque dérive la version arménienne qui a été imprimée en 1876 d'après des ms. de la bibliothèque des Méchitaristes à Venise. La version arménienne, qui joint à l'avantage d'être ancienne celui d'être exacte et presque complète, est d'une grande utilité pour la critique de la version syriaque [1]. Pseudo-Moïse, dans son histoire arménienne, rapporte que la traduction d'Eusèbe avait été faite à l'instigation de Mesrop († 441) ; on était porté à croire que la version syriaque devait exister depuis environ un siècle

1. MERX, *De Eusebianæ hist. eccl. versionibus syriaca et armeniaca* dans les actes du IVe Congrès des Orientalistes. Florence, 1880. I, 199 et suiv., et *Préface* de l'édition citée ci-après de NORMAN MAC LEAN, p. XIII-XVII.

lorsqu'elle passa en arménien ; elle aurait été faite du vivant même d'Eusèbe ou peu de temps après la mort de celui-ci. Aujourd'hui qu'il est démontré que l'histoire attribuée à Moïse de Khorène est une compilation de beaucoup postérieure, où la légende tient autant de place que l'histoire, la même certitude n'existe plus. Cependant on peut encore, avec M. Merx, s'en tenir à la tradition dont pseudo-Moïse s'est fait l'écho, concernant l'âge de la version arménienne.

La version syriaque a été faite sur un original grec qui, comparé avec le texte grec actuel, présentait des variantes nombreuses et parfois préférables. Elle se distingue par son exactitude et, malgré les fautes et les omissions qu'elle contient, elle fournit un document de valeur pour une nouvelle édition critique de l'Histoire d'Eusèbe.

Wright avait entrepris de cette version syriaque, une édition que la mort de ce regretté orientaliste vint interrompre. Elle a été reprise par M. Norman Mac Lean avec le concours, pour l'arménien, de M. Merx, et elle a paru en 1898 à Cambridge[1]. L'année précédente, M. Bedjan en avait donné à Leipzig une première édition qui reproduit le texte du ms. de Saint-Pétersbourg et du ms. *Add.* 14639 du Musée britannique[2]. La publication de M. Mac Lean, plus complète, est basée sur les mêmes ms. ; elle ajoute en appendice les cha-

1. *The ecclesiastical history of Eusebius in syriac by the late William Wright and Norman M. Lean, with a collation of the ancient armenian version by Dr Adalbert Merx.* M. Eberh. Nestle en a fait une traduction allemande, *Des Eusebius Kirchengeschichte aus dem Syrischen übersetzt*, Leipzig, 1901, dans les *Texte und Untersuch.*, *neue Folge*, VI, 2 ; cf. *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, 1902, p. 559.

2. *Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée.* Quelques passages de la version syriaque avaient été publiés précédemment par Cureton, *Ancient syriac documents*, p. 1 et suiv. ; et pa Paul de Lagarde, *Prætermissorum libri duo*, p. 249.

pitres conservés dans le ms. *Add.* 14620; elle donne, en outre, les variantes de la version arménienne.

Ébedjésu mentionne dans son catalogue [1] une version syriaque de la Chronique d'Eusèbe ayant pour auteur Siméon de Beit-Garmai qui vivait au commencement du VIIe siècle. Cette version est perdue.

Jacques d'Édesse revisa la Chronique d'Eusèbe et la continua à partir de la vingtième année de Constantin, où elle s'arrêtait, jusqu'à 692, époque où Jacques d'Édesse l'écrivit [2]. Michel le Syrien a utilisé pour sa Chronique cette œuvre de Jacques d'Édesse qu'il cite souvent, et dont des fragments se trouvent dans le ms. *Add.* 14685 du Musée britannique [3].

La première partie de la compilation de pseudo-Denys de Tellmahré (voir plus loin) contient un épitomé de la Chronique d'Eusèbe [4].

Le ms. *Add.* 14643 du Musée britannique, du VIIIe siècle, contient une chronique complète, sauf une lacune de dix feuillets disparus. C'est une compilation divisée en quatre parties : la première partie, la plus développée, va jusqu'à l'année 641; la seconde, jus-

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 168.

2. Voir sur ce sujet une notice de Théodose d'Édesse dans Michel le Syrien, éd. Chabot, p. 122. A la page 452, Michel dit que la Chronique de Jacques allait jusqu'en 1021 des Séleucides ou 710 de notre ère. Il se peut que les années écoulées entre 692 (date de la rédaction) et 710 aient été ajoutées par un disciple de Jacques d'Édesse.

3. *Catal. Wright*, p. 1062. Les fragments ont été publiés avec une traduction latine par E. W. Brooks dans le *Corpus script. christian. orientalium*; sér. III, t. IV, *Chronica minora*, Paris, 1905. M. Brooks avait édité précédemment les canons chronologiques avec une traduction anglaise dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, t. LIII, 1899, p. 261 et 550.

4. Publié par Tullberg, *Dionysii Telmahharensis Chronici liber primus*, Upsal, 1851; une traduction latine en a été faite par Siegfried et Gelzer, *Eusebii Canonum epitome ex Dionysii Telmaharensis Chronico petita*, Leipzig, 1884. Alfred von Gutschmid, dans sa recension de cette traduction, *Untersuchungen über die syrische Epitome der Eusebischen canonen*, Stuttgart, 1886, a apporté d'importants matériaux pour l'étude de la Chronique d'Eusèbe et de l'Épitomé syriaque.

qu'à l'année 570; la troisième, jusqu'à l'année 636; et la quatrième, jusqu'à l'année 529. Suit : une brève histoire des conciles jusqu'au concile de Chalcédoine, et un catalogue des califes. La Chronique d'Eusèbe y a été utilisée[1].

Le premier feuillet du ms. *Add.* 14461 du Musée britannique contient un passage à demi effacé d'un texte historique, que Wright a reproduit dans son catalogue des ms. syr. de ce Musée, p. 65, n° 94. M. Nœldeke a réédité ce passage dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, 1875, t. XXIX, p. 76 et suiv., et il en a signalé l'importance pour l'histoire de la conquête de la Syrie par les Arabes; on y lit la date du 20 août 636 pour la bataille de Yarmouk, après laquelle les Romains abandonnèrent la Syrie[2].

Le ms. *Add.* 17216 du Musée britannique contient des fragments d'une petite chronique syriaque, écrite en Palestine par un Maronite vers le VIIIe siècle. La première partie n'offre aucun intérêt. Les fragments de la seconde partie renferment des dates et des récits de l'époque de Moawia, qui se retrouvent avec des variantes chez Théophane et chez les historiographes syriaques postérieurs[3].

1. Cette chronique a été éditée par E. W. Brooks, avec une traduction latine par J.-B. Chabot, dans le *Corpus script. christian. orientalium:* sér. III, t. IV, *Chronica minora*, Paris, 1904. E. Rœdiger en avait donné des extraits dans la 2e édition de sa Chrestomathie, p. 105, et il en a imprimé la traduction latine à la suite de l'édition Schœne de la Chronique d'Eusèbe : A. Schoene, *Eusebii chronicon*, Berlin, 1875-1876. Land, qui croyait que l'auteur de cette chronique était le prêtre jacobite Thomas, en a publié la troisième partie sous le titre de *Liber Chalipharum* dans ses *Anecdota syriaca*, t. I (texte, p. 103-122; traduction latine, p. 2-24). B. H. Cowper, *Notes and Queries*, Londres, 1856, a traduit en anglais le catalogue des califes.

2. Réimprimé par Brooks, avec une traduction latine par Chabot, dans le *Corpus script. christian. orientalium : Chronica minora*, Paris, 1904.

3. Elle a été éditée par Brooks, avec une traduction latine par Chabot, dans le *Corpus script. christian. orient. : Chronica minora*,

Une chronique s'arrêtant à l'année 846 a été rédigée par un moine du couvent de Qartemin. Jusqu'à l'année 795, le récit est beaucoup plus bref que dans la partie suivante qui paraît avoir été ajoutée. Cette chronique se trouve dans le ms. *Add.* 14642 du Musée britannique [1].

Le même manuscrit renferme des fragments d'une chronique anonyme s'étendant de 754 à 813, que M. Brooks a publiés avec une traduction latine dans le *Corpus script. christian. orientalium : Chronica minora,* Paris, 1905 [2]. On trouve encore dans ce volume des *Chronica minora :* les fragments de la chronique de Jacques d'Édesse, dont il a été parlé ci-dessus; trois récits du ms. de Berlin *Sachau* 315, édités par M. Brooks avec une traduction latine; une courte chronique, contenue dans le ms. *Add.* 14683 du Musée britannique et publiée aussi par M. Brooks; une *description des peuples et des pays,* publiée également par M. Brooks d'après le ms. *Add.* 25875 du Musée britannique; un opuscule sur les familles de langues, édité par M. Brooks d'après le ms. *Add.* 14541 du même Musée; un fragment de pseudo-Dioclès que Lagarde avait déjà fait connaître dans ses *Analecta syriaca,* p. 201, et qui a été réimprimé avec une traduction latine par M. Guidi, d'après le ms. *Add.* 12152 du Musée britannique et un ms. appartenant à M. Nœl-

Paris, 1904. Cf. Noeldeke, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft,* XXIX, p. 82; Nau, *Opuscules Maronites,* extrait de la Revue de l'*Orient Chrétien,* Paris, 1899 et 1900.

1. E. W. Brooks l'a publiée avec une traduction latine de M. Chabot dans le *Corpus,* cité ci-dessus, t. IV, *Chronica minora.* Il en avait déjà édité la dernière partie en 1897 dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft,* LI, 569. Cf. Nau, *Revue de l'Orient chrétien,* 1896, p. 396, et 1903, p. 630.

2. M. Brooks les avait édités précédemment avec une traduction anglaise dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellsch.*, t. LIV, p. 195.

deke; et un document nestorien que M. Gœller avait déjà fait connaître dans *Oriens christianus*, 1901, p. 80, et que M. Chabot a réédité avec une traduction latine.

Beaucoup plus importante que ces divers documents est la petite chronique nestorienne qu'a éditée M. Guidi et qu'a traduite en allemand M. Nœldeke avec des notes critiques [1]. Cette chronique, si précieuse par les nouvelles informations dont elle enrichit notre connaissance des derniers temps des Sassanides, a été écrite, selon M. Nœldeke, dans l'Irak ou le Khouzistan, vers l'année 680, à laquelle elle s'arrête. Elle est intitulée : « Récits divers des histoires ecclésiastiques et profanes depuis la mort d'Hormizd, fils de Chosroès, jusqu'à la fin du royaume des Perses. » Elle comprend en effet l'histoire ecclésiastique de cette période dans les premiers chapitres; les chapitres suivants se composent de différentes notices que l'auteur semble avoir puisées à plusieurs sources. On peut douter si cette histoire forme un tout complet, ou si elle n'est que la dernière partie d'une chronique plus étendue.

Denys de Tellmahré, patriarche d'Antioche (✝ 845), composa, sous le titre d'*Annales*, une histoire dédiée à Jean de Dara, qui ne s'est pas retrouvée jusqu'à ce jour; il n'en existe qu'un fragment dans le ms. syr. 164 du Vatican, qu'Assémani a publié dans sa *Bibliotheca orientalis*, II, 72-77.

Il vaut la peine de rapporter ici ce que dit Michel le Syrien de cette histoire qu'il a utilisée pour sa chro-

1. Guidi, *Un nuovo testo siriaco sulla storia degli ultimi Sassanidi*, Leide, 1891; Nœldeke, *Die von Guidi herausgegeben syrische Chronik übersetzt und commentirt*, Vienne, 1893. M. Guidi a réimprimé cette chronique avec une traduction latine dans le *Corpus script. christian. orientalium: Chronica minora*, sér. III, t. IV, Paris, 1903.

nique[1] : « Le sage Denys, patriarche, surnommé de Tell Mahré, termina ici sa Chronique. Il la composa en deux parties et en seize livres : chaque partie contient huit livres divisés en chapitres. Il l'écrivit à la demande de Jean, métropolitain de Dara. Dans cette Chronique sont renfermés les temps, c'est-à-dire un cycle de 260 ans, depuis le commencement du règne de Maurice, ou depuis l'an 894 des Grecs, jusqu'à l'année 1154, en laquelle mourut Théophile, empereur des Romains, et Abou Ishaq, roi des Arabes ; et en laquelle commença à régner sur les Arabes Haroun, fils d'Abou Ishaq, et sur les Romains, Michel, un jeune enfant dont la mère gouvernait l'empire. » On trouve des extraits très étendus de la Chronique de Denys dans la Chronique de Michel le Syrien, et quelques passages (tirés de Michel) dans la Chronique ecclésiastique de Barhebræus.

Assémani, qui retrouva une chronique syriaque dans un autre ms. du Vatican, n° 162, crut que cette composition était aussi une œuvre du patriarche Denys, une chronique abrégée de ses *Annales*. C'est une compilation historique, divisée en quatre parties, qui va depuis l'origine du monde jusqu'à l'année 775.

La première partie s'arrête à Constantin le Grand. La principale source pour cette époque est la chronique d'Eusèbe, résumée en un épitomé (voir ci-dessus, p. 190). Le compilateur s'est, en outre, servi de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, de la *Chronographie* de Jules Africain[2], d'une chronique d'Édesse qui a permis à Gutschmid d'établir la chronologie des rois

1. *Chronique de Michel le Syrien*, éd. J.-B. Chabot, p. 554 (trad. t. III, fasc. I, p. 111). Cf. Nau, *Journ. asiatique*, 1896, 9e série, t. VIII, p. 526.
2. Von Gutschmid, *Die syrische Epitome der Eusebischen Canones*, p. 42.

de cette ville [1], de la *Caverne des trésors* (v. ci-dessus, p. 81), du *Roman d'Alexandre* [2], de l'*Histoire des sept dormants d'Éphèse* (voir ci-dessus, p. 135), et du *De bello judaico* de Josèphe. Cette première partie a été éditée par Tullberg [3].

La seconde partie, qui comprend la période de Constantin à Théodose le Jeune, est tirée presque entièrement de l'histoire de Socrate ; l'auteur a ajouté quelques notices empruntées à des documents syriaques. Elle est inédite, mais M. l'abbé Nau en a donné une analyse [4].

La troisième partie, qui s'arrête à Justin II, reproduit la deuxième partie de l'histoire de Jean d'Asie (voir ci-dessus, p. 182). Elle renferme notamment la chronique attribuée à Josué le stylite (voir p. 177) et la lettre de Siméon de Beit-Arscham (voir p. 136).

La quatrième et dernière partie est l'œuvre originale de l'auteur. Assémani en a donné d'abondants extraits dans sa *Bibliotheca orient.*, II, p. 98-116 ; M. l'abbé Chabot a publié le texte complet avec une traduction française (*Chronique de Denys de Tell Mahré, quatrième partie,* Paris, 1895). Rédigée sous la forme d'une chronique concise pour l'époque antérieure au VIII[e] siècle, cette partie a, pour ce siècle, l'étendue d'une histoire développée ; elle renferme de nombreuses notices historiques, surtout pour les temps de la domination arabe. Malheureusement, l'auteur manque de méthode et de sens historique ; il confond les dates

1. Von Gutschmid, *Untersuchungen ueber die Geschichte des Kœnigreichs Osrhoëne*, 1887, dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. XXXV, n° 1.

2. Édité par Budge, *The history of Alexander the Great*, Cambridge, 1889.

3. *Dionysii Telmahharensis chronici liber primus*, Upsal, 1851.

4. *Analyse des parties inédites de la chronique attribuée à Denys de Tellmahré*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1897.

et les événements et rapporte des faits qui appartiennent aux siècles précédents. C'est un document de valeur pour l'historien à la condition de s'en servir avec circonspection; les récits des dernières années méritent cependant plus de créance. Cet auteur était, en outre, un mauvais styliste; il était plus préoccupé de faire des sermons à ses lecteurs, que de donner une tournure élégante à sa pensée. « Il serait difficile, dit M. Chabot (p. IV de la préface du texte syriaque), de trouver un écrivain d'un style plus incorrect et plus bizarre. »

L'édition de M. Chabot a permis à MM. Nau et Nœldeke de constater l'erreur d'Assémani qui voyait dans cet ouvrage une chronique abrégée de Denys de Tellmahré. MM. Nau et Nœldeke ont reconnu en même temps, et chacun de son côté [1], que l'auteur de cette œuvre, dédiée à Georges, chorévèque d'Amid, à Euthélius, archimandrite (du couvent de Zoukenin), et au périodeute Lazare, était un moine du couvent de Zoukenin, qui écrivait vers 775, antérieurement à l'époque de Denys. M. Nau croit que ce moine était Josué le stylite (voir ci-dessus, p. 178).

La Chronique de Michel le Syrien, patriarche des Jacobites à Antioche, a été retrouvée dans un ms. syriaque de la bibliothèque de l'église jacobite d'Orfa (Édesse), et elle est actuellement en cours de publication par les soins de M. l'abbé Chabot [2]. C'est une histoire générale s'étendant des origines du monde à

1. NAU, *Bulletin critique*, n° du 15 juin 1896; *Journal asiatique*, 1896, 9e série, t. VIII, p. 346 et suiv. NOELDEKE, *Wiener Zeitschrift*, juillet 1896.

2. *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche*, 1166-1199, *éditée pour la première fois et traduite en français, par* J.-B. CHABOT, Paris, t. I, 1899-1900; t. II, 1901-1904; t. III, fascicule 1; il reste encore à paraître les fascicules 2 et 3 du t. III. On ne connaissait auparavant cette chronique que par une version arménienne abrégée,

l'époque de l'auteur. Elle a été rédigée en 1196, mais elle s'arrête en 1193 par suite d'une lacune de la fin; elle comprend vingt et un livres divisés en chapitres. La plupart des chapitres sont sur trois colonnes : la colonne du milieu donne l'histoire civile; une autre contient l'histoire ecclésiastique; une troisième rapporte, sous forme de synchronismes, divers récits qui ne figurent pas dans la colonne du milieu. La perte d'un feuillet a fait disparaître le titre et le commencement; d'autres lacunes, plus ou moins importantes, existent dans le manuscrit.

La partie antérieure à l'époque de Michel n'est qu'une compilation, mais une compilation précieuse qui renferme des citations et des extraits d'ouvrages disparus. La partie qui relate les faits contemporains de l'auteur, fournit une importante contribution à l'histoire des croisades. Michel cite ses sources et nous transmet des notices sur des auteurs syriens qui ne nous sont pas connus par ailleurs [1] : Kouré (Cyrus), prêtre de Saroug, qui écrivit une chronique allant de

qui a été traduite en français par Langlois : *Chronique de Michel le Grand, patriarche des Jacobites*, Venise, 1868, et dont le texte arménien a été édité à Jérusalem, une première fois en 1870 et une seconde fois en 1871. Il existe une traduction arabe de la Chronique de Michel dans le ms. du Musée britannique, *Orient.* 4402. La version arabe semble avoir été faite sur le manuscrit syriaque d'Orfa, car elle renferme les mêmes lacunes et les mêmes fautes que ce manuscrit.

1. Le titre syriaque, mis en tête de la version arabe dans le ms. *Orient.* 4402 du Musée britannique, indique, comme premier auteur, un Maribas inconnu, voir Nau, *Journal asiatique*, 9e série. t. VIII, p. 523 et suiv. Ce titre est apocryphe suivant M. Chabot, *La Chronique de Michel le Syrien* dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séance du 28 juillet 1899, p. 479. Le ms. de la Bibliothèque nationale, *Syr.* 306, contient des extraits d'une chronique en carschouni de Maribas le Chaldéen; M. Frédéric Macler qui les a publiés dans le *Journal asiatique*, mai-juin 1903, p. 491, y voyait des fragments d'une ancienne chronique, mais M. Chabot a montré dans le même *Journal*, mars-avril 1905, p. 251, que ces extraits avaient été tirés par un compilateur moderne du ms. en carschouni de Londres, *Orient.* 4402.

Justin II à Tibère (565-588); Jean le Stylite, moine du couvent de Litarba (VII[e] siècle), qui rédigea un comput des années; Gouria, auteur d'une chronique s'étendant de Justinien à Héraclius; Ignace de Mélitène, mort en 1094, qui composa une chronique abrégée, commençant à Constantin; Jean de Kaisoum, mort en 1171, dont Michel cite la Chronique.

Barhebræus († 1286) est l'auteur de deux chroniques : le *Chronicon syriacum* et le *Chronicon ecclesiasticum,* dans lesquels il a résumé l'histoire universelle depuis la Création jusqu'à son époque.

La première chronique est consacrée à l'histoire profane. L'auteur nous avertit, dans sa préface, qu'il a comblé les lacunes des livres antérieurs, personne n'ayant écrit sur ce sujet depuis le patriarche Michel qui rédigea sa chronique quatre-vingts ans avant lui. En réalité, le *Chronicon syriacum* est un abrégé de la Chronique de Michel le Syrien; pour la partie postérieure à Michel, Barhebræus a compulsé les documents syriaques, arabes et persans, réunis dans la bibliothèque de Maraga, ville de l'Adherbaidjan. En 1789, Bruns et Kirsch ont imprimé une première édition du *Chronicon syriacum* avec une traduction latine; le texte et la traduction sont également incorrects [1]. En 1890, M. Bedjan a donné du texte syriaque une seconde édition beaucoup meilleure [2]. Pendant les derniers temps de sa vie, Barhebræus fit une recension arabe de sa première chronique sous le titre d'*Histoire*

1. *Bar-Hebraei Chronicon syriacum*, Leipzig, 1789 (texte syriaque), et *Gregorii sive Bar-Hebræi Chronicon syriacum*, Leipzig, 1789 (traduction).

2. *Gregorii Barhebræi Chronicon syriacum*, Paris, 1890. M. Bedjan a utilisé les travaux que Lorsbach, Arnold, Mayer et Bernstein ont publiés au sujet de l'édition de Bruns et Kirsch. Bernstein avait collationné les ms. du Vatican et de la Bodléienne en vue d'une nouvelle édition.

abrégée des dynasties, qu'il enrichit de nouvelles notices empruntées à la littérature musulmane. Cette recension a été publiée une première fois par Pocock. en 1663, à Oxford, avec une traduction latine, et une seconde fois par le P. Salhani, en 1890, à Beyrouth, sans traduction, mais avec un index des noms propres et une concordance des années de l'Hégire et de l'ère chrétienne.

Le ms. 167 de la Bodléienne d'Oxford, qui a la première partie du *Chronicon syriacum,* ajoute, comme complément de cet ouvrage, trois autres textes historiques : le premier, intitulé *Expédition des Huns, des Persans et des Mongols dans la province de Diarbékir,* va de 1394 à 1402; le second, intitulé *Ravages de Timour-Khan dans le Tour-Abdin,* comprend les années 1395-1403 ; et le troisième, un fragment de chronique, renferme des récits concernant les années 1394-1493. Bruns les a édités, sous le titre d'*Appendix ad Chr. Bar-Hebræi* dans le *Repertorium für bibl. und morg. Litteratur* de Paulus, Iéna, 1790, I, p. 1-116. Behnsch a réédité le troisième texte en 1838 [1].

Le *Chronicon ecclesiasticum* est divisé en deux parties. La première partie, commençant à Aaron, est très concise jusqu'à l'ère chrétienne. L'histoire de l'Église syrienne occidentale et des patriarches d'Antioche y est traitée par Barhebræus jusqu'en 1285; un auteur anonyme l'a continuée jusqu'en 1495. La seconde partie, consacrée à l'Église syrienne orientale, renferme l'histoire des maphriens jacobites [2] et des patriarches nestoriens. Barhebræus l'avait achevée l'année même

1. *Rerum sæculo quinto decimo in Mesopotamia gestarum librum e codice bibliothecæ Bodleianæ syriace edidit et interpretatione latina illustravit Dr Ottomar Behnsch,* Breslau, 1838.

2. On appelait *maphriens* les évêques qui avaient cure des intérêts des Jacobites établis dans les provinces orientales. Les maphriens

de sa mort, 1286; elle a été continuée jusqu'en 1288 par Barsauma, le frère de Barhebræus, et jusqu'en 1496 par un anonyme. Le *Chronicon ecclesiasticum*, auquel Assémani s'est souvent référé dans sa *Bibliotheca orientalis*, a été édité avec une traduction latine par MM. Abbeloos et Lamy [1]. Les éditeurs ont contrôlé les données de Barhebræus à l'aide de la Chronique d'Élias de Nisibe, que nous citerons plus loin.

Une des sources de Barhebræus pour la seconde partie du *Chronicon ecclesiasticum*, c'était le *Livre de la tour*, écrit par Mari ibn Soleiman, un auteur nestorien du XIIe siècle, et dont nous devons parler ici quoiqu'il soit écrit en arabe. Le *Livre de la tour* de Mari est conservé dans deux manuscrits arabes du Vatican, 108 et 109, et dans un ms. de la Bibliothèque nationale, *arabe* 190. Il est divisé en deux parties : l'une est théologique et dogmatique; l'autre, théologique et historique, renferme une histoire concise des patriarches nestoriens, qui finit avec Ébedjésu bar Mouki de Mossoul († 1147), mais qui a été continuée jusqu'en 1317. Saliba ibn Yohanna de Mossoul et Amr ibn Matta de Tirhan, qui vivaient dans la première moitié du XIVe siècle, firent, chacun de son côté, une recension abrégée du *Livre de la tour* qui présente le même texte, avec cette différence que Saliba donne des additions qui manquent à Amr. On ne sait pas encore quel est celui des deux qui a copié l'autre; il est possible que ce soit Amr, lequel aura supprimé les addi-

furent installés d'abord à Tagrit, au sud de Mossoul, et ensuite au nord de cette ville, dans le couvent de Mar Mattai. Barhebræus était lui-même maphrien de l'Orient.

1. *Gregorii Barhebræi Chronicon ecclesiasticum*, I-III, Louvain, 1872-1877. OVERBECK avait imprimé le commencement de la seconde partie dans *S. Ephræmi syri... opera selecta*, Oxford, 1865, p. 414-423.

tions de Saliba. La recension de Saliba est contenue dans le ms. du Vatican 41 (provenant de la Bibliothèque des Néophytes) et, incomplète, dans le ms. K. VI, vol. 14, du Musée Borgia (aujourd'hui au Vatican). Celle d'Amr nous est parvenue dans le ms. arabe 110 du Vatican, qui semble être un autographe [1]. Le P. Gismondi a publié, en 1896-1899, la section du *Livre de la tour* relative aux patriarches nestoriens. La recension d'Amr et de Sliba, qui est parfois plus développée que l'œuvre originale et présente une rédaction différente, a été publiée *in extenso* [2].

La chronique qu'Élias bar Schinaya, métropolitain de Nisibe, écrivit en 1008, ne nous est parvenue que dans le ms. *Add.* 7197 du Musée britannique [3]. Ce manuscrit, décrit dans le catalogue de Rosen, p. 86-90, est contemporain de l'auteur, mais ce n'est pas, comme on l'avait pensé, un autographe d'Élias; de la main de celui-ci il n'y a probablement que la partie ancienne du texte arabe [4]. Les pages sont divisées en deux colonnes, dont la première contient le texte syriaque, et la seconde, en regard, la version arabe faite en grande partie par Élias lui-même. Cet ouvrage commence par plusieurs tables chronologiques, suivies de la liste des papes jusqu'au concile de Chalcédoine [5], de la liste des patriarches d'Alexandrie jusqu'à la même époque, des

1. Le ms. 687 du *Vat.* contient une partie du texte, analogue au ms. 110. Sur les ms. de la Bibliothèque nationale de Paris, voir *Catal. de Slane*, n°s 190, 191, 192; sur un ms. incomplet à Berlin, voir *Catal. Sachau*, n° 116, p. 407; sur un ms. également incomplet à Cambridge, voir *Catal. Wright and Cook*, *Add.* 3293, p. 965.

2. *Maris Amri et Slibae de Patriarchis Nestorianorum commentaria*, Rome; *pars prior*, *Maris textus* et *versio latina*, 1899; *pars altera*, *Amri et Slibæ textus*, 1896; *versio latina*, 1897.

3. Le ms. de Berlin 102 (*Sachau* 108), fol. 144-147, renferme un extrait de cette chronique, voir *Catal. Sachau*, p. 359.

4. Wright, *Syriac Literature*, 2e éd., p. 236, note 6.

5. Elle a été insérée dans l'éd. Abbeloos et Lamy du *Chron. eccl.* de Barhebræus, t. I, p. 37-38.

listes des différentes dynasties [1], et du catalogue des patriarches nestoriens jusqu'à Jean V († 905). La chronique proprement dite comprend les événements de l'Orient de l'an 25 à l'an 1018 de l'ère chrétienne. Malheureusement le manuscrit est incomplet, surtout pour la période antérieure à l'Islam ; pour la période suivante, il manque les années 169-264 et 361-384 de l'Hégire. Cette chronique est surtout précieuse parce qu'elle indique, sous chaque paragraphe, les sources où Élias a puisé ses notices : elle nous fait connaître les titres d'un certain nombre d'œuvres historiques aujourd'hui perdues. Comme il arrive dans les compilations de ce genre, le même événement est parfois rapporté sous plusieurs années, d'après des documents différents [2]. M. Lamy a publié la portion qui va jusqu'à la conquête musulmane [3]. La suite avait été éditée auparavant par Bæthgen [4].

M. Rahmani a commencé l'édition d'une chronique divisée en deux parties : la première partie s'étend des origines du monde à Constantin ; la seconde, de Constantin au commencement du XIIIe siècle. L'auteur l'a écrite en Mésopotamie, peut-être à Édesse. Le fascicule qui a paru récemment comprend la période qui va de la création à la conquête musulmane [5]. Ce fascicule renferme une intéressante description de la ville d'Édesse et de ses édifices.

Paul de Lagarde a imprimé, dans *Prætermissorum*

1. M. Lamy a publié la liste des rois Sassanides dans *Élie de Nisibe, sa chronologie*, Bruxelles, 1888, p. 28 (texte syr., p. 41).

2. Noeldeke, *Litterarisches Centralblatt*, 12 juillet 1884, p. 980.

3. *Élie de Nisibe, sa chronologie*, Bruxelles, 1888, avec une traduction française.

4. *Fragmente syrischer und arabischer Historiker*, Leipzig, 1884, avec une traduction allemande.

5. *Chronicon civile et ecclesiasticum anonymi auctoris quod ex unico codice Edesseno primo edidit* Ignatius Ephræm II Rahmani, Mont Liban, 1904.

libri duo. p. 90-93, des extraits d'une brève chronologie d'Ébedjésu, métropolitain de Nisibe († 1318). Ces extraits vont jusqu'au patriarche nestorien Jésu bar Noun († 827).

Nous citerons encore ici, quoique n'appartenant pas à l'histoire proprement dite, la *Chronologie* que Siméon de Schanklava écrivit à la fin du XII[e] siècle, à la demande de son élève, Jean bar Zoubi. C'est un calendrier et une explication des différentes ères, par demandes et réponses. Ce traité a été analysé et en partie traduit par M. Friedrich Mueller qui a imprimé quelques extraits du texte syriaque [1]. Le ms. *Add.* 17156 du Musée britannique contient trois lettres sur la chronologie adressées par Sévère Sebokt au périodeute Basile en Chypre.

Toutes ces chroniques témoignent de la place importante que l'histoire ecclésiastique et profane occupe dans la littérature syriaque. Cette place nous apparaîtrait encore plus grande, si toutes les œuvres historiques des Syriens s'étaient conservées; malheureusement un certain nombre a disparu, dont nous ne connaissons que le titre ou le nom de leur auteur cités par des écrivains postérieurs. Michel le Syrien nous a transmis quelques noms [2]. Élias de Nisibe, dans sa chronique mentionnée plus haut, cite : Alahazeka (VII[e] s.?); Mika (même époque); Barsahdé (vers 735); Cyprien de Nisibe (mort en 767); Péthion (VIII[e] s.?) [3]; Daniel fils de Moïse (VIII[e] s.); Jésudenah, évêque de

1. *Die Chronologie des Simeon Schanqlâwâjâ*, Leipzig, 1889. Un extrait se trouve aussi dans la Chrestomathie intitulée *Le petit livre des miettes*, ܦܬܘܬܐ ܕܦܪ̈ܬܘܬܐ, p. 225, Ourmia, 1898.

2. Voir ci-dessus, p. 197.

3. Bæthgen croyait qu'il s'agissait du patriarche nestorien Péthion, mort en 740; mais, comme le remarque Wright, les notices mises sous le nom de Péthion se rapportent aux années 765 et 768.

Bassora (fin du VIIIe s. [1]); Henanjésu, évêque de Hira (vers 900); Aaron (même époque); Élias d'Anbar (vers 922); Siméon, diacre jacobite (vers 950); et des chroniques anonymes des patriarches jacobites, des patriarches nestoriens et des métropolitains de Nisibe. Ébedjésu, dans son catalogue [2], mentionne encore parmi les Nestoriens : Barhadbeschaba, disciple de Hannana à l'École de Nisibe et ensuite évêque de Holvan (VIIe s.) [3]; Jésuzeka appelé aussi Zekajésu ou Meschihazeka (même époque) [4]; Daniel bar Maryam (vers 650) [5]; Jean de Beit-Garmai (vers 660) : Élias de Merv (même époque); Atken, moine du couvent d'Apnimaran (même époque) [6]; Théodore bar Koni (commencement du VIIe siècle); Siméon de Kaschkar (vers 754); Salomon de Haditha (vers 760); Georges de Schouster (vers 770); Siméon de Karka (vers 800) [7].

Le *Livre de la chasteté* dont nous parlerons sous le paragraphe suivant, mentionne l'histoire ecclésiastique

1. Voir le paragraphe suivant, *Histoires particulières*.

2. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 148-231.

3. A. MINGANA, *Narsai doctoris syri Homiliæ et Carmina*, I, p. 32-39, Mossoul, 1905, a publié, d'après un ms. en sa possession à Mossoul et un ms. de Seert, des passages de la Chronique de Barhadbeschaba concernant les Écoles d'Édesse, de Nisibe et de Seleucie. Cf. J.-B. CHABOT, *Journal asiatique*, juillet-août, 1905, p. 157.

4. La chronique de Meschihazecha, que M. Mingana place au VIe siècle, un peu avant celle de Barhadbeschaba, était adressée à un certain Pinhès et se bornait à l'histoire de l'Adiabène. M. Mingana a eu sous les yeux un ms. de cette chronique : A. MINGANA, *Réponse à M. l'abbé Chabot à propos de la Chronique de Barhadbeschaba* (brochure qui n'est pas dans le commerce).

5. Suivant Amr, éd. GISMONDI, *pars* II, p. 26 (trad. p. 15), l'histoire ecclésiastique de Daniel bar Maryam renfermait les Actes des martyrs de la Perse. Cet auteur ne peut être la même personne que Rabban Gabriel, dont il est question ci-dessus, p. 120.

6. Voir sur cet historien l'*Histoire monastique* de THOMAS DE MARGA, éd. BUDGE, II, p. 186, 207 et 234.

7. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 230. Mais WRIGHT, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 132, rapproche un Siméon Barkaya, auteur d'une chronique, selon Élias de Nisibe, et qui écrivait à la fin du VIe siècle. Il s'agit sans doute du même Siméon.

de Grégoire, métropolitain de Nisibe (fin du VI[e] s.).

Barhebræus, dans son *Histoire des dynasties*, cite l'histoire de Théophile d'Édesse, qui était maronite (+ 785). Bar Bahloul, dans son lexique syriaque, se réfère à plusieurs reprises à la chronique de Honein (+ 873). Le biographe de Moïse bar Képha (+ 903) attribue à cet auteur une histoire ecclésiastique [1].

§ 2. — Histoires particulières.

Les écrits syriaques qui traitent d'un point particulier de l'histoire ont presque tous un caractère religieux. Les Actes des martyrs et les Vies des saints ont fait l'objet du n° IX ci-dessus; nous avons parlé aussi sous ce n° de l'*Histoire de la ville de Beit-Slok;* nous n'y reviendrons pas ici. Un certain nombre de récits historiques concernent les couvents nestoriens les plus célèbres; les auteurs jacobites semblent s'être moins préoccupés de l'histoire de leurs couvents. Mais la malechance des manuscrits nestoriens nous fait regretter la perte de plusieurs histoires monastiques. Celles de Jésudenah et de Thomas de Marga ont seules vu le jour jusqu'ici.

On doit à M. l'abbé Chabot l'édition du *Livre de la chasteté* [2] de Jésudenah, évêque de Bassora, qui vivait à la fin du VIII[e] siècle. Ce livre se compose de cent quarante notices sur les fondateurs des monastères orientaux;

1. Assémani, *B. O.*, II, 218. Sur une histoire ecclésiastique attribuée au patriarche nestorien Sabrjésu I, voir Guidi, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, t. XL, 559.

2. *Le livre de la Chasteté composé par Jésudenah, évêque de Baçrah, publié et traduit par J.-B. Chabot*, Rome, 1896. Il a été réédité par P. Bedjan sous le titre de *Historia fundatorum monasteriorum* à la suite du *Liber superiorum seu historia monastica auctore Thoma, episcopo Margensi,* Paris et Leipzig, 1901, p. 437 et suiv.

nous y reviendrons sous le n° suivant consacré à *La littérature ascétique*. Ces notices étaient tirées du *Paradis des Orientaux* de Joseph Hazzaya (voir ci-dessus, p. 145), à en juger par un passage de Bar Bahloul sur Sahdona[1] : elles forment un recueil utile à consulter pour l'histoire de l'Église nestorienne et la géographie de la Mésopotamie et la Babylonie.

L'histoire monastique de Thomas de Marga, beaucoup plus développée, porte le titre de *Livre des supérieurs*. Elle était connue par la *Bibliotheca orientalis* d'Assémani qui en contient une analyse[2]; M. Budge l'a publiée avec une traduction anglaise et une introduction très documentée qui ajoute à la valeur de son édition[3]. Thomas était entré en 832 comme moine dans le couvent de Beit-Abé (près de Marga), dont il devint bientôt le directeur. Mar Abraham, qui fut patriarche des Nestoriens de 837 à 850, le prit pour son secrétaire; il le nomma ensuite évêque de Marga et, quelques années après, métropolitain de la province de Beit-Garmai. C'est à la demande du moine Ébedjésu et d'autres moines du couvent de Beit-Abé que Thomas écrivit en 840 l'histoire de ce couvent. Cette histoire n'est pas seulement celle du couvent de Beit-Abé; Thomas y a inséré le récit de la vie de Maranammeh, évêque d'Adiabène (avec une longue homélie métrique qu'il avait composée en l'honneur de cet évêque).

1. Comme le remarque M. H. Goussen, *Martyrius-Sahdona's Leben und Werke*, Leipzig, 1897, p. 13, note 1.

2. T. III, part. I, 464-501.

3. *The book of governors : The historia monastica of Thomas bishop of Marga A. D. 840*, Londres, 1893; vol. I, texte syriaque et introduction; vol. II, traduction anglaise. L'introduction contient des extraits des lettres du patriarche nestorien Jésuyab III, intéressantes pour l'histoire de l'Église nestorienne au VIIe siècle. Elle a été rééditée par P. Bedjan, sous le titre de *Liber superiorum seu historia monastica auctore Thoma episcopo Margensi*. Paris et Leipzig, 1901.

de Babai et de plusieurs moines célèbres du Grand Couvent du mont Izla. « Cette œuvre, dit M. Budge[1], est une histoire du monachisme et de l'ascétisme des Nestoriens des contrées orientales du Tigre pendant près de trois siècles; elle fournit un précieux supplément à l'histoire de l'Église nestorienne pendant une période de son existence qui est peu connue. Elle fait connaître avec quelque longueur à quelles occasions l'Église nestorienne entra en contact ou en conflit avec les rois de Perse, et jette quelque nouveau jour sur les événements contemporains. La dispersion des moines du mont Izla, la députation du patriarche nestorien à Héraclius, l'apostasie de Sahdona, la stagnation de l'Église nestorienne au VII[e] siècle, la fondation de soixante écoles et l'introduction de la musique ecclésiastique à Marga, la conversion au christianisme des peuples des régions orientales et méridionales de la mer Caspienne, les missions de la propagande nestorienne dans l'Arabie du sud, en Perse et en Chine, la décadence de l'empire perse et la grandeur de la puissance arabe, etc., y sont exposées avec beaucoup de clarté. »

Un des couvents nestoriens les plus célèbres, c'était le monastère de Rabban Hormizd qui existe encore aujourd'hui à Alkosch, au nord de Mossoul. La bibliothèque de ce couvent renferme une histoire en prose de sa fondation, rédigée par Simon, qui était le disciple de Mar Yozadak, un ami de Rabban Hormizd[2]. Rab-

1. Préface de son éd., t. I, p. xi.

2. Cette histoire a été publiée par A. Wallis Budge avec l'histoire en vers de sept syllabes de Rabban Bar-Edta dans *Luzac's semitic text and translation series*, vol. IX-XI, Londres, 1902 : *The Histories of Rabban Hormizd the persian and Rabban Bar-Edta, the syriac texts*; II, *part* II, *english translations*. *Ibid.*, II, *part* II, M. Budge a donné une traduction anglaise de la vie en vers d'Hormizd qu'il avait publiée dans les *Semitische Studien* : A. Wallis Budge, *The life of Rabban Hormizd*, Berlin,

ban Hormizd, le fondateur du monastère qui porte son nom, était né dans la première moitié du VII[e] siècle.

La même bibliothèque possède encore un poème, tiré de l'histoire en prose, et dont nous avons parlé plus haut, p. 22. Une autre poésie a été composée en l'honneur de Rabban Hormizd par Immanuel, évêque de Beit-Garmai († 1080); elle a été publiée par le P. Cardahi (*Liber thesauri de arte poetica Syrorum*, p. 142) et traduite en allemand par M. Hoffmann (*Auszüge aus syr. Akten pers. Märtyrer*, p. 19). C'est une grossière falsification de l'histoire de la fondation du couvent de Rabban Hormizd (Hoffmann, *l. c.*, p. 180). Un panégyrique de Rabban Hormizd, de basse époque et insignifiant, a pour auteur un certain Adam d'Akra. Il est en vers rimés; il a été édité par le P. Cardahi (*l. c.*, p. 102).

Nous mentionnerons ici les *Statuts de l'École de Nisibe* qui ont été publiés par M. Guidi [1], et qui ont permis à M. Chabot d'écrire un très intéressant chapitre de l'histoire de la culture intellectuelle et de la vie monastique chez les Nestoriens au V[e] et au VI[e] siècles de notre ère [2].

Un récit fabuleux de la vie de Nestorius, écrit par un jacobite, a été publié par M. Emile Goeller dans *Oriens christianus*, 1901, p. 276-287.

M. l'abbé Nau a publié et traduit en français, dans le *Journal asiatique*, janv.-févr. 1903, p. 5 (texte syriaque),

1894. Cf. Baumstark, *Römische Quartalschrift*, 1901, p. 115; Giamil, *Oriens christianus*, 1901, p. 62.

1. Guidi, *Gli statuti della scuola di Nisibi* dans le *Giornale della Società asiatica italiana*, vol. IV, p. 165-195; Traduction allemande par Nestle, *Zeitschr. f. Kirchengeschichte*, 1897, p. 211. Traduction anglaise par Francis Albert, *Catholic University Bulletin*, avril 1906, p. 160 et suiv.

2. J.-B. Chabot, *L'école de Nisibe, son histoire, ses statuts*, dans le *Journal de la Société asiatique*, juillet-août 1896, 9[e] série, t. VIII, p. 43 et suiv.

et mars-avril 1903, p. 241 (traduction). l'*Histoire de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, écrite par son disciple Théopiste.* Cette histoire a probablement été traduite du grec en syriaque; elle semble rentrer dans le groupe des publications sur les saints de l'Église monophysite dont nous avons parlé ci-dessus, p. 150.

Les vies des patriarches nestoriens Mar Aba I, Sabrjésu, Denha et Yaballaha III, ont été publiées par M. Bedjan (*Histoire de Mar-Jabalaha, de trois autres patriarches, etc.*, Paris, 1895).

Le patriarche Mar Aba I (540-552) était né dans la religion de Zoroastre; il reçut le baptême à Hira, étudia à l'école de Nisibe, puis se rendit à Édesse, où son élève Thomas lui enseigna le grec. Après avoir visité Constantinople, Mar Aba retourna à Nisibe, où il se fit connaître comme un professeur distingué. Élu patriarche en 540, il ouvrit une école à Séleucie. Ses controverses avec les mages lui attirèrent des persécutions; il passa plusieurs années de sa vie en prison et il fut exilé dans l'Adherbeidjan par Chosroès Anoschirwan. Selon ses *Actes* publiés par M. Bedjan (*Op. cit.*, p. 206), le patriarche recouvra ensuite la liberté et il mourut en paix sur son siège. Barhebræus [1], au contraire, fait mourir Mar Aba en prison, où il avait été jeté à son retour à Séleucie. On attribue à Mar Aba une version de l'Ancien Testament (ci-dessus, p. 53); il écrivit des commentaires (ci-dessus, p. 72); des canons ecclésiastiques et des lettres synodales (ci-dessus, p. 165); un traité sur les empêchements au mariage (ci-dessus, p. 175); des hymnes et des homé-

1. *Chron. eccl.*, I, 95. Cf. J. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, Paris, 1904, p. 190 et note 5 de la page 190.

lies [1]. Il traduisit en syriaque la liturgie de Nestorius.

Sabrjésu, dont les Actes ont été écrits par le moine Patros (Pierre), était évêque de Laschom en 596, quand il fut nommé patriarche à l'instigation de Chosroès II, ou Chosroès Parvez, dont les sympathies lui étaient acquises. La narration de Patros met en relief les hautes vertus de ce patriarche qui avait mené d'abord la vie ascétique et qui jouissait d'un grand crédit auprès des Romains et des Perses en raison de ses cures merveilleuses ; elle signale la part importante que Sabrjésu, étant évêque de Laschom, prit à la conversion de Noman ibn al-Mondhir, roi des Arabes, à Hira. Selon Barhebræus [2], Sabrjésu accompagna Chosroès au siège de Dara et mourut dans cet endroit ; les Actes sont muets sur ce point. En fait, le patriarche alla avec Chosroès au siège de Dara, mais il revint à Nisibe où il mourut [3].

L'histoire du patriarche Denha (1265-1281) a été écrite en vers rimés par un de ses contemporains nommé Jean ; mais l'auteur a passé sous silence plusieurs événements de sa vie qui n'étaient pas à la louange du patriarche. Ce petit poème a été publié pour la première fois par M. l'abbé Chabot (*Journal asiatique*, 9e série, t. V, p. 110 et suiv.) ; il a été réimprimé par le P. Bedjan dans l'ouvrage cité plus haut (*Histoire de Mar-Jabalaha, etc.*, p. 332 et suiv.).

La publication par M. Bedjan [4], en 1888, de l'histoire

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 75. Une hymne est éditée dans le *Breviarium Chaldaicum* de Mossoul, p. 46, voir Bickell, *Conspectus rei Syrorum litt.*, p. 37, note 8 ; une autre existe au Musée britannique, *Add.* 17219, fol. 165 *b* ; comp. Maclean, *East Syrian Daily Offices*, p. 98 et 105.

2. *Chron. eccl.*, II, 107.

3. Voir la chronique éditée par Guidi, *Un nuovo testo siriaco....*, traduction de Nœldeke (*Op. cit.*, ci-dessus, p. 193, note), p. 16 et 18 : Thomas de Marga, livre I, chap. xxv ; Élias de Nisibe dans la *Chron. eccl.* de Barhebræus, éd. Abbeloos et Lamy, II, p. 108, note 2.

4. *Histoire de Mar Jab-Alaha, patriarche, et de Raban Sauma*, Paris.

de Yaballaha III et de Rabban Sauma intéressa vivement les orientalistes. Yaballaha qui, avant d'être élevé à la dignité patriarcale, s'appelait Marcos, était originaire de la Chine et avait mené la vie religieuse avec son maître Rabban Sauma aux environs de Pékin. Le disciple et le maître, pris du désir de visiter les Lieux saints à Jérusalem, se mettent en route pour l'Occident. Ils arrivèrent dans l'Adherbeidjan où ils séjournèrent deux ans, retenus par les troubles qui agitaient l'Orient. Marcos fut alors nommé métropolitain de la Chine, et Sauma visiteur général. A la mort du patriarche Denha, le clergé, afin de s'attirer la faveur des princes mongols, désigna Marcos pour succéder à Denha et le nouvel élu occupa le siège patriarcal, sous le nom de Yaballaha III, de 1281 à 1317. Ce patriarche se trouva mêlé aux événements qui se déroulèrent sous sept rois mongols; il prit part notamment aux négociations que le roi Argoun entama avec les souverains de l'Europe pour former une alliance contre les Arabes. Le récit du voyage de R. Sauma envoyé en mission aux différentes cours de l'Occident est des plus instructifs. La publication de M. Bedjan fut l'objet de plusieurs travaux qui en firent valoir l'importance pour l'historien [1].

1888; réimprimée par le P. Bedjan, en 1895, dans l'ouvrage cité plus haut. *Histoire de Mar-Jabalaha, de trois autres patriarches, etc.*

1. Nous en avons donné une analyse détaillée dans le *Journal asiat.*, 1889, 8e série, t. XIII, p. 313 et suiv., com. p. aussi LAMY, *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e sér., XVII, 223; VAN HOONACKER, le *Muséon*, t. VIII, nº 2; NOELDEKE, *Litterar. Centralblatt*, 1889, 842-844. En 1895, M. l'abbé CHABOT a publié une traduction française dans la *Revue de l'Orient latin*, t. I et II, avec de nombreuses notes et deux appendices. M. HEINRICH HILGENFELD a proposé divers amendements au texte syriaque, *Textkritische Bemerkungen zur Teschita dmar Jabalaha...*, Iéna, 1894. M. RUDOLF HILGENFELD a publié le texte arabe de la vie de Yaballaha III, d'après la recension de Saliba du *Livre de la tour*, avec une traduction latine et des notes, *Jabalahæ III vita ex Slivæ Mossulani libro, qui inscribitur Turris, desumpta*, Leipzig, 1896.

M. l'abbé Chabot a publié, d'après un ms. syr. du couvent des Chaldéens à Séert, une traduction de la Vie de Joseph Bousnaya, écrite par Jean bar Khaldoun [1]. Bousnaya était un moine du couvent de Rabban Hormizd; il mourut en 979. Ce livre de Bar Khaldoun, très étendu, renferme des anecdotes sur la vie ascétique de Bousnaya et d'autres moines du couvent d'Hormizd; il se termine par un traité sur la mystique.

Thomas de Marga, dans son *Histoire*, et Ébedjésu, dans son *Catalogue*, citent des ouvrages sur la vie monastique qui ne nous sont pas parvenus :

Abraham de Kaschkar [2] (milieu du VIe s.) est donné comme l'auteur d'un traité sur la vie monastique, qui fut traduit en persan par son disciple, Jean le moine [3].

Mar Babai, abbé du monastère d'Izla (569-628), composa le *Livre de l'abbé Marc* et des discours sur l'ermite Mathieu, sur Abraham de Nisibe et sur Gabriel de Katar. Ses autres œuvres sont : une histoire du martyr Georges (voir ci-dessus, p. 135); *La cause des Hosannas; Le livre de l'union* sur les deux natures du Christ [4]; un commentaire sur les *Centuries* d'Évagrius; une histoire des partisans de Diodore; un livre sur la fête de la sainte Croix; des hymnes sur les fêtes de

1. *Vie du moine Rabban Bousnaya, écrite par son disciple Jean Bar-Kaldoun, traduite du syriaque et annotée par J.-B. Chabot* dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1897-1899. Comp. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 265; Chabot, *Revue sémitique*, 1896, p. 252.

2. Cet Abraham doit être distingué d'Abraham, le fondateur du grand couvent du mont Izla, qui était également de Kaschkar et qui écrivit des règles pour les moines, voir ci-dessus, p. 168-169.

3. Appelé à tort Job par Mari, éd. Gismondi, *part.* I, p. 52.

4. Le *Livre de l'union* est annoncé comme devant paraître dans le *Corpus scriptorum christian. oriental.* par les soins de J. Labourt. Des extraits se trouvent dans la chrestomathie intitulée *Le petit livre des miettes*, ܟܬܒܘܢܐ ܕܦܪ̈ܕܬܐ, Ourmia, 1898, p. 32 et 102. Cette chrestomathie donne aussi, p. 316, un extrait de la recension du *Livre de l'union*, faite par un certain Simon.

l'année[1]; des règles pour les novices; des canons pour les moines; un commentaire des saintes Écritures (voir ci-dessus, p. 73); des lettres adressées à Joseph Hazzaya.

Sahdona, qui vivait au commencement du VIIe siècle, écrivit la biographie et l'oraison funèbre de Rabban Jacques, son maître. La vie de Sahdona est conservée dans le *Livre de la chasteté*, dont nous parlerons sous le n° suivant.

La Vie de Bar Edta, le fondateur du couvent qui porte ce nom, a été écrite par Jean le moine. Originaire de Resapha sur l'Euphrate, Bar Edta étudia à Nisibe et mourut vers 612. Son biographe lui attribue une apologie qu'il composa pour le roi Chosroès. Il ne doit pas être confondu avec un autre Bar Edta, contemporain de Sahdona[2].

Rabban Sergius (commencement du VIIe s.) écrivit une histoire des religieux du Beit-Garmai, à la demande de Rabban Jacques; cette histoire était intitulée *Le destructeur des puissants*.

Rabban Sabrjésu, surnommé Rostam (vers 650), a laissé des biographies de Mar Jésuzeka du monastère de Gassa, de Mar Jésuyab, de Mar Abraham, abbé du couvent de Beit-Abé, de Rabban Kamjésu, d'Abraham de Nathpar, de Mar Job le Perse, de Rabban Sabrjésu l'ancien, le fondateur du couvent de Beit-Koké, de Rabban Joseph, abbé du même couvent, et de son frère Abraham. Ses autres livres sont : un grand ouvrage

1. Une hymne attribuée à Mar Babai a été traduite par Maclean dans *East Syrian Daily Offices*, p. 100 et 226.

2. Voir Heinrich Goussen, *Martyrius-Sahdona's Leben und Werke*. Leipzig, 1897, p. 13, note 1. M. Goussen signale les erreurs d'Assémani et de Wright, qui ont confondu ces deux personnages. La vie en prose par Jean le moine a servi de base à la vie en vers écrite par Abraham et éditée par M. Budge, que nous avons mentionnée ci-dessus p. 207, note 2. Cf. Addai Scher, *Revue de l'Orient chrétien*, 1906, p. 13, n° XIV.

contre les hérétiques et sur différents sujets ; un traité en huit livres sur Notre-Seigneur et les missions de ses Apôtres ; un livre sur la chasteté et la vie ascétique.

Aphnimaran (vers 660) a écrit lui aussi les vies de Rabban Joseph et de son frère Abraham ; en outre, des *Réponses*, des traités sur la perfection et d'autres œuvres.

Atken (vers 660) composa, outre des histoires ecclésiastiques (voir ci-dessus, p. 204), une controverse théologique, plusieurs lettres et un traité sur la vie monastique.

Rabban Gabriel, surnommé Taureta, était abbé du couvent de Beit-Abé au temps du patriarche nestorien Henanjésu I (686-701) ; il écrivit, outre le récit des martyrs de la montagne de Berain (voir ci-dessus, p. 120), l'histoire de Mar Narsai, abbé du même couvent, et une homélie sur le jour de la Passion.

Jean le moine ou Jean de Beit-Garmai (même époque) laissa des *Vies* d'Abraham, le fondateur du Grand couvent de ce nom, de Bar Edta et de Mar Khodawai, le fondateur du couvent de Beit-Halé, près de Mossoul[1].

Le moine Salomon bar Garaph (VIIe s.) est l'auteur d'une histoire des anachorètes antérieurs à son époque.

David, évêque des Kartewayé (Kurdes), qui vivait au temps du patriarche Timothée (780-823), composa le *Petit paradis* (voir ci-dessus, p. 145). Dans ce livre se trouvait l'histoire des moines du couvent de Beit-Abé du VIIe siècle.

L'*Histoire du moine Behira*, dont le texte syriaque a été publié par M. Richard Gottheil dans la *Zeitschr. für Assyriologie*, 1899, XIII, 189-242, se divise en trois parties : la première relate la rencontre de Behira et

1. Des hymnes sont mises sous le nom de Jean le moine. Voir MACLEAN, *East Syrian Daily Offices*, Londres, 1894, p. 100 et 226.

du moine Jésuyab, le soi-disant auteur du livre; la seconde, les entretiens de Mahomet avec Behira qui fournit au Prophète des renseignements sur la religion chrétienne; la troisième se compose d'une série de visions apocalyptiques sur les temps futurs de la domination arabe jusqu'à la seconde venue du Messie. Suivant l'éditeur, cette histoire légendaire a dû voir le jour dans une communauté syriaque de la Perse ; elle a été composée à la fin du XIe siècle ou au commencement du XIIe, sauf la seconde partie qui est plus ancienne.

Ajoutons encore : *Histoire de sainte Marine*, publiée par M. F. Nau, *Revue de l'Orient chrétien*, VI, p. 276-290 et 354-378; *Une version syriaque inédite de la vie de Schenoudi*, par F. Nau, dans la *Revue sémitique*, Paris, 1900; le texte syriaque de *Vie et récits de l'abbé Daniel le Scétiote*, par F. Nau, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, Paris, 1891; *Vie de Mar Bischoï* dans les *Acta martyr. et sanct.* de P. Bedjan, III, p. 572, et la *Recension de deux récits de cette vie* dans la *Zeitschr. f. Assyriologie*, XV, p. 103; enfin le *Texte grec et syriaque de la vie de saint Malchus dans saint Jérôme et la vie du moine Malchus le captif*, par P. van den Ven dans le *Muséon*, nouvelle série, I, 413; II, 208.

XIII

LA LITTÉRATURE ASCÉTIQUE.

La revue que nous avons passée sous le n° précédent des histoires monastiques, nous amène à parler des écrits qui ont pour objet la vie religieuse. L'œuvre la plus ancienne de ce genre, qui suivit de près l'établissement du monachisme dans la Mésopotamie, est celle d'Aphraate, surnommé le Sage persan. Les vingt-trois *Démonstrations,* que cet auteur écrivit entre les années 337 et 345 de notre ère, traitent, il est vrai, autant des questions théologiques que de la vie monastique; elles ont pour objet la foi, la charité, le jeûne, la prière, la pénitence, l'humilité, la confiance, etc. La vie monastique est le sujet de la sixième démonstration; la septième est consacrée au clergé; d'autres, à la circoncision, à la Pâque, à la résurrection et à la vie future; quelques-unes des dernières sont dirigées contre les Juifs; la vingt-troisième est intitulée *Le grain de raisin,* ܥܛܘܦܬܐ, par allusion à Isaïe, XLV, 8. Les vingt-deux premières sont classées suivant l'ordre des vingt-deux lettres de l'alphabet syriaque; la vingt-troisième a été ajoutée après coup par l'auteur qui a divisé son recueil en deux parties : la première partie comprend dix démonstrations écrites en 337, et la seconde les

treize autres écrites en 344 et 345. Aphraate désigne parfois ces traités sous le nom d'*homélies*, ܡܐܡܪ̈ܐ ; les auteurs syriaques les appellent aussi *épitres*, parce que c'est sous la forme de lettres adressées à un correspondant qu'ils ont été rédigés. Ils nous sont parvenus dans trois manuscrits anciens (V[e] et VI[e] s.) du Musée britannique [1].

On sait peu de chose de la vie d'Aphraate ; à en juger par son ouvrage même, il était né dans le paganisme : il se fit moine après sa conversion et devint évêque : c'est en cette qualité qu'il apparaît dans la lettre encyclique adressée au clergé de Séleucie et de Ctésiphon et qui fait l'objet de sa XIV[e] homélie. Dans le paragraphe xxv de cette homélie, Aphraate parle de l'imposition des mains que plusieurs ont reçue de lui. On ignore dans quel endroit de la Perse l'auteur écrivait ; c'était dans le couvent de Mar Mattai au nord de Mossoul, si l'on en croit un ms. de date récente (1364), mais il est douteux que ce couvent existât déjà à son époque. Aphraate semble avoir pris le nom de Jacques en entrant dans les ordres ecclésiastiques ; ce nom se

1. C'est d'après ces ms. que WRIGHT a publié l'*editio princeps* sous le titre de *The homilies of Aphraates*, Londres, 1869. M. BICKELL a traduit en allemand huit de ces traites dans la *Bibliothek der Kirchenvæter* de TALLHOFER, Kempten, 1874 : M. BUDGE a traduit en anglais le premier dans son édition des *Discours* de Philoxène, *The discourses of Philoxenus*, Londres, 1894, t. II, p. CLXXV. Une traduction allemande de tout l'ouvrage a été imprimée par M. BERT dans les *Texte und Untersuchungen* de GEBHARDT et HARNACK, III, Leipzig, 1888. M. GRAFFIN reedite Aphraate dans sa *Patrologia syriaca* : le premier volume de cette patrologie, le seul paru jusqu'ici, renferme ces traités à l'exception du dernier ; la traduction latine et l'introduction sont de DOM PARISOT. *Patrologia syriaca*, I. Paris, 1894. Cf. FORGET, *De vita et scriptis Aphraatis*, Louvain, 1882 ; SAL. FUNK, *Die haggadischen Elemente in den Homelien des Aphraates*, Vienne, 1891.

Il existe de dix-neuf des homélies d'Aphraate une version arménienne qui a été publiée avec une traduction latine par ANTONELLI, *Sancti Patris nostri Jacobi, episcopi Nisibeni, Sermones*, etc., Rome, 1756 ; 2[e] éd., Vienne, 1765. La traduction latine a été réimprimee par ANDRÉ GALLAND dans sa *Bibliotheca veterum Patrum*, V, Venise, 1788.

trouve dans une clausule du ms. du Musée britannique daté de 512; il a sans doute été la cause de la confusion que Gennadius et la version arménienne ont faite de cet auteur avec Jacques, évêque de Nisibe, qui mourut en 338, antérieurement par conséquent à la rédaction des dernières homélies.

En tête de ses homélies, Aphraate a reproduit la lettre de son correspondant, mais le commencement de cette lettre manque dans les manuscrits syriaques [1].

Aphraate possédait à fond les Écritures et était au courant de l'exégèse juive et chrétienne de l'Ancien Testament, comme on le voit par ses dernières homélies dirigées contre les Juifs. Il vivait au milieu de la persécution de Sapor II, et il nous a transmis des dates certaines pour l'histoire de ces temps. Son style n'a pas la grâce et l'élégance des homélies de Philoxène; la phrase est trop souvent coupée par des citations bibliques qui nuisent à l'effet des périodes. Les longueurs et les redites sont fatigantes sans que la pensée de l'auteur en soit plus claire. On sent, quand il parle des durs temps dans lesquels il vivait, une certaine gène et la crainte de compromettre ses coreligionnaires. Cependant son ouvrage se recommande à plusieurs titres; c'est le type le plus ancien de l'homélie syriaque [2], libre de toute influence grecque; c'est aussi

1. Dom Parisot a comblé cette lacune, d'après la version arménienne, dans la traduction latine de la *Patrologia syriaca*. Dans la version arménienne, ce correspondant est Grégoire l'Illuminateur, évêque d'Arménie; notice évidemment inexacte, mais on peut en inférer que Grégoire était le nom du correspondant d'Aphraate.

2. L'homélie syriaque est désignée sous le nom de *memra*, « discours », et n'a pas le même sens que l'homélie grecque ou latine; c'est une composition ou un petit traité sur un sujet particulier; on donnait aussi ce nom aux divisions d'un ouvrage étendu; dans ce cas, il correspond à notre mot *livre* ou *chapitre*. L'homélie métrique formait un genre différent (voir ci-dessus, p. 13 et suiv.). Malgré son nom de *discours*, l'homélie syriaque, soit en prose, soit en vers, n'appartient pas au genre oratoire, qui paraît avoir été peu cultivé chez les Syriens.

un guide sûr pour l'étude de la syntaxe araméenne. D'un autre côté, il nous met au courant des controverses du commencement du IVe siècle sur la métaphysique, la question pascale, le comput des années depuis la création, etc., des dissensions qui agitaient l'Église orientale, des prévarications et de la simonie du haut clergé.

Sous l'influence des idées platoniciennes relatives à la distinction de l'âme animale ou végétative et de l'âme spirituelle ou intellectuelle, Aphraate croyait que l'Esprit-Saint qui habitait chez l'homme après le baptême y demeurait jusqu'au péché du coupable ou jusqu'à la mort de l'innocent, puis retournait vers la divinité dont il émanait, tandis que l'esprit animal était enterré avec le corps. Le célèbre ascète Isaac de Ninive admettait aussi la distinction de l'âme et de l'esprit chez l'homme [1]; mais Georges, évêque jacobite des Arabes, s'élève contre la doctrine d'Aphraate, qu'il traite de grossière et d'inepte, dans la lettre qu'il écrivit, en 714, en réponse à diverses questions que le prêtre reclus Jésu lui avait adressées au sujet de ces homélies [2].

Selon l'ancienne tradition fondée sur le Psaume xc, 4, Aphraate admettait que la durée du monde serait de six mille années répondant aux six jours de la création. Ses calculs des années écoulées depuis la création jusqu'à son époque sont renfermés dans les

1. Voir J.-B. Chabot, *De S. Isaaci Ninivitæ vita*, Louvain, 1892, p. 76; Braun, *Moses bar Kepha*, Fribourg en B., 1891, p. 42.

2. Cette lettre de Georges a été imprimée par Paul de Lagarde dans ses *Analecta syriaca*, p. 108, et a été rééditée en partie par Wright, *The homilies of Aphraates*, p. 19 et suiv. Elle a été traduite en allemand par Ryssel, *Ein Brief Georgs, Bischofs der Araber*, Gotha, 1883, et par Georg Bert, en tête de sa traduction des homélies d'Aphraate, dans les *Texte und Untersuchungen* de Gebhardt et Harnack, III, Leipzig, 1888. Traduction partielle en anglais par Cowper, *Syriac Miscellanies*, Londres, 1861. Cf. aussi Ryssel, *Georg's des Araberbischof Gedichte und Briefe*, Leipzig, 1891.

homélies II, XXI et XXIII. Les chiffres de la IIe homélie ne concordent pas toujours avec ceux de la XXIe, sans doute par suite d'erreurs de copiste; M. Sasse a proposé les meilleures corrections pour concilier ces textes [1]. Dans sa lettre que nous avons citée plus haut, Georges des Arabes, qui était jacobite, rejette avec dédain les calculs d'Aphraate, basés sur la Peschitto, et préfère les données des Septante qui, pour l'époque des patriarches bibliques, s'écarte du texte hébreu. Élias de Nisibe, qui était nestorien et ne reconnaissait que la Peschitto, accepte la chronologie de la XXIIIe homélie d'Aphraate [2]. Georges comptait 4901 ans depuis Adam jusqu'à l'ère des Séleucides. Élias de Nisibe, conformément à Aphraate, admet seulement 3468 ans; il ajoute : « Ce nombre ne concorde avec aucun des calculs faits précédemment, mais il se rapproche de celui des Juifs, parce qu'il est tiré du livre qu'ils possèdent (l'Ancien Testament); mais le livre des Juifs n'est pas exact (c'est-à-dire a été altéré), comme je l'ai montré dans un autre endroit. »

A la différence des homélies d'Aphraate, les treize homélies de Philoxène de Mabboug ont uniquement pour objet la vie du parfait chrétien; elles forment un traité de morale religieuse et aussi un corps de règles sur l'ascétisme. On n'y trouve aucune allusion aux controverses dogmatiques, auxquelles cet évêque prit part avec tant d'ardeur. Le titre actuel de l'ouvrage est ainsi conçu : « Traités sur la rectitude des mœurs, composés par le bienheureux Mar Philoxène, évêque de Mabboug, qui y enseigna le cours entier de la discipline; comment on commence à devenir le disciple

1. *Prolegomena in Aphr. Sermones homeliticos*, Leipzig, 1879.
2. Voir le passage de la Chronique de cet auteur imprimé dans Wright, *The homilies of Aphraates*, p. 38.

du Christ ; par quelles règles et conduites on se forme pour arriver à l'amour spirituel ; comment naît la perfection qui nous rend semblables au Christ selon la parole de l'apôtre Paul. » M. Budge, à qui l'on doit la publication de ces homélies [1], a remarqué que les citations bibliques sont faites d'après la Peschitto ; il en conclut que Philoxène a dû composer cet ouvrage avant l'édition de la version Philoxénienne (508) et peu de temps après son élévation au siège épiscopal de Mabboug (485).

La première homélie sert de prologue au livre ; les douze autres traitent de la foi, de la simplicité, de la crainte de Dieu, de la pauvreté, des désirs de la chair, de l'abstinence et de la fornication. En écrivant ces traités, l'auteur s'est certainement inspiré des homélies d'Aphraate. Comme Aphraate, il disserte en premier lieu sur la foi, « le fondement de la religion » ; mais, c'est un point digne de remarque, il omet de parler de la prière, qui fait le sujet de la quatrième homélie d'Aphraate.

C'est surtout dans ce livre que Philoxène a déployé ses qualités de styliste que Jacques d'Édesse appréciait tant ; ses périodes sont longues et harmonieuses, trop longues à notre goût, mais notre goût littéraire n'est pas celui des Orientaux,

Jésudenah, dans le *Livre de la chasteté* dont nous avons parlé sous le n° précédent, p. 205, nous a transmis quelques notices sur les auteurs ascétiques de la Mésopotamie. Nous résumons ici ces notices en suivant l'ordre dans lequel elles se trouvent dans ce livre :

Mar Grégoire, le Directeur, qui fit un livre sur la vie monastique. Ce Grégoire était persan d'origine ; il

1. *The Discourses of Philoxenus Bishop of Mabbogh*, vol. I, *The syriac text;* vol. II, *Introduction, translation, etc.*, Londres, 1894.

embrassa la vie monastique à la suite de visions ; il étudia à Édesse sous la direction du docteur Moïse; il se rendit ensuite au mont Izla où il vécut dans la solitude. Plus tard, Grégoire alla se fixer en Chypre; mais, sur la fin de ses jours, il revint au mont Izla où il mourut. Nous savons par Assémani [1] que ce moine vivait dans la seconde moitié du IVe siècle; il était en relations avec Épiphane, évêque de Salamis en Chypre, et avec le moine Théodore ; il adressa à ceux-ci plusieurs traités et des lettres. Ces traités étaient vraisemblablement des chapitres de son ouvrage sur la vie monastique, qui ne nous est pas parvenu [2].

Mar Abraham le Grand, le prince des moines, qui fonda un couvent sur le mont Izla dans le voisinage de Nisibe. Il établit des règles pour les moines (voir ci-dessus, p. 168-169).

Mar Babai le Grand, qui fonda une école et un monastère célèbre dans le Beit-Zabdai. Il écrivit beaucoup de livres et de commentaires (voir ci-dessus, p. 212).

Mar Yahb, l'anachorète, qui écrivit sur Dieu et ses créatures. Il est indiqué comme l'auteur de nombreux livres; il vivait à la fin du VIe siècle ou au commencement du VIIe, car il est placé aussitôt après Mar Babai.

Mar Abraham de Nathpar [3], *qui écrivit sur la vie monastique.* Il vivait vers le milieu du VIe siècle. Ébedjésu mentionne ses œuvres dans son catalogue;

1. *B. O.*, III, part. I, 170. Le récit d'Assémani diffère sur quelques points de celui de Jésudenah.

2. Cet ouvrage est mentionné dans le *Catalogue d'Ébedjesu*, *B. O.*, III, part. I, 191.

3. Ce nom est écrit aussi *Naphtar*, Assémani, *B. O.*, I, 463; III, part. I, 191; Ignatius Ephræm II Rahmani, *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, chap. viii, nº 4, et *adnotatio in cap.* viii, p. 66. *Beit-Nathpera* ou *Naphteria* est donné comme le nom d'une ville de l'Adiabène près d'Arbèles.

Assémani donne les titres de huit petits traités conservés au Vatican[1]. Jean le moine avait traduit en persan les livres d'Abraham de Nathpar; il en existe une traduction arabe.

Grégoire, métropolitain de Nisibe, qui a écrit sur les devoirs de la vie monastique. Ce Grégoire était originaire de Kaschkar; il professa à Arbèles, puis dans sa ville natale où il fonda une école. Le Patriarche Sabrjésu (596-604) le nomma métropolitain de Nisibe, mais il dut quitter cette ville parce qu'il avait excommunié Hannana d'Adiabène, et il revint mourir à Kaschkar. Il fit des livres, ajoute Jésudenah, et une histoire ecclésiastique.

Mar Georges, moine et martyr, qui fonda une école à Babylone et écrivit sur la vie monastique et contre les hérétiques. Sur la vie de ce martyr nestorien, voir ci-dessus, p. 135.

Mar Schoubhalmaran, métropolitain de Karka de Beit-Slok, qui fit des livres sur la vie monastique. « Ce bienheureux vivait au temps de l'hérétique Gabriel, médecin du roi Chosroès (II)[2], et était métropolitain de Karka de Beit-Slok. A cette époque il n'y avait pas de patriarche[3]. Il écrivit de nombreux ouvrages sur la vie monastique. A cause des difficultés qu'il eut avec les habitants de Singar, le roi Chosroès le condamna à l'exil jusqu'à sa mort. »

Aba Zinai qui fit des livres sur la vie monastique et fonda un monastère dans la montagne d'Adiabène.

1. *B. O.*, I, 464; comp. MAI, *Script. veter. nova collectio*, V, 65. Une hymne attribuée à Abraham de Nathpar est traduite dans MACLEAN, *East Syrian Daily Offices*, p. 100.

2. Gabriel était monophysite et excita le roi de Perse contre les Nestoriens.

3. C'est à partir de 608 ou 609 que Chosroès II défendit aux Nestoriens d'élire un patriarche, BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, II, p. 109; NOELDEKE, *Tabari*, p. 358, note; HOFFMANN, *Auszüge aus syr. Akten*, 116.

Il vivait au temps de Babai bar Nesibnayé (commencement du VIIe s.).

Mar Babai, le scribe, qui fit des livres sur la vie monastique (VIe s.) sur Babai, le scribe des grottes, voir Addaï Scher dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1906, p. 19, n° XVIII.

Mar Isaac, évêque de Ninive, qui abdiqua l'épiscopat et fit des livres sur la vie monastique. « Il fut créé évêque de Ninive par le patriarche Mar Georges, dans le monastère de Beit-Abé. Après avoir gouverné pendant cinq mois le diocèse de Ninive, comme successeur de l'évêque Moïse, il abdiqua pour des raisons que Dieu connaît, et alla habiter dans la montagne. Le siège épiscopal demeura vacant pendant quelque temps ; puis Isaac eut pour successeur Mar Sabrjésu, qui lui-même abdiqua, vécut en anachorète au temps du catholicos Henanjésu, et mourut dans le monastère de Mar Schahin, dans le pays de Kardou. Isaac, après avoir quitté le siège de Ninive, s'en alla dans la montagne de Matout qui entoure le pays de Beit-Houzayé, et habita dans la solitude avec les anachorètes qui se trouvaient là. Il vint ensuite au couvent de Rabban Schabour. Il était très appliqué à l'étude des livres saints, au point qu'il perdit la vue par suite de son ardeur pour la lecture et de son abstinence. Isaac était suffisamment versé dans la connaissance des divins mystères ; il fit des ouvrages sur la vie spirituelle des moines. Il écrivit trois propositions qui ne furent pas acceptées par beaucoup de gens. Daniel bar Toubanita, évêque de Beit-Garmai, s'éleva contre lui à cause de ces propositions. Isaac quitta la vie temporelle dans une profonde vieillesse et son corps fut déposé dans le monastère de Schabour. Il était de Beit-Katarayé, et je pense que la jalousie excita contre lui les moines,

comme elle les excita contre Joseph Hazzaya, Jean d'Apamée et Jean de Dalyata[1] ».

Cette notice si précise sur le célèbre écrivain ascétique nous permet de rectifier, comme M. Chabot l'a déjà fait[2], la biographie[3] impudemment fausse qu'un auteur monophysite a mise en tête de la version arabe des œuvres d'Isaac de Ninive. Cet auteur fixe l'époque d'Isaac au commencement du septième mille du monde, c'est-à-dire au commencement du VI[e] siècle; Jésudenah nous apprend qu'Isaac vivait à la fin du VII[e] siècle; il a été nommé évêque par le patriarche Georges (660-680). Au lieu du couvent nestorien de Beit-Abé, où Isaac était moine, le rédacteur de la biographie arabe indique le couvent jacobite de Mar Mattai, et au lieu de la montagne de Matout et du couvent de Rabban Schabour, il indique, pour la retraite d'Isaac, le désert de Scété en Égypte et le monastère jacobite de Notre-Dame des Syriens. Isaac de Ninive était nestorien. Les trois propositions dont parle Jésudenah et qui soulevèrent de nombreuses contradictions, étaient sans doute conformes à la doctrine de Hannana d'Adiabène qui se rapprochait du catholicisme. Les œuvres que l'on attribue à cet ascète forment tout un catalogue: selon Ébedjésu, elles comprenaient sept volumes[4]. La ver-

1. Cf. une notice analogue dans Ignatius Ephræm II Rahmani, *Studia syriaca*, chap. VIII, n° 1.

2. *Notes sur la littérature syriaque* dans la *Revue sémitique*, 1896, p. 254.

3. Éditée par Assémani, *B. O.*, I, 445.

4. Assemani, *B. O.*, III, part. I, 104; cinq volumes, suivant la notice des *Studia syriaca* mentionnée ci-dessus, dans la note 1. Assémani en a donné une liste, *B. O.*, I, 446-460: M. Chabot en a donné une autre liste plus complète avec l'énumération des ms. qui les renferment, *De S. Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina*, Louvain, 1892, 27-53. M. Chabot a publié, à la fin de ce livre, trois *discours* d'Isaac de Ninive avec une traduction latine. Zingerle a édité deux autres *discours* dans *Monumenta syriaca*, Innsbruck, 1869, I, p. 97-101. La Chrestomathie intitulée *Le petit livre des miettes*, Ourmia, 1898, reproduit, p. 155-

sion arabe de ces œuvres est divisée en quatre volumes; de cette version dérive la version éthiopienne.

Daniel bar Toubanita qui, selon Jésudenah, combattit la doctrine d'Isaac de Ninive, écrivit en effet un ouvrage intitulé *Solution des questions sur le cinquième volume des œuvres d'Isaac de Ninive,* ainsi qu'Ébedjésu nous l'apprend[1]. Ce Daniel était évêque de Tahal dans le Beit-Garmai; l'époque où il vivait est peu certaine. Ébedjésu cite parmi les autres œuvres de Daniel bar Toubanita, des oraisons funèbres, des homélies métriques, des réponses sur des questions bibliques, des énigmes et un *Livre de fleurs,* qui semble être une anthologie poétique.

Aba Joseph Hazzaya, appelé aussi Ébedjésu. Joseph Hazzaya qui vivait au commencement du VII[e] siècle était persan d'origine. Il avait été fait prisonnier, sous le calife Omar, par les troupes envoyées contre la ville de Nemrod, et vendu comme esclave à un Arabe de Singar. Il passa ensuite aux mains d'un chrétien, nommé Cyriacus, qui l'affranchit après l'avoir converti. Il se fit moine et devint directeur du monastère de Mar Basima dans le pays de Kardou, puis du monastère de Rabban Boktjésu dans les environs de la ville de Zinai. « Il ne cessait, ajoute Jésudenah, de composer des livres. Il avait un frère germain qui s'appelait Ébedjésu. Celui-ci vint de la ville de Nemrod, reçut le baptême et se fit moine. Dès lors Joseph fit tous ses livres sous le nom de son frère Ébedjésu. Parce qu'il avait écrit dans ses ouvrages quatre traités qui ne furent pas approuvés par les docteurs de l'Église, Mar Timothée

167, sous le nom d'Isaac de Ninive, l'homélie sur l'amour de l'étude d'Isaac d'Antioche; et, p. 251, une homélie sur la pénitence, différente de celle d'Isaac d'Antioche publiée par Bickell.

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 174.

tint un synode et l'anathématisa l'an 170 du règne des fils de Hischam, Où Joseph Hazzaya avait-il puisé sa doctrine ? On peut l'apprendre de son histoire écrite par Mar Nestorius, évêque de Beit-Nouhadré. Je pense que le patriarche agit ainsi par jalousie ; Dieu sait la vérité. » Cette notice de Jésudenah se rapporte au schisme que Hannana d'Adiabène avait introduit dans l'Église nestorienne, en prêchant une nouvelle doctrine qui se rapprochait du catholicisme. Joseph Hazzaya s'était déclaré le partisan de Hannana et il fut combattu par Mar Babai dans son traité *De unione* et dans les lettres qu'il lui adressa [1]. Jésudenah semble rapporter au temps de Joseph le synode du patriarche Timothée qui eut lieu en 790 et qui condamna les partisans de Hannana. C'est par suite de cette confusion qu'il a placé Joseph Hazzaya après Isaac de Ninive. On attribue à Joseph Hazzaya de nombreux traités, tels que le *Livre des trésors* sur des questions abtruses ; des livres sur les malheurs et les châtiments, sur les *Causes* des principales fêtes de l'Église ; *Le Paradis des Orientaux* (voir ci-dessus, p. 145) ; des commentaires sur le livre du *Marchand* (Isaïe du désert de Scété), sur pseudo-Denys l'Aréopagite, sur les *Capita scientiæ* d'Évagrius ; et des épîtres sur la vie monastique.

Mar Jean, qui fonda un monastère dans le pays de Kardou et habita dans la montagne de Beit-Dalyata [2].

1. Assemani, *B. O.*, III, part. I, 95 et 97 ; Hoffmann, *Auszüge aus syr. Akten*, p. 116-117 ; Wright, *Syriac literature*, 2e éd., 124-129. La notice de Jésudenah explique comment le nom d'Ébedjésu fut donné à Joseph Hazzaya, et supprime l'hypothèse d'après laquelle celui-ci aurait été évêque.

2. Telle est la prononciation exacte de ce mot, dont le sens est *la contrée des treilles*, comme on le voit plus loin. Les *Studia syriaca* de M. Rahmani, chap. viii, n° 2, contiennent une notice un peu différente de celle qui suit. Cette notice parle de la visite que l'évêque Salomon

« Il était du pays de Beit-Nouhadré et il lut toutes les Écritures dans les écoles. Il prit l'habit monastique dans le couvent de Mar Yozadak et s'attacha au bienheureux Étienne, disciple de Mar Jacques Hazzaya. Jean avait deux frères germains, Sergius et Théodore, qui se firent moines, eux aussi. Il quitta le couvent pour aller habiter dans la montagne de Beit-Dalyata où il se nourrissait de raisins de treilles au lieu de pain. Il composa de nombreux ouvrages sur la vie monastique... Ses livres ne furent pas approuvés par le catholicos Timothée, qui réunit un synode et l'anathématisa pour avoir dit que l'humanité de Notre-Seigneur est unie à sa divinité... »

Avec Jean de Dalyata on a souvent confondu Jean Saba, qui avait été surnommé Saba (*l'aîné*) par distinction de son frère appelé aussi Jean et qui, comme Jean Saba, avait embrassé la vie monastique[1]. Jean Saba, qui vivait au IXe siècle, habita le couvent de Dalyata, fondé par Jean de Dalyata, ce qui explique l'identification erronée que l'on fit des deux moines. Mais cette confusion cessa lorsque l'on sut, en 1899, par la publication du catalogue des ms. de Berlin, que Jean Saba était identique, non pas à Jean de Dalyata, mais à Jean bar Phenkayé, ainsi nommé parce que ses parents étaient originaires de la ville de Phének sur le Tigre supérieur, au nord de Mossoul[2]. Suivant le passage

de Haditha (760-780) fit à Jean de Dalyatha, dont l'époque est ainsi fixée à la seconde moitié du VIIIe siècle, comme le remarque M. Rahmani, *ibid.*, p. 65, *Adnotatio in cap.* VIII.

1. Cf. ASSÉMANI, *B. O.*, I, p. 433 et suiv. Dans le ms. de Cambridge, *Add.* 1999, f. 131 *b*, p. 469 du catalogue WRIGHT et COOK, on lit : « Fin du livre... de Jean de Dalyata qui fut surnommé Saba. »

2. SACHAU, *Verzeichniss der syr. Handschriften*, Berlin, 1899, p. 554-555. L'extrait publié à cet endroit a été aussi imprimé en 1904, d'après un autre ms. avec quelques variantes, par IGNATIUS EPHRÆM II RAHMANI, *Studia syriaca*, chap. VIII, n° 3; cf. un autre extrait chap. IX, n° 2, et *adnotatio in cap.* VIII-IX, p. 65-66.

publié par Sachau et Rahmani et mentionné dans la note précédente, les œuvres de Jean Saba ou Jean bar Phenkayé comprenaient : un livre sur la vie du moine, de l'anachorète et de l'ascète parfait, avec une préface du frère de Jean Saba [1]; cinq tomes sur la vie religieuse; deux tomes de *compléments;* deux volumes contre les théories; un volume sur le chant [2]; un volume sur l'éducation des enfants; un volume de sept homélies sur le commerce (spirituel); un grand nombre d'homélies métriques et de lettres; un *Livre d'archéologie*, ܟܬܒܐ ܕܪܝܫ ܡܠܐ; un traité sur le relâchement des des mœurs; un autre sur la perfection de la vie divine des moines [3].

Sahdona, évêque de Mahozé d'Aréwan, dont le nom est Martyrius, et qui est aussi appelé Barsadhé.

1. Imprimée dans le chap. IX, n° 1, des *Studia syr.*

2. Lire ܙܡܪܐ, qui est la leçon du ms. de Berlin.

3. Suivant le Catalogue d'Ebedjésu dans Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 103, les traités sur la vie monastique formaient deux volumes. La plupart des ouvrages énoncés ci-dessus se trouvent dans des ms. syriaques en Europe et en Orient; les uns sont mis sous le nom de Jean Saba, les autres sous le nom de Jean bar Phenkayé.

Pour Jean Saba, voir Assémani, *B. O.*, I, p. 433 et suiv.; Wright, Catalogue des ms. syr. du Musée britannique, *General index* sous *John Saba;* Wright et Cook, Catalogue des ms. syr. de Cambridge, p. 445; *Catalogue Zotenberg*, n° 202, ms. carschouni. Zingerle a publié un extrait d'une homélie de Jean Saba dans *Monumenta syriaca*, I, 102.

Sous le nom de Jean bar Phenkayé sont mis : quelques livres ou poésies ascétiques, et surtout *Le livre d'archéologie*, ܟܬܒܐ ܕܪܝܫ ܡܠܐ, dont le titre complet est *Livre d'archéologie ou Histoire du monde passager*. Il est divisé en deux tomes comprenant, l'un neuf chapitres et l'autre six chapitres. Il s'arrête à l'an 686 de notre ère. Cf. Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 189; Addai Scher, *Notice sur les ms. syr. du couvent de Notre-Dame des Semences*, dans le *Journal asiatique*, mai-juin 1906; la chrestomathie intitulée *Le petit livre des miettes*, Ourmia, 1898, qui donne un extrait, p. 204; Gismondi, *Linguae syr. Grammatica*, 2e éd., Beyrouth, 1900, qui donne un autre extrait dans la chrestomathie, p. 148; Baumstark, *Römische Quartalschrift*, t. XV, et *Actes du XIIe congrès des Orientalistes*, Rome, 1899, III, 1re partie, p. 117. Une poésie de Jean bar Phenkayé se trouve dans le *Directorium spirituale* d'Elias Millos, Rome, 1868; un extrait d'une autre poésie dans le *Liber Thesauri* du du P. Cardahi, p. 35. Addai Scher, *Revue de l'Orient chrétien*, 1906, p. 23, se référant à l'an 686, place à cette date Jean bar Phenkayé.

La notice étendue que Jésudenah consacre à cet évêque, devenu célèbre par sa conversion au catholicisme, contient quelques informations nouvelles. Sahdona, nous apprend cette notice, fut nommé, après sa conversion, évêque d'Édesse sur l'ordre d'Héraclius, mais il ne demeura que peu de temps dans cette ville, dont l'empereur le fit bientôt chasser. C'est à Édesse que Gabriel Taureta, abbé du couvent de Beit-Abé, alla discuter avec le renégat : « Après que Sahdona fut chassé de l'Église, dit cet abbé, moi Gabriel, enflammé d'un zèle ardent, je me rendis près de lui à Édesse, je disputai avec lui et je le confondis[1]. » Outre la biographie et l'oraison funèbre de Rabban Jacques (voir ci-dessus, p. 213), Sahdona écrivit un traité sur l'ascétisme que M. Bedjan a publié d'après un manuscrit du VII[e] ou VIII[e] siècle[2]. Le traité est divisé en deux parties : la première comprenait vingt-deux chapitres, mais il n'en reste plus que six, par suite de la suppression des seize premiers que Jésuyab d'Adiabène arracha du volume pour en empêcher la publication, parce qu'il renferme la profession de foi catholique de l'auteur concernant le dogme de l'Incarnation ; la seconde partie a quatorze chapitres. A la suite de ce traité viennent cinq épîtres adressées par Sahdona à des moines et de courtes sentences religieuses.

A ces notices du *Livre de la chasteté*, il convient d'ajouter :

1. Comp. HEINRICH GOUSSEN, *Martyrius-Sahdona's Leben und Werke*, Leipzig, 1897. Dans cet opuscule, M. GOUSSEN a établi que le nom de Sahdona, écrit fautivement *Mar Touris*, devait être lu *Martyrius*, et que cet évêque s'était converti, non pas au monophysisme, mais au catholicisme. *Martyrius* est la traduction du syriaque *bar sahdé*, « fils des martyrs » ; comparer abbé CHABOT, *Revue critique*, 18 juillet 1898, p. 43.

2. PAULUS BEDJAN, *S. Martyrii, qui et Sahdona, quæ supersunt omnia*, Paris et Leipzig, 1902.

Dadjésu de Katar (fin du VII[e] siècle) qui, suivant le catalogue d'Ébedjésu, traduisit le *Paradis des moines occidentaux* (ci-dessus, p. 143) et le *Livre d'Isaïe l'ascète*, écrivit un livre sur la vie monastique, des traités sur la sanctification de la cellule, des oraisons funèbres, des lettres et des questions sur la paix du corps et de l'esprit[1].

Siméon de-Taibouteh qui, outre des règles monastiques (voir ci-dessus, p. 171), composa une *Exposition des mystères de la cellule* (Catal. d'Ébedjésu, Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 181). C'est probablement l'ouvrage que Barhebræus attribue à Siméon sur l'institution monastique et qui valut à son auteur, dit-il, l'épithète de *Taïbouteh*, « sa grâce » (*Chron. eccl.*, II, p. 139).

Beréhjésu ou Berikjésu, moine du couvent de Kamoul et contemporain du patriarche Timothée (fin du VIII[e] s.), qui composa un livre sur la vie monastique[2].

Un manuscrit du couvent de Notre-Dame des Semences contient, sous le titre de « Avertissements aux moines », cinquante-cinq traités ou lettres sur des sujets ascétiques d'Abdmeschiha, un auteur qui paraît être postérieur au X[e] siècle, voir Addai Scher, *Notice sur les ms. syr. du couvent de Notre-Dame des Semences* dans le *Journal asiatique*, juill.-août 1906.

Barhebræus a écrit à Maraga, en 1279, le *Livre des éthiques*, ܟܬܒܐ ܕܐܬܝܩܘܢ, divisé en quatre parties et qui traite des exercices spirituels et corporels de l'homme

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 99. Le commentaire sur Isaïe de Scété est cité dans le *Livre de l'Abeille*, éd. Budge, chap. xliii. C'est la seule œuvre de Dadjésu de Katar qui nous soit parvenue ; elle existe divisée en quinze traités dans un ms. de Séert, voir Addai Scher, *Notice sur la vie et les œuvres de Dadischo Qatraya*, dans le *Journal asiatique*, janv.-févr. 1906, p. 103 ; et *Revue de l'Orient chrétien*, 1906, p. 25.
2. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 275.

religieux. Assémani en a donné une analyse dans sa *Bibl. Orient.*, II, 303 et suiv. Le *Livre de la colombe* ܟܬܒܐ ܕܝܘܢܐ, du même auteur, est une œuvre analogue, à l'usage des ascètes et des ermites; il est aussi divisé en quatre parties. Il existe des versions arabes de ces deux ouvrages [1].

Pour les autres écrits sur la vie monastique, nous renvoyons aux numéros IX, § 4; XII, § 2.

1. Le P. Bedjan a publié le texte syriaque de ces deux livres, *Ethicon seu Moralia Gregorii Barhebræi*, Paris et Leipzig, 1898. Un appendice, à la fin du volume, reproduit une petite composition de Barhebræus en prose rimée, intitulée *L'enfance de l'esprit*, ܛܠܝܘܬܗ ܕܗܘܢܐ, et qui est du même genre. Le P. Cardahi a publié aussi le *Livre de la colombe* sous le titre de *Abulfaragii Gregorii Bar-Hebræi Kithâbhâ Dhijaunâ seu Liber columbæ*, Rome, 1898. *L'enfance de l'esprit* se trouve également dans cette édition.

XIV

LA PHILOSOPHIE.

§ 1. — La philosophie syriaque.

Le plus ancien texte syriaque, après la version de la Bible, est un dialogue sur le destin entre Bardesane et ses disciples.

Bardesane naquit à Édesse, le 11 juillet 154[1], de parents riches et nobles. Son père, dit Barhebræus, s'appelait Nouhama, et sa mère, Nahschiram[2]. Selon saint Épiphane, il fut l'ami d'enfance du prince d'Édesse, Abgar, fils de Manou, qui régna trente-cinq ans, de 179 à 214. Il ne fut sans doute pas étranger à la conversion de ce prince qui devint chrétien vers 206. Bardesane, selon Barhebræus, vécut soixante-huit ans et mourut en 222. « Il avait d'abord été élevé, ajoute cet historien, dans le paganisme par un prêtre de Mabboug, mais il reçut ensuite le baptême et fut élevé dans la doctrine de l'Église à Édesse[3]. Il écrivit des traités

1. Date fournie par la *Chronique d'Édesse* et confirmée par la *Chronique ecclésiastique* de Barhebræus, I, 47.

2. *Chron. eccl.*, I, 47. Sur ces noms, voir Hoffmann, *Auszüge aus syr. Akten*, p. 137, note 1162.

3. Son maître dans l'étude des sciences occultes aurait été un certain Scuthinos, le précurseur de Mani et l'auteur de quatre livres (Épiphane,

contre les hérésies et, à la fin, il se laissa entraîner par les théories de Marcion et de Valentin. Il nia la résurrection; il considéra l'union charnelle comme un acte de pureté et prétendit que « tous les mois, la lune, la mère de la vie, émettant sa lumière et entrant dans le soleil, le père de la vie, recevait de celui-ci l'esprit de conservation qu'elle répandait sur tout l'univers [1] ». Cette notice ne s'éloigne pas beaucoup de ce que rapporte Épiphane. Suivant Eusèbe, au contraire, Bardesane, après avoir été un partisan de Valentin, serait revenu, à la fin de sa vie, à l'orthodoxie, mais sans se laver complètement de son hérésie. Cette dernière hypothèse, admise aussi par pseudo-Moïse de Khorène, semble trouver un appui dans un passage du *Livre du destin*, où Bardesane combat l'astrologie, à laquelle il s'était, dit-il, adonné autrefois.

Somme toute, on sait peu de chose de la vie et des écrits du célèbre gnostique. Pseudo-Moïse, qui s'entend à combler les lacunes de l'histoire, fait de Bardesane un apôtre fervent; il aurait tenté d'évangéliser l'Arménie; il aurait écrit l'histoire de cette contrée et un autre livre d'histoire ou de mémoires sur l'Inde, d'après les renseignements que lui avait procurés l'ambassade indienne députée à l'empereur Héliogabale [2].

Saint Éphrem représente Bardesane comme un homme du monde, aimant le luxe, et l'oppose à Mar-

Théodoret, etc.; comp. aussi Paul de Lagarde, *Prætermissorum libri duo*, Gœttingue, 1879, p. 96, *l. ult.*). La plus ancienne des notices qui attribuent à Bardesane l'invention d'un alphabet mystique est de Jésu bar Noun élu catholicos en 824; Khayyath, *Syri orientales*, Rome, 1870, p. 176, note 2.

1. Barhebræus a emprunté ses renseignements à la Chronique de Michel le Syrien, qui donne d'autres détails légendaires sur la vie de Bardesane, éd. Chabot, p. 110 (trad., I, p. 183).

2. Renan, dans son *Marc Aurèle*, Paris, 1882, p. 433, note 3, pensait que l'auteur de ces ouvrages était un autre Bardesane, originaire de la Babylonie. Renan, *ibid.*, p. 436-439, a tracé un joli portrait de Bardesane d'Édesse.

cion, l'ascète, qui se vêtissait d'étoffes grossières; il mentionne les cent cinquante hymnes que ce gnostique écrivit pour répandre sa doctrine dans le peuple[1]. Malheureusement ces hymnes sont perdues; perdus aussi les traités ou dialogues contre les hérésies dont parlent Eusèbe, les *Philosophoumena* et Barhebræus, ainsi que le traité d'astronomie, dans lequel Bardesane établissait, par le calcul de la durée des révolutions des planètes, que le monde prendrait fin après six mille ans d'existence[2]. Le *Kitâb al-Fihrist* (éd. Fluegel, Leipzig, 1871, p. 339) donne les titres d'autres ouvrages de Bardesane, mais on ne peut se fier aux données de cet auteur pour une époque si éloignée du temps où il vivait. Il ne nous reste donc, pour étudier le système philosophique de ce Syrien, que le *Livre sur le destin* et quelques notices éparses dans le recueil des hymnes de saint Éphrem contre les hérétiques, et notamment dans les hymnes 53-55 [3]. Encore ces notices doivent-elles être utilisées avec circonspection [4]. Reconstruire la doctrine de Bardesane d'après les théories de Valentin ou d'autres gnostiques, comme ont tenté de le faire Hahn, Merx et Hilgenfeld, est un travail fondé sur de pures hypothèses [5].

Le livre sur le destin intitulé : *Livre des lois des pays,* fut d'abord connu par deux longs extraits qu'Eusèbe a insérés dans sa *Præparatio evangelica,* VI, 9. Le second de ces extraits se trouve aussi dans le IXe livre

1. Voir ci-dessus, p. 11.

2. D'après Georges, évêque des Arabes; voir CURETON, *Spicilegium syriacum*, Londres, 1855, p. 21; WRIGHT, *The homelies of Aphraates*, Londres, 1869, p. 27, l. 11; LAGARDE, *Analecta syriaca*, Leipzig, 1856, p. 114, l. 18.

3. Dans l'édition romaine de saint Éphrem, t. II, p. 553 et suiv.

4. Voir NAU, *Une biographie inédite de Bardesane l'astrologue,* Paris, 1897.

5. Voir HORT, article *Bardesanes* dans le *Dictionary of christian biography*.

des *Récognitions* de pseudo-Clément, où il a été interpolé ; la version syriaque des *Récognitions* publiée par Paul de Lagarde ne l'a pas. Le second des dialogues attribués à Césaire, le frère de saint Grégoire de Nazianze, contient aussi une grande partie de cet extrait relatif aux lois des contrées.

Cureton a retrouvé l'original syriaque du livre sur le destin dans un manuscrit du Musée britannique, du VIe ou VIIe siècle, et l'a publié avec une traduction anglaise, dans son *Spicilegium syriacum*, Londres, 1855. Il a reproduit dans son édition les passages d'Eusèbe, des *Récognitions* et de Césaire, concernant ce livre[1].

Le livre sur le destin est rédigé sous la forme d'un dialogue entre Bardesane et ses disciples, à l'imitation des dialogues de Socrate. Ce dialogue a été mis par écrit par un des disciples du maître, nommé Philippe, qui a placé en tête une introduction et qui y parle à la première personne. Il n'est guère douteux que le texte syriaque ne soit un original. Les noms propres, comme Schamschegeram et Avida, sont non seulement syriaques, mais appartiennent aux anciens noms édesséniens et nous sont connus par d'autres documents. Quelques notices trahissent une origine mésopotamienne, notamment celle relative au décret d'Abgar, interdisant la castration des prêtres de la déesse Targata, et à la suite duquel cet usage disparut d'Édesse ; celle aussi qui parle de la conquête de l'Arabie comme d'un événement tout récent (*qui eut lieu hier*, dit le texte) ; il s'agit très vraisemblablement de la con-

1. Traduction allemande par Merx, *Bardesanes von Edessa*, Halle, 1863. Nouvelle édition par Nau, *Bardesane l'astrologue. Le livre des lois des pays*, texte syriaque et traduction française avec une introduction et de nombreuses notes, Paris, 1899 ; en appendice, traduction de deux extraits relatifs à Bardesane, l'un de Georges, évêque des Arabes, et l'autre de Moïse bar Képha.

quête de l'Arabie par Septime Sévère en 195-196.

Bardesane démontre que l'homme jouit du libre arbitre et est responsable de ses actes. Il étudie, à cette fin, l'organisation du monde céleste et du monde terrestre, mais on chercherait en vain, dans les idées qu'il exprime — et on a eu tort d'y chercher — des théories gnostiques. Il y a un Dieu, professe-t-il, créateur de l'univers, unique et indivisible, non créé. Les autres êtres (*ityé*) ou éléments (*estouksé* = *στοιχεῖα*) ont reçu une détermination spéciale et sont subordonnés; envisagés à ce point de vue, ils sont soumis à des lois fixes auxquelles ils ne peuvent se soustraire et ils ne sont pas responsables de leurs actions. Mais certains de ces êtres, comme l'homme, jouissent, en dehors des nécessités inhérentes à leur nature, d'une liberté d'action qui leur permet de faire le bien ou le mal : sous ce rapport, ils sont justiciables de leurs actes.

Bardesane rejette le système fataliste des Chaldéens ou astrologues et le système contraire de certains philosophes, suivant lesquels l'homme est complètement son maître, les afflictions et les maladies étant des accidents ou des châtiments de Dieu. Selon Bardesane, l'homme est sous l'influence de trois agents : la nature, le destin et la volonté. Le destin est le pouvoir que Dieu a donné aux astres de modifier les conditions dans lesquelles nous vivons, d'après la marche et la direction qu'il leur a imprimées. L'influence du destin se produit au moment de la naissance : à ce moment-là l'âme intellectuelle descend dans l'âme végétative qui elle-même descend dans le corps ; c'est alors que se produisent les chances de bonheur ou de malheur, de santé ou de maladie, suivant les rapports dans lesquels les astres et les éléments se trouvent entre eux.

Cette philosophie de Bardesane ne laisse rien transpirer du *πλήρωμα*, de la pluralité des principes créateurs mâles et femelles, des syzygies, des éons, et autres idées gnostiques. Dans le livre sur le destin, Bardesane apparaît comme un chrétien, dont l'orthodoxie est d'aussi bon aloi que celle d'autres Syriens postérieurs, Aphraate, par exemple. Il croyait, il est vrai, aux génies sidéraux, mais Barhebræus, au XIII[e] siècle, croyait encore à l'influence des astres sur le monde terrestre. Il est donc impossible de savoir avec quelque certitude en quoi consistait l'hérésie de Bardesane. Il est cependant difficile de la nier, en présence du témoignage unanime des anciens Pères de l'Église et des réfutations auxquelles elle donna lieu[1].

Deux dialogues grecs anonymes ont été rédigés, dans les dernières années de Constantin, contre Marcion, Valentin et Bardesane. Le principal interlocuteur dans le premier de ces dialogues est un nommé Adamantius que l'on confondit d'abord avec Origène. Dans le second, c'est un certain Macrinus qui représente la doctrine de Bardesane.

Les partisans de Bardesane formaient à Édesse une secte importante et appartenaient à la classe riche et éclairée. Malgré les efforts de saint Éphrem, cette secte se maintint jusque sous Rabboula († 435), qui ramena les égarés dans le giron de l'Église orthodoxe[2].

1. M. Nau, *Une biographie inédite de Bardesane l'astrologue*. voit dans Bardesane un astronome dont le système cosmographique a été mal interprété ou dénaturé par saint Éphrem, qui a traité de gnostique cet auteur. Les autres écrivains, ajoute-t-il, p. 12, qui ont parlé de Bardesane, empruntent à saint Éphrem. M. Nau a développé cette idée dans deux autres mémoires : *Bardesane l'astrologue*, dans le *Journal asiatique*, juillet-août 1899, p. 12-19; et *Bardesane l'astrologue. Le livre des lois des pays, texte syriaque et traduction française*, Paris, 1899.

2. Voir la biographie de cet évêque dans Overbeck, *S. Ephræmi syri... opera selecta*, Oxford, 1865, p. 192.

Le *Spicilegium syriacum* de Cureton renferme, outre le traité sur le destin, une lettre adressée par le philosophe Mara, fils de Sérapion, à son jeune fils Sérapion. Ce philosophe était stoïcien [1]; il conseille à son fils de dominer ses passions, de demeurer indifférent aux richesses et aux honneurs de ce monde, qui ne sont que des biens passagers, et de ne pas s'émouvoir des vicissitudes du sort. La sagesse seule mérite d'être recherchée et cultivée. Mara écrit sa lettre de la prison où les Romains le tiennent enfermé. Si les Romains lui rendent la liberté et sa patrie, ils agiront avec justice; au cas contraire, il attend la mort avec tranquillité. Il était de Samosate à en juger par le passage suivant : « Tu as appris au sujet de nos compagnons, que, lorsqu'ils sortaient de Samosate, ils s'affligeaient et se plaignaient de leur sort : « Nous sommes éloi- « gnés de nos familles, disaient-ils, et nous ne revien- « drons plus à notre ville voir nos parents et célébrer « nos dieux... » Lorsque la nouvelle du départ de nos anciens compagnons pour Séleucie nous arriva, nous allâmes en secret à leur rencontre, et à leur malheur nous joignîmes le nôtre... » Ce renseignement est trop vague pour permettre de déterminer de quelle calamité il s'agit et à quelle époque elle eut lieu. Ewald [2] rappelait la prise de Samosate par les Romains en l'an 72 (Josèphe, *De bello judaico*, VII, VII, 1-3). M. Schulthess repousse avec quelque raison ce rapprochement; on remarquera aussi que la lettre parle de la *dispersion des Juifs* qui eut lieu postérieurement et suivit la prise de Jérusalem par Titus. D'un autre côté, on ne peut

1. La doctrine stoïcienne de l'auteur de cette belle lettre a été mise en évidence par M. Schulthess qui a donné une traduction allemande du texte et en a fait une étude dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, t. LI, p. 365 et suiv.

2. *Götting. Gelehrte Anzeigen*, 1856, p. 661.

descendre, pour la date de ce document, plus bas que le IV[e] siècle, où le paganisme apparaît encore à Samosate. Ce texte appartient donc à la plus ancienne époque de la littérature syriaque[1].

Mara lui-même, quoiqu'il reconnût un Dieu unique, n'était pas chrétien. Il parle de Jésus-Christ en termes qui ne laissent aucun doute à cet égard : « Quel profit, dit-il, les Athéniens ont-ils retiré du meurtre de Socrate, qui a été vengé par la famine et la peste qui les accablèrent? Ou les habitants de Samos, du supplice de Pythagore, eux dont le pays fut en une heure couvert de sable? Ou les Juifs, (du supplice) de leur sage roi, car à partir de ce temps le pouvoir leur fut enlevé? C'est justement que Dieu vengea ces trois sages, par la famine et la mort des Athéniens, par une pluie de sable à Samos, par la dévastation et l'exil des Juifs dispersés dans tous les lieux. Socrate ne mourut pas à cause de Platon, ni Pythagore à cause de la statue de Junon[2], ni le sage Roi à cause des lois nouvelles qu'il avait établies. »

Une notice ajoutée à cette lettre témoigne aussi de la philosophie stoïcienne de Mara. Un de ses amis, enchaîné près de lui, lui demanda : « Par ta vie, dis-moi ce qui excite ton rire! » Mara répondit : « Je ris du temps qui me rend le mal qu'il ne m'a pas emprunté. »

Jacques, évêque d'Édesse, est l'auteur d'un traité intitulé *La cause première, créatrice, éternelle, toute-puissante et non créée, qui est Dieu conservateur de toute chose.* Ce renseignement nous est fourni par

1. C'est évidemment un texte original et non une traduction du grec, comme le supposait Renan, *Journal asiatique*, 4[e] série, t. XIX, p. 32.
2. Confusion avec le sculpteur Pythagore, comme le remarque M. Schulthess, d'après M. Wilamowitz.

une note de Georges, évêque des Arabes, qui acheva l'*Hexaméron* de Jacques d'Édesse[1]. Ce traité, dont l'Hexaméron formait la suite, est perdu. On croyait le retrouver dans une œuvre syriaque, connue sous le nom de *Causa causarum* et dont le titre exact est *Livre de la connaissance de la vérité ou de la cause de toutes les causes*[2]. Mais la publication de cette œuvre par Kayser[3] a permis de constater que sa rédaction était de beaucoup postérieure à Jacques et ne pouvait être placée avant le XI[e] ou même le XII[e] siècle[4]. L'auteur, p. 8, se donne comme un évêque d'Édesse qui, après avoir occupé pendant trente ans le siège épiscopal, a renoncé au monde dont l'ont dégoûté les épreuves qu'il a subies de la part de son clergé. Il s'est retiré dans la solitude auprès de deux ou trois ascètes et y a composé son livre pour le bien de l'humanité. Si ces lignes visent le célèbre évêque d'Édesse, Jacques, elles avaient pour but de placer sous l'autorité de celui-ci, au moyen d'un mensonge, un livre qui avait la prétention de réaliser une utopie bien décevante.

Ce que l'auteur se proposait, en effet, c'était de réunir dans une seule communauté religieuse tous les hommes séparés par des dogmes différents, c'est-à-dire les Chrétiens, les Juifs et les Musulmans. Il traite de la divinité, de son essence et de ses attributs, mais il passe sous silence les articles de foi qui ne seraient pas

1. Voir Ryssel, *Georg's des Araberbischofs Gedichte und Briefe aus dem Syrischen uebersetzt*, Leipzig, 1891, p. 137 et 227. Nous écrivons *Hexaméron* pour nous conformer à l'usage, quoiqu'il soit plus logique de dire *Hexaéméron*.

2. Assémani, *B. O.*, I, 461 et suiv.; Pohlmann, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XV, 648 et suiv.

3. *Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit oder der Ursache aller Ursachen*, Leipzig, 1889. La traduction allemande de Kayser a été publiée, après la mort de celui-ci, par M. Siegfried, à Strasbourg, 1893, avec le même titre.

4. Noeldeke, *Literar. Centralblatt*, 1889, n° 30.

acceptés de tous ; il parle, il est vrai, de la Trinité, mais en termes vagues et de manière à ne choquer ni les Juifs ni les Musulmans. La Genèse est pour lui, comme pour les auteurs des Hexamérons, la base de ses dissertations sur l'univers. Ces dissertations portent sur le monde céleste et le monde terrestre, sur l'homme, les animaux, les végétaux et les minéraux, véritable encyclopédie des sciences au moyen âge. En tête de l'ouvrage, une liste indique le sujet traité dans chaque chapitre des neuf livres qui le composaient. Mais, dans les manuscrits qui l'ont conservé, il s'arrête au milieu du second chapitre du livre VII. Cet auteur est au courant de la philosophie mystique des Arabes, pour laquelle il montre une certaine prédilection ; son style est correct et clair, mais énervé par une trop grande prolixité.

Quelques manuscrits ajoutent à la fin de ce livre une courte composition poétique en vers de sept syllabes sur les éléments et leur union, conforme à la description que la *Causa causarum* en fait, d'après Aristote, dans le chapitre v du IV[e] livre.

Moïse bar Képha est l'auteur d'un traité sur la prédestination et le libre arbitre divisé en quatre livres. Ce traité, conservé dans le ms. *Add.* 14731 du Musée britannique, a, comme le chapitre analogue du *Candélabre des sanctuaires* de Barhebræus, un caractère dogmatique et théologique et ne présente pas, à beaucoup près, le même intérêt que le dialogue sur le destin attribué à Bardesane.

Nous citerons aussi, quoique écrit en arabe, le traité d'Elias bar Schinaya, métropolitain de Nisibe, intitulé *Livre de la démonstration de la vérité de la foi*, qui a un caractère dogmatique et est écrit au point de vue de la doctrine nestorienne. Assémani l'a décrit comme

un ouvrage anonyme [1]. M. Horst en a publié une traduction allemande [2].

Le livre de Barhebræus qui porte le titre de *Candélabre des sanctuaires*, ܡܢܪܬ ܩܘܕܫܐ, est un ouvrage du même genre, exposant la doctrine monophysite. Il est divisé en douze *bases* ou principes sur lesquels l'Église est fondée. Ces bases sont : la science en général, la nature de l'univers, la théologie, l'Incarnation, la connaissance des substances célestes (les anges), le sacerdoce, les démons, l'âme intellectuelle, le libre arbitre et la fatalité, la résurrection, le jugement dernier, le paradis [3]. Barhebræus a écrit encore un *Livre des rayons*, ܟܬܒܐ ܕܙܠܝܓܐ, divisé en dix sections ; cet ouvrage est, en quelque sorte, un abrégé du précédent [4].

Ébedjésu de Nisibe a écrit, en 1298, un livre de philosophie et de théologie nestorienne, intitulé *La perle*, ܡܪܓܢܝܬܐ, et divisé en cinq sections qui traitent de Dieu, de la Création, de la vie chrétienne, des sacrements de l'Église et des signes du monde futur. Assémani en a donné une analyse dans sa *Bibliotheca orientalis*, vol. III, Ire partie, 355-360, et le Card. Mai l'a édité avec une traduction latine dans le tome X de sa *Scriptorum veterum nova collectio* [5]. Ébedjésu traduisit lui-même son ouvrage en arabe en 1312, ainsi que

1. *B. O.*, III, part. I, 303-306.

2. *Des Metropoliten Elias von Nisibis Buch vom Beweis der Wahrheit des Glaubens*, Colmar, 1886.

3. Assémani, *B. O.*, II, 284. Des ms. de cet ouvrage se trouvent dans les bibliothèques de Rome, de Paris, de Berlin et de Cambridge. Il en existe une version arabe. Des passages du ms. de Berlin, *Coll. Sachau*, n° 81, ont été publiés par M. Gottheil sous le titre de *A synopsis of greek philosophy by Bar Ebraya*, dans *Hebraica*, III, 249-254. La préface en a été publiée par Manna, *Morceaux choisis de la littérature araméenne*, t. II, p. 358.

4. Assémani, *B. O.*, II, 297 ; manuscrits à Rome, Paris, Londres, Oxford, Cambridge et Berlin.

5. Badger en a fait une traduction anglaise dans *The Nestorians and their rituals*, Londres, 1852, vol. II, p. 380 et suiv.

nous l'apprend Amr dans le *Livre de la tour*, où sont cités d'importants passages[1].

§ 2. — La philosophie Aristotélienne.

Les œuvres des Syriens concernant la logique et la métaphysique ont attiré l'attention de savants éminents, non pas que ces œuvres aient un caractère original, car elles ne comprennent que des traductions ou des commentaires des livres d'Aristote, mais les Syriens ont été, dans l'étude de ces sciences, les initiateurs des Arabes qui dépassèrent promptement leurs maîtres et firent prévaloir leurs idées philosophiques même en Europe au moyen âge.

C'est à l'*École des Perses,* la célèbre école d'Édesse, que les Syriens commencèrent à enseigner la philosophie péripatéticienne, au Ve siècle de notre ère. L'Isagogé de Porphyre[2] a été traduite en syriaque au moins trois fois depuis le milieu du Ve siècle jusqu'au milieu du VIIe. Les anciens commentaires sur l'Isagogé sont indépendants du commentaire grec d'Ammonius; ils appartiennent à la première floraison des études syrogrecques qui finit avec l'École nestorienne d'É-

1. Il est possible que cette traduction soit l'ouvrage arabe intitulé *La perle du roi*, qu'Ébedjésu mentionne dans la liste de ses œuvres, Assémani, *B. O.*, III, part. 1, 360.

2. Nous suivons pour cet alinéa A. Baumstark, *Aristoteles bei den Syrern vom V-VIII Jahrhundert,* Leipzig, 1900. Le volume, le premier d'une publication qui doit comprendre la littérature aristotélienne chez les Syriens, renferme : une étude des biographies syriaques et arabes d'Aristote; une étude des commentaires syriaques de l'*Isagogé*, et les textes syriaques avec une traduction allemande de : 1° la vie d'Aristote; 2° le commentaire de l'*Isagogé* par Probus; 3° les fragments du commentaire de l'*Isagogé* d'après Jean Philoponus; 4° les fragments du commentaire d'Étienne d'Alexandrie se trouvant dans les *Dialogues* de Sévère bar Schakako; 5° les fragments du Livre des définitions de Bazoud.

desse. Vient ensuite l'époque des traductions littérales du grec. L'Isagogé est étudiée à l'aide des commentaires grecs dépendant d'Ammonius; les Syriens monophysites, Sergius de Reschaina et les moines du couvent de Kennesré, se rattachent à Jean Philoponus et à l'aristotélisme néoplatonicien postérieur. Une troisième période commence dans la seconde moitié du VIIe siècle; elle marque le déclin des études gréco-syriaques; la civilisation arabe suscite la brillante activité des traducteurs du IXe et du Xe siècle; c'est l'époque des extraits et des compilations.

A la première période appartiennent Ibas, Koumi et Probus qui, suivant le catalogue d'Ebedjésu [1], traduisent du grec en syriaque les livres de l'Interprète (Théodore de Mopsueste) et l'œuvre d'Aristote. On ne connaît pas de traduction d'Aristote par Ibas (✝ 457) ni par Koumi. A Ibas peut être attribuée la plus ancienne des traductions de l'Isagogé [2]. Probus vivait au milieu du Ve siècle; dans un endroit il est appelé *presbyter, archidiacre et archiatre* d'Antioche. Nous possédons de cet auteur : 1° la deuxième partie, paraphrasée dans un extrait postérieur, d'un commentaire sur l'Isagogé [3] ; 2° un commentaire du *Περὶ ἑρμηνείας* [4] ; un commentaire sur les *Premiers analytiques* [5].

Les travaux de l'École d'Édesse sur la logique furent repris et complétés par Sergius de Reschaina (✝ 536). Cet éminent médecin, quoique monophysite, jouit

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 85.
2. Voir Baumstark, *op. cit.*, p. 139-140.
3. Édité par Baumstark, *op. cit.*, texte, p. 9 ; trad., p. 148.
4. Édité par G. Hoffmann, *De hermeneuticis apud Syros Aristoteleis*, p. 62, trad. latine, p. 90. *Ibid.*, p. 22-62, Hoffmann a édité la traduction syriaque du *περὶ ἑρμηνείας* avec un fragment de la traduction arabe.
5. Édité avec une traduction française par A. van Hoonacker, *Le traité du philosophe syrien Probus sur les Premiers analytiques d'Aristote* dans le *Journal asiatique*, juillet-août 1900, p. 70.

d'une réputation égale chez les Syriens occidentaux et chez les Syriens orientaux[1]. Ce qui nous reste de ses œuvres philosophiques se trouve presque entièrement dans le ms. *Add.* 14658 du Musée britannique, du VII[e] siècle. Ce manuscrit renferme la traduction de l'*Isagogé* de Porphyre avec la soi-disant *Table de Porphyre*[2], des *Catégories* d'Aristote[3], du *Περὶ κόσμου πρὸς Ἀλέξανδρον*, et d'un traité sur l'âme, divisé en cinq sections et complètement différent du *Περὶ ψυχῆς*. Il renferme aussi un traité original de Sergius sur la logique, comprenant sept livres (incomplets) et adressé à Théodore de Merv; un traité sur la négation et l'affirmation; un autre sur les *Causes de l'univers selon les principes d'Aristote;* un quatrième sur le genre, l'espèce et l'individu[4]. Le ms. *Add.* 14660 du même Musée contient une scolie de Sergius sur le mot *σχῆμα*; le ms. de Berlin n° 88, fol. 83 *b*-104 *a*, un traité de Sergius sur les *Catégories*, adressé à Philothée[5].

1. Ébedjésu le classe dans son catalogue parmi les auteurs nestoriens et mentionne ses commentaires sur la logique et la dialectique, ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 87.

2. Cette table existe aussi dans le ms. de Berlin n° 90 (*Sachau* 116); elle a été reproduite par M. GOTTHEIL dans *Hebraica*, IV, p. 207.

3. Dans le ms. syr. du Vatican 158, remarque WRIGHT, *Syriac literature*, 2[e] éd., p. 91, note 2, cette version est attribuée à tort à Jacques d'Édesse, qui n'aurait guère été qu'un enfant à l'époque où le ms. du Musée britannique a été écrit; en outre ce n'est pas le style de cet auteur. Le ms. de Paris n° 248 répète la même erreur. Dans le catalogue des ms. de la Laurentienne, Évode Assemani indique à tort Honein comme l'auteur de cette traduction, RENAN, *De philosophia peripatetica apud Syros*, Paris, 1852, p. 34, note 3. La traduction syriaque des Catégories a été publiée d'après le ms. de Paris et le ms. de Berlin (*Sachau* 226) par SALOMON SCHUELER, *Die Uebersetzung der Categorien des Aristoteles von Jacob von Edessa*, Berlin, 1897 (l'éditeur donne encore Jacques d'Édesse comme le traducteur syriaque); et par GOTTHEIL, *The syriac versions of the Categories of Aristotle* dans *Hebraica*, IX, p. 166.

4. RENAN, *l. c.*, p. 25-28; WRIGHT, *Syr. literature*, 2[e] éd., p. 90-92.

5 Le même ms., fol. 80 *a*, 83 *b*, a une scolie du philosophe Eusèbe d'Alexandrie sur les *Catégories*. Cf. BAUMSTARK, *op. cit.*, p. 137-138, sur les ms. syriaques contenant des traités de la philosophie Aristotélienne; p. 172-173, en particulier, sur le ms. syr. 158 du Vatican.

La version du *Περὶ κόσμου*[1] a été publiée par Paul de Lagarde dans ses *Analecta syriaca*, p. 134 et suiv. M. Victor Ryssel lui a consacré une étude approfondie, dans laquelle il a réuni toutes les variantes que présente cette version, comparée avec le texte grec[2]. La traduction de Sergius, dit M. Ryssel, appartient à la catégorie des traductions syriaques, peu nombreuses. qui sont littérales et cependant expriment fidèlement la pensée de l'auteur. Elle doit être considérée comme le chef-d'œuvre de l'art du traducteur, car Sergius a su rendre le sens et le contenu de l'original grec dans une version aussi claire qu'exacte, serrant de près le texte. Elle est bien supérieure à la version latine d'Apulée de Madaura qui s'est permis toutes sortes de libertés. La comparaison avec les différents manuscrits grecs permet de conclure que le syriaque ne représente pas le texte d'un manuscrit déterminé, mais qu'il reproduit les leçons tantôt d'un manuscrit, tantôt d'un autre. On peut supposer que Sergius, comme Apulée, avait sous les yeux un original qui différait de celui des manuscrits grecs connus et qui était plus ancien.

Théodore, évêque de Merv, auquel Sergius dédia un certain nombre de ses traités, s'adonna aussi à l'étude de la philosophie péripatéticienne. Parmi ses ouvrages, Ébedjésu mentionne des *Solutions à dix questions de Sergius*[3].

Le ms. 14660 du Musée britannique, qui contient la scolie de Sergius sur le mot *σχῆμα*, nous a conservé

1. Ce traité a été attribué à Aristote, mais il a été composé vraisemblablement par un philosophe postérieur.

2. *Ueber den textkritischen Werth der syr. Uebersetzungen griechischer Klassiker*, Leipzig, 1e partie, 1880; 2e partie, 1881.

3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 147; Renan, *De philosophia peripatetica*, p. 29.

le traité sur la logique de Paul le Perse adressé au roi Chosroès Anoschirwan. Paul le Perse vivait au milieu du VI[e] siècle[1]. « Il brilla, dit Barhebræus[2], autant dans les sciences ecclésiastiques que dans la philosophie profane, et il composa une admirable introduction à la logique. Il avait espéré devenir métropolitain de la Perse, mais, n'ayant pas réuni les suffrages de ses concitoyens, il se convertit, dit-on, à la religion des mages. » Son livre est intitulé *Traité sur la logique d'Aristote le philosophe, adressé au roi Chosroès*. Il a été publié avec une traduction latine et des notes par M. Land[3].

C'est sans doute aussi de la philosophie d'Aristote que traitait le *Livre des questions grecques* que composa vers la même époque le périodeute Boud, plus connu chez nous pour sa traduction des contes de Kalila et Dimna. Ce livre portait le singulier titre d'*Aleph Migin*[4].

Ahoudemmeh, métropolitain jacobite de Tagrit (559), composa plusieurs ouvrages philosophiques : le *Livre des définitions de tous les sujets de la logique;* un traité sur le libre arbitre, sur l'âme et sur l'homme

1. Cf. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, Paris, 1904, p. 166. Paul le Perse est sans doute aussi l'auteur des *Instituta regularia divinæ legis* édités par Kihn, voir Labourt, *ibid.*, p. 167. Un ms. syr. en la possession de M. Bedjan renferme un commentaire sur le *περὶ ἑρμηνείας* composé par Paul le Perse et traduit du *perse en syriaque* par Sévère Sebokt, évêque de Kennesrin, voir A. van Hoonacker dans le *Journal asiatique*, juillet-août 1900, p. 73, 4°.

2. *Chron. eccl.*, II, p. 97.

3. *Anecdota syriaca*, t. IV, texte, p. 1-32; traduction, p. 1-30; notes, p. 90-113. Renan a édité et traduit la première partie de l'Introduction, *Journal asiatique*, 4[e] série, t. XIX, 1852, p. 312-319; *De philosophia peripatetica*, p. 19-22.

4. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 219. On a donné plusieurs explications de ce titre; M. Steinschneider y voit la corruption du grec *τὸ ἄλφα μέγαν*, c'est-à-dire livre A des Métaphysiques d'Aristote.

considéré comme microcosme; un traité sur la composition de l'homme en corps et en âme [1].

Au commencement du VII[e] siècle, le couvent de Kennesré, sur la rive gauche de l'Euphrate [2], devint célèbre par l'enseignement du grec qui y était donné. L'évêque Sévère Sebokt se livra dans ce couvent, vers 640, à l'étude de la philosophie, des mathématiques et de la théologie. Les ms. du Musée britannique, *Add.* 14660 et 17156, renferment quelques-uns des ouvrages philosophiques de cet évêque : un traité sur les syllogismes des *Analytica priora* d'Aristote, une lettre au prêtre Aitilaha sur différents termes du *Περὶ ἑρμηνείας*; des fragments d'un commentaire sur le *Περὶ ἑρμηνείας*; et une lettre au périodeute Jonas pour expliquer quelques points de la *Rhétorique* d'Aristote [3].

Deux disciples de Sévère Sebokt, Jacques d'Édesse et Athanase de Balad, continuèrent la tradition de leur maître dans les sciences philosophiques.

Jacques d'Édesse est l'auteur d'un *Enchiridion* ou traité des termes techniques de la philosophie, qui est conservé dans le ms. *Add.* 12154 du Musée britannique. Wright [4] pensait qu'on pouvait aussi attribuer à cet auteur deux compositions métriques sur des sujets

1. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 192-193. Une partie du dernier ouvrage se trouve dans le ms. *Add.* 14620 du Musée britannique, WRIGHT, *Catal.*, p. 802; il a été publié par F. NAU dans la *Patrologia orientalis*, t. III, fasc. I, *Histoires d'Ahoudemmeh et de Marouta suivies du traité d'Ahoudemmeh sur l'homme*, Paris, 1906. Dans ce traité Ahoudemmeh mentionne son précédent ouvrage *sur l'homme microcosme*. Un autre traité sur l'homme considéré comme microcosme est mis sous le nom de Mikael l'Interprète dans un ms. du couvent de Notre-Dame des Semences, au nord de Mossoul, voir la *Notice* d'ADDAI SCHER dans le *Journal asiatique*, mai-juin 1906, p. 499.

2. Le couvent de Kennesrin ou Kennesré se trouvait en face d'Europus (Djerabis des Arabes), et avait été fondé par Jean bar Aphtonia, comp. HOFFMANN, *Auszüge*, p. 162, note 1260.

3. RENAN, *De philos. peripat.*, p. 29-30; WRIGHT, *Catal.*, p. 1160-1163.

4. *Syriac literature*, 2[e] éd., p. 150.

de philosophie qui se trouvent dans deux ms. du Vatican, n[os] 36 et 95, et que les manuscrits donnent sous le nom de Jacques de Saroug. On a cru pendant quelque temps que Jacques d'Édesse avait traduit les *Catégories* et le *Περὶ ἑρμηνείας* d'Aristote. Wright a reconnu que la version des *Catégories* était de Sergius de Reschaina (voir ci-dessus p. 248, note 3); quant à la version du *Περὶ ἑρμηνείας*, M. Hoffmann a montré qu'elle était d'un autre auteur [1].

Athanase de Balad, qui devint patriarche des Jacobites en 684, s'était retiré dans le couvent de Beit-Malka du Tour-Abdin, après avoir étudié sous Sévère Sebokt dans le couvent de Kennesré [2]. Là il traduisit en 645 l'*Isagogé* de Porphyre. Sa traduction est conservée dans le ms. du Vatican 158 et dans des ms. des bibliothèques de Florence, Paris et Berlin, qui sont des copies du ms. du Vatican [3]. Le ms. *Add.* 14660 du Musée britannique contient une traduction, faite par le même Athanase, d'une autre *Isagogé* d'un auteur grec anonyme.

A la seconde moitié du VII[e] siècle ou à la première moitié du VIII[e] appartient, selon M. Baumstark (*op. cit.*, p. 223 et suiv.), le commentaire de l'Anonyme du Vatican (cod. 158, f. 107*a*-129*a*), dont l'auteur est peut-être un moine jacobite du couvent de Kennesré. Ce commentaire n'est qu'une compilation d'extraits d'anciens commentaires de l'Isagogé. M. Baumstark l'a publié avec une traduction en le comparant avec la version de l'Isagogé faite par Athanase de Balad pour

1. *De hermeneuticis apud Syros Aristoteleis*, p. 17.
2. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 287.
3. Renan, *De philosophia peripatetica*, p. 30; Aron Freimann, *Die Isagoge des Porphyrius in den syrischen Uebersetzungen*, Berlin, 1897. M. Freimann a publié dans son ouvrage le texte syriaque de l'*Isagogé*.

les passages que cette version a fournis au commentaire de l'Anonyme.

Un disciple d'Athanase, Georges, nommé évêque des Arabes en l'année 686, est connu par plusieurs travaux dont le plus important est la version de l'*Organon* d'Aristote. Le ms. *Add.* 14659 du Musée britannique a conservé une partie de cette version : les *Catégories*, le *Περὶ ἑρμηνείας* et le premier livre des *Analytiques* divisé en deux parties; chaque livre est précédé d'une introduction et suivi d'un commentaire [1]. M. Hoffmann en a donné quelques extraits dans son ouvrage intitulé *De hermeneuticis apud Syros Aristoteleis*, p. 22. « Parmi les commentaires syriaques, dit Renan [2], je n'en ai trouvé aucun qui puisse lui être comparé au point de vue de l'importance de l'œuvre et de la méthode exacte de l'exposition; aucun autre ne devrait lui être préféré, si des savants songeaient à imprimer quelque partie de la philosophie des Syriens. »

Barhebræus [3] cite un commentaire de Moïse bar Képha sur la dialectique d'Aristote.

Les travaux sur les définitions et les divisions logiques, procédant du commentaire de Jean Philoponus sur l'Isagogé et qui furent inaugurés par Ahoudemmeh (voir ci-dessus, p. 250), pénétrèrent dans les couvents nestoriens. Enanjésu, au milieu du VIIe siècle, composa un volumineux commentaire des définitions et divisions, dédié à son frère Jésuyab [4].

1. Renan, *De phil. peripat.*, p. 33; Hoffmann, *De hermeneuticis apud Syros Aristoteleis*, p. 148-151.
2. *L. c.*, p. 33-34.
3. *Chron. eccl.*, II, 215.
4. Cf. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 144; *Thomas de Marga, Historia monastica*, éd. Budge, II, 11 (trad., I, 79); Baumstark, *op. cit.*, p. 212. M. Baumstark a publié des fragments de l'*Isagogé* d'après Jean Philoponus tirés du ms. du Vatican n° 158.

Abzoud, dans la seconde moitié du IXe siècle, écrivit une poésie en vers de sept syllabes sur les divisions philosophiques, qui est adressée à son ami Kourta; elle est conservée dans le ms. de Berlin, n° 92, fol. 120*b* à 124*a* [1].

Ebedjésu mentionne encore dans son Catalogue :

Un commentaire sur les *Analytiques* par le patriarche Henanjésu I, élu en 686, *B. O.*, III, part. I, 154.

Un commentaire sur toute la dialectique par Aba de Kaschkar (Mar Aba II, élu patriarche en 741?), *B. O.*, III, part. I, 154 et 157 [2].

Une introduction à la logique par Jésudenah, évêque de Bassora vers la fin du VIIIe siècle, *B. O.*, III, part. I, 195 [3].

Un commentaire sur la dialectique par Denha, appelé aussi Ibas, qui vivait vers 850, *B. O.*, III, part. I, 175.

Un manuscrit du couvent de Notre-Dame des Semences, au nord de Mossoul, renferme *Les dix catégories* par Jésubokt, métropolitain de Perse vers 800 [4].

Ce sont les Nestoriens qui transmirent aux Arabes la philosophie grecque avec les autres sciences. Au premier rang se placent les célèbres médecins qui vivaient à Bagdad sous les califes Abbasides du IXe et du Xe siècle. Honein, son fils Ishak et son neveu Hobeisch, firent de nouvelles traductions syriaques et

1. Cf. Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 189; Baumstark, *op. cit.*, p. 212.

2. Dans le premier de ces passages Mar Aba est désigné sous le nom d'Aba de Kaschkar, et dans le second, sous celui d'Aba bar Berik-Sebyaneh, comp. Wright, *Syriac literature*, 2e éd., p. 187. Addai Scher, *Revue de l'Orient chrétien*, 1906, p. 9, n° IX, place Aba de Kaschkar au VIe siècle.

3. On ne peut conclure avec Assémani de la notice d'Ébedjésu concernant le patriarche Sourin, *B. O.*, III, part. I, 169, que ce patriarche ait écrit sur la logique d'Aristote, comp. Renan, *De philos. peripat.*, p. 37.

4. Voir la *Notice* d'Addai Scher dans le *Journal asiatique*, mai-juin 1906, p. 499, cod. 52.

arabes qui comprenaient toute la philosophie péripatéticienne et ne se bornaient pas, comme les travaux des Syriens antérieurs, à l'*Organon*[1]. Zacharie de Merv, ou Abou Yahya al-Marwazi, écrivit sur la logique[2].

C'est probablement vers le milieu du X[e] siècle que fut écrit le volumineux *Livre des définitions* de Bazoud, qui est conservé dans un ms. de Berlin. Ce Bazoud ne doit pas être confondu avec Abzoud, dont il a été parlé plus haut, comme M. Hoffmann était porté à le croire; et il ne peut être identifié avec Mikael l'Interprète, sous le nom duquel le *Livre des définitions* est mis dans un ms. de l'India Office de Londres, comme M. Hoffmann l'a remarqué[3]. Le livre de Bazoud est par lui-même de mince valeur, mais il a de l'intérêt pour les ouvrages perdus qu'il nous a transmis en partie. C'est le jugement qu'en porte M. Baumstark, qui a publié, avec une traduction, des fragments de ce commentaire, une compilation formée d'extraits d'anciens commentaires de l'Isagogé. En éditant le texte, M. Baumstark a vérifié sur la version de l'Isagogé par Athanase de Balad, les passages que le commentaire a empruntés à cette version.

Denys bar Salibi écrivit en 1148 un commentaire sur l'Isagogé de Porphyre et sur les Catégories, le Περὶ ἑρμηνείας et les Analytiques d'Aristote[4].

1. RENAN, *De philos. peripat.*, p. 62. Suivant Barhebræus, Honein traduisit du grec en syriaque le livre de Nicolas sur la somme philosophique d'Aristote; ASSÉMANI, *B. O.*, II, 270-272.

2. *Kitâb al-Fihrist,* éd. FLUEGEL, Leipzig, 1871, p. 263; Ibn Abi Ouseibia, éd. MUELLER, Kœnigsberg, 1884, I, 234-235.

3. G. HOFFMANN, *De hermeneuticis apud Syros Aristoteleis*, p. 151; *Opuscula nestoriana*, p. XXI et suiv.; BAUMSTARK, *op. cit.*, p. 213. Le *Livre des définitions* de Mikael l'Interprète existe dans un ms. du couvent des Chaldéens de Notre-Dame des Semences, voir la *Notice* d'ADDAI SCHER dans le *Journal asiatique*, mai-juin 1906, p. 499; et dans *Revue de l'Or. chr.*, 1906, p. 16, où Mikael est mis à la fin du VI[e] s.

4. Un ms. à Cambridge, *Catal.* de WRIGHT et COOK, p. 1009, I; cf. ASSÉMANI, *B. O.*, II, p. 210.

Le second livre des *Dialogues* de Jacques bar Schakako, qui devint évêque sous le nom de Sévère (✝ 1241), traite de la philosophie. Le premier dialogue est spécialement consacré à la logique qui est résumée dans cinquante-deux questions. Le second dialogue est divisé en cinq sections réparties de la manière suivante : 1° les définitions et les divisions de la philosophie ; 2° l'éthique ; 3° la physique et la physiologie ; 4° les mathématiques ; 5° la métaphysique et la théologie[1]. Jacques ou Sévère bar Schakako apparaît à la fin de la décadence scientifique et, comme Barhebræus, cherche à maintenir dans les écoles chrétiennes la science du passé, au moyen de compilations. Sévère ne puise pas directement dans le commentaire de l'Isagogé fait par Étienne d'Alexandrie, mais il utilise un compendium syriaque qui s'était servi de ce commentaire[2].

Barhebræus clôt la série des Syriens jacobites qui écrivirent sur la philosophie d'Aristote. Utilisant les travaux des Arabes, il embrasse toute cette philosophie[3]. Son *Livre des pupilles des yeux*, ܟܬܒܐ ܕܒܒܬܐ, comprend une introduction sur l'utilité de la logique et sept chapitres consacrés à l'*Isagogé* de Porphyre, aux *Catégories*, au *Περὶ ἑρμηνείας*, aux *Analytica priora*, aux *Topiques*, aux *Analytica posteriora* et aux *Sophistiques*. Le *Livre de l'entretien de la Sagesse*, ܟܬܒܐ ܕܣܘܕ ܣܘܦܝܐ est un abrégé de la dialectique, de la physique et de la métaphysique ou théologie. Le livre intitulé

1. Manuscrits au Musée britannique, à la Bodléienne, à Berlin et à Gœttingue.

2. Cf. Baumstark, *op. cit.*, p. 182 et suiv. M. Baumstark a publié et traduit plusieurs extraits des Dialogues, dont un du livre II, section 4, avait déjà été édité par Ruska, voir notre numéro suivant, § 5, *Les mathématiques*. Ces extraits reproduisent les fragments du commentaire d'Étienne d'Alexandrie qui se trouvent dans les *Dialogues*.

3. Renan, *De philosophia peripat.*, p. 64 et suiv.

La crème de la science[1], ܚܐܘܬ ܚܟܡܬܐ, est une vaste encyclopédie renfermant la philosophie péripatéticienne tout entière, et sert aujourd'hui aux Syriens, dit Renan, de *somme* de la philosophie. Il est divisé en trois parties dont la première comprend dans neuf livres : l'*Isagogé*, les *Catégories*, le Περὶ ἑρμηνείας, les *Analytica priora*, les *Analytica posteriora*, la dialectique, la sophistique, la rhétorique et la poétique. La seconde partie renferme huit traités sur la physique, le ciel et l'univers, les météores, la génération et la corruption, les minéraux, les plantes, les animaux et l'âme. La troisième partie est consacrée à la métaphysique et à la théologie, à l'éthique, l'économie et la politique. Un abrégé de ce grand ouvrage est intitulé *Le commerce des commerces*, ܬܐܓܪܬ ܬܐܓܪܬܐ. Ici, comme dans la plupart de ses traités scientifiques, Barhebræus n'apporte aucune idée nouvelle ou originale ; son œuvre est celle d'un érudit qui a beaucoup lu et beaucoup retenu et qui dispose ses matériaux avec méthode. A cette classe de ses écrits appartient aussi, dit Wright, un poème rimé sur *L'âme selon les vues des Péripatéticiens*, dont la rime est formée par la lettre *schin*, ainsi que sa traduction syriaque des *Théorèmes et avertissements* d'Avicenne et de *La crème des secrets* de son contemporain Athir ad-Din Mofaddal[2]. Ajoutons encore avec Renan[3] un autre poème rimé de Barhebræus sur la sentence de Socrate : « La loi est bonne, mais la philosophie est

1. Dans Assémani, *B. O.*, II, 270, cet ouvrage est désigné sous le nom de *Livre de la Science des Sciences*.

2. Wright, *Syriac literature*, 2e édition, p. 270 ; comp. Assémani, *B. O.*, II, 268. Les œuvres philosophiques de Barhebræus se trouvent dans des manuscrits des principales bibliothèques de l'Europe. Barhebræus a écrit aussi en arabe un traité sur l'âme qui a été édité par le P. Cheikho dans *Al-Machriq*, Beyrouth, 1898, no 16 et suiv.

3. *De philosophia peripatetica*, p. 67.

meilleure ». La rime est formée par la désinence σιν de mots grecs.

Chez les Nestoriens, les études philosophiques cessèrent avec Ébedjésu qui, à la fin de son catalogue, donne la liste de ses propres œuvres. Ces œuvres comprennent un livre des mystères des philosophes grecs et douze traités sur toutes les sciences[1], qui semblent perdus.

§ 3. — Autres versions syriaques de la philosophie grecque.

Nous avons parlé sous le paragraphe précédent des versions syriaques des œuvres d'Aristote. Les Syriens possédaient encore des traductions d'autres ouvrages de la philosophie grecque, dont la plupart nous sont parvenues dans des manuscrits du Musée britannique et ont été éditées par Land, *Anecdota syriaca*, I, p. 64 et suiv. ; Paul de Lagarde, *Analecta syriaca*, et Sachau, *Inedita syriaca*[2].

La littérature gnomique avait un charme spécial pour les Syriens qui ont réuni des sentences morales et philosophiques dans diverses collections sous les noms de Pythagore, Platon, Théano, Ménandre, le pape Sixte, etc. Les sentences de Pythagore ont été éditées par Lagarde, *Anal. syr.*, p. 195-201 ; titre : *Traité de Pythagore; sentences que le philosophe Pythagore prononça sur la vertu et qui, par leur valeur, ont la*

1. *B. O.*, III, part. I, p. 360.

2. Renan a le premier fait connaître ces traductions dans sa *Lettre à M. Reinaud sur quelques ms. syr. du Musée britannique*, publiée dans le *Journal asiatique*, 4e série, 1852, t. XIX, p. 293 et suiv. Dans cette lettre Renan avait également indiqué les versions syriaques de la philosophie péripatéticienne, dont il a repris l'examen dans sa thèse latine *De philosophia peripatetica apud Syros*.

beauté de l'or. Gildemeister a reconnu que la collection syriaque de ces sentences procède de la même rédaction que la collection grecque de Demophilus ; il a recherché et reproduit les sentences grecques correspondant au syriaque[1].

Les écrits attribués à Platon comprennent trois courts morceaux (Sachau, *Inedita syriaca,* p. 66-70). Le premier contient des définitions platoniciennes dérivées, en grande partie, des *Ὅροι*, mais dans une recension différente; ces définitions ont aussi quelques rapports avec les *Définitions* de Secundus et d'Épictète dans Orelli, *Opuscula veterum Græcorum moralia et sententiosa*, I, 227, 230[2]. Le second morceau est intitulé *Préceptes de Platon à son disciple;* il est rédigé sous forme de dialogue, et il est rempli d'idées chrétiennes[3]. Le troisième, du même genre, donne des définitions de la foi, de Dieu, de la charité, de la justice et de la vertu. Les *Préceptes de Platon* ont été traduits en anglais par Cowper (*Syriac Miscellanies,* Londres, 1861). M. Sachau a émis l'hypothèse que Sergius de Reschaina était l'auteur de la version syriaque de ces textes[4]; une étude critique qui reste à faire montrera si cette version présente réellement le caractère des traductions de Sergius.

La petite collection, intitulée *Conseils de Théano, philosophe pythagoricienne,* a été éditée par M. Sachau (*Inedita syr.*, p. 70). Les sentences attribuées à cette femme philosophe ne se retrouvent pas, à l'ex-

1. Comp. Renan, *Lettre à M. Reinaud*, p. 303; Gildemeister, *Hermes*, 1869, t. IV, p. 81; Wright, *Journal of the royal asiatic Society, New series*, vol VII, part. I, 1874, *Appendix*, p. 5.

2. Sachau, *Inedita syriaca*, p. IV; Renan, *Lettre à M. Reinaud*, p. 307.

3. Renan, *Lettre à M. Reinaud*, p. 308. Renan ajoute : « Le manuscrit syriaque 159 du Vatican contient aussi des préceptes apocryphes de Platon à son disciple, en carschouni, différents de ceux-ci. »

4. *Hermes*, 1870, t. IV, p. 78.

ception d'une seule, dans les écrits grecs publiés sous le nom de Théano.

Cette collection est suivie, dans l'édition de M. Sachau, des *Sentences des philosophes sur l'âme*[1]; des *Conseils des philosophes* et de la *Vie du philosophe Secundus.* La vie de Secundus est incomplète dans la version syriaque; elle s'arrête après la définition de la mort; c'est une recension différente du texte grec connu.

M[me] Lewis a publié dans *Studia Sinaitica,* n° 1, Londres, 1894 : *Les discours des philosophes sur l'âme,* p. 19-26, et *Les sentences des philosophes,* p. 26-38, qui proviennent du λόγος περὶ ψυχῆς de Grégoire le Thaumaturge (*Patrol gr.*, X, 1140), ainsi que V. Ryssel l'a reconnu[2].

Un manuscrit de la bibliothèque de *New-College* d'Oxford contient aussi des maximes de Psellus, Théocrite, Anaxagoras, Protagoras, Théano et Timachus, dont quelques-unes se trouvent dans les *Sentences sur l'âme*[3]. Un manuscrit de la bibliothèque de Dublin a des sentences de plusieurs philosophes grecs[4].

Les sentences de Ménandre sont conservées dans deux ms. du Musée britannique, l'un est le fameux ms. *Add.* 14658, du VII[e] siècle, qui renferme une grande partie de la logique et de la philosophie syriaque; l'autre est le ms. *Add.* 14614, du VIII[e] siècle. Le pre-

1. Comp. *Hermes*, 1869, t. IV, p. 72 et 78. Ces sentences ont été traduites en anglais par Cowper, *Syriac Miscellanies*, p. 43 et suiv., et en allemand par Ryssel, *Rheinisches Museum f. Philologie, neue Folge*, 1895, LI, p. 532; cf. Max Ihm, *ibid.*, LII, p. 143.

2. *Rheinisches Museum f. Philologie, neue Folge*, LI, p. 318: *Theol. Litteraturzeitung*, 1896, p. 60. Ryssel en a donné une traduction allemande, *Rheinisches Museum*, LI, p. 4 et p. 532.

3. Publiées par Sachau, *Inedita syr.*, p. v-vii, et traduites en allemand par Ryssel, *Rheinisches Museum f. Philologie, n. Folge*, LI, p. 549.

4. Wright. *The book of Kalilah and Dimnah*, Oxford, 1884, Préface, p. ix.

mier rapporte cent cinquante-trois sentences, qui ont été publiées par M. Land, avec une traduction latine et des notes critiques [1]. Le second n'a que dix-huit numéros qui, sauf les deux premiers, se retrouvent dans la première collection; ce petit recueil a été publié par M. Sachau, *Inedita syriaca*, p. 80. M. Baumstark, qui a étudié les deux recueils publiés par Land et Sachau et qui a traduit en allemand le texte syriaque [2], estime que le recueil Land a été interpolé et augmenté par un auteur maladroit, qui était antérieur au compilateur du ms. *Add.* 14658. Les interpolations proviendraient du document qui a fourni le recueil Sachau. Les premiers critiques qui se sont occupés de cette collection croyaient qu'elle nous avait conservé des extraits des comédies de Ménandre qui sont presque entièrement perdues. M. Baumstark admet qu'il circulait, déjà au milieu du IVe siècle, deux florilèges des sentences de Ménandre; il laisse indécise la question si ces florilèges ont été traduits d'originaux grecs ou s'ils ont été tirés des fables d'une nouvelle comédie de Ménandre traduite intégralement en syriaque (!). Mais M. Frankenberg qui a repris l'étude de ces sentences dans la *Zeitschr. für die alttest. Wissenschaft*, 1895, XV, p. 226, y voit un produit de la littérature juive. Sa thèse est fondée sur la comparaison d'un certain nombre de ces sentences avec celles que l'on trouve dans le livre de Sirach et dans le livre des Proverbes.

Les sentences mises sous le nom du pape Sixte ne sont autres que les sentences du philosophe Sextus, dont l'original grec a été retrouvé et publié en 1892 par

1. *Anecdota syriaca*, t. I, texte, p. 64; traduction, p. 158; notes, p. 198.
2. *Lucubrationes syro-græcæ*, Leipzig, 1894, dans le Supplément XXI des *Annales philosophiques*, p. 257-524.

A. Elter. Elles ont été traduites en syriaque dans deux versions, qui sont réunies dans un seul recueil et qui forment deux collections auxquelles a été ajoutée une troisième collection de sentences. Ce recueil, intitulé *Paroles choisies de Mar Xystus, évêque de Rome*, a été publié par Paul de Lagarde (*Analecta syriaca*, p. 2-31) et traduit en allemand par Gildemeister et Ryssel[1].

Romanus, un médecin et un moine du couvent de Kartemin, qui devint patriarche en 887, sous le nom de Théodose, est l'auteur d'une collection de cent douze maximes pythagoriciennes, qu'il traduisit, en grande partie, du grec en syriaque, et auxquelles il ajouta de courtes explications en syriaque et en arabe. M. Zotenberg en a donné une savante édition, avec une traduction française, dans le *Journal asiatique*, 1876, septième série, t. VIII, p. 425 et suiv. « Quelques-uns des *Σύμβολα Πυθαγορικά* qui nous ont été transmis par les auteurs grecs, remarque l'éditeur, se retrouvent, littéralement traduits, dans notre texte syriaque. Un certain nombre de ces sentences ont passé du syriaque en arabe et se retrouvent dans les recueils publiés par Scaliger, Erpenius et Freytag, et aussi dans l'*Histoire des médecins* d'Ibn Abi Ouseibia[2] ».

Une petite collection de sentences attribuées aux philosophes grecs est conservée dans le ms. syr. 135 du Vatican. Elle porte le titre de « Discours des philosophes pour celui qui veut posséder en lui une bonne patience[3] ».

1. Gildemeister, *Sexti sententiarum recensiones latinam, græcam, syriacam conjunctim exhibuit...*, Bonn, 1873; V. Ryssel, *Zeitschr. für wissenschaft. Theologie*, 1895-1897; *Rhein. Museum für Philologie, neue Folge*, LI, 1895. Les travaux antérieurs publiés sur ce sujet, sont cités dans les articles de Ryssel.

2. Zotenberg, *op. cit.*, p. 433-434.

3. Elle a été éditée par Guidi, *Rendiconti della R. Accademia dei Lin*

L'apologue appartient, en quelque sens, à la littérature gnomique. Nous mentionnerons à cette place la version syriaque d'une recension des fables d'Ésope, que Wright place entre les IX[e] et XI[e] siècles[1]. Landsberger a édité un texte de cette version retouché par un auteur juif, sous le titre de *Die Fabeln des Sophos, syrisches Original der griechischen Fabeln des Syntipas*, Posen, 1859. L'éditeur croyait retrouver dans ce texte un original syriaque, mais Geiger a établi que le mot *Sophos* était une altération d'*Esophos,* Ésope[2]. D'autres manuscrits portent *Josiphos,* « Joseph », qui est une autre corruption du même nom. Une seconde et meilleure édition a été publiée par Samson Hochfeld avec une introduction critique : *Beiträge zur syrischen Fabellitteratur,* Halle, 1893. Hochfeld place au VII[e] siècle la recension éditée par Landsberger[3].

Du même genre sont les huit fables que Rœdiger a publiées dans sa *Chrestomathia syriaca,* 2[e] éd., Halle, 1868, p. 97, d'après un ms. de Berlin où elles sont insérées dans *L'histoire de Joseph et du roi Nabuchodonozor;* et les trois fables imprimées par Wright[4].

Nous citerons encore *Le livre des contes amusants,* ܟܬܒܐ ܕܬܘܢܝ̈ܐ ܡܓܚܟܢ̈ܐ de Barhebræus, quoique cet ouvrage ne dérive pas du grec et n'ait aucune prétention au titre de livre philosophique. Les premiers chapitres

cei, juin 1886, p. 554-556. Cf. Le ms. *Add.* 2012 de Cambridge, *Catal. Wright et Cook*, p. 536, n° IX.

1. *Syriac literature,* 2[e] édit., p. 241.

2. Dans la *Zeitschr der deut. morgenl. Gesellschaft*, 1850, t. XIV, p. 586 et suiv.

3. Cf. aussi Gismondi, *Linguæ syriacæ Grammatica*, Beyrouth, 1900. *Chrestom.*, p. 7-18.

4. Wright, *Journal of the royal asiatic Society*, 1874, vol. VII, part I, *Appendix*, p. 4 ; *The Book of Kalilah and Dimnah*, *Préface*, p. IX-X ; comp. Hochfeld, *Beiträge zur syrischen Fabellitteratur*, Halle, 1893 ; Sachau, *Verzeichniss der syr. Handschriften*, Berlin, 1899, p. 266, 439, 725 ; Wright et Cook, *Catal. des ms. de Cambridge*, *Add.* 2020, p. 585 et 586.

renferment des sentences des philosophes grecs, persans, indiens et juifs, des ascètes chrétiens et musulmans. Le chapitre x donne un choix de fables d'animaux, il est suivi de contes, dont quelques-uns d'une obscénité qui étonne de la part d'un évêque : l'auteur s'en excuse ; il a voulu, dit-il, être complet. Une collection des caractères physiognomoniques décrits par les philosophes forme le vingtième et dernier chapitre. M. Morales a publié des extraits de cet ouvrage, avec une traduction allemande, dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft,* 1886, t. XL, p. 410 et suiv.[1]. M. Budge en a donné une édition complète à Londres en 1897, avec une traduction anglaise[2]. L'éditeur a ajouté quelques poésies de Barhebræus sur la morale et une élégie sur la mort du patriarche Jean bar Madani, qui est un des plus beaux morceaux de la littérature syriaque de la dernière époque.

On a attribué à tort à Barhebræus un livre arabe intitulé *L'éloignement du souci*[3].

Revenant aux traductions syriaques de la philosophie grecque, nous rencontrons : un dialogue sur l'âme entre Socrate et Erostrophos (*Analecta syr.*, p. 158) ; un traité sur l'âme (*Studia Sinaitica*, I, p. 19) ; le discours d'Isocrate à Demonicus (*Anal. syr.*, p. 167-177) ; un traité *Περὶ ἀσκήσεως* ou *De exercitatione,* attribué à Plutarque (*Anal. syr.*, p. 177-186) ; le traité de Plutarque contre la colère, *Περὶ ἀοργησίας* (*Anal.*

1. Quelques spécimens sont imprimés dans la *Chrestomathia syriaca* de Kirch et Bernstein, 2e éd., Leipzig, 1836, p. 1-4. Assemani avait fait connaître le titre des chapitres, *B. O.*, II, p. 306.

2. *The laughable Stories collected by Mar Gregory John Bar-Hebræus.*

3. Assémani, *B. O.*, II, p. 268 et 272. Un ms. à Berlin, *Catal. Sachau*, n° 195, p. 631, et à Paris, *syr.* 274 ; cet ouvrage est d'Élias de Nisibe et non pas de Barhebræus ; il n'a rien de commun avec *Le livre des contes amusants.* C'est un livre de morale comprenant douze chapitres ; il enseigne la manière d'acquérir la paix de l'âme.

syr., p. 186-195); le traité de Lucien contre la calomnie, *Περὶ τοῦ μὴ ῥᾳδίως πιστεύειν διαβολῇ* (édité par Sachau, *Inedita syriaca*, p. 1-16); un traité de Themistius *Περὶ ἀρετῆς*, qui n'est pas connu en grec (*Ined. syr.*, p. 17-47); le traité de Themistius *Περὶ φιλίας*, (*Ined. syr.*, p. 48-65).

Le dialogue entre Socrate et Erostrophos ne correspond à aucun des dialogues Platoniques, mais il est évidemment, dit Renan, de la famille de ces dialogues supposés, tels que l'Eryxias, l'Axiochus, le Minos, l'Hipparque[1].

Les versions du discours d'Isocrate à Demonicus. observe M. Ryssel[2], et du traité de Lucien sur la calomnie sont libres plutôt que littérales. « Les grandes omissions, ajoute M. Ryssel[3], que présente la version du discours d'Isocrate, comparée avec les ms. grecs, sont d'une telle importance qu'il n'est pas impossible que le texte grec du discours, dont l'authenticité est mise en doute par plusieurs savants, procède d'une recension postérieure; dans ce cas, la forme de cette recension tardive différerait des autres discours d'Isocrate reconnus authentiques, parce que le reviseur effaçait dans maints endroits, sans se gêner, le caractère stylique d'Isocrate. La traduction syriaque remonterait dans cette hypothèse, à une forme plus archaïque de l'original; la preuve en serait l'omission de phrases sans importance et non nécessaires. La version du traité de Lucien contre la calomnie est du même genre; ce n'est pas une traduction littérale; elle omet

1. *Lettre à M. Reinaud*, p. 299. Ryssel en a fait une traduction allemande dans le *Rheinisches Museum f. Philologie*, *neue Folge*, XLVIII, 185; cf. *ibid.*, LI, 4.

2. *Ueber den textkritischen Werth der syr. Uebersetzungen*, Leipzig, 1880-1881, I, p. 4.

3. *Ibid.*, II, p. 44.

des mots et des phrases avec l'intention de rendre la pensée plus claire et plus transparente, ou elle paraphrase et ajoute avec la préoccupation d'exprimer plutôt le sens des phrases que le sens des mots. La même caractéristique peut être aussi donnée du texte syriaque du *Περὶ φιλίας*, qui est plus court que le grec[1]. »

A la classe des versions qui sont des remaniements plutôt que des traductions d'un original grec, appartiennent : le traité de Plutarque *Περὶ ἀοργησίας* et, sans doute aussi, le traité *Περὶ ἀσκήσεως*, attribué à Plutarque et dont le grec ne s'est pas retrouvé[2]. Le plus souvent le traducteur prend, comme base de son travail, les pensées de Plutarque et construit avec elles un nouvel ouvrage ; ces versions sont de peu d'utilité pour la critique du texte grec.

M. Baumstark qui, après Gildemeister et Ryssel, a examiné ces versions, arrive à des conclusions analogues, mais un peu différentes[3]. Il croit y reconnaître la manière de traduire propre à Sergius de Reschaina ; ce serait donc des traductions de ce célèbre interprète[4]. Pour expliquer, d'un côté, les divergences que ces versions présentent entre elles, et, d'un autre côté, les erreurs et les lacunes qu'elles contiennent, M. Baumstark admet des revisions ultérieures : un premier reviseur, peu de temps après la mort de

1. Le syriaque s'arrête à la p. 279 de l'édition de Petavius et à la p. 328, l. 12, de l'édition de W. Dindorf.

2. Ryssel, *Ueber den textkritischen Werth*, etc., I, p. 4 ; II, p. 5. Comp. Gildemeister, *Rheinisches Museum für Philologie, neue Folge*, t. XXVII, p. 520 et suiv. Gildemeister et Buecheler ont publié dans ce volume une traduction allemande du texte syriaque du *Περὶ ἀσκήσεως* et du *Περὶ ἀοργησίας*.

3. *Lucubrationes syro-græcæ*, Leipzig, 1894, dans le supplément XXI des *Annales philologiques*, p. 405 et suiv.

4. M. Sachau, *Hermes*, 1870, vol. IV, p. 78, avait déjà émis la même conjecture pour la plupart des versions mentionnées ci-dessus.

Sergius, aurait remanié le discours d'Isocrate à Demonicus; un second aurait retravaillé les versions de Lucien et de Themistius; un troisième serait l'auteur des profondes modifications subies par le texte syriaque des traités de Plutarque. L'apparat critique sur lequel est basée cette hypothèse est solidement établi, mais en pareille occasion, une preuve convaincante est impossible.

La version du traité de Plutarque sur les avantages à tirer de ses ennemis (*De capienda ex inimicis utilitate*) rentre dans la même classe des traductions syriaques. Elle se trouve avec les versions du *Περὶ ἀσκήσεως* et du *Περὶ ἀοργησίας* dans le ms. du Sinaï qui a fourni à M. Rendel Harris le texte syriaque de l'*Apologie d'Aristide* (voir ci-dessus, p. 155). M. Nestle l'a publiée avec une traduction anglaise dans les *Studia Sinaitica*, n° IV, sous le titre de *A tract of Plutarch on the advantage to be derived from ones enemies*, Londres, 1894. M. Nestle incline à voir ici la même main qui a traduit le *Περὶ ἀοργησίας* et le *Περὶ ἀρετῆς*. M. Ryssel, qui a traduit cette version en allemand, ne reconnaît pas le caractère des traductions de Sergius, *Rhein. Museum, neue Folge*, LI, 1896, p. 1 et suiv. Comp. Nœldeke, *Zeitchr. der deut. morgenl. Gesell.*, XLIX, p. 324; Franz Cumont, *Revue de Philologie*, 1895, p. 81.

M. Gottheil a publié des fragments d'une version syriaque d'Apollonius de Tyane, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, 1892, XLVI, p. 466.

XV

LES SCIENCES CHEZ LES SYRIENS.

§ 1. — La médecine.

La médecine fut particulièrement cultivée par les Syriens, qui s'acquirent en Orient une grande notoriété dans cette science. Barhebræus rapporte dans sa chronique syriaque[1] que, lorsque Sapor fonda la ville de Gondésapor, il fit venir dans cette ville des médecins grecs, qui introduisirent en Orient la médecine d'Hippocrate[2]. « Il y eut aussi, ajoute-t-il, des médecins syriens qui devinrent illustres, tels que Sergius de Reschaina, Atanos (?) d'Amid[3]; Philagrius, Siméon de-Taibouteh, Grégoire l'évêque, Théodose le patriarche,

1. Éd. Bruns et Kirsch, p. 62; éd. Bedjan, p. 57.

2. Suivant Tabari (Noeldeke, *Geschichte der Perser... Tabari*, Leide, 1872, p. 67), Sapor fit venir de l'Inde un médecin qu'il établit en Susiane à Karka de Beit-Lapat (ou Gondésapor), et c'est de ce médecin que les Susiens tenaient leurs connaissances médicales.

3. ܐܛܢܘܣ ܐܡܝܕܝܐ. cette orthographe ne se prête pas à la lecture d'Athanase d'Amid. Athanase, nommé maphrien d'Amid par le patriarche Théodose, en 887, n'est pas connu comme médecin, en outre la place que Barhebræus assigne à ܐܛܢܘܣ dans son énumération ne permet pas de considérer celui-ci comme un contemporain de Théodose. Nous ne savons rien non plus des médecins Philagrius et Grégoire nommés dans cette notice. *Grégoire l'évêque*, à cause de la place qu'il occupe, ne peut désigner Barhebræus, qui fut un des médecins du sultan à Alep en 1263, *Chron. eccl.*, I, 747.

le célèbre Honein, fils d'Ishak, et beaucoup d'autres après ceux-ci. Ils étaient tous syriens, mais Aaron le prêtre n'était pas syrien; son livre fut traduit du grec en syriaque par Gosius d'Alexandrie. »

Sergius, le médecin en chef de Reschaina, traduisit une partie des œuvres de Galien. Le manuscrit *Add.* 14661 du Musée britannique contient les livres VI-VIII du *Traité des simples, Περὶ κράσεώντε καὶ δυνάμεων τῶν ἁπλῶν φαρμάκων.* Chaque livre est précédé d'une courte introduction de Sergius, adressée au prêtre Théodore, et d'une liste des noms des plantes qui y sont traitées avec leurs équivalents en syriaque. Si le manuscrit est réellement du VI[e] ou du VII[e] siècle, comme Wright le pensait [1], on devra considérer comme ajoutées après coup les gloses arabes qu'il contient. M. Merx a publié des extraits de cette version dans la *Zeitschrift der deut. morg. Gesellschaft*, 1885, t. XXXIX, p. 237 et suiv. Le ms. *Add.* 17156 renferme des fragments de *L'art médical* et des *Facultés des aliments* de Galien [2]; ces fragments ont été édités par M. Sachau, *Inedita syriaca*, p. 88-97. Les traductions de Sergius ont été revisées au IX[e] siècle par Honein ibn Ishak [3]. Cette revision ne nous est pas parvenue, mais le lexique syriaque de Bar Bahloul, qui cite Sergius, rapporte quelquefois les nouvelles explications de Honein [4].

Le *Gosius* qui, selon la notice de Barhebræus, traduisit en syriaque le *Syntagma* médical du prêtre et médecin Aaron d'Alexandrie, a été identifié avec Ge-

1. *Catal.*, p. 1187.
2. Wright, *Catal.*, p. 1188.
3. Voir Ibn Abi Ouseibia, I, 204.
4. Immanuel Lœw, *Aramæische Pflanzennamen*. Leipzig. 1881. p. 18. Gottheil a publié et traduit en anglais un petit recueil de remèdes dérivé de Galien : *Contributions to syriac Folk-medicine* dans le *Journal of the American Oriental Society*, XX, 1899, p. 145.

sius Petæus qui vivait au temps de l'empereur Zénon [1]. Dans un autre passage (*Histoire des Dynasties*, éd. Pocock, p. 158; éd. Salhani, p. 157). Barhebræus ajoute que le recueil d'Aaron se composait de trente livres. auxquels Sergius ajouta deux autres livres. M. Steinschneider considère cette assertion comme erronée ; l'auteur des deux livres additionnels est le traducteur arabe Massardjawihi ou Masardjis [2].

M. Pognon a publié et traduit en français une version syriaque anonyme des *Aphorismes* d'Hippocrate (Leipzig, 1903).

Siméon de-Taibouteh, qui écrivait à la fin du VIIe siècle, composa, outre des ouvrages ascétiques, un livre sur la médecine [3]. Ce livre est cité dans le lexique syriaque de Bar Bahloul, mais il ne nous est parvenu.

Nous ne possédons pas, non plus, le recueil médical de Romanus, devenu plus tard le patriarche Théodose. Barhebræus nous apprend que ce recueil était très estimé de son temps [4].

La pléiade des célèbres médecins nestoriens de Bagdad commence avec Georges Boktjésu, qui se fit connaître à Gondésapor, et que le calife Al-Mansour, le fondateur de Bagdad, manda auprès de lui dans la nouvelle capitale. La famille des Boktjésu s'illustra sous les califes qui suivirent. Gabriel bar Boktjésu, petit-fils de Georges, est l'auteur d'un *Compendium* arabe des œuvres de Dioscoride, Galien et Paul d'Égine, cité

1. Voir Baumstark, *Lucubrationes syro-græcæ*, note 60; mais Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, Paris, 1876, I, p. 42, croit que Gesius vivait un siècle avant Gosius et ne doit pas être confondu avec celui-ci.

2. Steinschneider, *Al-Farabi* dans *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, 7e série, t. XIII, no 4, p. 66 ; Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, I, p. 79-80.

3. *Catal. Ébedjésu*, *B. O.*, III, part. I. 184; Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 139.

4. *Chron. eccl.*, I, 391.

souvent dans le lexique de Bar Bahloul. La transcription des mots grecs, passés en arabe par l'intermédiaire du syriaque, a défiguré d'une manière déplorable les noms des plantes, et Bar Bahloul ne s'est pas fait faute de rapporter ces mots défigurés, qu'il enregistre soit comme des termes nouveaux, soit comme des synonymes des noms corrects [1]. Assémani, interprétant mal un passage du catalogue d'Ébedjésu [2], croyait que Gabriel avait composé un lexique; il traduit : « Bar Bahlul composuit lexicon ex multis collectum libris et Jesu bar Ali medicus et Mazuraeus et Gabriel ». Mais il faut entendre : « Bar Bahlul conscripsit lexicon, cujus magna pars composita fuit e libris Jesu bar Ali medici et Mazuræi et Gabrielis. »

Jean bar Maswai, ou Yahya ben Māsawaih († 857), dirigea l'école la plus fréquentée de Bagdad. Il composa plusieurs livres de médecine, soit en syriaque, soit en arabe, et ses versions d'ouvrages grecs ajoutèrent à sa réputation d'écrivain. Le *Livre sur la fièvre,* mis sous le nom de Jean bar Maswai dans des traductions hébraïques et latines, est un épitomé des connaissances médicales des Syriens et des Arabes. M. Pagel a édité en partie et en partie analysé un ms. de Paris contenant la soi-disant chirurgie de Jean bar Maswai [3]. Actuellement on n'est pas en état de dresser un catalogue exact des œuvres de ce médecin [4].

Honein († 873 [5]), fils d'Ishak et disciple de Jean bar

1. Voir IMMANUEL LOEW, *Aramæische Pflanzennamen*, p. 12-13.

2. *B. O.*, III, part. I, p. 257-258.

3. *Die angebliche Chirurgie des Joh. Masuë*, Berlin, 1893.

4. STEINSCHNEIDER, *Zeitsch. der deut. morg. Gesell.*, 1893, t. XLVII, 351-354.

5. Le 28 Safar de l'an 260 de l'Hégire et le 1er Kanoun de l'an 1185 des Grecs, suivant le *Kitâb al-Fihrist*, 294; fautivement le 23 Safar 264 des Arabes et le 1er Kanoun 1188 des Grecs suivant Ibn Abi Ouseibia, I, 190. Barhebræus (*Chron. syr.*, éd. BRUNS, 170 : éd. BEDJAN, 162) a confondu

Maswai, après avoir étudié à Bagdad, alla apprendre le grec en Occident (à Alexandrie). De retour à Bagdad, il se fit connaître par des traductions syriaques et arabes des œuvres de Dioscoride, d'Hippocrate[1], de Galien et de Paul d'Égine, et par ses revisions des anciennes versions de Sergius de Reschaina. Les gloses de Dioscoride sur les plantes, que Bar Bahloul emprunte à Honein, sont beaucoup plus correctes que celles qui sont citées d'après Gabriel Boktjésu[2]. Barhebræus attribue à Honein, en dehors de ses traductions, des œuvres personnelles composant vingt-cinq volumes[3]. « Honein, ajoute-t-il, laissa deux fils, dont l'un, Isaac, fit de nombreuses traductions. Il avait aussi un neveu, du nom de Hobeisch, qui fut également un interprète distingué des livres sur la médecine, mais la plupart de ses œuvres ont passé à la postérité sous le nom de Honein. » De nombreux traités arabes de médecine[4] circulaient sous le nom de Honein.

« L'œuvre de cet auteur, la plus célèbre et la plus répandue, dit M. Steinschneider[5], est une *Introduction à la science médicale* qui suit l'*Ars parva* de Galien, mais le livre est rédigé par demandes et réponses. Honein le laissa en projet ou incomplet, et son neveu Hobeisch le mit par écrit ou le compléta. »

Jean, fils de Sérapion, ou Sérapion l'aîné (fin du

les deux dates en donnant le synchronisme 1188 des Grecs et 260 des Arabes; comp. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 164.

1. STEINSCHNEIDER, *op. laud.*, 350, mentionne le traité d'Hippocrate sur les maladies aiguës avec le commentaire de Galien, traduit par Honein (ms. de Paris, texte arabe en caractères hébreux).

2. IMMANUEL LOEW, *Aram. Pflanzennamen*, p. 13

3. *Chron. syr.*, éd. BRUNS, 170; éd. BEDJAN, 163.

4. IBN ABI OUSEIBIA, I, 184, 200; *Kitâb al-Fihrist*, 294; comp. KLAMROTH, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, 1886, t. L, 195 et suiv., 201, 621 et suiv.

5. *Die hebräischen Uebersetzungen des Mittelalters*, Berlin, 1893, p. 709, § 457.

IX[e] s. ou commencement du X[e]), composa en syriaque deux recueils ou *Pandectes,* le premier en douze livres et le second, plus répandu, en sept livres, dont le dernier est un traité d'antidotes. Le second recueil a été traduit en arabe par plusieurs auteurs (Mousa ben Ibrahim al-Hadith, Ibn Bahloul, et peut-être Abou Bischr Mattai), et en latin par Gérard de Crémone sous le titre de *Practica sive Breviarium,* et par Abraham de Tortose [1].

D'autres Syriens écrivirent sur la médecine, mais leurs ouvrages étant en arabe [2], nous les laissons pour arriver à Barhebræus.

Barhebræus, qui fut aussi un médecin distingué, composa plusieurs ouvrages sur la médecine : une version et un épitomé du traité des simples de Dioscoride, sous le titre de *Livre de Dioscoride;* un commentaire en arabe des *Aphorismes* d'Hippocrate; un commentaire en syriaque sur les *Questions de médecine* d'Honein avec une version partielle de ces questions [3]. Ces ouvrages semblent perdus. Gottheil a publié le chapitre du *Candélabre des sanctuaires* (voir p. 245) contenant un résumé des plantes médicinales de Dioscoride [4].

§ 2. — L'histoire naturelle.

Il existe plusieurs recensions syriaques de l'histoire

1. Voir IBN ABI OUSEIBIA, I, 109; D[r] LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, Paris, 1876, I, 113-117; STEINSCHNEIDER, *Die hebräischen Uebersetzungen*, p. 736, § 474.

2. Excepté ceux du médecin Gabriel, du XIII[e] siècle, qui composa en syriaque à Édesse de nombreux livres sur la médecine et la philosophie, suivant BARHEBRÆUS, *Chron. syr.*, éd. BRUNS, p. 485; éd. BEDJAN, p. 457.

3. BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, II, p. 479; ASSÉMANI, *B. O.*, II, 268.

4. *A list of plants and their properties (for private circulation)*, Berlin, 1886.

des animaux connue sous le nom de *Physiologus*. La rédaction la plus brève a été publiée par Tychsen [1]; elle comprend trente-deux petits chapitres. M. Land [2] a édité un texte plus développé, divisé en quatre-vingt-un chapitres; chaque chapitre est suivi d'une *théorie* (ou commentaire) basée sur la Bible et les dogmes chrétiens; nombreux emprunts aux homélies de saint Basile sur l'hexaméron. M. Land a établi une table de concordance des différentes versions grecques, latines, syriaques, etc., de cet ouvrage. L'auteur d'une troisième recension, que M. Ahrens a fait connaître [3], a utilisé, outre les sources communes, des documents arabes. Les cent vingt-cinq chapitres qui composent le livre sont consacrés non seulement aux animaux, mais à des arbres et à des pierres; des notices géographiques forment une section particulière (chap. 80-89). Cette composition n'a pas les *théories* de l'édition Land. Elle est d'origine nestorienne. C'est la source des extraits du Physiologus que l'on trouve dans le lexique de Bar Bahloul.

Les histoires fabuleuses des animaux étaient connues des Syriens par la *Lettre d'Alexandre à Aristote* de pseudo-Callisthène [4]. Cette lettre a été publiée à part dans la chrestomathie syriaque de Rœdiger, 2e éd., p. 112-120.

Denys bar Salibi composa un traité sur la structure du corps humain, dont deux courts fragments existent à la Bodléienne [5]. — Du même genre est un traité en

1. *Physiologus syrus seu Historia animalium*, Rostock, 1795.
2. *Anecdota syriaca*, IV, texte, 1-99; traduction latine, 31-98; commentaire, 115-176.
3. *Das Buch der Naturgegenstände*, Kiel, 1892.
4. Sur la version syriaque du Roman d'Alexandre, voir ci-après n° XVII, § 2.
5. *Catal. Payne Smith*, col. 529.

vers de sept syllabes, incomplet au commencement, dans le ms. 116 de la *Collection Sachau* à Berlin ; M. Gottheil l'a publié dans *Hebraica*, IV, 206-215.

L'agriculture est représentée en syriaque par une version des géoponiques grecques, contenue dans un ms. du Musée britannique, du VIIIe ou IXe siècle, qui a été publiée par Paul de Lagarde[1]. Le manuscrit, incomplet au commencement et à la fin, ne porte ni titre ni nom d'auteur ; il renferme un texte assurément ancien, qui rappelle les traductions littérales des premiers siècles, comme celles de Sergius de Reschaina. M. Baumstark rapporte à ce dernier, avec beaucoup de vraisemblance, les géoponiques syriaques et il fait observer que le manuscrit édité par Lagarde, loin de reproduire une version intégrale, ne donne qu'un épitomé maladroitement abrégé par un Syrien postérieur[2]. L'œuvre de Sergius est mieux représentée par la version arabe, attribuée à tort à Kosta ben Luca, et conservée dans un ms. de Leide. L'intérêt du texte syriaque est surtout lexicographique ; il nous a transmis un grand nombre de mots, de noms de plantes qui apparaissent ici avec un sens précis. L'original que le traducteur rendit en syriaque était le livre d'Anatolius Vindanius de Beyrouth (dans Photius, *cod.* 163) ou *Ἀνατόλιος Οὐϊνδανιώνιος Βηρύτιος* (dans les géoponiques grecques). Cet ouvrage grec ne s'est conservé que dans la compilation

1. *Geoponicon in sermonem syriacum versorum quæ supersunt*, Leipzig, 1860 ; comparer *De Geoponicon versione syriaca scripsit A. P. de Lagarde*, Berlin, 1855, réimprimé dans les *Gesammelte Abhandlungen* de LAGARDE, Leipzig, 1866 ; et LAGARDE *Mittheilungen*, I, 192. Un fragment syriaque des Géoponiques imprimé par LAND dans ses *Anecdota syriaca*, IV, 100, a été reconnu par NOELDEKE, *Litt. Centralblatt*, 1876, p. 145.

2. *Lucubrationes syro-græcæ*, p. 390. Hadji Khalfa cite parmi les traducteurs du *Livre de l'agriculture* un certain Sergius, fils d'Élias, qui pourrait désigner Sergius de Reschaina, voir BAUMSTARK, *ibid.*, p. 379.

de Cassianus Bassus [1], où il a passé presque en entier. Les géoponiques syriaques sont citées dans le lexique de Bar Bahloul sous le titre de *Livre de l'agriculture fait par Iaunios*; Ibn al-Awâm écrit le nom de l'auteur en arabe *Iounios*; ce nom représente la dernière partie de [*Οὐϊνδαν*]*ιώνιος* [2]. Nous savons par Photius que les églogues géorgiques d'Anatolius Vindanius ou Vindanionius comprenaient douze livres; la version syriaque avait au moins deux livres de plus, car, dans le manuscrit, la lacune commence après le chapitre IV du livre XIV. Le traducteur a pris ses additions à des sources différentes, particulièrement aux *Hippiatriques* d'Anatolius; on en trouve aussi les matériaux dans les géoponiques de Cassianus Bassus [3].

§ 3. — L'astronomie, la cosmographie et la géographie.

L'astronomie syriaque paraît s'être dégagée de très bonne heure de l'astrologie. Bardesane, qui s'était adonné pendant sa jeunesse à l'étude de l'astrologie chaldéenne, reconnut ensuite l'inanité de cette science. Ce célèbre gnostique composa un traité d'astronomie qui ne nous est connu que par des citations d'auteurs postérieurs [4].

1. Il en a été fait quatre éditions, dont la dernière par M. HENRI BECKH, *Geoponica sive Cassiani Bassi... eclogæ*, Leipzig, 1895, dans la collection de Teubner. M. Beckh a consulté la version syriaque, mais il aurait pu encore en tirer plus de profit pour la critique du texte grec.
2. Voir IMMANUEL LÖW, d'après ROSE, *Aramæische Pflanzennamen*, p. 19.
3. BAUMSTARK *op. cit.*, p. 396-400; comp. J. SPRENGER, *Geoponica*, Leipzig, 1889.
4. C'est probablement à ce traité que Georges, évêque des Arabes, a emprunté la citation de Bardesane qui se trouve dans sa lettre concernant Aphraate, CURETON, *Spicilegium*, p. 21; LAGARDE, *Analecta syriaca*, p. 114, l. 18; WRIGHT, *The homilies of Aphraates*, p. 27, l. 11.

Sergius de Reschaina se forma à l'école des Grecs. Son livre de *L'influence de la lune,* adressé à Théodore, développe et explique le *Περὶ κρισίμων ἡμερῶν* de Galien ; il est suivi d'un appendice intitulé *Le mouvement du soleil,* édité par Sachau, *Inedita syriaca,* p. 101-126. Il est douteux que Sergius ait traduit en syriaque la *Μεγάλη σύνταξις* de Ptolémée dont une version arabe existe dans le ms. de Leide 1034 (*Warner* 680)[1].

Sévère Sebokt composa un livre intitulé *Les figures du Zodiaque,* dont quelques chapitres, conservés dans le ms. *Add.* 14538 du Musée britannique, ont été édités par Sachau, *Inedita syr.,* p. 127-134. Ces chapitres traitent de la terre habitable et inhabitable, de la mesure du ciel et de la terre, du mouvement du ciel et de la terre. Un ms. de Berlin, n° 186, *Catal. Sachau,* p. 606, renferme du même écrivain : 1° un traité sur l'astrolabe, qui a de l'importance pour l'histoire des sciences en Orient ; publié avec une traduction française par M. Nau[2] ; 2° et une lettre sur la quatorzième lune du mois de nisan de l'année 976 des Grecs (665 de Jésus-Christ), adressée au prêtre et périodeute Basile de Chypre.

Le patriarche Timothée I est l'auteur d'un traité d'astronomie intitulé *Livre des étoiles*[3].

Les Syriens, s'inspirant des homélies des Pères de l'Église grecque sur les six jours de la Création, exposaient aussi leurs connaissances scientifiques dans des hexamérons. Jacques d'Édesse, sur la fin de sa vie, composa un ouvrage de ce genre, qu'il laissa in-

1. Dans le sens de l'affirmative, v. BAUMSTARK, *Lucubrationes syrogræcæ,* p. 380 ; *contra,* WRIGHT, *Syriac literature,* 2e éd., p. 93, note 7.
2. *Le traité sur l'astrolabe plan de Sévère Sabokt* dans le *Journal asiatique,* janvier-février 1899, p. 56, et mars-avril 1899, p. 238.
3. ASSÉMANI, *B. O.,* III, part. I, p. 160.

complet et qui fut achevé par son ami Georges, évêque des Arabes. Ce livre est divisé en sept traités et il débute par un dialogue entre l'auteur et un de ses disciples, nommé Constantin ; il est conservé dans deux manuscrits, l'un à Leide et l'autre à Lyon [1] ; l'abbé P. Martin en a fait une analyse et en a publié quelques passages [2] ; M. Hjelt a édité, avec une traduction latine, le troisième traité, consacré à la géographie [3]. La géographie de Jacques n'a rien d'original, comme le croyait l'abbé P. Martin, mais elle est empruntée à Ptolémée [4].

David de Beit-Rabban est, dit-on [5], l'auteur d'un traité de géographie intitulé *Les limites des climats ou contrées, et les variations des jours et des nuits.* Assémani croyait retrouver cet ouvrage dans des poèmes qui appartiennent certainement, dit Wright, à une époque beaucoup plus basse. L'un de ces poèmes a été publié par le P. Cardahi [6], et réimprimé avec une traduction anglaise par M. Gottheil [7].

Moïse bar Képha composa, lui aussi, un hexaméron en cinq livres, qui est conservé dans un ms. de la Bibliothèque nationale, *syr.* 241. On y remarque une figure géographique, de forme sphérique, sur laquelle sont inscrits les noms de la Libye, de la mer Adriatique et de l'Europe [8].

1. Le ms. de Paris, *syr.* n° 240, est une copie partielle du ms. de Leide, faite par Gabriel Sionita, *Catal. Zotenberg*, p. 197. Une autre copie, qui semble avoir servi pour le ms. de Paris, existe à Glascow, voir Weir, *Journal asiatique*, novembre-décembre 1898, p. 550.

2. *Journal asiatique*, 1888, 8e série, t. XI, p. 155-219 et 401-490.

3. *Études sur l'Hexaméron de Jacques d'Édesse*, Helsingfors, 1892. V. Ryssel a traduit en allemand la partie de Georges, *Georg's des Araberbischofs Gedichte und Briefe*, Leipzig, 1891.

4. Noeldeke, *Litterar. Centralblatt.* 1888, p. 1743 ; James Darmesteter, *Revue des études grecques*, 1889, p. 180-188 ; Hjelt, *op. laud.*, p. 30.

5. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 255.

6. *Liber thesauri de arte poetica Syrorum*, Rome, 1875, 41-46.

7. *Hebraica*, vol. VIII, p. 65-78.

8. M. Nau a traduit un passage de l'hexaméron de Moïse bar Képha,

L'hexaméron d'Emmanuel bar Schahharé est un long poème en vingt-huit chants, dont les uns sont en vers de sept syllabes et les autres en vers de douze syllabes. Cet ouvrage est conservé au Vatican, ms. syr. 182; au Musée britannique, *Orient.* 1300; à Berlin, n°s 61 et 62, *Catal. Sachau*, p. 211 et 217; à Cambridge, *Add.* 1994; et en Orient [1]. Le second chant manque dans les manuscrits connus jusqu'à ce jour; le ms. du Vatican, a. en outre, une homélie sur le baptême qui se trouve aussi dans le ms. K. VI, 5. du Musée Borgia (aujourd'hui au Vatican).

En dehors des traités sur l'hexaméron, la cosmographie était exposée dans quelques ouvrages particuliers. Le catalogue d'Ébedjésu nous apprend que Jésubokt, métropolitain de Perse vers 800, écrivit un livre sur l'univers et un autre livre sur les signes de l'air [2]; et que Salomon de Bassora est l'auteur d'un traité sur la configuration du ciel et de la terre [3].

Le *Livre des trésors* que Jacques ou Sévère bar Schakako composa en 1231, est une compilation théologique divisée en quatre parties; on en trouvera une analyse dans Assémani, *B. O.*, II, p. 237 [4]. M. Nau a étudié la quatrième partie, relative à la cosmographie et à la géographie, et il en a signalé l'intérêt pour l'histoire des

dans *Bardesane l'astrologue. Le livre des lois des pays*. Paris, 1899, p. 59.

1. Un extrait dans le *Liber thesauri* du P. Cardahi, p. 68-71: un autre extrait dans la Chrestomathie d'Ourmia intitulée *Le petit livre des miettes*, p. 168; de plus longs extraits dans Manna, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, Mossoul, 1900, II, p. 144-207.

2. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 194.

3. Assémani, *ibid.*, 309.

4. Des ms. de cet ouvrage se trouvent : au Vatican, n° 159, *Catal.*, III, 307; au Musée Borgia, série K, VII, vol. 16 (aujourd'hui au Vatican), Chersoy, *Zeitschr. für Assyriologie*, t. IX, p. 377; au Musée britannique, *Add.* 7193, *Catal. Rosen*, p. 84; à Cambridge, *Add.* 1997, *Catal. Wright et Cook*, p. 425; à la Bibliothèque nationale, n° 316 (nouvelles acquisitions).

sciences chez les Syriens [1]. Les *Dialogues* du même auteur renferment, dans la quatrième section du deuxième livre, des définitions sur l'astronomie [2].

La seconde partie du livre anonyme *Causa causarum* (voir ci-dessus, p. 243), chap. IV-VII, est une sorte d'encyclopédie des sciences, où l'auteur a réuni, avec quelques notions originales et personnelles, les connaissances qui étaient enseignées en Syrie vers le XIIe siècle. Plusieurs figures éclairent le texte. La terre est représentée par un cercle divisé en cinq parties : 1° l'extrémité septentrionale, qui comprend la terre obscure ne recevant jamais le soleil; 2° au-dessous, la terre habitable avec les sept climats ; les extrémités à l'est et l'ouest sont impénétrables, à l'est à cause des arbres, à l'ouest à cause de la mer; 3° le centre, inhabitable à cause de la chaleur; 4° au-dessous, pays inconnu auquel on ne peut accéder; 5° l'extrémité méridionale, terre obscure qui ne voit jamais le soleil.

Le *Candélabre des sanctuaires* et le *Livre des rayons* de Barhebræus (voir ci-dessus, p. 245) ont également une partie géographique. Cette partie a été éditée par M. Gottheil [3], qui avait précédemment publié la carte que renferme le premier de ces livres [4].

On trouve encore d'autres cartes dessinées à la fin de certains manuscrits pour remplir les feuillets restés en blanc. Un manuscrit du lexique de Bar Ali de la Bibliothèque nationale, n° 299, est de ce nom-

1. *Journal asiatique*, 1896, 9e série, t. VII, p. 286-331.
2. Voir plus loin le paragraphe 5 de ce chapitre, et plus haut, p. 256. Un traité de cosmographie attribué à pseudo-Denys l'Aréopagite se trouve au Musée britannique, *Add.* 7192. *Catal. Rosen*, p. 84, n° 51.
3. *Hebraica*, t. VIII, p. 39-55.
4. *Proceedings of the American Oriental Society*, mai 1888, p. 16 et suiv. Cette carte qui a été tirée du ms. de Berlin, se trouve également dans le ms. de Cambridge et dans le ms. de Paris, voir Gottheil, *Hebraica*, t. VII, p. 39, note 2, et l'abbé Nau, *Journal asiatique*, 9e série, t. VIII, p. 155.

bre. M. Chabot en a extrait deux cartes géographiques [1], et M. Nau, une carte des mansions lunaires et des principales constellations [2].

Mais l'ouvrage spécial qui traite *ex professo* de la cosmographie, c'est le livre que Barhebræus composa en 1279 sous le titre de *L'ascension de l'esprit*, ܣܘܠܩܐ ܗܘܢܢܝܐ. M. Gottheil a publié le premier chapitre de la seconde partie [3]. Une édition complète a paru par les soins de M. l'abbé Nau [4]. Barhebræus dressa aussi des tables astronomiques à l'usage des élèves.

§ 4. — La chimie.

L'esprit pratique des Syriens que le fatalisme des astrologues avait rebuté, s'éloigna également du mysticisme de l'ancienne alchimie. La religion chrétienne exerça en ce sens une influence salutaire, plus encore que la culture grecque importée en Orient, car les Musulmans, instruits à la même école, manifestèrent un goût prononcé pour l'astrologie et l'alchimie. Les Arabes en général et les califes en particulier avaient une foi souvent aveugle dans l'action des astres sur leur destinée. D'un autre côté, les traités de chimie des Arabes contrastent d'une façon singulière avec ceux des Syriens. Nous trouvons un témoignage frappant de cette divergence dans *La chimie au moyen âge* de M. Berthelot [5]. Le second volume de cet ouvrage renferme sur la chimie syriaque une série de

1. *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1897 et 1898.
2. *Journal asiatique*, 9e série, t. VIII, p. 155 et suiv.
3. *Mittheilungen des Akad. Orient. Vereins zu Berlin*, 1890, n° 3.
4. *Le livre de l'ascension de l'esprit... cours d'astronomie... par Grégoire Aboulfarag, dit Bar Hebræus....* Paris, (texte) 1899, (traduction française) 1900.
5. Paris, 1893, vol. I-III.

textes, grecs d'origine, mais retravaillés suivant la méthode expérimentale; ce sont de vrais manuels d'orfèvres, traitant de l'alliage et de la coloration des métaux, de la transformation des corps. Au contraire, la chimie des Arabes musulmans, qui compose le troisième volume, ne nous offre que des divagations mystiques et intentionnellement obscures, présentées comme l'héritage des anciennes sciences occultes.

§ 5. — **Les mathématiques.**

Les sciences exactes semblent avoir été négligées par les anciens Syriens. Les quelques écrits syriaques que nous possédons sur cette matière sont postérieurs à l'Hégire et procèdent autant de la culture arabe que de la culture grecque. Les *Dialogues* de Jacques ou Sévère bar Schakako ont une section (4e section du IIe livre) pour les mathématiques, qui comprennent l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Cette section a été éditée avec une traduction allemande par M. Julius Ruska [1]. L'auteur, remarque M. Ruska, ne s'était pas proposé d'écrire un manuel de mathématiques, mais de parvenir par les idées abstraites des mathématiques au plus haut degré de la pensée philosophique, à la théologie. L'introduction et les deux premières questions rappellent l'*Εἰσαγωγὴ ἀριθμητική* de Nicomaque, que les Syriens ou les Arabes connaissaient sans doute par un extrait d'un auteur néopythagoricien. La quatrième question et, en

1. *Das Quadrivium aus Severus bar Schakku's Buch der Dialoge*, Leipzig, 1896. La réunion de ces quatre sciences, qui furent désignées sous le nom de *Quadrivium*, est due chez les Grecs à Jamblique, comp. MERX, *Historia artis grammaticæ apud Syros*, p. 209. Voir aussi JULIUS RUSKA, *Studien zu Severus bar Schakku's « Buch der Dialoge »* dans la *Zeitschr. für Assyriologie*, XII, 1897, p. 8 et 145.

partie, la troisième dérivent des *Προλεγόμενα σὺν θεῷ τῆς φιλοσοφίας* d'un pythagoricien anonyme dont Bar Schakako possédait une version syriaque. Mais les définitions et les dissertations sur l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie, concordent avec celles des auteurs arabes.

Barhebræus, dont les études embrassèrent toutes les connaissances humaines, professa les mathématiques d'après Euclide à Maragha en 1268 [1], mais il ne laissa aucun ouvrage sur ce sujet.

1. Assémani, *B. O.*, II, 253.

XVI

LA GRAMMAIRE, LA LEXICOGRAPHIE, LA RHÉTORIQUE ET LA POÉTIQUE.

§ 1. — La grammaire.

C'est encore aux Grecs que les Syriens demandèrent leurs premières notions de la grammaire. Nous avons rappelé plus haut, sous le nº VI, les anciens travaux de l'orthoépie appliquée aux textes lus dans les écoles. Le système des points ou accents séparant les membres de la phrase et notant la valeur syntactique de chacun de ces membres, fit partie intégrante de la grammaire syriaque. La logique d'Aristote en formait la base ; cinq de ces accents répondent aux cinq catégories d'Aristote, ainsi que le constate un auteur syriaque anonyme [1]. Les règles concernant la phonétique et la morphologie vinrent plus tard et furent établies sur le modèle de la grammaire grecque de Denys de Thrace et des canons de Théodose. Le fait a été mis en évidence par M. Merx qui a publié, avec une traduction latine, la version syriaque de la grammaire de Denys [2].

1. Voir PHILIPPS, *A letter of Mar Jacob of Edessa on syriac orthography*, Londres, 1869, Appendice, p. 68.
2. *Historia artis grammaticæ apud Syros*, Leipzig, 1889, dans les

Les études relatives à l'accentuation syriaque furent surtout florissantes chez les Nestoriens, du VI[e] au VIII[e] siècle.

Parmi les anciens grammairiens jacobites, on cite Ahoudemmeh, qui fut élevé au siège de Tagrit par Jacques Baradée en 559. Sa grammaire, à en juger par un passage rapporté par Bar Zoubi, suivait les principes de la grammaire grecque [1]. Mais c'est Jacques d'Édesse qui composa le premier traité systématique de grammaire syriaque, et ce traité fit longtemps autorité en Syrie. Barhebræus en tira, pour sa grammaire, d'importants extraits qui permettent de juger de l'étendue de cet ouvrage aujourd'hui disparu presque entièrement. Il n'en reste que quelques fragments à la Bodléienne d'Oxford et au Musée britannique de Londres [2]. Dans le premier de ces fragments, Jacques constate les défauts de l'écriture syriaque qui ne tient compte que des consonnes et omet de noter les voyelles. Il répond à Paul d'Antioche, qui lui demandait de perfectionner ce système défectueux : « Je pense qu'on pourrait établir des règles pour l'orthographe de cette langue

Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, IX, 2. La version syriaque est contenue dans le ms. *Add.* 14620 et (incomplète) dans le ms. *Add.* 14658 du Musée britannique, ainsi que dans le ms. de Berlin, *Coll. Sachau*, 226. Dans ce dernier ms., l'ouvrage est mis sous le nom de Joseph d'Ahwaz auquel Ébedjésu, *B. O.*, III, part. I, 103, attribue, en effet. une *interprétation de Denys*. Il est anonyme dans les ms. du Musée britannique, mais, le ms. 14658 renfermant des œuvres de Sergius de Reschaina, Wright avait cru qu'on pouvait attribuer à celui-ci la version en question ; cette conjecture est sans fondement, comme l'a montré Merx, *op. cit.*, p. 7-8. Choerobocsus et l'*Etymologicum magnum* citent un *Sergius grammaticus*, mais ce Sergius est postérieur à Sergius de Reschaina, voir Baumstark, *Lucubrationes syro-græcæ*, p. 369.

1. Merx, *Historia art. gramm.*, p. 33.

2. Les fragments de Londres, ms. *Add.* 17217 et 14665, ont été publiés par Wright, *Catal.*, p. 1168-1173, et réimprimés avec les fragments d'Oxford par Wright, *Fragments of the syriac Grammar of Jacob of Edessa*, Londres, 1871, et par Merx, *Historia art. gramm.*, p. 73 des textes syriaques.

(le syriaque), en dehors de voyelles additionnelles pour les voyelles qui manquent dans l'alphabet. Au moyen des lettres additionnelles, on montrerait l'emploi de ces règles et l'orthographe des noms et des verbes qui s'y réfèrent. Étant tiraillé en deux sens, d'un côté par ta demande, et d'un autre côté par la crainte de la perte des livres anciens, crainte qui avait ému mes prédécesseurs, voici ce que j'ai imaginé : pour l'intelligence et la confirmation de ces règles-là seulement, on ajouterait des lettres indiquant les modifications et la prononciation exacte des voyelles, mais cette addition n'aurait pas pour objet de compléter et de corriger l'alphabet lui-même [1]. » Jacques distinguait huit voyelles; il créa, en imitant les voyelles grecques, sept lettres-voyelles : l'*a* long était représenté par l'*olaf* et les sept autres voyelles par les sept nouvelles lettres. Il introduisit ces lettres-voyelles dans les mots, mais seulement dans les mots cités comme exemples à l'appui des règles de sa grammaire. Cette invention ne survécut pas, du reste, à son auteur; après Jacques d'Édesse, les Jacobites admirent seulement cinq voyelles qu'ils désignèrent par des signes analogues aux voyelles grecques. Les Nestoriens reconnurent sept voyelles qu'ils marquèrent par des points simples ou doubles et dont la valeur résultait de leur position au-dessus ou au-dessous de la ligne [2].

1. Comparer Barhebræus, *Œuvres grammaticales*, éd. abbé P. Martin, Paris, 1872, I, p. 196, l. 16-22.

2. Il était utile de rappeler ces faits parce qu'on a cru à tort que les points-voyelles des Nestoriens existaient au temps de Jacques d'Edesse et que celui-ci inventa les voyelles des Jacobites pour simplifier un système trop compliqué, Wright, *Catal.*, p. 1168; *Fragm. of the syriac grammar of Jacob of Edessa*, Préface; *Syriac literature*, 2e éd., p. 151 et 152; en sens contraire, voir abbé P. Martin, *Jacques d'Édesse et les voyelles syriennes*, dans le *Journ. asiat.*, 1869, p. 456 et suiv.; *La massore chez les Syriens*, *ibid.*, 1875, p. 132; R. Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 71; Merx, *Historia art. gramm.*, p. 49-50.

La tradition rapporte que Théophile d'Édesse († 785 fit, le premier, usage des voyelles jacobites dans sa traduction de l'*Iliade* d'Homère. Mais l'invention de ces voyelles est sans doute due aux massorètes Karkaphiens qui, selon Barhebræus, ont ramené les voyelles syriaques au nombre de cinq [1]. Quant aux sept points-voyelles des Nestoriens, leur apparition n'est peut-être pas antérieure à la seconde moitié du VIIIe siècle [2].

L'essor que Jacques imprima aux études grammaticales suivit de près la conquête arabe de la Syrie. La langue syriaque, menacée par l'idiome des conquérants, dut être dès cette époque stéréotypée, pour ainsi dire. Aussi Jacques, dans sa grammaire, comme après lui les massorètes dans leurs annotations des textes sacrés, s'ingénia-t-il à fixer d'une manière minutieuse la prononciation des lettres et des syllabes et l'accentuation des phrases, en suivant la méthode grecque[3]. Il introduisit de nouveaux points diacritiques et compléta le système des accents, dont le nombre s'éleva à trente-six [4].

Auparavant ce nombre était beaucoup moins grand. Joseph d'Ahwaz se servit de neuf accents [5], comme nous l'avons dit plus haut, p. 56; puis on en admit vingt-quatre, dont l'énumération est fournie par la liste du diacre Thomas, probablement le même que Thomas d'Harkel, l'auteur de la version Héracléenne. Cette liste et plusieurs petits traités sur la grammaire et les accents sont conservés dans les manuscrits de la massore jacobite, que nous avons cités ci-dessus, p. 60. On doit à l'abbé P. Martin et à Philipps l'édition

1. BARHEBRÆUS, *Œuvres gramm.*, I, p. 3, l. 13.
2. Abbé P. MARTIN, *La massore chez les Syriens*, p. 149, comp. p. 177 et 190.
3. Comp. MERX, *Historia art. gramm.*, p. 50 et suiv.
4. MERX, *ibid.*, p. 89-101.
5. Ou plutôt *dix* en comptant le *pasoqa* ou point final; MERX, *Historia artis gramm.*, p. 99.

de ces petits textes grammaticaux [1]. Le premier est une lettre de Jacques d'Édesse, adressée à Georges, évêque de Saroug, sur l'orthographe de différents mots syriaques et de mots grecs transcrits en syriaque. Cette lettre est suivie d'un traité du même Jacques divisé en cinq chapitres : sur les personnes, sur les genres, sur les temps, sur les formes des mots et sur les accents. La liste du diacre Thomas forme le n° III de l'édition Martin [2], p. 13, et l'appendice II de l'édition Philipps [3], p. 83.

Le manuscrit de la massore nestorienne, *Add.* 12138, renferme, lui aussi, quatre courts traités rédigés à l'usage des élèves des écoles [4].

Au nombre des grammairiens, Ébedjésu cite encore un Jean le stylite, probablement le moine du couvent de Litarba, avec lequel Jacques d'Édesse était en correspondance [5]. Un passage de sa grammaire est rapporté par Jean bar Zoubi [6].

1. P. Martin, d'après le ms. du Vatican, le ms. Barberini et le ms. de Paris, *Jacobi Edesseni epistola ad Georgium episcopum Sarugensem de orthographia syriaca*, Paris, 1869; Philipps, d'après les ms. de Londres, *Add.* 12178 et 7183, *A letter of Mar Jacob of Edessa on syriac orthography*, Londres 1869.

2. Dans cette édition, la liste est suivie d'un commentaire fait de plusieurs morceaux et comprenant plus d'accents que ceux énoncés en tête. Ce commentaire est postérieur à Thomas. L'abbé Martin a ajouté : 1° un extrait de la grande grammaire de Barhebræus correspondant, dans l'édition des *Œuvres grammaticales de Barhebræus*, à la p. 244 du t. I; 2° une partie de l'homélie LXXXII de Sévère d'Antioche d'après la traduction de Jacques d'Édesse; et 3° un spécimen des lettres-voyelles de Jacques d'Édesse.

3. Philipps a fait valoir, p. 90, les raisons qui militent en faveur de l'identification du diacre Thomas et de Thomas d'Harkel. Le petit traité qu'il a publié comme appendice I, p. 68-83, n'est pas, comme il le pensait, du VIIe siècle, mais plutôt du VIIIe, voir R. Duval, *Traité de grammaire syriaque*, p. 144, § 168. M. Philipps a ajouté le chapitre de la grande grammaire de Barhebræus sur les accents.

4. Merx, *Historia artis gramm.*, p. 31. L'un de ces traités a été édité d'une manière abrégée par G. Diettrich, *Die Massorah der östlichen und westichen Syrer*, Londres, 1899, Append. I, p. 98.

5. Voir Schroeter, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, t. XXIV, p. 262.

6. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 256.

Honein († 873) écrivit un opuscule grammatical, qui est cité par Barhebræus et Élias de Tirhan et qui portait le titre de *Livre des points*, ܟܬܒܐ ܕܢܘܩܙܐ. Selon Élias, Honein y parlait des prédicats, de la protase et de l'apodose, c'est-à-dire de la syntaxe que les anciens grammairiens avaient laissée de côté [1].

La grammaire d'Honein ne nous est pas parvenue, mais nous possédons celle d'Élias de Nisibe dans des manuscrits de Rome, de Florence, de Londres, de Cambridge et de Berlin. Ces manuscrits témoignent par leur nombre de la faveur dont cette grammaire jouissait en Syrie. C'était le manuel courant, mis à la portée des élèves, où ceux-ci trouvaient résumés les travaux des grammairiens antérieurs, notamment ceux de Jacques d'Édesse, beaucoup trop étendus pour les commençants [2].

David, fils de Paul, composa dans la seconde moitié du VIIIe siècle un ouvrage grammatical dont plusieurs fragments existent dans le ms. syr. 9 de l'India Office à Londres [3].

Un petit traité sur les conjonctions syriaques, tiré de la grammaire de Denys de Thrace, a été publié par M. Gottheil dans *Hebraica*, t. IV, p. 167, d'après un ms. de Berlin, *coll. Sachau*, n° 306, 1. Cet opuscule existe aussi au Vatican, à la Bibliothèque nationale et au Musée britannique. Il est difficile de fixer la date de sa composition; le ms. du Musée britannique est du IXe ou Xe siècle.

1. Voir *Syrische Grammatik des Mar Elias von Tirhan*, éd. Baethgen, Leipzig, 1880, chap. xviii, p. 24, *l. ult.*; comp. Merx, *Historia artis gramm.*, p. 108.

2. La grammaire d'Élias de Nisibe a été publiée par Gottheil, *A treatise on syriac grammar by Mar Elias of Sobha*, Berlin, 1887. Merx en a donné une analyse, *Historia artis gramm.*, p. 112 et suiv.

3. Publiés par R. Gottheil, *Proceedings of the American Or. Society*, mai 1891; cf. *Hebraica*, VIII, 65; et Ignatius Ephræm II Rahmani, *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, X, n° 3.

Nous citerons ici Jean bar Khamis, évêque de Thamanon, également auteur d'une grammaire qui ne s'est pas conservée [1].

C'est sans doute vers la fin du Xe siècle qu'il faut placer le *Livre de la ponctuation*, composé, suivant le catalogue d'Ébedjésu, par André, qu'il ne faut pas confondre avec André de Samosate [2].

Élias de Tirhan, qui devint patriarche des Nestoriens en 1028 et qui mourut en 1049, introduisit, le premier, la méthode arabe dans la grammaire syriaque. Il écrivit pendant sa jeunesse et avant d'être nommé évêque de Tirhan, une grammaire dans laquelle il appliqua la nouvelle méthode, mais sans y réussir d'une manière satisfaisante [3]; il ne sut pas se détacher complètement du système syriaque, de sorte qu'il composa, dit Merx [4], un ouvrage imparfait et confus. Cet Élias est encore l'auteur d'un traité sur les accents que Bar Zoubi a inséré dans sa grande grammaire [5].

Jean bar Zoubi, moine et docteur nestorien, qui vivait à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe, n'entra pas dans la voie inaugurée par Élias de Tirhan, mais il s'en tint dans ses deux grammaires au

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 256, place cet auteur au XIIe siècle; plus loin, p. 708, il se corrige et il en fait le contemporain d'Honein. Ce Jean bar Khamis ne doit pas être confondu avec Kamis bar Kardahé, l'auteur de poésies fort goûtées des Syriens.

2. Cf. Assémani, *B. O.*, III, part. I 202; Wright, *Syriac literature*, 2e édit., p. 232.

3. Cette grammaire a été publiée d'après un ms. de Berlin, avec une traduction allemande, par Baethgen, *Syrische Grammatik des Elias von Tirhan*, Leipzig, 1880.

4. *Historia artis gramm.*, p. 155.

5. Ce traité a été analysé par Philipps dans l'appendice III, p. 85, de son opuscule, *A letter of Mar Jacob, bishop of Edessa on syriac orthography*. Il est imprimé, p. 19, l. 13 et suiv., dans l'édition du traité de Bar Zoubi, faite par l'abbé P. Martin d'après le ms. *Add.* 25876 du Musée britannique et le ms. 450 du Vatican, *Traité sur l'accentuation chez les Syriens orientaux*, Paris, 1877; et dans G. Diettrich, *Die Massorah der östl. und westl. Syrer*, Londres, 1899, Append. II, p. 114.

système syriaque. Dans sa grande grammaire, il a recueilli une partie des œuvres de ses devanciers, et il y a mêlé des notions de la logique grecque tirées des commentaires de Sévère Sebokt et de Rabban Denha [1]. Sa petite grammaire, en vers de sept syllabes, est un épitomé destiné aux jeunes élèves. Ces deux ouvrages étaient très estimés des Syriens.

Le *Réseau des points* de Joseph bar Malkon, évêque de Mardin, concorde souvent littéralement avec la grammaire d'Élias. Ce Joseph bar Malkon semble être l'évêque de Nisibe consacré en 1190 sous le nom de Jésuyab [2]. Le *Réseau des points* traite des nombreux points usités à cette époque dans l'écriture syriaque pour noter les voyelles, indiquer la prononciation exacte des consonnes et marquer l'accentuation des phrases. Il est écrit en vers de douze syllabes; c'était un aide-mémoire à l'usage des élèves qui l'apprenaient par cœur. Dans les manuscrits, il est placé après la grammaire d'Élias de Nisibe et celle de Jean bar Zoubi [3].

Le premier livre des *Dialogues* de Jacques ou Sévère bar Schakako, disciple de Bar Zoubi, traite en premier lieu de la grammaire; suit une dissertation sur les accents d'après le système de Jacques d'Édesse. Cette seconde partie a été éditée par M. Merx dans son *Historia artis grammaticæ apud Syros*, d'après des

1. Merx. *Historia artis gramm.*, p. 167: p. 158 et suiv., Merx a donné une analyse de ces deux grammaires. L'abbé P. Martin a publié la partie relative aux accents; voir la note 5 de la p. précédente.

2. Wright, *Syriac literature*, 2e édit., p. 256.

3. Voir le ms. du Vatican 194 et le ms. du Musée britannique *Add.* 25876. Merx a analysé cet ouvrage et en a publié des extraits dans son *Historia artis gramm.*, p. 111 et suiv. Sévère bar Schakako tenait en médiocre estime le talent de versificateur de Bar Malkon. Cf. Paulin Martin, *De la métrique chez les Syriens*, Leipzig, 1879, Appendice, p. 68-71; Merx, *op. cit.*, p. 46, l. 15 du texte.

ms. d'Oxford, de Gœttingue, de Berlin et de Londres[1]. Jacques bar Schakako composa aussi une grammaire métrique en vers de douze syllabes avec le titre d'*Harmonie*, ܐܘܡܢܘܬܐ. Merx a publié de cet ouvrage, à la suite du dialogue sur la grammaire, les fragments relatifs à des questions qui n'étaient pas traitées dans le dialogue[2]. Selon le savant éditeur[3], ce grammairien met à contribution les livres des philosophes grecs et des maîtres d'écoles syriens, mais il ne suit pas son maître Bar Zoubi, dont il ne prononce même pas le nom.

Nous terminons par Barhebræus cet aperçu historique de la grammaire syriaque. Dans son œuvre grammaticale, Barhebræus s'est montré le vulgarisateur érudit et critique qu'il fut dans la plupart de ses autres écrits. Nous avons rappelé plus haut que c'est grâce à lui que nous connaissons l'importance de la grammaire de Jacques d'Édesse. Aux travaux de celui-ci, Barhebræus adapta la méthode arabe qu'il suivit avec plus d'intelligence que ne l'avait fait Élias de Tirhan[4]. Sa grande grammaire, intitulée *Le livre des splendeurs*, ܟܬܒܐ ܕܨܡܚܐ, est l'œuvre la plus complète de ce genre ; on y trouve expliquées les particularités des deux dialectes syriens, l'occidental et l'oriental ; les remarques linguistiques des massorètes jacobites et nestoriens y sont reproduites, ainsi que les minuties orthoépiques que les grammairiens inventèrent pour distinguer les formes analogues des noms et des verbes. Barhebræus est encore l'auteur d'une petite grammaire métrique, *Le*

1. L'abbé P. Martin en avait donné quelques passages dans le *Journal asiatique*, avril-mai 1872.

2. Un extrait répondant à l'édition Merx, p. 45, l. 15, avait été publié avec une traduction française par l'abbé P. Martin en appendice à son opuscule *De la métrique chez les Syriens*, Leipzig, 1879, p. 68-71.

3. *Historia artis grammaticæ*, p. 215.

4. Comparer Merx, *op. cit.*, p. 231 et suiv.

livre de la grammaire, ܟܬܒܐ ܕܓܪܡܛܝܩܝ, suivi d'un traité sur les mots ambigus avec un commentaire [1]. Il laissa inachevé un autre petit traité grammatical. *Le livre de l'étincelle*, ܟܬܒܐ ܕܓܙܘܪܝܬܐ [2].

Nous laissons de côté les grammaires des Maronites qui puisèrent leur science en Europe, comme Amira, Abraham Ecchellensis, Isaac Sciadrensis et Joseph Acurensis. Merx en a parlé dans son *Historia artis grammaticæ apud Syros*, p. 272-273.

§ 2. — La lexicographie.

Les traités sur les mots ambigus ou *Libri canonum de æquilitteris* appartiennent autant au domaine de l'exégèse et de la grammaire qu'à celui de la lexicographie, mais nous les classons sous ce paragraphe parce que ce sont les premiers vocabulaires, sur le plan desquels furent confectionnés les lexiques syriaques. Ces traités, écrits à la manière grecque, ont un caractère propre bien déterminé ; du reste, pour leurs lexiques, les Syriens n'ont pas emprunté de gloses aux lexiques grecs de Cyrille d'Alexandrie, d'Hésychius et de Suidas, comme le croyait Larsow [3].

Tant que le syriaque fut langue vivante, le besoin de dictionnaires ne se fit pas sentir. Cependant l'écriture défectueuse des anciens Syriens, qui ne marquait

1. Ces deux grammaires ont été éditées par l'abbé P. Martin d'après un ms. de Paris, *Œuvres grammaticales d'Aboul-Faradj dit Barhebræus*, Paris, 1872. Merx a analysé la grande grammaire dans son *Historia artis grammaticæ*, p. 229 et suiv. En 1843, Bertheau avait édité à Gœttingue la grammaire métrique, mais sans le commentaire ni le traité des mots ambigus, *Gregorii Barhebræi qui et Abulfarag grammatica linguæ syriacæ in metro Ephræmo*. En 1869, Philipps imprima et traduisit en anglais le chapitre de la grande grammaire relatif aux accents, *A letter of Mar Jacob bishop of Edessa on syriac orthography*, p. 34, texte, p. 25.

2. Voir Assémani, *B. O.*, II, p. 272, n° 27.

3. *De dialectorum reliquiis*, Berlin, 1841.

pas les voyelles, multipliait les cas où des mots de sens différent ont la même forme. Les maîtres qui expliquaient les textes sacrés dans les écoles, furent obligés de distinguer par des points particuliers ces mots, qu'ensuite on réunit et classa avec leurs signes distinctifs dans de petits recueils à l'usage des étudiants. Un de ces recueils eut pour auteur Joseph d'Ahwaz, qui créa le premier système de points; d'autres furent composés par Jésu bar Noun, Honein et Abdochos ou Eudochus. Barhebræus, comme il nous l'apprend lui-même, utilisa ces travaux pour le traité du même genre qui fait partie de ses œuvres grammaticales [1]. A ces noms, on doit ajouter celui d'Enanjésu, plus connu par sa version du *Paradis* de Palladius. Son *Liber canonum de æquilitteris* est conservé, avec l'ouvrage analogue d'Honein, dans une collection publiée par M. Hoffmann (*Opuscula nestoriana*, Kiel, 1880, p. 2-49), d'après un manuscrit de l'India Office à Londres. Ce ms. renferme une recension abrégée; une partie d'une recension plus développée est fournie par le ms. 72 *Sachau* de Berlin, et a été publiée par M. Gottheil à la suite de son édition de la grammaire d'Élias de Nisibe. Un ms. de l'*Union Theological Seminary* de New-York, analogue à celui de Berlin, a quelques-unes des gloses d'Honein qui ont passé dans la grammaire d'Élias de Tirhan et qui manquent dans l'édition d'Hoffmann. Ainsi se trouve confirmée la conjecture de M. Nœldeke, suivant laquelle ces gloses appartenaient au fonds primitif de l'ouvrage [2].

1. Abbé P. Martin, *Œuvres grammaticales d'Aboul-Faradj*, II, p. 77. Le traité de Jésu bar Noun, qui semble ne plus exister, est cité aussi dans les gloses du lexique de Bar Bahloul. Celui d'Abdochos se trouve à Rome, à Saint-Pierre in Montorio (Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 308); à Paris, à la Bibliothèque nationale; à Berlin et à Cambridge.

2. Noeldeke, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XXXV, p. 94. Voir

Le livre d'Honein a été retravaillé et augmenté par un auteur anonyme. Il semble, à en juger par le ms. de Berlin, que Bar Zoubi compléta le travail d'Honein, et Wright pensait que l'auteur anonyme en question pourrait être ce même Bar Zoubi [1].

Les *Opuscula nestoriana* de M. Hoffmann contiennent ensuite, p. 49-84, un traité métrique d'Ébedjésu de Gozarte, qui devint patriarche des Nestoriens en 1552. Cet écrit, en vers de sept syllabes, est suivi d'un commentaire; il a pour objet *les mots semblables par l'écriture et différents par le sens* [2].

Le *Liber canonum de æquilitteris* d'Enanjésu ne doit pas être confondu avec une compilation de cet auteur relative à la prononciation exacte des mots difficiles qui se rencontrent dans les écrits des Pères [3].

Les lexiques syriaques suivirent de près la renaissance des études grecques chez les Nestoriens de Bagdad, où les écoles florissaient au temps des califes Abbasides. Ces lexiques, rédigés par ordre alphabétique, comme les recueils de mots ambigus, avaient le double but d'expliquer les locutions difficiles ou peu usuelles, dont le nombre s'accrut chaque jour après

sur ce sujet Gottheil, *Hebraica*, VI, p. 215 et suiv., où ce savant a donné des variantes à l'édition d'Hoffmann d'après le ms. de New-York.

1. Wright, *Syriac literature*, 2e édit., p. 259. Il existe encore un traité anonyme dans les ms. 194 et 450 syr. de la bibliothèque du Vatican, et une dissertation sur les homonymes sans nom d'auteur et incomplète dans le ms. 419 syr. de la même bibliothèque, voir Hoffmann, *Opuscula nestoriana*, p. xviii; comp. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 308, IX; un autre traité à Berlin (*Sachau* 180).

2. Cet ouvrage se trouve aussi, en dehors du ms. de l'India Office, dans le ms. du Vatican 419 syr. (voir Hoffmann, *op. cit.*, p. xix), et dans le ms. appartenant à l'*Union Theological Seminary*, voir *Proceedings of the American Oriental Society*, XII, 134. Le traité d'Ébedjésu de Gozarte est imprimé également dans la Chrestomathie d'Ourmia, intitulée *Le petit livre des miettes*, p. 347. Deux poésies de cet auteur se trouvent, l'une dans la même chrestomathie, p. 222, et l'autre dans le *Liber thesauri* du P. Cardahi, p. 80.

3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 144.

l'introduction de l'arabe comme langue populaire, et de donner la clef des termes techniques grecs conservés dans les versions syriaques. Ce n'étaient pas de vrais dictionnaires de la langue, mais des compilations, plus ou moins étendues, de gloses syriaques expliquées quelquefois en arabe.

Le célèbre Honein, qui traduisit tant de livres grecs, rédigea le premier lexique syriaque. Cet ouvrage était vanté pour son exactitude et pour sa méthode; il passa dans les compilations postérieures où il perdit son individualité[1]. Son titre, *Explication de mots grecs en syriaque*[2], ܦܘܫܩ ܫܡܗ̈ܐ ܝܘܢܝ̈ܐ ܒܣܘܪܝܝܐ, indique qu'Honein avait surtout en vue ici les mots grecs; il avait traité des mots syriaques dans son *De æquilitteris* dont nous avons parlé précédemment.

Nous avons dit ci-dessus, p. 272, que Gabriel Boktjésu avait été considéré à tort comme l'auteur d'un lexique.

Zacharie de Merv[3], qui vivait à la fin du IX[e] siècle, compléta l'œuvre lexicographique d'Honein au moyen de nombreuses additions que Bar Bahloul cite fréquemment. Ces additions étaient, paraît-il, mal disposées et souvent contradictoires avec les gloses d'Honein. Pour remédier à cet inconvénient, un disciple d'Honein, le médecin Jésu bar Ali, composa, à la demande du diacre Abraham, un nouveau lexique en utilisant les gloses de Honein et de Zacharie de Merv. Dans la préface de son glossaire, il confesse que son livre est encore im-

1. Bar Bahloul avertit dans la préface de son lexique, que les gloses qu'il y a insérées sans nom d'auteur sont empruntées au lexique d'Honein.

2. Voir Immanuel Loew, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, XL, p. 764, et *Aramæische Pflanzennamen*, Leipzig, 1881, 17, note 2.

3. Sans doute le même qu'Abou Yahya al-Marwazi, un éminent médecin de Bagdad, qui écrivit en syriaque sur la logique et d'autres sujets, Wright, *Syriac literature*, 2[e] éd., p. 215; comp. ci-dessus, p. 255. Le nom de Zacharie lui est donné par Bar Bahloul dans la préface de son lexique.

parfait, et il prie Abraham et les autres lecteurs qui remarqueraient des lacunes, de le compléter. Abraham ne faillit pas à cette tâche; parmi les nombreux manuscrits de Bar Ali conservés dans les bibliothèques de l'Europe, quelques-uns portent, après la préface, une note relative à ces additions et intitulée *πληροφορία*; d'autres, au contraire, n'ont pas cette note et offrent un texte plus proche de l'original. A la dernière catégorie appartient le manuscrit de Gotha dont G. Hoffmann a publié la première partie[1]. Il est à souhaiter que cette édition soit achevée.

Henanjésu bar Seroschwai, évêque de Hira vers 900, est l'auteur d'un quatrième lexique syriaque. Bar Bahloul qui donne des gloses de ce lexique à chaque page de sa compilation, le juge dans sa préface très exact et l'appelle le complément d'Honein.

La plus volumineuse compilation de cette sorte est le lexique de Bar Bahloul[2], espèce d'encyclopédie dans laquelle l'auteur a réuni les différentes œuvres de lexicographie avec de nombreuses notices tirées des écrits syriaques sur les sciences naturelles, la philosophie, la théologie et l'exégèse biblique. Le principal mérite de Bar Bahloul est de citer exactement ses autorités. Son ouvrage nous est parvenu, il est vrai, considérablement interpolé, et il n'est pas rare d'y trouver cités des auteurs d'une époque postérieure, comme Barhebræus, par exemple, qui est du XIII[e] siècle. Bar Bahloul, en arabe Abou'l-Hassan ibn al-Bahloul[3], était originaire

1. *Syrisch-arabische Glossen*, Kiel, 1874.
2. Édité par R. Duval, *Lexicon syriacum, auctore Hassano Bar Bahlule*, Paris, 1888-1896.
3. Le nom d'*Isa* ou *Jésu* qu'on lui donne par erreur, Assémani, *B. O.*, III, part. I, 257, vient de la confusion qui s'est faite entre les noms de Bar Bahloul et de Bar Ali dans les ms. où les lexiques de ces deux auteurs sont mélangés; mais Bar Bahloul n'a pas le nom de *Jésu* dans les ms. d'Oxford et de Cambridge, comme le dit Gesenius, *Sacra Pente-*

d'Awânâ, dans le diocèse de Tirhan[1]. Il vivait vers le milieu du X[e] siècle; en 963, il agit en faveur de l'élection d'Ébedjésu I, patriarche des Nestoriens[2]. Suivant une clausule de quelques manuscrits, cet auteur composa son lexique à Bagdad, où il enseignait dans les écoles[3]; on lui donne l'épithète d'*habile docteur*, ܡܠܦܢܐ ܡܗܝܪܐ.

Élias de Nisibe clôt la série des lexicographes[4] avec son *Livre de l'interprète*, qui se distingue des lexiques précédents autant par sa forme que par la concision des gloses. C'est un vocabulaire arabe-syriaque, divisé par ordre des matières et par chapitres[5].

§ 3. — La rhétorique et la poétique.

La rhétorique et la poétique ont été envisagées par les anciens Syriens comme une partie de la philosophie aristotélienne ; c'est à ce point de vue spécial qu'elles étaient enseignées dans les écoles, et les écrits qui en traitent nous offrent peu d'intérêt pour la littérature syriaque.

Honein fit (probablement en syriaque) la version de la rhétorique et de la poétique d'Aristote, dont parlent

costalia, Leipzig, 1834, p. 26, note 46. Le nom de Bahloul, qui signifie *bouffon*, n'est pas rare chez les Arabes; ainsi s'appelait notamment le bouffon d'Haroun al-Raschid. De nos jours il désigne dans les contes populaires du Kurdistan une espèce d'Asmodée, capable du bien et du mal.

1. Voir Ibn Abi Ouseibia, éd. A. Mueller, Kœngisberg, 1884, t. I, p. 109, où il faut lire *al-Tirhâni*, au lieu de *al-Tabrehâni*.

2. Mari, éd. Gismondi, *pars* I, p. 101.

3. Voir Gesenius, *Sacra Pentecostalia*, p. 27; Payne Smith, *Catalogue*, col. 604.

4. Nous ne parlerons pas des lexiques modernes des Maronites comme celui de Karmsedinoyo.

5. Il a été publié par Paul de Lagarde en tête de son livre *Prætermissorum libri duo*, Gœttingue, 1879. Thomas a Novaria en tira les matériaux pour son *Thesaurus arabico-syro-latinus*, Rome, 1636.

certains auteurs arabes, et il semble que c'est cette version qu'Abou Zacharia et Abou Bischr traduisirent en arabe[1].

Antoine de Tagrit composa au IXe siècle un volumineux traité de rhétorique qui jouit d'un grand crédit chez les Syriens. Ce traité est divisé en cinq livres, dont le premier est subdivisé en trente chapitres; il existe avec quelques lacunes dans un ms. de Mossoul[2].

Sévère bar Schakako a disserté de la rhétorique et de la poétique dans le premier livre de ses *Dialogues* après avoir parlé de la grammaire. Le dialogue sur la poétique vaut une mention particulière. Il nous a conservé un fragment de la version syriaque de la poétique d'Aristote, relatif à la définition de la tragédie, lequel nous permet de vérifier, au moins sur ce point, la fidélité de la version arabe d'Abou Bischr[3]. Ce dialogue renferme en outre un traité sur la versification syriaque qui est unique en son genre[4]. Malheureusement les règles qui y sont établies sont basées sur la poésie décadente des siècles postérieurs, et ne nous apprennent rien des principes qui régissaient l'ancienne poésie syriaque.

1. Voir D. Margoliouth, *Analecta orientalia ad poeticam Aristoteleam*. Londres, 1887, p. 3 et suiv. Dans cet ouvrage, M. Margoliouth a édité la version de la poétique d'Abou Bischr et le livre d'Avicenne traitant de la poétique.

2. Il sera prochainement publié dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium* de M. Chabot. M. Manna en a donné quelques passages dans *Morceaux choisis de la littérature araméenne*, II, p. 95, Mossoul, 1902. Le ms. *Add.* 17208 du Musée britannique a des fragments des premiers chapitres du premier livre. Cf. *Orientalische Studien Theodor Nœldeke*, Giessen, 1906, p. 479.

3. Margoliouth, *op. cit.*, p. 6. Ce fragment est imprimé à la suite de la version d'Abou Bischr.

4. Édité, sous forme d'extraits, avec une traduction française par l'abbé P. Martin, *De la métrique chez les Syriens*, dans le vol. VII, fasc. 2, des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, Leipzig, 1879. Sévère bar Schakako reproduit littéralement des passages de la *Rhétorique* d'Antoine de Tagrit, comme il résulte du ms. de Mossoul qui sera édité prochainement.

Barhebræus ne visait point à l'originalité quand il écrivit son livre de *La crême de la science* qui comprenait la philosophie aristotélienne tout entière, comme nous l'avons rappelé plus haut, p. 257, et dans lequel la rhétorique et la poétique occupent les deux derniers chapitres de la première partie. M. Margoliouth a édité la poétique dans ses *Analecta orientalia ad poeticam Aristoteleam*, Londres, 1887, p. 114-139.

XVII

TRADUCTIONS SYRIAQUES.

Nous n'avons pas réservé un chapitre spécial à la théologie, à cause de la diversité des écrits syriaques que cette science a produits. Quelques-uns de ces écrits ont été mentionnés dans les chapitres précédents ; les autres, en plus grand nombre, seront cités dans les notices de la seconde partie consacrées à leurs auteurs d'après l'ordre chronologique. A cette place leur caractère et leur objet ressortiront peut-être mieux. Mais nous dirons ici quelques mots des traductions des œuvres des Pères grecs qui ne rentrent pas dans les genres littéraires traités ci-dessus. Ces traductions témoignent de l'influence exercée par la théologie grecque sur la théologie syriaque. Ce sera l'objet du premier paragraphe de ce dernier n° ; dans le second paragraphe, nous mentionnerons les traductions d'œuvres profanes.

Les premières traductions syriaques sortirent du mouvement scientifique qui se produisit dans la Méso-potamie au Ve et au VIe siècle de notre ère et qui eut d'abord son centre à Édesse (comparer ci-dessus n° XIV, § 2). Ces premières traductions sont littérales et terre à terre ; elles jurent avec le génie littéraire des

Syriens et maltraitent leur langue. La renaissance des sciences en Mésopotamie, qui commence au IX[e] siècle, favorisée par les califes de Bagdad, marque une ère de progrès : les traducteurs s'efforcent de rendre autant l'esprit que la lettre du livre traduit; ils sont familiarisés avec la langue technique, et leur style est de meilleur aloi.

§ 1. — Traductions d'œuvres des Pères grecs.

Les principales œuvres des Pères grecs ont passé en syriaque[1]. Quelques traductions sont très anciennes, suivant de près parfois l'original grec qu'elles transmettaient aux Syriens; telle est la version du traité *De recta fide* de Cyrille, que Rabboula, évêque d'Édesse, fit sur un exemplaire qui lui avait été envoyé par l'auteur. La plupart de ces versions sont conservées dans les bibliothèques de l'Europe; mais, malgré l'intérêt qu'elles présentent, peu d'entre elles ont été éditées; nous nous bornerons à quelques indications sommaires; le lecteur trouvera d'autres informations dans *La littérature grecque* de M. Batiffol (4[e] éd.), à laquelle il nous suffira souvent de renvoyer.

Le catalogue d'Ébedjésu renferme, dans sa première partie[2], une liste des livres de la patrologie grecque traduits en syriaque; cette liste est précieuse, car elle fait connaître le titre d'œuvres grecques qui ne sont pas connues d'ailleurs, mais ce n'est pas ici le lieu de la reproduire.

Les deux épîtres de saint Clément de Rome aux Corinthiens, contenues dans le ms. syr. *Add.* 1700 de

1. Sur les traductions des commentaires bibliques des Pères grecs, voir ci-dessus, p. 74.
2. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 13 et suiv.

Cambridge, ont été publiées par M. Robert Kennett après la mort de Bensly qui en avait préparé l'édition [1]. L'authenticité de la première épître ne fait pas de doute : la seconde est apocryphe.

En 1856, Beelen a donné une nouvelle édition des deux épîtres sur la virginité, mises sous le nom de s. Clément de Rome [2].

Cureton édita en 1845 l'ancienne traduction syriaque des trois Épîtres de saint Ignace à Polycarpe, aux Éphésiens et aux Romains [3]. Cureton croyait que cette version reproduisait les épîtres originales, qui avaient été interpolées et altérées dans la recension grecque connue; les autres épîtres grecques étaient, selon lui, apocryphes. Les controverses que cette thèse souleva suscitèrent une nouvelle publication du célèbre orientaliste anglais (*Vindiciæ Ignatianæ,* Londres, 1846); puis celui-ci donnait une seconde édition, augmentée de nouveaux textes, sous le titre de *Corpus Ignatianum,* Londres, 1849. Les conclusions de Cureton sont aujourd'hui définitivement rejetées : la version syriaque ne représente qu'un extrait d'un recueil des

1. *The Epistles of S. Clement to the Corinthians in syriac by the late Bensly*, Cambridge, 1899. L'abbé Paulin Martin avait publié, dans le IVe vol. des *Analecta sacra* du card. Pitra, un fragment de la seconde lettre (apocryphe) de S. Clément.

2. *S. Patris nostri Clementis Romani Epistolæ binæ de virginitate*, Louvain, 1856. Beelen soutient encore l'authenticité de ces deux épîtres. Le texte syriaque et la traduction latine sont une reproduction améliorée de l'*editio princeps* que Wetstein avait fait paraître à Leide en 1752. Galland avait réédité la traduction dans le premier volume de sa *Bibliotheca veterum Patrum*. Dans un premier appendice, Beelen a réimprimé la traduction latine de Wetstein et la traduction allemande de Zingerle (*Die zwei Briefe des h. Klemens von Rom an die Jungfrauen*, Vienne, 1827); un second appendice renferme des *Fragmenta nonnulla exegetici argumenti anecdota*. Cf. Funk, *Theol. Quartalschr.*, LIX, 3; Hilgenfeld, *Zeitschr. f. wissenschaft. Theologie*, XX, 4; Land, *Syrische Bijdragen to de Patristik*, Leide, 1857.

3. *The ancient syriac version of the epistles of S. Ignatius*, Londres, 1845.

épîtres, retravaillé et amplifié par un faussaire [1].

Le P. Zingerle a fait connaître, dans le premier volume des *Monumenta syriaca* (Innsbruck, 1869, p. 1), un extrait syriaque de la lettre de Polycarpe, contenant le chapitre VII et la fin du chapitre XII qui manque en grec. Quelques mots du chapitre XII ont été imprimés par Cureton dans son *Corpus Ignatianum*, p. 212, l. 3, d'après un ms. du VIe siècle où se trouve le traité de Timothée Ælure d'Alexandrie contre le concile de Chalcédoine. Cureton a ajouté (*ibid.*, p. 204, l. 6) les chapitres IX et XIII tirés de la version syriaque de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, et (p. 214, l. 25 et 27) des citations du chapitre V empruntées à Sévère d'Antioche. Le P. Zingerle a traduit en latin ces divers fragments [2].

L'abbé Paulin Martin a publié dans le quatrième volume des *Analecta sacra* du card. Pitra : un fragment du traité sur la foi orthodoxe attribué faussement à saint Justin [3]; les fragments connus des versions syriaques et arméniennes de saint Irénée [4]; un fragment du livre (apocryphe) de Clément d'Alexandrie contre les hérésies.

Plus importants sont les textes qui représentent l'œuvre de saint Hippolyte dans la publication de l'abbé P. Martin. Après les commentaires bibliques (voir ci-dessus, p. 74), viennent : 1° des fragments sur la Pâque, que Lagarde avait déjà imprimés dans ses *Analecta*

1. P. Batiffol, *La littérature grecque*, p. 14.

2. *Op. cit.*, I, p. 2-5; comp. P. Batiffol, *La littérature grecque*, p. 17. L'abbé Paulin Martin a donné un fragment de la lettre de Polycarpe dans le IVe vol. des *Analecta sacra* du card. Pitra.

3. Mœsinger a publié un autre fragment dans *Monumenta syr.*, II, p. 7.

4. Mœsinger, *l. c.*, p. 8-9, avait publié trois de ces fragments d'après des ms. du Vatican; l'un d'eux a été imprimé sous le nom de Méliton, dans le *Spicilegium syriacum* de Cureton, p. 32, et dans le *Spicilegium Solesmense* du card. Pitra, II, p. lix; il se trouve aussi en arabe sous le nom d'Hiérothée dans le *Spicileg. Rom.* du card. Mai, III, p. 704.

syriaca, p. 88 et 89; 2° un fragment de l'homélie sur l'Épiphanie; 3° des fragments du discours sur la résurrection adressé à l'impératrice Mammæa; Lagarde en avait donné des passages, *Anal. syr.*, p. 87 [1]. Dans le ms. syr. *Rich* 7185 du Musée britannique, qui contient une partie du commentaire de Bar Salibi sur le Nouveau Testament, M. Gwynn a trouvé cinq fragments des *Capita Hippolyti adversus Caium*, dans lesquels la réfutation de Caïus par Hippolyte est précédée d'un court index des objections que Caïus avait faites à des passages de l'Apocalypse [2].

De Denys, évêque d'Alexandrie, l'abbé P. Martin a édité des fragments syriaques : 1° de la lettre à Novatus; 2° de la lettre à Denys et Étienne; 3° de la lettre à Étienne de Rome; 4° de la lettre au pape Xystus (Sixte); 5° de la dixième réfutation de Paul de Samosate; 6° de la lettre à Paul de Samosate [3].

Les œuvres de Pierre, évêque d'Alexandrie, sont représentées dans la même publication par des fragments d'homélies sur la divinité, sur la résurrection, sur la non-préexistence de l'âme [4].

D'Alexandre, le successeur de Pierre sur le siège d'Alexandrie, l'abbé P. Martin a recueilli des fragments de l'encyclique et de plusieurs homélies [5].

Les œuvres d'Apollinaire, dont les originaux grecs ont disparu comme étant hérétiques, se sont conservés en partie dans des traductions des Syriens monophy-

1. Cf. Bonwetsch et Achelis, *Hippolytus* dans *Die gr. christl. Schriftsteller*, Leipzig, 1897; Batiffol, *Hippolyte* dans la *Revue biblique*, 1898, p. 115-119.

2. Gwynn, *Hippolytus and his heads against Caius*, dans *Hermathena*, VI, p. 397-418, Dublin, 1888.

3. Comp. P. Batiffol, *La littérature grecque*, p. 131.

4. Comp. P. Batiffol, *ibid.*, p. 127. Sur la lettre de Pierre relative aux renégats, voir ci-dessus, p. 162-163.

5. Comp. *S. Alexandri... sermo* dans Mai, *Nova Patrum Bibl.* II, 531.

sites qui les mirent sous le nom de Pères orthodoxes : Grégoire le Thaumaturge, Jules et Félix de Rome, Athanase. C'est un fait connu, qui a fait l'objet des nouvelles recherches de MM. Lietzmann et Flemming. Ceux-ci ont réédité d'une manière critique les textes syriaques suivants qui sont de ce genre [1] : le *κατὰ μέρος πίστις*, de Grégoire le Thaumaturge[2] ; la plupart des traités de Jules de Rome [3]; deux *Confessions* d'Athanase; la *Lettre à Jovien* et la *Confession des Pères de Nicée contre Paul de Samosate* [4]; un fragment de Jules [5] et une citation de Félix [6], avec quelques nouveaux textes tirés des ms. du Musée britannique.

Outre le traité *κατὰ μέρος πίστις*, Lagarde a publié dans ses *Analecta syriaca* d'autres œuvres de Grégoire le Thaumaturge, dont l'authenticité a été discutée : le discours à Théopompe sur l'impassabilité et la passabilité de Dieu; des extraits du traité sur la résurrection et des douze chapitres sur la foi. L'abbé P. Martin a réimprimé ces textes dans les *Analecta sacra* du card. Pitra, t. IV, et en plus : *La révélation de saint Grégoire; Le discours sur l'Annonciation de la Vierge; L'homélie sur le baptême de Notre-Seigneur;* et divers fragments pseudépigraphiques.

La Vie de Grégoire de Néocésarée ou Grégoire le Thaumaturge, a été publiée en syriaque par P. Bedjan,

1. Hans Lietzmann, *Apollinaris von Laodicea und seine Schule*, Tubingue, 1904. Johannes Flemming et Hans Lietzmann, *Apollinarische Schriften*, Berlin, 1904, Cf. Hugo Gressmann, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, LIX, 1905, p. 674.

2. Publié par Lagarde, *Analecta syriaca*, p. 31-67, et par P. Martin, *Analecta sacra* du card. Pitra, IV. Le P. Lequien avait le premier reconnu que ce traité était un écrit d'Apollinaire.

3. Édités par Lagarde, *op. cit.*, p. 67-79, et Moesinger, *Monumenta syriaca*, II, p. 1-5.

4. Caspari. *Alte und neue Quellen zur Geschichte des Taufsymbols*, Christiana, 1866.

5. Dans Moesinger, voir ci-dessus, note 3.

6. Zingerle, *Monumenta syriaca*, I, p. 1.

Acta mart. et sanctorum, VI, 83-106. Elle a été traduite en allemand par Ryssel [1].

Le IVe vol. des *Analecta sacra*, publié par l'abbé P. Martin, a encore quelques fragments syriaques d'écrits de Méthodius, d'Eustathius d'Antioche, de Sérapion de Thmuis et de pseudo-Denys l'Aréopagite.

Les œuvres de Grégoire de Nazianze furent traduites en syriaque, en deux tomes, par l'abbé Paul, en 624, en Chypre, où il s'était réfugié pour échapper aux armées perses qui avaient envahi la Mésopotamie [2]. Athanase de Balad traduisit les homélies, au moins partiellement [3], et la *Συναγωγὴ καὶ ἐξήγησις ἱστοριῶν*; celle-ci nous est parvenue dans un ms. du Musée britannique [4]. Les Nestoriens, de leur côté, avaient une version des écrits du Théologien [5]. Au nombre des traducteurs de ces écrits, Barhebræus cite aussi Jacques d'Édesse [6]. Peu de temps avant sa mort, le P. Bollig édita le ms. du Vatican syr. 105, qui contient une version des poèmes iambiques; son édition a été complétée par le P. Gismondi [7]. Ce manuscrit, qui est ancien (Ve ou VIe s.), ne comprend pas la série intégrale des poèmes de Grégoire; l'ordre y diffère de celui des éditions grec-

1. *Theol. Zeitschr. aus der Schweiz*, 1894, p. 228. cf. Victor Ryssel, *Georgius Thaumaturgus, sein Leben und seine Schriften*, Leipzig, 1880.

2. Assémani, *B. O.*, I, 71; III, part. I, 23. Sa version est conservée au Musée britannique; Wright, *Catal.*, p. 423-435.

3. Wright, *Catal.*, p. 441.

4. Wright, *Catal.*, p. 425.

5. Wright, *Catal.*, p. 436-437.

6. Assémani, *B. O.*, II, 307; III, part. I, 23. Wright croyait erronée l'assertion de Barhebræus; il dit, *Syriac literature*, 2e éd., p. 119: « Jacques d'Édesse retoucha simplement, croyons-nous, la version de l'abbé Paul, à laquelle il ajouta probablement des notes et des extraits explicatifs de Sévère, et la recension par Athanase de la *Συναγωγὴ καὶ ἐξήγησις ἱστοριῶν* mise en appendice à l'homélie « *In sancta lumina* » (*Catalog. Wright*, p. 423-427).

7. *S. Gregorii Theologi liber carminum iambicorum versio syriaca. Pars prima, edidit* P. J. Bollig. *Pars altera, edidit* H. Gismondi, Beyrouth, 1895 et 1896.

ques; plusieurs poèmes sont réunis en un seul; d'autres, au contraire, sont coupés en plusieurs parties. Le P. Gismondi en a comblé les lacunes avec des ms. du Musée britannique; il a même reproduit deux recensions différentes du poème sur la virginité; une troisième existe dans un autre ms. du même musée. L'une de ces recensions provient de la version nestorienne; une autre de la traduction de l'abbé Paul. Mais on ne sait quelle version des poèmes de Grégoire représentent le ms. 105 du Vatican et certains ms. du Musée britannique. Si le manuscrit du Vatican est réellement du Ve ou du VIe s., comme le dit Assémani, ce ne peut être la traduction de Januarius Candidatus d'Amid[1], faite en 665, ni celle de Théodose[2], faite en 805, non plus que la version nestorienne de Rabban Gabriel, qui venait d'être achevée quand le patriarche Timothée I (780-823) en adressa un exemplaire à Sergius[3]. On y voit avec quelque vraisemblance l'ancienne version nestorienne mentionnée par Assémani[4]. La version nestorienne fut commentée par les patriarches Mar Aba II[5] et Timothée I[6]; la version jacobite de l'abbé Paul le fut

1. Appelé Senorinus Chididatus par ASSÉMANI, *B. O.*, II, CXLIX, 502; III, part. I, 23, note. Sur le nom exact de cet auteur voir GUIDI, *Actes du Xe Congrès des Orientalistes de Genève*, 1894, 3e partie, p. 75. La version de Candidatus était divisée en dix-sept chapitres, d'après une notice du ms. 96 du Vatican, laquelle est suivie d'un fragment de cette version, vers 1-82 du poème *περὶ τῶν καθ' ἑαυτόν*; ce fragment, peut-être unique, a été édité par GUIDI, *l. c.*, p. 87.

2. BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, I, 363: ASSÉMANI, *B. O.*, II, 345. Il est possible que les ms. *Add.* 14547 et 18821 du Musée britannique renferment la traduction de Candidatus ou celle de Théodose; WRIGHT, *Catal.*, p. 433. Théodose est aussi l'auteur d'une version de l'homélie de Grégoire de Nazianze sur les miracles du prophète Élie, conservée dans le ms. syr. 96 du Vatican, *Catal. Vat.*, II, 521.

3. Voir l'abbé CHABOT, *Journal asiatique*, mai-juin 1898, p. 544.

4. *B. O.*, III, part. I, 24, note 1. Cette version est peut-être aussi celle du ms. du Musée britannique, *Add.* 18815, du IXe siècle, *Catal. Wright* p. 436.

5. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 157.

6. BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, II, 179.

par Denha ou Ibas (vers 850) et par un auteur anonyme dont l'œuvre est conservée dans le ms. *Add.* 17197 du Musée britannique; Wright[1] pense que cet auteur peut être Élias, évêque de Singar vers 750 (comp. Assémani, *B. O.,* II, 339). Georges, évêque des Arabes, composa un recueil de scolies sur les homélies de Grégoire, qui renferme un grand nombre de leçons; cette compilation est conservée dans le ms. *Add.* 14725 du Musée britannique[2].

De l'ancienne École des Perses à Édesse sort la version de la *Théophanie* d'Eusèbe, dont il n'existe que des fragments en grec; elle a été éditée par Samuel Lee[3] d'après le célèbre ms. *Add.* 12150 du Musée britannique, daté de 411, qui renferme aussi les *Récognitions* de Clément, l'histoire des martyrs d'Eusèbe[4] et la version syriaque du traité contre les Manichéens de Titus, évêque de Bostra († 375), complète en quatre livres et dont on ne possède en grec que les deux premiers livres et une partie du troisième[5].

Il n'est resté que des fragments de la version

1. Wright, *Syriac lit.*, 2e éd., p. 157, note 2. Mari, éd. Gismondi, *part.* I, p. 21, cite Jésu bar Noun et Élias de Kaschkar parmi les traducteurs de Grégoire de Nazianze.

2. Il a été fait aussi plusieurs commentaires partiels, que nous mentionnerons dans notre seconde partie sous le nom de leurs auteurs.

3. *Eusebius on the Theophania*, Londres, 1842, trad., Cambridge, 1843; comp. P. Batiffol, *La litt. grecque*, p. 209; Hugo Gressmann, *Studien zu Eusebius' Theophanie*, dans *Texte und Untersuchungen*, *neue Folge*. VIII, 3; XII, 154; *Eusebius' Werke, III Bd.*, 2 *Hälfte*, *Die Theophanie die griech. Bruchstücke und Uebersetz. der syr. Ueberlieferung*, Leipzig, 1904. Sur les versions de l'*Histoire ecclésiastique* et de la *Chronique* d'Eusèbe, voir ci-dessus p. 188 et suiv. Voir aussi *Eusebius of Cæsarea, on the Star*, éd. *Wright*, *Journ. of sacred Lit.*, Londres, 1866; Mai, *Nova Patrum Bibl.*, IV, 281.

4. Voir ci-dessus, p. 141.

5. Cette version a été éditée par Paul de Lagarde, *Titi Bostrensis contra Manichæos libri IV syriace*, Berlin, 1859; comp. P. Batiffol, *La litt. grecque*, p. 288.

syriaque du *Περὶ διαφονίας εὐαγγελίων* d'Eusèbe[1].

Les ms. syriaques nous ont conservé des traductions des œuvres de Jean le moine, ou Jean de Lycopolis, le Voyant de la Thébaïde, qu'Assémani a confondu avec Jean d'Apamée. Jean le moine florissait dans la seconde moitié du IVe siècle[2].

Le ms. *Add.* 14569 du Musée britannique contient un recueil des vingt premières *Lettres festales* d'Athanase d'Alexandrie; il ne s'est conservé en grec que des fragments de la série suivante. Dans l'exemplaire grec que le traducteur syriaque avait sous les yeux, les lettres XV et XVI manquaient, comme la remarque en est faite à la fin de la XIVe lettre. En tête, on lit une introduction dans laquelle toutes les lettres festales sont analysées et portent la date de la fête de Pâques, pour laquelle, chaque année, Athanase écrivait une de ses lettres. Cureton a édité ce manuscrit dans l'état où il se trouve et sans réparer le désordre des feuillets intervertis; il a ajouté des extraits des lettres XXVII, XXIX et XLIV tirés du livre de Sévère d'Antioche contre Jean Grammaticus de Césarée (conservé seulement en syriaque), et un extrait de la XXXIXe lettre relatif aux livres canoniques de l'A. et du N. Testament[3]. Le card. Mai a rétabli l'ordre correct dans une nouvelle édition, accompagnée d'une traduction latine, *Script. vet. nova collectio,* t. VI. Larsow en a fait une traduction allemande, et Pusey une traduction anglaise[4].

1. Voir Baumstark, *Oriens christianus*, 1901, p. 378.
2. Voir Cureton, *Corpus Ignatianum*, Berlin, 1849, p. 351-352; cf. Wright, *Catal.*, p. 451, note.
3. Cureton, *The festal letters of Athanasius*, Londres, 1848; comp. P. Batiffol, *La litt. grecque*, p. 272.
4. Schwartz, *Zur Geschichte des Athanasius*, Gœttingue, 1905, et ci-dessus, p. 76.

Les canons attribués à Athanase, écrits en grec, nous sont parvenus fragmentairement dans une version copte et intégralement dans une version arabe faite du copte vers 1050 par Mikael, évêque de Tinnis. Ces deux versions ont été publiées par MM. Riedel et Crum dans la *Text and Translation Society*, Londres, 1904. Ces règles forment un traité, concernant le clergé d'Égypte, que le traducteur a divisé en 107 canons, en tête desquels il a placé un titre indiquant le sujet du canon. M. Riedel a prouvé contre Renaudot que l'attribution de l'ouvrage à Athanase est très vraisemblable [1].

La version syriaque du traité de saint Épiphane *Περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν*, incomplet en grec, a été publiée par Paul de Lagarde [2]. Sur *Les vies des prophètes* attribuées faussement à Épiphane, voir ci-dessus, p. 83.

Les *Analecta syriaca* de Lagarde contiennent, p. 91-100, un morceau formé d'extraits des écrits de Diodore de Tarse sur les deux natures du Christ. D'une composition analogue est le morceau suivant, tiré du livre de Théodore de Mopsueste sur l'Incarnation; titre : « [Extraits] du livre sur l'Incarnation, du traité qui commence par ces mots : « Comme beaucoup de personnes se sont méprises de différentes manières sur le sens du mot incarnation, du chapitre xi, etc. » Ce sont des extraits des chapitres xi, xxxiii, xxxv-xxxviii, l, li, lvi, lix, lx, lxiii, lxvi, lxxiii et lxxiv [3]. En

1. Le texte syriaque du Περὶ τῆς σαρκώσεως (apocryphe) a été publié par Caspari, *Alte und neue Quellen zur Geschichte des Taufsymbols*, Christiana, 1866. Dans ce livre est édité ce qui reste en syriaque des écrits de Jean, évêque de Jérusalem.

2. *Veteris Testamenti ab Origene recensiti fragmenta apud Syros servata quinque. Præmittitur Epiphanii de mensuris et ponderibus liber nunc primum integer et ipse syriacus*, Gœttingue, 1880.

3. Sachau, *Theodori Mopsuesteni fragmenta syriaca*, Leipzig, 1869, a édité d'autres fragments du livre de l'Incarnation avec une traduction

outre, un extrait du traité sur la foi. La plus grande partie des œuvres de Diodore et de Théodore a été traduite en syriaque, à Édesse, par Ibas et ses disciples, au Ve siècle [1]. L'homélie de Théodore sur la vertu a été traduite par Abraham, évêque de Bassora, qui vivait vers 990 [2].

Trois homélies de Proclus, évêque de Constantinople (434-446), l'une sur l'Incarnation, la seconde sur la Nativité de Notre-Seigneur, et la troisième sur Clément d'Alexandrie, se sont conservées en syriaque dans un ms. du Vatican. Mai en a donné une traduction latine dans le *Spicilegium Romanum*, t. IV, p. LXXXVIII-XCVIII ; M. Chabot en a publié le texte syriaque dans les comptes rendus de la *Reale Accademia dei Lincei*, vol. V, 1896.

L'*ἀντιρρητικός* et les homélies exégétiques d'André de Samosate (milieu du Ve s.), dont les œuvres sont perdues en grec, sont mentionnés en syriaque par le catalogue d'Ebedjésu (Assémani, *B. O.*, III, part. I, 202). On connaissait des fragments de la lettre à Rabboula par Overbeck (*S. Ephraemi syri... opera selecta*, p. 223). M. Baumstark a retrouvé cette lettre entière dans le ms. du Vatican qui était auparavant au Musée Borgia, K. VI, 4 (voir *Oriens christianus*, 1901, p. 179).

La composition des écrits de pseudo-Denys l'Aréopagite semble définitivement fixée entre 482 et 500 [3].

de ces fragments et de ceux de Lagarde. Il a ajouté l'hymne du matin.

1. Voir ci-dessus, p. 76 et 247. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 55, attribue la traduction des commentaires de Théodore à Mana, qu'il appelle *Magna*, à Narsès et à Acacius. Jacques de Saroug, dans une de ses lettres publiées par l'abbé P. Martin, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, XXX, 220, dit avoir étudié à Édesse pendant sa jeunesse (vers 470) les livres de Diodore que l'on traduisait alors à l'École des Perses.

2. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 175.

3. Voir J. Stiglmayr, *Das Aufkommen der Pseudo-Dionysischen*

Peu de temps après leur apparition, ces livres furent traduits du grec en syriaque par Sergius de Reschaina († 536) et ils se répandirent dans toute la Syrie, où ils furent lus et commentés par les Monophysites. Sergius mit en tête de sa traduction une introduction qui indique combien la doctrine mystique et panthéiste captivait son esprit. Cette introduction est conservée dans le ms. *Add.* 22370 du Musée britannique avec le commentaire de Théodore bar Zaraudi, un écrivain de basse époque[1]. La version de Sergius existe dans le ms. *Add.* 12151, daté de 809, avec l'introduction et les scolies de Phocas bar Sergius d'Édesse, qui vivait au VIII[e] siècle[2]. Les scolies de Phocas sont, en grande partie, traduites des *Παραθέσεις* de Jean le Scolastique de Scythopolis. Phocas a ajouté deux longs extraits des préfaces de Jean de Scythopolis et de Georges, également de Scythopolis, écrites pour défendre l'authenticité des livres attribués à Denys l'Aréopagite, et dont le texte grec figure sous le nom de Maximus dans la *Patrologia græca* de Migne, IV, 15-21[3]. La version de Sergius réunit toutes les œuvres connues de pseudo-Denys, et il n'y a pas de trace que ces œuvres aient été postérieurement amplifiées ou transformées[4]. La lettre de Denys à Timothée sur la mort des Apôtres Pierre et Paul a été mentionnée plus haut, p. 92. Jean de Dara, au commencement du IX[e] siècle, écrivit un commen-

Schriften, Feldkirch, 1895, p. 63; comp. P. BATIFFOL, *La littérature grecque*, p. 321.

1. WRIGHT, *Catal.*, p. 500.

2. WRIGHT, *Syriac literature*, 2[e] éd., p. 93, contre ASSÉMANI qui plaçait à tort cet écrivain avant Jacques d'Édesse, *B. O.*, I, 468. Des ms. du Vatican ont aussi la version de Sergius, *Cat. Vat.*, III, 56, n° 107, et 542, n° 254. Des extraits dans le premier livre de la *Chronique* de Michel le Syrien, éd. Chabot, I, p. 3 et 4 (trad., p. 6 et 8).

3. WRIGHT, *Catal.*, p. 500; comp. abbé P. MARTIN, *Analecta sacra* de PITRA, IV, *Proleg.* XXIII; STIGLMAYR, *op. cit.*, p. 52-53.

4. Voir STIGLMAYR, *op. cit.*, p. 88-90.

taire sur les deux livres de pseudo-Denys, *La hiérarchie céleste* et *La hiérarchie ecclésiastique*[1]. Le *Livre de Hiérothée,* qui porte le nom du soi-disant maître de Denys, ne semble pas être une version, mais un original syriaque; nous en parlerons dans notre seconde partie, dans la notice consacrée à Étienne bar Soudaili, auquel ce livre a été attribué.

Un résumé de la traduction syriaque des *Τμήματα* de Jean Philoponus, ouvrage théologique dirigé contre le concile de Chalcédoine, aujourd'hui perdu, est donné par la *Chronique* de Michel le Syrien (éd. Chabot, p. 203; trad., t. II, p. 69).

Les œuvres de Sévère d'Antioche qui sont pour la plupart perdues en grec, sont conservées en syriaque dans des traductions jacobites. Paul, évêque de Callinice, traduisit en 528 à Édesse, où il s'était retiré après sa déposition de son siège épiscopal[2] : la correspondance de Sévère et de Julien d'Halicarnasse sur l'incorruptibilité du corps du Christ, avec un discours de Sévère contre Julien[3]; le traité contre les *Additions*

1. Assémani, *B. O.*, II, 120-121; manuscrits au Vatican 100, 363 et 411, *Catal. Vat.*, II, 539, et Mai, *Script. vet. nova collectio,* V; à la Bodléienne, n° 264. Frothingham, *Stephen bar Sudaili,* Leide, 1886, p. 4, cite à tort Joseph d'Ahwaz parmi les commentateurs de pseudo-Denys; la notice du Catalogue d'Ébedjésu, sur laquelle il se fonde, doit s'entendre de la grammaire de Denys de Thrace; Bæthgen, *Theol. Litteraturzeit.*, XII, 222, comp. ci-dessus, p. 285, note 2.

2. Wright, *Syriac lit.*, 2e éd., p. 94, note 1, remarque que ce Paul ne doit pas être confondu avec Paul, évêque d'Édesse, qui fut exilé à Euchaita en 522, rétabli sur son siège en 526, et mourut l'année suivante.

3. Ms. syr. du Vatican 140, *Cat. Vat.*, III, p. 232; Assémani, *B. O.*, II, p. 46; ms. *Add.* 17200 du Musée britannique, du VIIe siècle, Wright, *Catal.*, p. 554. La correspondance entre Sévère d'Antioche et Julien d'Halicarnasse est insérée dans la compilation syriaque de l'Histoire de Zacharie, liv. IX, chap. xiii (Land, *Anecd. syr.*, III, p. 363). Suivant Brooks, *The syriac Chronicle of Zachariah of Mitylene,* p. 234, note 1, le texte est indépendant de la traduction de Paul de Callinice. La lettre de Sévère à Justinien contre Julien se trouve dans Zacharie, liv. IX, chap. 16 (Land, *Anecd. syr.*, III, p. 279); d'autres lettres, liv. IX, chap. 20 (Land, *ibid.*, p. 290).

ou *Appendices* de Julien [1], et contre la dernière apologie de celui-ci [2]; le traité contre les Manichéens et le *Philaléthès* [3]. « Probablement de lui, ajoute Wright [4], sont : l'ancienne version des *Homiliæ cathedrales* [5]; la version de la correspondance de Sergius Grammaticus et de Sévère au sujet du dogme des deux natures en Jésus-Christ [6]; et peut-être encore la version du traité de Jean Grammaticus de Césarée [7] et quelques autres versions qui ne nous sont connues que par des citations éparses. Ces traductions lui valurent de la part des Jacobites le titre d'*Interprète des livres*, ܡܦܫܩܢܐ ܕܟܬ̈ܒܐ. »

L'abbé Paul traduisit, pendant son séjour en Chypre, vers 624, outre les œuvres de Grégoire de Nazianze (ci-dessus, p. 309), l'*Octoechus* de Sévère, un recueil d'hymnes pour les fêtes de l'année. Sa version nous est parvenue, avec celle des hymnes de Jean bar Aphtonia, de Jean Psaltès et de quelques autres auteurs, dans le ms. *Add.* 17134 du Musée britannique, où elle a été revisée en 675 par Jacques Philoponus (Jacques d'Édesse) [8]. Celui-ci nous informe, dans une note du manuscrit [9], qu'il a revu avec soin la traduction syriaque

1. Ms. syr. du Vatican 140: ms. *Add.* 12158, daté de 588, Wright, *Catal.*, p. 556. Une traduction latine du commencement du traité contre Julien et de l'homélie de Timothée d'Alexandrie est imprimée dans le *Spicilegium Romanum* de Mai, t. X.
2. Ms. *Add.* 12158.
3. Ms. du Vatican 140.
4. *Syriac literature*, 2e éd., p. 95.
5. Ms. *Add.* 14599, daté de 569; ms. du Vatican 142, daté de 576; 143, daté de 563; et 256, non daté.
6. Ms. *Add.* 17154.
7. Ms. *Add.* 12157, 17210, 17211.
8. Wright, *Catal.*, p. 330. Dans le manuscrit, l'abbé Paul a fautivement le titre d'évêque. Wright pensait que le reviseur était Jacques d'Édesse et il voyait dans le ms. un autographe de ce célèbre évêque. M. Nau, *Journal asiatique*, septembre-octobre 1898, p. 346, estimait que celui-ci devait être distingué de Jacques Philoponus.
9. Publiée par Wright *Catal.*, p. 330, et traduite en partie par Merx, *Historia artis grammaticæ apud Syros*, p. 38.

sur les ms. grecs, et qu'il a marqué les additions faites par Paul pour arriver à la même longueur des lignes poétiques qu'en grec. Il a écrit en noir, dit-il, les mots qui se trouvent en grec, et en rouge les mots ajoutés ; il a indiqué au-dessus de la ligne les nouvelles interprétations qu'il proposait. Jacques d'Édesse inséra dans cette collection une hymne sur le Saint-Chrême et le *Gloria in excelsis Deo*. Merx a publié le texte syriaque, revisé par Jacques, du *Gloria in excelsis* avec le texte grec en regard [1].

Jacques d'Édesse est l'auteur d'une nouvelle traduction des *Homiliæ cathedrales*, qui fut achevée en 701 ; elle existe dans le ms. 141 du Vatican et le ms. *Add.* 12159 du Musée britannique (celui-ci, daté de 868). Dans ce dernier manuscrit, les homélies, au nombre de cent vingt-cinq, sont divisées en trois tomes [2]. Les notes marginales montrent que Jacques avait quelque connaissance de l'hébreu [3].

Athanase, nommé patriarche d'Antioche en 684, traduisit en syriaque, alors qu'il était prêtre à Nisibe,

1. *Historia artis gramm.*, p. 39. Une autre version de l'Octoechus est conservée dans le ms. Syr. 94 du Vatican, écrit entre 1010 et 1033, et dans un ms. plus ancien mais incomplet de la bibliothèque nationale ; cf. Assemani, *B. O.*, I, 487.

2. L'édition de la version de Jacques d'Édesse est commencée dans la *Patrologia orientalis* de Graffin et Nau, dont un fasc., Paris, 1906. Ce fascicule renferme un choix de six homélies (LII-LVIII) avec une traduction française par R. Duval. L'homélie LII sur les Macchabées avait paru d'après la version de Paul de Callinice et d'après celle de Jacques d'Édesse dans : *The fourth book of Maccabees by* Bensly *and* Barnes, Cambridge, 1895. Kugener a publié une autre homélie dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1898, p. 435 ; et, dans *Oriens christianus*, 1902, p. 265, il a imprimé, avec une traduction française, l'allocution prononcée par Sévère après son élévation au trône patriarcal d'Antioche. Cf. Paulin Martin, ci-dessus p. 289, note 2 ; Nestle, *Grammatica syriaca*, Carlsruhe et Leipzig, 1881, p. 79-83. Quatre homélies sont traduites dans Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, IX, p. 725, et une autre dans Mai, *Spicilegium Romanum*, X, p. 202.

3. Wright, *The Journal of sacred literature*, 1867, 4e série, p. 430 ; Nestle, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XXIV, p. 290-291.

en 669, à la demande de Mathieu, évêque d'Alep, et de Daniel, évêque d'Édesse, des lettres choisies de Sévère d'Antioche dont une partie nous est parvenue[1].

Nous nous arrêtons ici, laissant de côté les traductions des œuvres de saint Basile, Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome, Évagrius du Pont, etc., etc., qui n'ont encore été ni éditées, ni étudiées, et dont la nomenclature se trouve dans les catalogues des bibliothèques publiques de l'Europe[2]. La plupart de ces versions sont anonymes ; celles qui portent un nom d'auteur seront mentionnées dans notre seconde partie.

§ 2. — Traductions d'œuvres profanes.

La littérature étrangère qui n'avait pas un caractère religieux ou scientifique, n'intéressa guère les Syriens. Les Sémites eurent peu de goût pour les mythes de l'Inde ou de la Grèce qui choquaient leurs idées monothéistes. L'*Iliade* et l'*Odyssée* passèrent en Syrie, mais leur passage laissa peu de traces. Le *Roman*

1. Wright, *Catal.*, p. 558 et 565, ms. *Add.* 12181 et 14600 du Musée britannique contenant le VI[e] livre de ces lettres. Ce sixième livre a été publié et traduit en anglais par E. W. Brooks, *The sixth book of the select Letters of Severus patriarch of Antioch in the syriac version of Athanasius of Nisibis*, vol. I, part 1 et 2 (*text*); vol. II, part. 1 et 2 (*translation*), Londres, 1902-1904.

2. A saint Basile est attribuée *L'histoire de Joseph*, fils de Jacob, qui est conservée en syriaque dans un ms. de Berlin (*Sachau* 9). Cette *Histoire* a été publiée dans une traduction allemande par Magnus Weinberg et Samuel Wolf Link, *Die Geschichte Josefs angeblich von Basilius dem Grossen*, Berlin, 1893 et 1895.

Le commencement de l'*Explication de l'oraison dominicale* de Grégoire de Nysse est édité dans les *Monumenta syriaca* de Zingerle, I, p. 111; et une homélie de saint Jean Chrysostome, *ibid.*, p. 117.

Bæthgen a traduit en allemand la partie du grand traité d'Évagrius, *Ἀντιῤῥητικός* ou *De octo vitiosis cogitationibus* d'après le ms. de Berlin (*Sachau* 302), voir : *Biblische und kirchenhistorische Studien von Boeckler, IV Heft*, Munich, 1893, — *Anhang II, Evagrius grössere von den acht Lastergedanken...*

d'Alexandre eut, au contraire, une grande vogue en Orient; les Orientaux croyaient y lire l'histoire véridique du héros marqué du sceau de Dieu. Quant aux contes de Kalila et Dimna et aux récits de Sindbàn, ils y voyaient des livres de morale.

L'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, mise sous l'autorité de Callisthène, se répandit de l'Égypte, son lieu de naissance, dans les autres pays que le conquérant macédonien avait soumis à son joug. L'ancienne version syriaque du roman de pseudo-Callisthène [1] ne procède pas directement du grec: elle a passé par un intermédiaire pehlwi, M. Nœldeke l'a prouvé [2], et elle ne peut être placée plus bas que le VII[e] siècle. La recension grecque de pseudo-Callisthène dont elle dérive remonte évidemment plus haut. Les deux légendes qui se sont greffées sur le roman primitif — la légende de la source de vie et la légende de la porte d'airain à la frontière de Gog et Magog — ne sont pas incorporées dans le texte syriaque, mais sont ajoutées à la fin du livre et elles forment un récit à part. Il est même assez singulier qu'elles aient été insérées dans certaines recensions grecques [3], car le roman est purement païen, tandis que dans les deux légendes, Alexandre est un roi juif ou chrétien conduit par Dieu. La version éthiopienne a fusionné le tout, et le roi de Macédoine y parle, du commencement à la fin, non seulement comme

1. Publiée par A. Wallis Budge, *The history of Alexander the Great*, Cambridge, 1889, avec une introduction et une traduction anglaise; traduction allemande par Ryssel, *Archiv f. neuere Sprachen*, XC, 1893.

2. *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans*, Vienne, 1890, dans le vol. XXXVIII des Mémoires de l'Académie des sciences de Vienne.

3. Dans l'édition grecque de pseudo-Callisthène imprimée par Müller à la suite de l'histoire d'Arrien dans la collection Didot (*Arriani Anabasis et Indica*, Paris, 1877), la légende de la source de vie se trouve dans le livre II, chap. 37-39, mais seulement d'après C, elle manque dans A et B; la légende de la porte d'airain, livre III, chap. 26 et 29, est donnée d'après B et C, mais A ne l'a pas.

un roi chrétien, mais aussi comme un théologien très versé dans la connaissance des dogmes[1]. Ces légendes remontent au commencement de notre ère; Josèphe et saint Jérome connaissent le récit de Gog et Magog. Mais la version syriaque de ces deux légendes nous conduit plus bas : Gog et Magog y sont identifiés avec les Huns qui envahirent la Syrie en l'année 826 des Séleucides (514-515 de J.-C.). On y lit aussi au sujet des Arabes : « Il arrivera, à la fin de 940 ans, un autre roi... »; cet autre roi semble être Mahomet, l'année 940 des Séleucides correspondant à l'année 628-629 de J.-C.[2]

Ces deux légendes forment le canevas d'un petit poème sur Alexandre le Grand, composé très probablement par Jacques de Saroug[3]. Les manuscrits qui le contiennent l'attribuent à ce prolifique écrivain[4], et on n'a aucune raison de contester cette attribution. C'est, il est vrai, une des moins bonnes compositions poétiques de Jacques, mais l'auteur était âgé quand il l'écrivit. Il parle de l'invasion des Huns comme d'un événement récent; cette invasion eut lieu en 514-515, date fournie par la légende en prose; Jacques avait alors

1. Voir A. Wallis Budge, *The life and exploits of Alexander the Great being a series of ethiopic texts*, Londres, 1896.

2. Noeldeke, *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans*, pense qu'il ne s'agit pas des Arabes musulmans, mais des Arabes antérieurs qui combattaient dans les armées des Perses ou des Romains; l'année 940 aurait été devinée par l'auteur. C'est peu vraisemblable.

3. Publié d'après un ms. de Paris par Knös dans sa *Chrestomathia syr.*, Gœttingue, 1807, p. 66. Une meilleure édition, quoique encore imparfaite, a eté donnée par Budge, d'après le ms. de Paris et un ms. de Londres, dans la *Zeitschr. für Assyriologie,* VI, 359-404; traduction anglaise par Budge dans *The history of Alexander the Great,* Cambridge, 1889; traduction allemande par A. Weber, *Des Mar Yakûb Gedicht über den gläubigen König Alexandrûs*, Berlin, 1852; par Zingerle, *Ein altes syrisches Alexanderlied*, Brünn, 1882; Ryssel, *Archiv f. neuere Sprachen*, XC, 1893, p. 83.

4. Knös, *op. cit.*, traduit fautivement les mots du titre ܡܐܡܪ ܕܡܪܝ ܝܥܩܘܒ par *metro Jacobitico* au lieu de *composé par Mar Jacques.*

soixante-trois ans. Ce poème a du reste été retravaillé comme les diverses homélies métriques de l'évêque de Saroug, et les retouches sont loin de l'avoir amélioré. L'auteur devait avoir entre les mains un texte des légendes très voisin de celui publié par M. Budge, mais qui ne contenait pas encore le passage relatif aux Arabes et à Mahomet.

Paul de Lagarde a édité (*Analecta syriaca*, p. 205-208) la version syriaque d'une courte biographie d'Alexandre, tirée de pseudo-Callisthène. Le roman grec a aussi fourni la lettre d'Alexandre à Aristote dont nous avons parlé plus haut, p. 275.

Le *Pantschatantra* sanscrit est la source d'un recueil de contes dans lequel les personnages sont des animaux et qui est connu sous le nom de *Kalila et Dimna*. Ce recueil a passé par le pehlwi en syriaque, avec le titre de *Kalilag et Damnag*[1], et en arabe avec le titre plus moderne de *Kalilah et Dimnah*[2]. Le catalogue d'Ébedjésu[3] nous fait connaître l'auteur de l'ancienne version syriaque : c'est le périodeute Boud qui vivait au VI[e] siècle et dont nous avons rappelé précédemment le *Livre des questions grecques* (voir ci-dessus, p. 250). La version arabe, faite également du pehlwi, au VIII[e] siè-

1. La version syriaque a été éditée sur une copie d'un ms. du couvent de Zafaran à Mardin et traduite en allemand par Bickell, avec une savante introduction de Benfey, *Das Buch von Kalilag und Damnag, alte syrische Uebersetzung, von Gust. Bickell mit einer Einleitung von Theod. Benfey*, Leipzig, 1876. M. Blumenthal a publié des corrections au texte syriaque d'après d'autres copies acquises par M. Sachau, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XLIV, p. 267-320.

2. La version arabe a été éditée par Silvestre de Sacy, *Calila et Dimna*, Paris, 1816 ; nouvelles contributions par Guidi, *Studii sul testo Arabo del libro di Calila e Dimna*, Rome, 1873, et par Noeldeke, *Die Erzählung vom Mäusekönig*, Gœttingue, 1879, dans le XXV[e] vol. des Mémoires de l'Académie de Gœttingue. Nouvelle édition par le P. Cheikho, Beyrouth, 1905 ; cf. Noeldeke, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, LIX, 1905, p. 794.

3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 219.

cle, par Abdallah ibn al-Mokaffa, a donné naissance à d'autres versions postérieures, syriaque, grecque, hébraïque, espagnole[1]. La syriaque a été découverte dans un manuscrit de Dublin par Wright qui l'a publiée[2]. Wright y voit l'œuvre d'un prêtre syrien qui l'écrivit au Xe ou au XIe siècle.

Wright place à la même époque la version du livre de Sindbân ou Sindibâdh, en syriaque *Histoire de Sindbân et des Philosophes qui étaient avec lui*[3]. Le syriaque dérive de la version arabe que Mousa fit sur le pehlewi dans la seconde moitié du VIIIe siècle; il reproduit la plus courte des deux recensions que l'on connaît de la version arabe[4]. Le syriaque a ensuite passé en grec dans la traduction de Michael Andropoulos, faite pour le prince de Mélitène, Gabriel (1086-1100), où elle porte le titre de *Συντίπας*. C'est à la même époque que Siméon Seth rendait en grec, à la demande de l'empereur Alexis Comnène, le livre de Kalila et Dimna[5].

Sur une version syriaque des fables d'Ésope, voir ci-dessus, p. 263.

Il aurait été amusant de retrouver l'*Iliade* et l'*Odyssée* travesties sous le costume syriaque dont Théophile

1. Ces différentes traductions ont de l'importance pour la reconstitution de la version arabe, dont une édition critique reste encore à faire; comp. J. DERENBOURG, *Directorium vitæ humanæ*, Paris, 1887, *Avant-propos;* KEITH FALCONER, *Kalilah and Dimnah or the fables of Bidpai*, Londres, 1885, *Introduction*.

2. *The Book of Kalilah and Dimnah translated from Arabic into Syriac*, Oxford, 1884; traduction anglaise par KEITH FALCONER, *op. cit.*, voir note précédente.

3. Texte édité d'après un ms. de Berlin et traduit en allemand par BÆTHGEN, *Sindban oder die sieben Weisen syrisch und deutsch von Fried. Bæthgen*, Leipzig, 1879. Traduction anglaise par GOLLANCZ, *Folklore*, juin 1897, p. 99. Rœdiger en avait imprimé un spécimen dans sa *Chrestomathia syr.*, 2e éd., Halle, 1868, p. 100.

4. NOELDEKE, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XXXIII, 521.

5. COMPARETTI, *Ricerche intorno al libro di Sindibâd*, Milan, 1869; WRIGHT, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 241.

d'Édesse († 785) les avait affublées, au rapport de Barhebræus[1]. La traduction de Théophile est perdue, mais Sévère bar Schakako nous en a conservé quelques vers[2].

1. *Histoire des Dynasties,* 40 et 228 (trad., 26 et 148), éd. POCOCK; p. 41 et 220, éd. SALHANI.

2. Ces vers ont été recueillis et publiés par LAGARDE, *The Academy*, 1er octobre 1871, p. 467; comp. MERX, *Historia artis gramm.*, p. 211, l. 2 et 10. Le P. CARDAHI a cité un autre vers dans son *Liber thesauri de arte poetica*, p. 40.

DEUXIÈME PARTIE

NOTICES SUR LES ÉCRIVAINS SYRIAQUES

Les notices biographiques sur les écrivains syriaques compléteront notre étude de la littérature. A raison de la place restreinte qui nous reste, ces notices seront nécessairement brèves ; elles ne peuvent former une histoire de la littérature syriaque qui exigerait un volume entier. Le temps, du reste, n'est peut-être pas venu d'écrire une histoire complète de cette littérature ; il faut attendre que de nouvelles publications comblent les nombreuses lacunes qui existent encore. Les écrivains syriaques peuvent être répartis en trois périodes d'inégale étendue : la première comprend l'époque pendant laquelle les Pères de l'Église affermissent la foi chrétienne et combattent les doctrines gnostiques, elle s'étend jusqu'au Ve siècle ; la seconde, du Ve au VIIe siècle, est marquée par la propagation de nouvelles hérésies en Syrie : le nestorianisme à l'est et le monophysisme à l'ouest ; la troisième commence avec la conquête arabe.

I

LES ÉCRIVAINS JUSQU'AU Ve SIÈCLE.

Nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons dit plus haut de Bardesane, p. 235, d'Aphraate, p. 218, de Siméon bar Sabbâé, p. 123, et de Milès, p. 126; nous arrivons tout de suite à saint Éphrem.

La biographie de cet illustre Père a été écrite peu de temps après sa mort survenue le 9 juin 373 [1], car Grégoire de Nysse et Palladius la connaissent déjà. Nous n'en possédons plus la rédaction primitive, mais des recensions postérieures, surchargées d'anecdotes miraculeuses [2]. Le peu de renseignements historiques que

1. Sur cette date voir LAMY. *S. Ephræmi syri hymni et sermones,* Malines, 1882-1902, II, *Proleg.*, p. VIII.

2. Il en existe deux recensions provenant d'un même original et renfermant des variantes importantes : la première dans un ms. du Vatican, publiée en grande partie par J.-S. ASSÉMANI, *B. O.,* I, 26 et suiv., et *in extenso* par ÉVODE ASSÉMANI, *S. Ephræmi opera syr.*; la deuxième, généralement préférable, dans un ms. de Paris, que M. BICKELL a fait connaître, *Conspectus rei Syrorum litterariæ,* p. 26, et *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, XXVII, 600-604; publiée par M. LAMY, *S. Ephræmi syri hymni et sermones,* II, 5-90; réimprimée par BEDJAN, *Acta martyr. et sanct.*, III, 621. Deux courts résumés de la vie de S. Éphrem : l'un au Vatican, *B. O.*, I, 25, et l'autre à Berlin, LAMY, *op. cit.*, II, *Prolegomena,* VIII. ÉVODE ASSÉMANI a publié, dans la partie grecque de son édition, *S. Ephræmi opera græce et latine,* I, XIX-XLIV, les textes des auteurs grecs relatifs à la vie de saint Éphrem. Cf. aussi LAMY, *S. Ephræmi syri hymni et sermones,* IV, p. XL.

fournit cette biographie s'explique par la vie retirée que mena saint Éphrem.

Écrivain d'une rare fécondité, Éphrem imprima au genre poétique, créé par Bardesane, le caractère que ce genre conserva pendant les siècles suivants. Ses hymnes et ses homélies métriques restèrent comme le modèle que les auteurs postérieurs imitèrent; elles devinrent même célèbres en Occident, où elles furent de bonne heure traduites en grec. Une partie de ces poésies fut composée pour combattre les différents systèmes gnostiques qui avaient de nombreux adhérents en Syrie et en Mésopotamie. L'histoire y trouve malheureusement peu à glaner; la forme poétique ne convient pas aux controverses, et saint Éphrem était un polémiste ardent et non pas un critique impartial. Esprit étroit mais d'une rectitude parfaite, il travailla à enraciner la foi sans se préoccuper de rendre justice à ses adversaires. D'autres hymnes et homélies ont été écrites en vue des principales fêtes de l'année et pour les chœurs de vierges qui, sous sa direction, prenaient part à la célébration des offices [1].

Au physique, saint Éphrem était d'un aspect peu avenant : « Depuis son entrée dans la vie monastique, rapporte son biographe [2], jusqu'à la fin de sa vie, il ne mangea que du pain d'orge et des légumes secs, quelquefois des légumes verts. Il ne buvait que de l'eau; son corps était desséché sur ses os, semblable à un tesson d'argile. Son vêtement était formé de nombreux morceaux, couleur de fumier. Il était petit de taille; son visage était toujours sévère; jamais il ne riait; il était chauve et imberbe [3]. » On vantait sa charité dont il

1. Voir ci-dessus, p. 14-15.
2. Dans la recension du ms. de Paris, voir la note 2 de la page précédente.
3. L'auteur du portrait de saint Éphrem, gravé en tête de l'édition

donna de touchants exemples pendant une famine à Édesse.

Saint Éphrem naquit à Nisibe au commencement du IVe siècle, d'un père qui était prêtre d'une idole appelée Abnil (*var.* Abizal). Dès sa naissance il se crut prédestiné à travailler pour le culte du vrai Dieu. Il s'attacha, comme disciple, à saint Jacques, évêque de Nisibe, mais il est douteux qu'il ait accompagné cet évêque au concile de Nicée. C'est par ses miracles, dit-on, que Sapor fut obligé en 338 de lever le siège qu'il avait mis devant Nisibe [1]. Lorsque cette ville fut cédée au roi perse en 363, saint Éphrem s'expatria avec les notables; il se retira à Édesse après avoir passé par Beit-Garbaya et Amid; il pouvait avoir alors cinquante-sept ans [2]. Pendant son séjour à Nisibe, Éphrem s'était fait connaître par des hymnes sur les sièges subis par cette ville et sur les évêques qui l'administrèrent, Jacques, Babou et Vologèse. Ces hymnes sont conservées dans un recueil qui est intitulé « Tome des hymnes de Nisibe composées par le Bienheureux Mar Éphrem ». Le titre n'est pas très exact, car des soixante-dix-sept hymnes de ce volume les vingt-une premières seules furent écrites à Nisibe, les autres le furent à Édesse [3].

Éphrem vécut dix ans à Édesse, et ces dix années

romaine, ne s'est pas inspiré de cette description; il a représenté un personnage de haute stature avec une longue barbe et vêtu d'une longue robe irréprochable.

1. THÉODORET, *Hist. eccl.*, II, 26; BARHEBRÆUS, *Chron. syr.*, éd. BRUNS, p. 66; éd. Bedjan, p. 61.

2. L'anecdote de saint Éphrem arrivant à Édesse et des laveuses sur le bord du Daiçan se trouvait dans la rédaction primitive des *Actes*. Elle est rapportée, d'après ces *Actes*, par Grégoire de Nysse, Sozomène et Métaphraste.

3. Ce recueil a été édité, de la manière la plus digne d'éloges, par BICKELL, *S. Ephræmi syri carmina Nisibena,* Leipzig, 1866. Il y a une lacune pour les hymnes 22-24 qui manquent.

furent consacrées aux publications qui forment la majeure partie de ses œuvres. Ses premiers travaux dans la capitale de l'Osrhoène semblent être les commentaires bibliques (voir ci-dessus, p. 63), qui lui valurent une chaire à l'École des Perses, où il eut de nombreux disciples, dont quelques-uns sont connus. Il est même admissible que saint Éphrem et les docteurs qui l'accompagnèrent en quittant Nisibe, furent les fondateurs de la célèbre école d'Édesse. Le nom sous lequel cette école est désignée (*École des Perses*), favorise cette conjecture, car les Syriens occidentaux désignaient sous le nom de *Perses* leurs coreligionnaires dans l'empire des Sassanides. L'enseignement de ce Père comprenait, outre l'exégèse biblique, l'explication des dogmes, et c'est à l'occasion de cet enseignement qu'il fit paraître ses hymnes contre les hérétiques et les sceptiques [1].

Si grande que fût l'activité intellectuelle de saint Éphrem, ses œuvres suffisent amplement à remplir les dix années que ce fécond auteur passa à Édesse. On doit considérer comme controuvés ses voyages en Égypte, où il aurait séjourné huit ans, et à Césarée de Cappadoce, où il aurait visité saint Basile. La légende de sa prédication en Égypte contre les Ariens est peut-être née d'une confusion avec Éphrem l'Égyptien; celle de la visite à saint Basile a pu être occasionnée par les passages des écrits de ce Père grec où il est fait mention du *Syrien* [2].

1. Un recueil de cinquante-six hymnes contre les hérétiques dans le second volume de l'éd. romaine, p. 437-559; et, au commencement du troisième volume, quatre-vingt-sept hymnes contre les sceptiques.

2. Le passage des *Actes* relatif à la Doxologie se trouve dans le *De Spiritu sancto* de Basile, XXXIX, 74; pour *Genèse*, I, 2, où saint Basile aurait appris d'un Syrien à remplacer le mot *planait*, par *couvait*, voir la deuxième homélie de l'Hexaméron de Basile. Le voyage d'Éphrem à Césarée est relaté par Grégoire de Nysse, Sozomène et Métaphraste.

Erronée est aussi la notice des *Actes* concernant la relation faite par Éphrem de l'invasion des Huns [1], laquelle eut lieu au mois de juillet 396, vingt-trois ans après la mort de ce Père. Fausse encore l'attribution à Éphrem d'une poésie sur les persécutions de Valens et l'exil de l'évêque d'Édesse, Barsès ; cet exil eut lieu au mois de septembre 373, trois mois après la mort d'Éphrem [2]. Apocryphe également le panégyrique de saint Basile par saint Éphrem ; celui-ci précéda dans la tombe l'évêque de Césarée [3].

Saint Éphrem écrivit peu en prose : quelques discours exégétiques [4], en dehors de ses commentaires bibliques. Nombreuses, au contraire, sont ses poésies qui comprennent plusieurs genres et dont nous avons esquissé les principaux traits plus haut, p. 12 et suiv. [5].

1. L'homélie, mise sous le nom d'Éphrem, sur la fin des temps et où il est question des Huns, est publiée dans l'éd. LAMY, III, 187 ; M. NOELDEKE, *Beiträge zur Geschichte des Alexanderromans*, p. 31, a montré que la composition de cette homélie est postérieure à la conquête arabe.

2. Éphrem écrivit des hymnes sur les persécutions de Valens et des Ariens, antérieurement à l'exil de Barsès. Ces hymnes sont conservées dans le recueil des *Carmina Nisibena*, édité par BICKELL. Sur le récit auquel se réfère la poésie en question, voir SOCRATE, IV, 18 ; SOZOMÈNE, VI, 18 ; THÉODORET, IV, 14 et 15. Sous l'influence du *Roman de Julien l'Apostat*, voir ci-dessus, p. 180-181, la persécution est rapportée dans le ms. du Vatican non pas à Valens, mais à Julien, et la poésie y est citée avec de nombreuses variantes.

3. Ce panégyrique existe en grec, éd. romaine, *Op. græce et latine*, II, 289.

4. Publiés dans l'éd. rom., t. II, à la suite de différentes homélies métriques.

5. Les œuvres de saint Éphrem ne peuvent être ici citées en détail ; elles ont été publiées à différentes époques et il suffira de rappeler ces publications. La grande édition de Rome, *Ephræmus syrus, opera omnia*, 1737-1743, comprend en six volumes les textes conservés dans des ms. du Vatican ; trois volumes renferment les textes syriaques, et les trois autres volumes, les textes traduits en grec ; commencée par PIERRE MOBARAK ou BENEDICTUS, de la Société de Jésus, elle fut achevée par ÉTIENNE ÉVODE ASSÉMANI. En 1865, M. OVERBECK a édité de nouveaux textes à Oxford, d'après des ms. du Musée britannique, *S. Ephræmi syri... opera selecta*, Oxford, 1865. En 1866, M. BICKELL a fait connaître le recueil intitulé *Carmina Nisibena*, mentionné ci-dessus. Les précédentes éditions ont été complétées par M. LAMY, d'après les ms. de Lon-

Mais toutes les homélies et hymnes mises sous le nom de ce célèbre auteur ne sont pas sorties de sa plume; il en est qu'on peut revendiquer pour Isaac d'Antioche et Narsès.

Le poème sur Joseph, fils de Jacob, appartient vraisemblablement à l'École d'Édesse, mais non à saint Éphrem lui-même [1].

On a beaucoup discuté sur l'authenticité du *Testament* de saint Éphrem. L'édition critique que nous en avons donnée (*Journal asiatique,* septembre-octobre 1901, p. 234 et suiv.) a établi que ce *Testament* était

dres, d'Oxford et de Paris, *S. Ephræmi syri hymni et sermones,* t. I-IV, Malines, 1882-1902. comp. NOELDEKE, *Göttingische Gelehrte Anzeigen,* 1882, n° 48; 1887, n° 3; *Wiener Zeitschrift,* 1891, p. 245. Quelques hymnes et homélies ont été éditées ou rééditées dans la chrestomathie de HAHN et SIEFERT, dans la chrestomathie de UHLEMANN, dans les tomes I et II des *Monumenta syriaca* du P. ZINGERLE. De ZINGERLE aussi *S. Ephræmi syri duo carmina,* Brixen, 1867; *Ephræmi syri sermones duo,* Brixen, 1871; des extraits dans sa Chrestomathie, Rome, 1871. Cf. encore BEDJAN, *S. Martyrii, qui et Sahdona, quae supersunt omnia,* Paris, 1902, p. 866-868. Le recueil des homélies pour les Rogations a été imprimé par M. BEDJAN à la fin du premier volume de son *Breviarium Chaldaicum,* Paris, 1886-1887; réimprimé dans le troisième volume de l'éd. LAMY, et dans le *Bessarione,* sér. II, vol. 4, par IGNATIUS EPHREM II RAHMANI, qui a aussi publié quelques morceaux poétiques sous le nom d'Éphrem dans ses *Studia syriaca,* Mont Liban, 1904. Deux poésies dans le *Directorium spirituale* d'ÉLIAS MILLOS, Rome, 1868. Une homélie dans *Journ. of theol. Studies,* V, 546, publiée par DUNCAN JONES. L'homélie sur l'exil, c'est-à-dire sur la vie ici-bas, a été rééditée par M. HAFFNER, en 1896, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Vienne, t. XXXV, n° IX, *Die Homilie des heiligen Ephräm von Syrien über das Pilgerleben*; elle avait déjà été imprimée dans le IIIe vol. de l'éd. romaine. Il a été fait des traductions spéciales de plusieurs poésies, qu'il est inutile de rappeler ici.

1. SALOMON DE BASSORA, dans son livre de *L'Abeille,* éd. BUDGE, p. 47, attribue ce poème à saint Éphrem. Un ms. du Musée britannique, du VIe siècle, qui renferme les chants I et VIII, édités par OVERBECK, *S. Ephræmi... op. sel.,* p. 270-330, indique Balai comme auteur de l'ouvrage. Cette épopée, une des meilleures compositions de ce genre, comprend douze chants: et elle est suivie d'une homélie sur la translation des reliques de Joseph à Constantinople, composée par un certain Bani. Elle a été éditée par M. BEDJAN, *Histoire complète de Joseph,* Paris, 1891. En 1887, M. BEDJAN avait fait une première édition d'après un autre ms. qui ne renfermait que les dix premiers chants; ces dix chants ont été réimprimés et traduits par M. LAMY, *S. Ephræmi syri hymni et sermones,* t. III.

pour le fond l'œuvre de l'illustre Père, mais qu'il nous était parvenu fortement interpolé. Cette édition nous dispense de rappeler les travaux précédents relatifs au *Testament d'Éphrem*.

Les disciples de saint Éphrem ne brillèrent pas, bien loin de là, du même éclat que leur illustre maître. On cite de Mar Aba des commentaires bibliques (voir ci-dessus, p. 64) et des exhortations en vers de cinq syllabes [1]; de Zenobius, qui était diacre de l'église d'Édesse, des traités contre Marcion et Pamphyle, des épîtres et une vie d'Éphrem [2]; de Paulonas ou Paulinus, qui est traité d'hérétique dans le *Testament de saint Éphrem*, des hymnes et divers écrits contre Marcion et les sceptiques [3].

A la fin du IVᵉ siècle vivait Balai [4], qui semble avoir été chorévêque du diocèse d'Alep. Ses hymnes, écrites dans le mètre pentasyllabique, perpétuèrent son nom [5].

La vie de Cyrillona est aussi peu connue que celle de Balai, dont il était le contemporain. Cyrillona est l'auteur d'un poème sur les calamités qui arrivèrent de son temps : le fléau des sauterelles et l'invasion des

1. Voir Lamy, *S. Ephræmi syri hymni et sermones*, IV, p. 87.

2. Assémani, *B. O.*, I, 163. On a cru que Zenobius était de Gozarte, parce que, dans le *Testament de S. Ephrem*, l'épithète de ܓܢܒܪܐ est accolée à son nom, mais le mot syriaque signifie « vaillant » et non pas « de Gozarte ».

3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 170.

4. Comp. un passage de Barhebræus, *B. O.*, I, 166, où Balai est placé après saint Éphrem et avant le concile d'Éphèse.

5. Ce qui en reste a été édité par Zetterstein, *Beiträge zur Kenntniss der religiösen Dichtung Balai's*, Leipzig, 1902; éditions antérieures : Overbeck, *S. Ephræmi... op. sel.*, p. 251-336; Wenig, *Schola syriaca, chrestomathia*, Innsbruck, 1866, p. 160-162; Cardahi, *Liber thesauri de arte poetica*, p. 25. Bickell a donné, dans son *Conspectus rei litt.*, p. 46, note 5, la traduction d'une hymne sur le martyre de saint Faustin, dont il a imprimé le texte dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XXVII, p. 599, n° III.

Huns. Dans un passage de ce poème il est dit : « Une année ne s'est pas encore écoulée depuis que les Huns ont ravagé la Syrie. » L'invasion de ces barbares ayant eu lieu au mois de juillet 396 (et non 395), comme nous l'apprennent les chroniques syriaques, c'est en 397 que cet ouvrage fut composé. On possède encore de Cyrillona quelques autres poésies, de différents mètres, sur le crucifiement, sur la Pâque et sur le *froment*. Ces œuvres ont été publiées par M. Bickell dans la *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesellschaft*, XXVII, 566 [1]. M. Bickell identifie Cyrillona avec Absamya, le neveu de saint Éphrem, qui, nous le savons par la *Chronique d'Édesse* et la *Chronique eccl.* de Barhebræus [2], composa des hymnes et des homélies sur l'invasion des Huns. Absamya aurait pris le nom de Cyrillona en recevant le sacerdoce ; ce n'est qu'une hypothèse, mais une hypothèse vraisemblable [3].

Le moine Grégoire se rendit d'Orient (de Palestine ?) en Chypre où il entra en relations avec saint Épiphane, évêque de Salamine, et un moine du nom de Théodore. A ceux-ci sont adressées plusieurs de ses épîtres ; son principal ouvrage est un traité sur la vie ascétique [4].

1. Voir aussi Wright, *Catal.*, p. 670-671 ; Overbeck, *op. cit.*, 379-381 ; Cardahi, *Liber thesauri di arte poetica*, 27-29. Une traduction allemande en a été donnée par Bickell dans la *Bibliothek der Kirchenväter* de Tallhofer.

2. Cf. *Chronique* de Michel le Syrien, éd. Chabot, II, p. 169 (trad., p. 9).

3. Wright, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 42, objecte qu'il est surprenant que les chroniques syriaques qui parlent d'Absamya ne le connaissent pas sous le nom de Cyrillona. Cf. Addai Scher, *Revue de l'Orient chrét.*, 1906, p. 3-4.

4. Assémani, *B. O.*, I, 170-174, et III, part. I, 191, a publié quelques lettres et des fragments du traité ; comparer ci-dessus, p. 222-223.

II

LES ÉCRIVAINS JUSQU'AU VIIe SIÈCLE.

Cette période de l'histoire littéraire des Syriens est la plus brillante ; elle compte de nombreux auteurs qui se distinguèrent dans divers genres. Au commencement les Syriens, quoique divisés par les frontières des empires romain et perse, ne forment encore qu'une grande famille religieuse. Antioche, Édesse, Nisibe et Séleucie du Tigre sont les principaux centres intellectuels qui relient entre eux les membres de cette famille, jusqu'au jour où les schismes la fractionneront en deux tronçons.

§ 1. — Les Orthodoxes.

Les poésies d'Isaac d'Antioche ou Isaac le Grand (Ve siècle) forment une volumineuse collection. Jean bar Schouschan avait commencé au XIe siècle leur réunion en un recueil, mais la mort du compilateur, survenue en 1073, y mit fin[1]. Ces poésies ne sont pas toutes d'un même auteur : quelques-unes dénotent un orthodoxe, d'autres un monophysite. Jacques d'Édesse, dans une notice que l'abbé Paulin Martin a le premier

1. Voir BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, I, 447.

fait connaître, distinguait trois Isaac qui ont été confondus ensemble : 1° Isaac d'Amid, disciple de saint Éphrem, lequel se rendit à Rome pour y voir le Capitole; il était orthodoxe; 2° Isaac d'Édesse, qui florissait au temps de Zénon (fin du V[e] siècle) et se fixa à Antioche; il était monophysite; et 3° Isaac, également d'Édesse, lequel d'abord était monophysite au temps de l'évêque Paul (512), et devint ensuite orthodoxe, au temps de l'évêque Asclépius (522).

Isaac d'Amid semble être l'auteur des poèmes sur les jeux séculaires (404) et sur la prise de Rome (410). Isaac d'Antioche peut avoir composé l'homélie sur le tremblement d'Antioche (459), et le long poème sur le perroquet qui chantait le *Trisagion*.

D'un autre côté, Isaac d'Antioche a été confondu parfois avec Isaac de Ninive. A ce dernier appartiennent sans doute les écrits en prose sur l'ascétisme attribués au premier.

Les renseignements sur la vie d'Isaac d'Antioche sont très vagues, mais on peut tenir pour certain que cet Isaac composa la majeure partie des homélies mises sous son nom : sa grande notoriété a fait oublier ses homonymes [1].

1. Nous avons tiré cette courte notice de l'*Avant-propos* de P. Bedjan, *Homiliæ S. Isaaci syri Antiocheni*, t. I, Paris et Leipzig, 1903; nous renvoyons à cet avant-propos pour les sources relatives à Isaac. Dans ce tome I, M. Bedjan a édité soixante-sept homélies dont vingt-quatre seulement avaient déjà vu le jour. Bickell a imprimé trente-sept homélies dans deux volumes : *Isaaci Antiocheni opera omnia*, Giessen, I, 1873; II, 1877. Les homélies d'Isaac mises sous le nom de saint Éphrem se trouvent dans Lamy, *S. Ephræmi syri hymni et sermones*. Deux homélies sont imprimées dans la Chrestomathie d'Ourmia (*Le petit livre des miettes*), Ourmia, 1898; d'autres dans Ignatius Ephræm II Rahmani, *Studia syriaca*, chap. v, cf. Noeldeke, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, LVIII, p. 494. Un recueil de sentences attribué à Isaac a été publié par Marius Besson dans *Oriens christianus*, I, p. 46-60; 228-298. Pour les éditions partielles, antérieures à l'édition de Bickell, voir Assémani, *B. O.*, I, 207; Zingerle, *Monumenta syriaca*, I, p. 13; Cardahi, *Liber thesauri*, p. 21; Overbeck, *S. Ephraemi... opera selecta*, p. 379. Des traductions

Il n'est rien resté des œuvres de Dâdâ, un moine d'Amid, qui fut délégué par les habitants de cette ville à Constantinople pour demander une diminution d'impôts, justifiée par les ravages de la guerre et de la famine. On attribue à cet écrivain, contemporain d'Isaac, trois cents traités sur divers sujets et des hymnes [1].

Rabboula, nommé évêque d'Édesse en 412, est connu par sa foi ardente et ses luttes contre les hérésies autant que par son œuvre littéraire [2]. Il était né à Kennesrin (Chalcis), près d'Alep; son père, un prêtre païen, sacrifia, dit-on, en l'honneur de Julien l'Apostat, lors de l'expédition de celui-ci contre les Perses; mais sa mère était chrétienne. Rabboula fut converti et baptisé par Eusèbe, évêque de Kennesrin, et Acacius, évêque d'Alep. Le nouveau prosélyte se consacra tout entier à la religion qu'il venait d'embrasser; il vendit ses biens, en distribua le produit aux pauvres, et se retira d'abord dans le couvent d'Abraham et ensuite dans un lieu solitaire pour y mener la vie ascétique. C'est là qu'Acacius alla le chercher pour le conduire sur le siège épiscopal d'Édesse que la mort de Diogène avait laissé vacant. Devenu évêque, Rabboula s'appliqua avec énergie à déraciner les anciennes hérésies que saint Éphrem avait combattues, mais qui comptaient encore des adeptes à Édesse. Il semble avoir hésité d'abord à rejeter la doctrine de Théodore de Mopsueste dont Nestorius venait de se faire le champion, mais son hésitation ne fut pas de longue durée. Rabboula se

allemandes de diverses homélies par ZINGERLE, *Theol. Quartalschrift*, 1870; et BICKELL, *Bibliothek der Kirchenväter*, 44e livraison, p. 111 et 191.

1. WRIGHT, *Syriac. lit.*, 2e éd., p. 54; comp. LAND, *Anecd. syr.*, III, p. 84.

2. Son histoire est racontée dans le document dont nous avons parlé plus haut, p. 148.

déclara bientôt le partisan de Cyrille d'Alexandrie, qui devint son ami et dont il traduisit le traité de *De recta fide*[1]; il alla attaquer Nestorius à Constantinople même où il prononça un grand discours devant Théodose II. Son biographe, qui traduisit en syriaque ce discours[2], fait ressortir le courage dont l'évêque d'Édesse fit preuve dans cette circonstance, car l'évêque de Constantinople jouissait de la faveur de l'empereur. La polémique continua par écrit; le même biographe mentionne « quarante-six lettres de Rabboula adressées aux prêtres, aux empereurs, aux principaux personnages et aux moines, que nous chercherons avec l'aide de la grâce divine, ajoute-t-il, à traduire du grec en syriaque, afin que ceux qui les liront apprennent quelle ardeur enflammait son zèle divin[3] ».

Pendant son épiscopat, Rabboula donna en exemple à son clergé sa vie d'humilité et de privations, et il chercha, par des canons et des avertissements[4], à soumettre les religieux aux pratiques ascétiques. On vantait sa charité et on rapportait de nombreux témoignages de son dévouement pour les pauvres et les malades; mais sa sévérité tyrannique le fit plus craindre qu'aimer des personnes de son entourage. Ce saint

1. Voir la lettre de Cyrille à Rabboula, OVERBECK, *op. cit.*, p. 228. La version de Rabboula existe au Musée britannique: elle a été éditée par le P. BEDJAN dans le tome V des *Acta martyrum et sanctorum*, p. 628-696.

2. Ce qui nous reste de cette version a été publié par OVERBECK, *op. cit.*, p. 239 et suiv.

3. Quelques-unes de ces lettres traduites en syriaque nous sont parvenues, soit en entier, soit en partie, et ont été publiées par OVERBECK, *S. Ephraemi, etc., opera selecta*, d'après des ms. du Musée britannique. Il y en a qui font partie de la correspondance suivie que Rabboula eut avec saint Cyrille. GUIDI a publié, d'après le ms. syr. 107 du Vatican, une lettre de saint Cyrille à Rabboula, qui ne se trouve pas dans la collection Overbeck, *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, mai-juin 1886, 416 et 546.

4. Voir ci-dessus, p. 168.

évêque mourut le 7 août 435 [1]. Ce qui est resté de ses œuvres a été publié par Overbeck dans son livre *S. Ephræmi, etc., opera selecta*, p. 210 et suiv., et traduit en allemand par Bickell dans la *Bibliothek der Kirchenväter* de Tallhofer, nos 103-104. Il faut ajouter un discours inédit sur les aumônes faites pour les âmes des défunts et sur la défense des fêtes à l'occasion de la commémoraison des morts ; ce discours se trouve dans un ms. de la Laurentienne de Florence [2].

§ 2. — Les Nestoriens.

La guerre que Rabboula avait déclarée au nestorianisme fut interrompue à Édesse par la mort de cet évêque. A Rabboula succéda Ibas qui professait à l'École des Perses et était un partisan avéré de Nestorius. C'est à ce docteur et à ses disciples, nous l'avons déjà dit[3], que les Syriens devaient leurs premières traductions des œuvres de Diodore de Tarse et de Théodore de Mopsueste. Rabboula avait condamné ces ouvrages et en avait fait brûler des exemplaires [4]. Ibas devenu évêque, le nestorianisme trouva la voie libre en Mésopotamie, et la célèbre lettre que le nouvel évêque adressa à Mari le Perse en encouragea la propagande chez les Syriens orientaux. Attaqué au sujet de cette lettre aux conciles de Tyr et de Beyrouth, Ibas fut acquitté, mais au second concile d'Éphèse, en 449, il fut compris avec son neveu Daniel, évêque de Harran, dans la condamnation qui frappa Flavien de Constan-

1. Date fournie par la *Biographie ;* le 8 août 435, indiqué par la *Chronique d'Édesse*, est le jour de l'enterrement.
2. Ev. Assémani, *Cat. cod. ms. Orient. Bibl. Palat. Medic.* p. 107. Sur la version du Nouveau Testament par Rabboula, voir ci-dessus, p. 39.
3. Voir ci-dessus, p 314.
4. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 86 ; part. II, 73.

tinople, Domnus d'Antioche, Irénée de Tyr, Eusèbe de Dorylée, Sophronius de Tella et Théodoret de Cyr. Ibas fut exilé et remplacé à Édesse par Nonnus [1]. Son exil ne dura que deux ans; après le concile de Chalcédoine, qui était principalement dirigé contre Eutychès et les Monophysites, Ibas revint sur son siège épiscopal où il demeura en paix jusqu'à sa mort, survenue le 28 octobre 457. Le Catalogue d'Ébedjésu attribue à Ibas: un commentaire sur les Proverbes (voir ci-dessus, p. 71), des homélies, des hymnes et une controverse avec un hérétique [2].

La mort d'Ibas occasionna l'expulsion d'Édesse des partisans de cet évêque, qui enseignaient ou étudiaient à l'École des Perses, mais cette école ne fut définitivement détruite qu'en 489, par ordre de l'empereur Zénon. Les noms des exilés, avec les sobriquets qui leur avaient été donnés à l'École, nous sont fournis par la lettre de l'évêque monophysite Siméon de Beit-Arscham, écrite vers 510, et qui est le document le plus ancien sur la propagation du nestorianisme en Perse [3]. Siméon est partial et injuste envers ses adversaires, mais bien informé. Il nomme parmi les habitants d'Édesse qui se retirèrent sur le territoire perse, où ils jouirent de la faveur du roi Péroz : Acacius, Barsauma, Mana, Abschouta, Jean le Garaméen, Mika, Paul fils de Kaki, Abraham le Mède, Narsès, Ézalia. Presque tous devinrent évêques en Perse; quelques-uns furent des écrivains connus.

Acacius fut élu patriarche de Séleucie en 484 [4] et

1. Il existe de cet évêque une lettre adressée à l'empereur Léon sur le concile de Chalcédoine, Assémani, *B. O.*, I, 257 et 405.

2. Assémani, *B. O.*, III, part. 1, 86.

3. Publiée par Assémani, *B. O.*, I, 436, et réimprimée dans la Chrestomathie de Michaelis.

4. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 72.

vécut jusqu'en 496 [1]. Barhebræus mentionne la mission dont il fut chargé par Péroz auprès de l'empereur Zénon [2]. Ce patriarche composa des homélies sur le jeûne et la foi, et des traités contre les Monophysites; il traduisit en persan, pour le roi Kawad, le traité sur la foi d'Élisée ou Osée, le successeur de Barsauma sur le siège de Nisibe [3]. Le patriarche Acacius ne doit pas être confondu avec Acacius, évêque d'Amid, dont les épîtres ont été commentées par Mari de Beit-Ardaschir, l'un des premiers apôtres du nestorianisme en Perse. On rapporte qu'Acacius d'Amid vendit (vers 419) les vases sacrés de l'évêché pour racheter les captifs faits par les Romains dans le Beit-Arbayé [4].

Barsauma, avant d'être professeur à l'École des Perses, avait été, prétend Siméon de Beit-Arscham, l'esclave de Mara de Beit-Kardou (près de Gozarte). Il était au nombre des exilés de l'année 457, et c'est en effet à partir de cette époque qu'il se signale par son despotisme comme évêque de Nisibe [5]. Il dicta les premiers statuts de l'École de Nisibe [6] et établit le mariage des prêtres avec le consentement du patriarche. Ses écrits se composent, suivant le catalogue d'Ébedjésu, d'exhortations, d'oraisons funèbres, d'hymnes, de lettres et d'une liturgie [7].

1. Amr, éd. Gismondi, p. 35.

2. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 75.

3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 69, 378, et 634; le savant Maronite a cherché en vain à disculper Acacius de l'hérésie de Nestorius; comp. Wright, *Syriac lit.*, 2e éd., p. 60. Sur le concile d'Acacius, voir ci-dessus, p. 165. Voir aussi Addai Scher, *Rev. de l'Or. chrét.*, 1906, p. 5.

4. Comp. Mari, éd. Gismondi, part. I, p. 31.

5. Son départ définitif d'Édesse n'eut donc pas lieu sous Rabboula, comme le dit Assémani, *B. O.*, III, part. II, 78, ni en 489, comp. Barhebræus, *Chron. eccl.*, t. II, p. 55, note 1.

6. Ces statuts ne sont pas conservés, mais on possède ceux de son successeur Élisée ou Osée, publiés en 496, Guidi, *Gli Statuti della scuola di Nisibi*, Rome, 1890.

7. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 66. Sur ses lettres à Acacius, voir ci-

Narsès accompagna Barsauma à Nisibe où il fonda l'école de cette ville, qui devint l'un des plus célèbres centres de l'enseignement chez les Syriens orientaux. Il était de Maalta, au nord-est de Mossoul, et il vint étudier sous Ibas à l'École des Perses. La seconde partie de sa vie se passa à l'École de Nisibe qu'il dirigeait, sauf une courte interruption, quand il se retira chez les Kurdes à la suite d'un différend avec Barsauma. Suivant Barhebræus, Narsès vécut cinquante ans après son départ d'Édesse où il avait séjourné vingt années; ce départ ayant eu lieu en 457, sa mort tomberait en 507[1]. Les Monophysites lui donnèrent le surnom de *Lépreux*, mais les Nestoriens, qui goûtaient fort ses poésies, l'appelèrent *La harpe du Saint-Esprit*. Ces poésies, suivant Ébedjésu, étaient au nombre de 360 et formaient douze volumes.

Il ne nous en est parvenu qu'une partie[2]. Narsès

dessus, p. 165. Une hymne au Musée britannique, *Catal. Wright*, p. 130; comp. MACLEAN, *East Syrian Daily Offices*, Londres, 1894, p. 226.

1. BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, II, p. 77. Barhebræus confond la date de l'exil (457) avec celle de la destruction de l'École des Perses (489). ASSÉMANI, *B. O.*, II, 402 et 407, note 2, fixe à tort cet exil sous Rabboula vers 431. BICKELL, *Conspectus rei Syrorum litt.*, p. 37, et, après lui, FELDMANN, *Syrische Wechsellieder von Narses*, p. 3, prennent sans fondement l'année 496 pour la mort de Narsès; cette année est celle de la mort d'Acacius, d'après Amr. Suivant Barhadbeschaba dans MINGANA, *Narsai*, Mossoul, 1905, Narsès passa quarante-cinq années de sa vie à Nisibe et mourut en 502.

2. Manuscrits en Europe : au Vatican (auparavant K. VI, 5 du Musée Borgia); à Berlin; à Cambridge; en Orient : au patriarcat orthodoxe de Jérusalem; au patriarcat de Mossoul; à Ourmia; au monastère d'Hormizd, au nord de Mossoul. Le ms. d'Hormizd est le même que le ms. du Vatican et le ms. 57 de Berlin qui en sont des copies. La principale édition des œuvres de Narsès est celle de MINGANA, *Narsai, homiliæ et carmina*, vol. I-II, Mossoul, 1905; elle comprend quarante-sept homélies et dix cantiques tirés d'un ms. de l'éditeur, que celui-ci a collationné sur les ms. de Mossoul et d'Ourmia; il a laissé de côté les homélies qui ont un caractère hérétique. Éditions partielles antérieures : HANEBERG, *Zeitschr. der deut. morg. Gesellschaft*, III, 325 : CARDAHI, *Liber thesauri*, p. 47 : BEDJAN, *Breviarium chaldaicum*, Paris, 1886, I, p. 468; GISMONDI, *Linguæ syriacæ grammatica*, Beyrouth, 1900, p. 108 : FR. MARTIN, *Journal asiatique*, 1899-1900; SACHAU et FELDMANN, voir ci-dessus,

affectionnait, dit-on, le mètre de six syllabes, mais ses poésies publiées jusqu'à ce jour sont dans les mètres de sept et douze syllabes. Le Catalogue d'Ébedjésu attribue encore à Narsès des commentaires (voir ci-dessus, p. 71); une liturgie; des explications sur la communion eucharistique et le baptême; et un livre intitulé *Sur la corruption des mœurs*.

Élisée bar Kozbâyé, outre son commentaire sur l'A. T. (ci-dessus, p. 71), est encore, selon Barhadbeschaba, l'auteur de nombreux traités contre les mages et les hérétiques, voir Mingana, *Narsai*, t. I, p. 56.

Mari de Beit-Ardaschir est surtout connu par la lettre que lui adressa Ibas. Outre son commentaire sur Daniel (ci-dessus, p. 71), et son livre sur les épîtres d'Acacius d'Amid (ci-dessus, p. 343), il écrivit un traité de controverse contre les mages de Nisibe [1].

Mana traduisit à Édesse une partie des œuvres de Théodore de Mopsueste. Selon Siméon de Beit-Arscham, il fut expulsé de cette ville avec les Nestoriens de l'École des Perses à la mort d'Ibas, en 457; il se retira en Perse, fut nommé métropolitain de Perse et ensuite patriarche des chrétiens de l'Orient. Il est donc inadmissible qu'il ait succédé dans cette dernière fonction, à Yaballaha I, en 420 [2]. On attribue à Mana des

p. 17, note 1; Khayyat, *Syllabaire chaldaïque*, Mossoul, 1869, et *Les prairies délicieuses* ([illegible]), Mossoul, 1901; la chrestomathie d'Ourmia (*Le petit livre des miettes*), p. 98 et 235. Une partie du poème de Joseph fils de Jacob, mis sous le nom de Narsès et différent du poème attribué à S. Ephrem (voir ci-dessus, p. 334), a été éditée par Grabowski, *Die Geschichte Josephs von Mar Narsai*, Berlin, 1889; le second chant l'a été par Max Weyl, *Das 2 Joseph gedicte von Mar Narsès*, Berlin, 1901; le poème entier a été imprimé par Bedjan, *Liber superiorum*, Paris et Leipzig, 1901, p. 521; un poème anonyme sur Joseph a été publié par Meier Engel, *Die Geschichte Josephs, I Teil*, Berlin, 1895. Comp. encore Maclean, *East Syrian Daily Offices*, p. 161 et 168.

1. Assémani *B. O.*, III, part. I, 171.

2. Voir J.-B. Chabot, *Synodicon orientale*, Paris, 1902, p. 300, note 4; Adda Scher, *Revue de l'Orient chrétien*, 1906, p. 7.

versions pehlwies de livres syriaques, qu'il aurait faites après son établissement en Perse.

Mika, après son expulsion d'Édesse, devint évêque de Laschom. Il ne doit pas être confondu avec Mika le docteur (VII[e] s.), qui composa un commentaire sur le livre des Rois (ci-dessus, p. 71); un panégyrique de son prédécesseur Sabrjésu et d'un certain Kantropos (?); un traité sur *Les cinq causes des Sessions* et une chronique; voir Addai Scher, *Rev. de l'Or. chrét.*, 1906, p. 21-22.

Yazidad accompagna Barsauma et Narsès à Nisibe. Ébedjésu lui attribue une compilation, ܡܠܬܐ ܕܟܘܢܫܐ (*B. O.*, III, part. I, 226).

On ne sait à quelle époque appartient Ara, qui écrivit un traité contre les mages et un traité contre les disciples de Bardesane.

Au VI[e] siècle, l'œuvre de propagande était accomplie et la grande majorité des chrétiens de la Perse confessaient le dogme des deux natures et des deux personnes. Nous passerons rapidement sur les écrivains nestoriens de cette époque, dont les uns ont figuré dans notre première partie et dont les autres sont peu connus. A Nisibe, l'école fondée par Narsès prospère sous les successeurs de celui-ci : Abraham, Jean et Joseph d'Ahwaz. L'enseignement de ces maîtres donne naissance à divers travaux : Abraham et Jean publient des commentaires bibliques (ci-dessus, p. 71) et des hymnes [1]. Joseph d'Ahwaz est le premier grammairien syriaque (ci-dessus, p. 56 et 295) [2].

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 72; comp. p. 631 et 708. Une hymne d'Abraham se trouve dans le psautier nestorien, comp. Wright, *Syr. lit.*, 2[e] éd., p. 114, note 4; Maclean, *East Syrian Daily Offices*, p. 99. Barhadbeschaba, dans Mingana, *Narsai*, I, 36, attribue en outre à Jean un traité contre les Juifs et une réfutation d'Eutychès.

2. Nous renvoyons à la première partie pour d'autres auteurs : le patriarche Mar Aba I, p. 209; Abraham de Kaschkar, Mar Babai, etc., p. 212-213; et les ascétiques, p. 222 et suiv.

A un disciple d'Abraham de Nisibe, nommé Abraham bar Kardahé, ou Abraham *fils des forgerons,* Ébedjésu attribue des homélies, des discours consolatifs au sujet des défunts, des sermons et une lettre contre un certain Schisban, probablement un mage. Un autre Abraham, Abraham Katina (*le subtil*), qui vivait à la fin du VIe siècle, écrivit des sentences et des questions[1].

Paul, un disciple du patriarche Mar Aba I, qui devint évêque de Nisibe, composa un commentaire sur l'Écriture sainte (ci-dessus, p. 72); des lettres; et une controverse, probablement adressée à Justinien[2].

C'était probablement aussi un disciple de Mar Aba, ce Thomas d'Édesse qui écrivit : un traité sur la Nativité; un traité sur l'Épiphanie ; une lettre sur les chants d'Église; un problème d'astrologie; plusieurs homélies ; et des discussions contre les hérétiques[3].

Théodore, nommé évêque de Merv en 540, composa, selon Ébedjésu[4], un commentaire sur les Psaumes (ci-dessus, p. 72), des solutions de questions philosophiques (ci-dessus, p. 249), un poème sur saint Eugène, le

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 223 et 225.
2. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 87.
3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 86. Les deux traités sur la Nativité et l'Épiphanie sont conservés dans un ms. du couvent de S. Jacques le Reclus du diocèse de Seert, dont une copie est au couvent de la Mère de Dieu à Alkosch. Le premier traité a été publié par Simon Joseph Carr, *Thomæ Edesseni tractatus de Nativitate D. N. Christi*, Rome, 1898. Baumstark. *Oriens christianus*, 1901, p. 320, a analysé ces deux traités qui font partie du Recueil des *Causes des fêtes*, écrit pour l'École de Nisibe. Ce recueil fut continué par Cyrus, un élève de Thomas (milieu du VIe s.), dont les traités se trouvent dans le même ms., avec d'autres traités de Hannana d'Adiabène (voir p. suiv.) ; d'Isaïe, prêtre et professeur à l'École de Séleucie (traités sur les martyrs et les confesseurs); d'un anonyme (sur la Vierge); du professeur Pôsî (sur le jeûne du carême) ; traités qui ont de l'importance pour l'étude des dogmes chez les Nestoriens. Cf. sur une hymne attribuée à Thomas d'Édesse, Maclean, *East Syrian Daily Offices*, p. 98.
4. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 147.

soi-disant fondateur du monachisme en Mésopotamie, et ses compagnons, et un livre sur divers sujets [1].

Gabriel, évêque d'Hormizardaschir, frère de Théodore, écrivit des livres de controverse contre les Manichéens et les Chaldéens, et environ trois cents chapitres sur des questions difficiles des Écritures [2].

Joseph, élu patriarche en 552, et dont nous avons cité les canons synodaux (ci-dessus, p. 155), pratiqua d'abord la médecine à Nisibe. Ayant eu la fortune de guérir d'une maladie Chosroès Anoschirwan, il dut à ce roi son élévation au siège patriarcal. Suivant Barhebræus[3], il se montra dur et cruel envers ses évêques, qui obtinrent sa déposition, trois ans après qu'il était entré en fonctions. Après sa déposition, Joseph écrivit une histoire des patriarches nestoriens ses prédécesseurs. Barhebræus l'accuse d'avoir fabriqué les lettres de consolation adressées à Papa, et qui circulaient sous le nom de Jacques de Nisibe et de saint Éphrem [4].

Hannana d'Adiabène, le successeur de Joseph d'Ahwaz à l'École de Nisibe, attira de nombreux disciples auprès de lui, huit cents, dit-on[5]. Il est l'auteur d'un schisme qui agita l'Église nestorienne pendant quelque temps et dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut, p. 228. Ses œuvres se composent de commentaires (ci-dessus, p. 72), d'explications sur le *Credo*, la liturgie, le dimanche des Rameaux, le *Vendredi d'or* (le premier vendredi après la Pentecôte), les Ro-

1. Le poème attribué à Théodore semble être postérieur à cet auteur; G. Hoffmann, *Auszüge aus syr. Akten*, p. 167, y voit une composition de Georges Warda du XIII[e] siècle.

2. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 147.

3. *Chron. eccl.*, II, 95-97; comp. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 432.

4. *Chron. eccl.*, II, p. 31 : comparer ci-dessus, p. 126. Sur Paul le Perse et le périodeute Boud, qui appartiennent à cette époque, voir ci-dessus, p. 250 et 322.

5. Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 81.

gations et l'Invention de la Croix ; et divers traités dans lesquels il suivait les commentaires de saint Jean Chrysostome et s'éloignait de ceux de Théodore de Mopsueste[1]. Hannana revisa les statuts de l'École de Nisibe et publia sa revision en 590[2]. Il compta parmi ses partisans Joseph Hazzaya sur lequel le *Livre de la chasteté* contient une notice que nous avons analysée (ci-dessus, p. 228).

Jésuyab I, patriarche des Nestoriens (582-595), dut son élévation au siège patriarcal à la faveur dont il jouissait auprès de Hormizd IV. Il était originaire du Beit-Arbâyé (aujourd'hui le Tour-Abdin) ; il fit ses études à l'École de Nisibe ; quand il fut élu patriarche, il était évêque d'Arzoun. La mort l'atteignit au couvent de Hind, à Hira, pendant une visite qu'il faisait au roi des Arabes, Noman ibn al-Mondhir, récemment converti au christianisme (comp. ci-dessus, p. 210). Ébedjésu, dans son Catalogue[3], cite de Jésuyab : un traité contre Eunomius ; un autre contre un évêque monophysite avec lequel il avait eu une controverse sur les dogmes ; vingt-deux questions sur les Sacrements[4] ; des canons et des lettres synodales (ci-dessus, p. 165) ; et une apologie (ci-dessus, p. 158).

Jésuzeka, ou Zekajésu, ou encore Meschihazeka[5], était moine du couvent du mont Izla ; il quitta ce couvent avec les moines que Babai l'archimandrite en avait chassés, et se retira dans le diocèse de Dasen où

1. Ces traités appartiennent aux *Causes des fêtes* dont il a été parlé plus haut, p. 317, note 3. Baumstark, *Oriens christianus*, 1901, p. 330-331, a analysé la *Cause du Vendredi d'or* et la *Cause de la prière* qui se trouvent dans le ms. cité dans la note en question.

2. Voir Guidi, *Gli statuti della Scuola di Nisibi*, Rome, 1890 ; abbé Chabot, *Journal asiatique*, juillet-août 1896, p. 62. Sur une hymne de Hannana, voir Maclean, *East Syrian Daily Offices*, p. 226.

3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 108.

4. Un spécimen dans le ms. du Vatican 150.

5. C'est-à-dire *Jésus* ou *le Christ a triomphé*.

il fonda le couvent de Beit-Rabban-Zekajésu ou, par abréviation, de Beit-Rabban; il est cité comme auteur d'une histoire ecclésiastique (ci-dessus, p. 204)[1].

§ 3. — Les Monophysites.

La littérature nestorienne ne nous est connue que par ses grandes lignes, et il est difficile de la juger par ses œuvres mêmes qui nous sont parvenues en si petit nombre. Elle ne brilla pas cependant du même éclat que la littérature monophysite et elle n'eut pas des écrivains de la valeur d'un Jacques de Saroug, d'un Philoxène de Mabboug, d'un Sergius de Reschaina ni d'un Jean d'Asie.

Pendant que le nestorianisme se propageait en Perse, favorisé par les rois Sassanides, le monophysisme gagnait successivement du terrain chez les Syriens occidentaux, à l'ombre de l'*Hénotique* de Zénon dont il se couvrait. L'hérésie d'Eutychès avait trouvé en Syrie un défenseur dans la personne de l'archimandrite Barsauma, vénéré comme un saint pour sa piété. Celui-ci avait assisté au second concile d'Éphèse; il fut condamné comme hérétique par le concile de Chalcédoine; sa mort eut lieu en 458[2].

On est en droit de ne pas compter parmi les écrivains syriaques Siméon le stylite († 2 septembre 459), que les Monophysites réclament comme un de leurs

1. Sur Abraham, abbé du couvent du Mont Izla, voir ci-dessus, p. 168: sur son successeur, Dadjésu, voir p. 169.

2. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 161-165, 179, 181: Assémani, *B. O.*, II, 2-9. Sa vie, écrite par son disciple Samuel, existe dans plusieurs ms. du Musée britannique, Wright, *Catal.*, p. 1123; comp. *B. O.*, II, 236. Ce monophysite ne doit pas être confondu avec son contemporain nestorien. Barsauma de Nisibe, dont nous avons parlé sous le paragraphe précédent.

saints, et leur prétention semble justifiée par les trois lettres qui existent sous son nom, avec des *Préceptes et avertissements* adressés aux Frères[1]. Mais la question est de savoir si ces écrits sont authentiques, car Siméon était illettré ; il dictait sans doute ses lettres à l'un de ses disciples[2]. Sur les *Actes* syriaques de ce saint, voir-ci-dessus, p. 147.

Jacques de Saroug appartenait décidément à la confession monophysite, la question a été tranchée par la publication de la correspondance échangée entre cet évêque et les moines du couvent de Mar Bassus près d'Apamée[3]. Cette correspondance montre Jacques hostile, dès sa jeunesse, à la doctrine dyophysite enseignée à Édesse, où le futur évêque de Saroug faisait ses études. Elle nous le montre encore se ralliant d'abord à l'*Hénotique* de Zénon et devenant ensuite un monophysite convaincu. Jacques était au nombre des évêques qui consacrèrent Jean de Tella, un fervent monophysite, sous Justin[4]. On possède trois biographies de ce célèbre syrien : l'une écrite par Jacques d'Édesse[5] ; la seconde est anonyme ; la troisième est un long panégyrique en vers, attribué à un de ses disciples du nom de Georges[6].

1. Au Musée britannique, *Catal. de Wright*, p. 951, nº 29 ; p. 986, nº 33; p. 1153, col. 1; à Cambridge, *Catal. de Wright et Cook*, p. 849. 4.

2. Voir Noeldeke, *Orientalische Skizzen*, Berlin, 1892, p. 233. Les trois lettres ont été publiées par C. Torrey, avec une traduction anglaise. *The Letters of Simeon the stylite* dans le *Journal of the American or. Society*, vol. XX, 1899, p. 252. M. Torrey admet que les lettres sont apocryphes.

3. Éditée avec une traduction française par l'abbé P. Martin, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, XXX, p. 217 et suiv.

4. Voir Kleyn, *Het Leven van Joh. van Tella*, Leide, 1882, VII et 31: Zingerle, *Zeitschr. für Kathol. Theol.*, XI, 92-108 ; Guidi, *La lettera di Simeone vescovo di Beth-Arscham*, Préface.

5. Voir l'abbé P. Martin, *l. c.*, p. 217, note 3. Le texte de cette biographie a été publié par Assémani, *B. O.*, I, 286.

6. Les trois biographies ont été éditées par Abbeloos, *De vita et scri-*

Jacques naquit à Kourtam sur l'Euphrate, probablement dans le district de Saroug. Il devint chorévêque de Haura, dans le même district. C'est de cette ville qu'il écrivit des lettres de consolation aux chrétiens de Nedjran et aux habitants de la ville d'Édesse menacée par les Perses [1], et probablement les lettres dogmatiques adressées aux moines du couvent de Mar Bassus [2]. En 519, il fut nommé évêque de Batnan, principale ville du district de Saroug; il était alors âgé de soixante-huit ans: il mourut deux ans après en 521. Sa vie, consacrée à l'étude et écoulée loin des polémiques christologiques qui agitaient l'Orient, ne fut pas troublée par les persécutions que Justin I exerça contre les Monophysites après avoir aboli l'édit d'union de Zénon, et dont furent victimes Sévère d'Antioche, Philoxène de Mabboug et Paul d'Édesse. La lettre de condoléance que Jacques adressa à ce dernier [3] se réfère aux violences que Paul subit au mois de novembre 519, lorsqu'il fut emmené prisonnier à Séleucie de l'Oronte [4].

Les nombreuses lettres de Jacques de Saroug existent en grande partie dans les ms. *Add.* 14587 et 17163 du Musée britannique. Nous venons de parler de ses lettres aux moines du couvent de Mar Bassus, aux chrétiens de Nedjran, aux habitants d'Édesse, à Paul d'Édesse [5]. Nous citerons une autre lettre à Étienne bar

ptis S. Jacobi. Des extraits du panégyrique ont été imprimés par le P. Cardahi dans son *Liber thesauri*, p. 37. Bickell, *Bibliothek der Kirchenväter*, n° 58, donne de bonnes raisons pour que l'auteur de ce panégyrique ne soit pas un disciple de Jacques, mais Georges de Saroug, un auteur du VIII[e] siècle.

1. Wright, *Catal.*, p. 520, n[os] 15 et 16; et ci-dessus, p. 140.

2. L'abbé P. Martin, *l. c.*, p. 224, note 3, place la correspondance de ces moines avec Jacques entre 514 et 518, alors que celui-ci était chorévêque.

3. Publiée par l'abbé P. Martin, *l. c.*, p. 265.

4. La condamnation définitive et l'exil de Paul d'Édesse eurent lieu le 27 juillet 522, époque à laquelle Jacques de Saroug était mort.

5. Une lettre dogmatique, adressée aux habitants d'Arzoun, a été

Soudaili dans la notice concernant ce dernier. Ses ouvrages écrits en prose comprennent : une liturgie[1] : un ordre du baptême[2] ; six homélies festales[3] ; des sermons sur les péchés, sur le vendredi de la troisième semaine du carême, et sur la Pâque ; des oraisons funèbres ; et une vie de Mar Hannina[4]. Barhebræus attribue à cet auteur un commentaire des *Six centuries* d'Évagrius, qu'il aurait écrit à la demande de Georges, *évêque des Tribus*, son disciple[5], mais cette épithète, désignant Georges des Arabes qui vivait au VII[e] siècle, doit être erronée, comme le remarque Wright[6]. C'est surtout par ses poésies que Jacques de Saroug excita l'admiration des Syriens qui le saluaient du titre de *La flûte du Saint-Esprit et la harpe de l'Église orthodoxe*. Ses homélies métriques, nous dit Barhebræus[7], étaient au nombre de sept cent soixante, et soixante-dix scribes étaient occupés à les copier. Elles furent beaucoup lues, souvent retravaillées, à en juger par les importantes variantes que les ms. offrent pour la même poésie. Il nous est parvenu à peine la moitié de ces homélies. La première composition poétique de Jacques qui attira l'attention des connaisseurs, fut, au rapport de Barhebræus[8], l'homélie sur le char d'Ézéchiel, dans laquelle l'auteur prédisait la prise

éditée par P. Bedjan dans *S. Martyrii, qui et Sahdona, quæ supersunt omnia*, Paris et Leipzig, 1902, p. 605.

1. Traduite par Renaudot, *Liturg. orient. collectio*, II, 356.

2. Édité par J. Aloysius Assémani, *Cod. liturg. eccl. univers.*, Rome, 1749-1766, II, 309 ; III, 184.

3. Traduites en allemand par Zingerle, *Sechs Homilien des h. Jacob von Serug*, Bonn, 1867. Zingerle en a édité une dans les *Monumenta syr.*, I, 91.

4. Voir Wright, *Catal.*, p. 364, 826, 844, 1113 et 1126.

5. Barheb., *Chron. eccl.*, I, 191.

6. *Syriac literature*, 2[e] éd., p. 70.

7. *Chron. eccl.*, I, p. 191.

8. *Chron. eccl.*, I, p. 190.

d'Amid. Nous ne pouvons rappeler ici la liste de ces œuvres[1].

Jacques de Saroug, dont les homélies métriques eurent tant de succès, trouva des imitateurs en Syrie. Un humble potier, Siméon Koukaya, du village de Geschir, près du couvent de Mar Bassus, composa des hymnes religieuses pendant qu'il exerçait son métier. Le bruit en vint aux oreilles de Jacques qui fit une visite à Siméon et prit avec lui quelques-unes de ses hymnes pour les publier[2]. Neuf de ces poésies sur la Nativité de Notre-Seigneur sont conservées dans le ms. *Add.* 14520 du Musée britannique[3].

Philoxène, en syriaque Aksenâyâ, le contemporain de Jacques de Saroug, auquel il ne survécut que deux années, était né en Perse, à Tahal dans le Beit-Garmai. Il fit ses études à Édesse sous Ibas, mais, comme Jacques, il rejeta la doctrine dyophysite enseignée par l'évêque d'Édesse, et devint un des plus ardents apôtres de la confession monophysite; on rapporte même que ce fut à son instigation que l'évêque Cyrus sollicita de

1. Comp. Assémani, *B. O.*, I, 305-339; Abbeloos, *De vita et scriptis S. Jacobi*, p. 106-113. La principale édition est celle des soixante-dix homélies publiées par P. Bedjan, *Homiliæ selectæ Mar Jacobi Sarugensis*, I-II, Paris et Leipzig, 1905 et 1906. Des éditions de quelques homélies ont été faites antérieurement par : P. Bedjan dans *Acta Martyrum et Sanctorum*, I, III, V et VI, et dans *S. Martyrii, qui et Sahdona, quæ supersunt omnia*, voir l'Avant-propos des *Homiliæ selectæ*, I, p. VIII; Zingerle, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, t. XII, XIII, XIV, XV et XX; *Chrestomathia syriaca*, Rome, 1871, p. 360-386; *Monumenta syriaca*, I, p. 21 : *Sermo de Thamar*, Innsbruck, 1871; Moesinger, *Monumenta syriaca*, II, p. 52 et 76; Wenig, *Schola syriaca*, Innsbruck, 1866; Overbeck, *S. Ephræmi syri... opera selecta*, p. 382; Abbeloos, *De vita et scriptis S. Jacobi*, p. 203-301; Paulin Martin, *Zeitschr. der deut. morg. Gesellschaft*, XXIX, 107; Cureton, *Ancient syriac documents*, p. 107; voir en outre ci-dessus, p. 186. Traductions allemandes de quelques homélies par Zingerle, *Sechs Homilien des heil. Jacob von Sarug*, Bonn, 1867; et par Bickell dans la *Bibliothek der Kirchenväter* de Tallhofer.

2. Jacques d'Édesse dans le *Catal. de Wright*, p. 602; Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 191 : Assémani, *B. O.*, I, 121; II, 322.

3. *Catal. Wright*, p. 353.

l'empereur Zénon la destruction de l'École des Perses en 489[1]. Nommé évêque de Mabboug (en arabe Manbidj, près de l'Euphrate), en 485, par Pierre le Foulon, patriarche d'Antioche, Philoxène s'empressa, après la mort de Zénon, de mettre à profit la faveur dont les Monophysites jouissaient auprès d'Anastase. Il se rendit à Constantinople en 499 et en 506. En 512, après avoir réussi, avec le concours de Soterichus, évêque de Césarée de Cappadoce, à faire exiler Flavien, il présida un synode dans lequel Sévère fut nommé patriarche d'Antioche. Avec Justin, un revirement complet se produisit : les évêques monophysites furent chassés de leurs sièges et remplacés par des orthodoxes ; au nombre des exilés était Philoxène, qui fut dirigé d'abord sur Philippopolis de Thrace et de là à Gangres dans la Paphlagonie, où il mourut vers 523, asphyxié par la fumée dans une chambre où il avait été enfermé.

Telle fut la triste fin du fougueux évêque qui, pendant toute sa vie, fut en butte à la haine des Orthodoxes, qu'il appelait les Nestoriens hérétiques[2]. Son ardeur pour les luttes ne fit pas tort à son talent littéraire ; les Syriens le classèrent au premier rang des écrivains. Philoxène cultiva peu la poésie ; on ne connaît de lui qu'une hymne sur la Nativité de Notre-Seigneur, qui lui a été attribuée probablement à tort. Ses œuvres en prose sont importantes ; dans la première partie de ce livre nous avons mentionné la version biblique qui porte son nom ; son commentaire

1. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 56 ; Cf. Vaschalde, *Three letters of Philoxenus*, Rome, 1902, p. 3 et suiv. ; Nau, *Notice inédite sur Philoxène de Mabboug* dans la *Revue de l'Orient chrétien*, VIII, 630.

2. Voir la lettre qu'il adressa en 512 aux moines du couvent de Senoun près d'Édesse, dans Assémani, *B. O.*, II, 15.

sur les Évangiles; les treize homélies qu'il a écrites sur la vie religieuse[1]; il composa en outre : trois liturgies (dont deux traduites par Renaudot, *Liturg. orient. collectio*, II, 300-309); un ordre du baptême; des prières eucharistiques; une dissertation sur la parabole des dix talents; des traités sur la Trinité et l'Incarnation[2]; un traité sur les diverses hérésies, suivi d'une profession de foi; douze chapitres contre les Orthodoxes; vingt chapitres contre les Nestoriens; sept autres chapitres contre les mêmes; divers écrits du même genre et plusieurs professions de foi; des déclarations et réponses à des adversaires; un discours parénétique; une oraison funèbre; des prières et des règles monastiques; de nombreuses lettres. Ces ouvrages existent dans des ms. des bibliothèques de Rome, de Paris, de Londres, d'Oxford et de Cambridge[3].

Le panthéiste Étienne bar Soudaili, dont la doctrine est réfutée dans deux lettres de Jacques de Saroug et de

1. Voir ci-dessus, p. 50, 64 et 221.

2. Ces traités seront prochainement publiés par Vaschalde dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*.

3. Voir Budge, *The Discourses of Philoxenus*, II, p. xlviii et suiv. En dehors des homélies éditées par M. Budge, il n'a été publié que quelques lettres de Philoxène : Assémani, *B. O.*, II, 30-46, a édité des extraits; l'abbé P. Martin, la lettre à Abou Nafir de Hira, *Grammatica... linguæ syriacæ*, Paris, 1874, p. 71 (sur cette lettre peut-être apocryphe, voir Tixeront, *Revue de l'Orient chrétien*, VIII, 623; Vaschalde, dans l'ouvrage cité ci-après, p. 30); Guidi, la lettre aux moines de Teléda, *La lettera di Filosseno ai Monaci di Tell Adda*, 1886, dans les Mémoires de l'*Accademia dei Lincei*; Frothingham, la lettre aux prêtres d'Edesse, Abraham et Oreste, *Stephen bar Sudaili*, p. 28; A. Vaschalde, *Three letters of Philoxenus bishop of Mabbog, being the letter to the monks, the first letter to the monks of Beth-Gaugal and the letter to the emperor Zeno*, Rome, 1902. Dans l'Introduction du second volume de *The Discourses of Philoxenus*, M. Budge, a imprimé les écrits suivants de Philoxène : 1° une réponse à la question : *Comment doit-on croire?*; 2° une profession de foi; 3° un article *contre ceux qui divisent Notre-Seigneur*; 4° douze chapitres *contre ceux qui admettent deux natures et une personne dans le Christ*; 5° un traité contre les Nestoriens; 6° un autre contre Nestorius; 7° une réfutation des hérésies de Mani et d'autres. Sur une lettre à Patricius d'Édesse, voir J.-B. Chabot, *De S. Isaaci Ninivitæ vita*, Paris, 1892, p. 14.

Philoxène de Mabboug, ses contemporains, était d'abord monophysite. Cet hérétique, un moine d'une piété exemplaire, naquit à Édesse dans la seconde moitié du Ve siècle. Pendant sa jeunesse il séjourna quelque temps en Égypte où il fut le disciple d'un certain Jean qui, semble-t-il, lui inculqua les idées panthéistes qu'il professa ensuite à Édesse. Il commença par nier l'éternité des peines de l'enfer, et soutenait que les damnés, après avoir été purifiés par le feu, retournaient en Dieu « afin que Dieu fût tout en tous » (I *Cor.*, xv, 28). Jacques de Saroug et Philoxène de Mabboug s'élevèrent contre un tel dogme dans leurs lettres [1]. Chassé d'Édesse comme hétérodoxe, Bar Soudaili se retira à Jérusalem, où se trouvaient des moines origénistes partageant ses idées. De là, il entretenait des relations suivies avec ses disciples demeurés à Édesse. Ses écrits, comprenant des lettres, des traités, des commentaires mystiques de la Bible, notamment des Psaumes, ne sont connus que par la mention qu'en fait Philoxène dans la lettre adressée à Abraham et Oreste d'Édesse. On a attribué à Bar Soudaili le *Livre de Hiérothée* inscrit sous le nom de Hiérothée, le soi-disant maître de Denys l'Aréopagite [2]. Ce livre, devenu très rare et dont Barhebræus eut beaucoup de peine à trouver un exemplaire, nous est parvenu dans le manuscrit même que Barhebræus se procura et qui renferme, avec le texte, le commentaire de Théodose [3]. Il exerça une grande influence sur la littérature pseudo-dionysienne en Syrie, mais il n'est pas, comme le croyait Frothing-

1. Publiées par Frothingham dans *Stephen bar Sudaili*, Leide, 1886 : La lettre de Jacques à Bar Soudaili, p. 1; et la lettre de Philoxène à Abraham et Oreste, p. 28.

2. Ryssel, *Zeitschr. f. Kirchengeschichte*, X, 156, doute de l'exactitude de cette attribution proposée par Frothingham.

3. Musée britannique, *Add.* 7189, *Catal. Rosen et Forshall*, p. 74; comp. *Catal. Wright*, III, *suppl.*

ham, l'origine de cette littérature qui est grecque[1]. Le *Livre de Hiérothée* fut commenté par le patriarche Théodose (887-896) et par Barhebræus. Le commentaire de Théodose est très détaillé ; il reproduit d'abord chaque chapitre du texte, qui est répété ensuite par de courtes sections dans les paragraphes du commentaire ; l'ouvrage est précédé d'une introduction générale, et en tête de chaque livre est placée une introduction particulière. Le commentaire de Barhebræus n'est le plus souvent qu'un résumé de celui de Théodose, entremêlé d'extraits du texte, qui est maltraité et dénaturé[2].

Siméon, évêque de Beit-Arscham, une ville près de Séleucie du Tigre[3], nous ramène en Perse. Cet ardent monophysite était un habile dialecticien, et il avait reçu le surnom du *Sophiste perse*, ܕܪܘܫܐ ܦܪܣܝܐ ; il combattit, avec le zèle d'un apôtre, différentes hérésies et particulièrement le nestorianisme qui avait envahi la Babylonie[4]. La vie de Siméon a été écrite par Jean d'Asie dans son *Histoire des Bienheureux orientaux*[5]. Son élévation à la dignité épiscopale eut lieu sous le patriarche Babai (498-503). Cet évêque mourut à Constantinople, où il s'était rendu pour faire visite à l'impératrice Théodora. Il est connu comme écrivain par ses lettres sur les martyrs chrétiens du Yémen et

1. Voir ci-dessus, p. 315. Sur Bar Soudaili comp. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 221 ; Assémani, *B. O.*, I, 303, et II, 30 ; Abbeloos, *De vita et scriptis S. Jacobi*, Louvain, 1867, et principalement Frothingham, *Stephen bar Sudaili*, Leide, 1886.

2. Voir Frothingham, *Stephen bar Sudaili*, 86-88. Des ms. du commentaire de Barhebræus se trouvent à la Bibliotheque nationale. *Catal. Zotenberg*, p. 175-176 ; au Musée britannique, *Catal. Wright*, p. 893-895 ; et à Berlin, *Catal. Sachau*, nº 211, p. 680.

3. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 85.

4. Barhebræus, *ibid.*, I, 189 ; II, 85 ; Assémani, *B. O.*, I, 341 ; II, 409 ; III, part. I, 403.

5. Comp. ci-dessus, p. 150.

sur la propagation du nestorianisme en Perse (ci-dessus, p. 136 et 342); il est aussi l'auteur d'une liturgie [1].

Jean bar Cursus, évêque de Tella ou Constantine, fut un des précurseurs de Jacques Baradée pour la conversion de la Syrie au monophysisme. On possède deux biographies de cet évêque [2]. Né à Callinice d'une famille noble, il entra d'abord dans l'armée, mais il en sortit pour se consacrer à la vie religieuse. Nommé évêque de Tella en 519, Jean fut expulsé de son siège en 521. Deux ans après, en revenant de Constantinople qu'il avait été visiter, il fut arrêté et jeté en prison. Il mourut à Antioche en 538, à l'âge de cinquante-cinq ans. Ses canons et ses *Questions* ont été mentionnés précédemment, p. 169; la profession de foi qu'il adressa aux couvents de son diocèse, existe dans le ms. *Add.* 14549 du Musée britannique. On a encore de lui un commentaire de l'hymne du *Trisagion* [3].

Jean bar Aphtonia et Mara d'Amid, qui se déclarèrent pour les Monophysites contre les Orthodoxes, furent aussi compris dans les poursuites de Justin. Le premier, chassé du couvent de Saint-Thomas à Séleucie de l'Oronte, dont il était l'abbé, alla fonder sur la rive gauche de l'Euphrate, en face d'Europus, le couvent de Kennesré qui devint célèbre par son école. Il mourut en 538; sa vie, écrite par un de ses disciples, existe dans le ms. *Add.* 12174 du Musée britannique. Jean bar Aphtonia composa en grec des hymnes [4].

Mara, évêque d'Amid, fut chassé de son siège, en 519, et exilé avec Isidore, évêque de Kennesrin, à Pétra d'A-

1. Assémani, *B. O.*, I, 345.
2. Voir ci-dessus, p. 150 et 151.
3. *Cod. Vat.* 159 à Rome : *Cod. Marsh* 101 à la Bodleienne.
4. Cf. ci-dessus, p. 317. Jean bar Aphtonia doit être distingué de Jean, supérieur du couvent de Beit-Aphtonia, auteur de la vie de Sévère, ci-dessus, p. 152.

rabic où il séjourna sept ans. Après la mort de Justin, Justinien, à la demande de Théodora, envoya ces évêques à Alexandrie d'Égypte, et ils y terminèrent leurs jours. Mara écrivit peu; sur l'attribution d'un commentaire des Évangiles qui lui est faite par Assémani, voir ci-dessus, p. 65, note 3.

Une autre victime des Orthodoxes, ce fut Paul, évêque de Callinice, déposé de son siège en 519. Paul se retira à Édesse et occupa ses loisirs à rendre en syriaque les œuvres de Sévère d'Antioche (voir ci-dessus, p. 316).

Jacques Baradée[1], le fondateur de l'Église jacobite[2], consacra sa vie à relever le parti monophysite qui avait subi de graves atteintes sous Justin et qui avait été persécuté particulièrement par les patriarches orthodoxes d'Antioche, Euphrasius et Éphrem[3]. Jacques était né à Tella, d'un prêtre de cette ville, nommé Théophile bar Manou. Il fut d'abord moine au couvent de Phesilta, sur le mont Izla. Vers 528, il se rendit avec un moine de Tella, du nom de Sergius, à Constantinople où il savait trouver dans l'impératrice Théodora une aide puissante pour la cause des Monophysites. Son séjour dans cette ville se prolongea pendant quinze années. En 543 une heureuse circonstance assura le succès de ses démarches : le roi des Arabes de Ghassan, Harith ibn Djabalah, vint solliciter de Théodora

1. Le surnom de *Baradée*, en syriaque ܒܘܪܕܥܢܐ, lui vient de l'étoffe grossière de feutre dont il se vêtissait et dont on se servait communément pour faire des housses de cheval.

2. Le nom de Jacobite, *Ἰακωβίτης*, est de formation grecque; il fut donné aux partisans de Jacques par ses adversaires; les Jacobites se désignaient par le nom de *Les orthodoxes*.

3. La vie de Jacques Baradée a été écrite par M. Kleyn, *Jacobus Baradæus, de Stichter der syrische Monophysietische Kerk*, Leide, 1882, d'après l'*Histoire eccl.* de Jean d'Asie, éd. Cureton, et les *Vies des Bienheureux orientaux* du même auteur, *Anecd. syr.* de Land, t. II; comp. ci-dessus, p. 159. Assémani avait donné sur ce personnage toutes les informations qu'il avait pu recueillir, *B. O.*, II, 62-69, 326 et 331.

l'envoi d'évêques dans les provinces qu'il gouvernait. A la demande de l'impératrice, Théodose, le patriarche exilé d'Alexandrie, consacra évêque de Bostra Théodore, avec juridiction sur l'Arabie et la Palestine, et évêque d'Édesse Jacques Baradée, avec juridiction sur la Syrie et l'Asie Mineure. Jacques n'exerça pas ses fonctions à Édesse même, qui avait alors un évêque orthodoxe, Amazonius; il alla prêcher la Syrie, la Mésopotamie, la Cilicie, la Cappadoce, l'Isaurie et les régions adjacentes. Pour assurer l'administration de son Église dans ces provinces, il fit nommer à Alexandrie de nouveaux évêques de sa confession; parmi ceux-ci se trouvait le célèbre historien Jean, évêque d'Éphèse. L'élection de son ancien ami, Sergius, au siège patriarcal d'Antioche, mit le comble à ses vœux. Cependant la mission de Jacques ne s'accomplit pas sans quelques déboires : il dut excommunier comme trithéistes Conon et Eugène, qu'il avait faits évêques. Sergius mourut trois ans après son installation à Antioche et fut remplacé par Paul, un abbé d'Alexandrie, après que le siège patriarcal fut resté vacant pendant trois années. Les dissensions surgirent bientôt au sein des Monophysites triomphants. Jacques se rendit en 578 à Alexandrie pour conférer avec Damien de l'excommunication de Paul, mais il mourut en route au couvent de Mar Romanus ou de Casion. Sa dépouille mortelle, dérobée par les émissaires de Zachée, évêque de Tella, fut ramenée au couvent de Phesilta en 622[1]. Ses œuvres sont peu nombreuses ; une liturgie (traduite par Renaudot, *Lit. orient. collectio*, II, 333); des lettres (écrites

1. Le récit de ce fait, écrit en syriaque par Mar Cyriaque, a été publié avec une traduction française par A. Kugener, *Comment le corps de Jacques Baradée fut enlevé du couvent de Casion par les moines de Phesilta*, dans la *Bibliothèque hagiographique Orientale*, Paris, 1902, p. 1-26; cf. *Revue de l'Orient chrétien*, VII, p. 196-217.

en grec et conservées dans une traduction syriaque [1]); une profession de foi (conservée en arabe et en éthiopien [2]); une homélie pour la fête de l'Annonciation (conservée en arabe à la Bodléienne).

Jean d'Asie, un des évêques militants du parti de Jacques Baradée, est l'historien le plus autorisé pour les temps agités de son époque. Nous ne reviendrons pas sur son *Histoire ecclésiastique*, qui nous fournit dans sa dernière partie une sorte d'autobiographie fort intéressante (ci-dessus, p. 181 et suiv.), ni sur sa collection des *Vies des Bienheureux orientaux* (ci-dessus, p. 150). Jean naquit à Amid au commencement du VI[e] siècle. Il fut nommé diacre au couvent de Saint-Jean en 529, mais il dut fuir sa ville natale pour échapper aux persécutions dirigées contre les Monophysites par Éphrem, patriarche d'Antioche (529-544), et par Abraham bar Kili, évêque d'Amid. En 535, il est à Constantinople où il se rencontre avec Jacques Baradée. Justinien l'accueille avec faveur et lui confie l'administration des biens de la congrégation monophysite. Bientôt Jean quitte la capitale de l'empire grec, chargé d'une mission par l'empereur, et se rend, avec son ami Deuterius, en Asie Mineure pour convertir les païens. Son œuvre accomplie, Jean est rappelé à Constantinople pour réagir contre l'idolâtrie qui était encore pratiquée dans la ville et les environs. La fortune de cet ardent évêque périt avec son protecteur. Après la mort de

1. Ms. *Add.* 14602 du Musée britannique, *Catal. Wright*, p. 701; KLEYN, *Jacobus Baradæus*, p. 164-194.

2. Le texte arabe a été publié par KLEYN, *op. cit.*, p. 121; le texte éthiopien, par CORNILL, *Zeitschr. der deut. morg. Gesell.*, XXX, p. 417; comp. WRIGHT, *Syriac liter.*, 2[e] éd., 88; BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, I, 217. Sur une profession de foi des moines partisans de Jacques Baradée, voir LAMY, *Actes du XI[e] Congrès des Orientalistes*, Paris, 1897, p. 117 de la section sémitique; cf. NOELDEKE, *Zeitschr. der deut. morgenl. Gesell.*, XXIX, p. 419.

Justinien, la vie de Jean n'est plus qu'une suite continue de tribulations, de fuites et d'emprisonnements, dont il a retracé le tableau dans son *Histoire*[1]. Pour l'appréciation de l'œuvre littéraire de Jean d'Asie, nous renvoyons à ce que nous avons dit précédemment de son histoire ecclésiastique[2].

Nous avons parlé dans notre première partie de l'œuvre scientifique de Sergius de Reschaina, qui se compose presque entièrement de traductions de livres grecs[3]. Ce savant distingué, qui devint médecin en chef (*ἀρχίατρος*) à Reschaina, était un prêtre monophysite, flottant dans les questions dogmatiques; ses intrigues le portèrent vers les Orthodoxes, et les Nestoriens le réclamèrent comme un des leurs (*Catalogue* d'Ébedjésu); il eut pour disciple et ami Théodore, évêque nestorien de Merv, auquel il dédia plusieurs de ses livres. Les Monophysites le tenaient en médiocre estime comme homme privé; dans la compilation syriaque de Zacharie il est censuré pour son avarice et ses mœurs dépravées[4]. On ignore la date et le lieu de sa naissance, mais on sait qu'il fit ses études à Alexandrie, où il apprit le grec. En 535, Sergius part de Reschaina et se rend à Antioche auprès du patriarche orthodoxe Éphrem pour se plaindre des mauvais traitements de son évêque Asylus[5]. Éphrem, appréciant ses qualités

1. Voir ci-dessus, p. 183.

2. Ci-dessus, p. 183. M. l'abbé Duchesne a dessiné de cet évêque un portrait brillant, mais un peu flatté, Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 25 octobre 1892.

3. Voir ci-dessus, p. 247-249, 259, 266, 270, 276, 278, 315. Dans la compilation historique de Zacharie, Sergius est aussi indiqué comme l'auteur d'un traité sur la foi, voir LAND, *Anecdota syriaca*, III, p. 289, l. 12.

4. LAND, *Anecdota syr.*, III, 289; BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.* I, 207; comparer aussi sur Sergius : ASSÉMANI, *B. O.*, II, p. 323; WRIGHT, *Syriac lit.*, 2[e] éd., p. 88; BAUMSTARK, *Lucubrationes syro-græcæ*, p. 358 et suiv.

5. Et non *Ascolius*, voir KLEYN, *Het Leven van Johannes van Tella*, p. 59.

diplomatiques, le charge d'une mission pour le pape Agapet. L'intrigant médecin s'embarque pour Rome, accompagné d'un jeune architecte du nom d'Eustathius. Il ramène Agapet à Constantinople et, avec son aide, le pape obtient l'expulsion de cette ville des Monophysites; là se trouvaient alors Sévère d'Antioche et Théodose d'Alexandrie, exilés et retirés auprès d'Anthimus; Anthimus dut s'expatrier, suivi de Sévère. Sergius mourut à Constantinople en 536[1], et Agapet ne lui survécut que quelques jours. Le compilateur de Zacharie, qui rapporte ces faits, voit dans ce double trépas un événement miraculeux.

Ahoudemmeh[2], qu'Ébedjésu catalogue à tort parmi les écrivains nestoriens, avait été d'abord évêque du Beit-Arbayé (ou Tour-Abdin)[3]; son élévation au siège métropolitain de Tagrit par Jacques Baradée en 559 ne laisse pas de doute sur sa confession monophysite. Cet évêque convertit un grand nombre de persans et, parmi ceux-ci, un jeune prince de la famille royale, qu'il baptisa en lui donnant le nom de Georges. Ces conversions excitèrent la colère de Chosroès Anoschirwan qui fit mettre en prison Ahoudemmeh; celui-ci mourut dans sa prison en 575[4]. Sur ses écrits philosophiques et grammaticaux, voir ci-dessus, p. 250 et 286.

Moïse d'Aghel est connu par sa traduction de l'*Histoire de Joseph et Aseneth* (ci-dessus, p. 83), et la version des *Glaphyra* de Cyrille d'Alexandrie, qu'il entreprit à la demande du moine Paphnutius. On a

1. Voir sur cette date BAUMSTARK, *Lucubrationes syro-græcæ,* p. 365.
2. Ce nom signifie *qui ressemble à sa mère.* Sa vie a été publiée par F. NAU dans la *Patrologia Orientalis,* t. III, fasc. 1 : *Histoires d'Ahoudemmeh et de Marouta,* Paris, 1906.
3. BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.,* II, 99; comp. ASSÉMANI, *B. O.*, II, 414; III, part. I, 192.
4. Il ne fut pas décapité, comme Barhebræus le prétend; voir NOELDEKE, *Litter. Centralblatt,* 1890, n° 35, p. 1216; F. NAU, *op. cit.*

encore la lettre de ce moine et la réponse de Moïse d'Aghel, mises en tête de la version des Glaphyra, et quelques fragments de cette version dans le ms. syr. 107 du Vatican ; un court fragment dans le ms. 96 du Vatican ; et d'autres fragments au Musée britannique, *Add.* 14555[1]. La lettre de Paphnutius nous apprend que le traité de Cyrille sur l'*Adoration en esprit et en vérité* avait été traduit précédemment en syriaque[2]. Nous savons aussi (voir ci-dessus, p. 340) que le traité *De recta fide* avait été traduit, du vivant même de Cyrille, par Rabboula. Il résulte d'un passage de la réponse de Moïse d'Aghel[3] que cet auteur écrivit après la mort de Philoxène et de Polycarpe, car il cite la version de l'A. et du N. T., dite *la Philoxénienne* (voir ci-dessus, p. 50). On ne sait rien de la vie de Moïse que Wright[4] place au commencement de la seconde moitié du VIe siècle, entre 550 et 570 : « Il ne peut être beaucoup postérieur, ajoute-t-il, à cause de sa traduction de l'*Histoire de Joseph et Aseneth* qui a passé dans la compilation de Zacharie le Rhéteur. »

Nous terminons ce paragraphe par Pierre de Callinice ou *Petrus junior*, qui fut nommé patriarche d'Antioche en 578 et mourut en 591[5]. Ce patriarche fut célèbre par ses controverses christologiques avec Damien, patriarche d'Alexandrie. Le traité qu'il écrivit

1. Les lettres de Paphnutius et de Moïse ont été publiées avec les fragments des ms. du Vatican par Guidi dans les comptes rendus de l'*Accademia dei Lincei*, mai et juin 1886, p. 399 et suiv. M. Guidi a reconnu, d'après la description du *Catal.* de Wright, que les fragments de Londres et de Rome ne sont que des *disjecta membra* d'un seul et même manuscrit.

2. La version syriaque est contenue dans le ms. *Add.* 12166 du Musée britannique, daté de 553 ; Wright, *Catal.*, p. 491.

3. Ce passage avait déjà été imprimé par Assémani, *B. O.*, II, 82-83.

4. *Syriac liter.*, 2e éd., p. 112-113.

5. Voir Assémani, *B. O.*, II, 69 et 332 ; comp. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 250.

contre son adversaire est divisé en quatre livres, comprenant chacun vingt-cinq chapitres ; il en existe des parties dans des manuscrits du Vatican, du Musée britannique et de Berlin. Pierre est encore l'auteur d'une liturgie, d'un traité contre les Trithéistes, de plusieurs lettres et d'une homélie métrique sur le Crucifiement [1].

1. Assémani, *B. O.*, II, 77 et suiv. ; Wright, *Catal.*, p. 671, 951 et 1314 ; Sachau, *Catal.*, p. 2, col. 2.

III

LES ÉCRIVAINS SOUS LES ARABES.

§ 1. — Le VII[e] siècle.

Le VII[e] siècle ouvre une ère nouvelle de la littérature syriaque. Après la conquête musulmane, l'empire des Sassanides s'écroule et disparaît du monde : en même temps la domination des Romains prend fin en Syrie et en Mésopotamie : elle est reléguée, pour ce qui concerne l'Orient, dans l'Asie Mineure. En 636 la conquête de la Syrie et de la Babylonie est assurée aux Arabes par les batailles de Yarmouk et de Kadésia ; les places fortes qui avaient résisté ouvrirent leurs portes l'année suivante.

Le commencement du siècle n'avait pas été propice aux études. L'avènement de Phocas, en 602, avait été la cause de la reprise des hostilités entre les Perses et les Romains. Pendant plus de vingt ans Chosroès II ravagea l'Asie antérieure. Édesse tomba en son pouvoir en 609 ; une importante partie des habitants fut transportée dans le Ségestan et le Chorasan [1]. La prise de Damas, en 613, et celle de Jérusalem, l'année suivante,

1. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 264 ; comp. R. Duval, *Histoire d'Édesse*. Paris, 1892 (Extrait du *Journal asiatique*, 1891), p. 223 et suiv.

amenèrent l'occupation par les Perses de l'Égypte et de l'Asie Mineure. C'est seulement en 622 qu'Héraclius, libre de ses mouvements, put reprendre l'offensive; il s'avança, de victoires en victoires, jusqu'au cœur de l'empire perse, et força l'ennemi à évacuer le territoire romain. Ces succès ne rendirent pas le calme aux infortunés Syriens. Héraclius profita de sa présence en Orient pour chasser les évêques et les moines jacobites et livrer aux Orthodoxes leurs églises et leurs couvents.

La conquête arabe achevée, la paix régna en Syrie sous les Omayades. Les grandes luttes religieuses ont cessé; les chrétiens oublient leurs dissensions et s'unissent pour défendre leur foi et leurs biens contre leurs nouveaux maîtres. Les livres didactiques vont succéder aux traités dogmatiques : l'exégèse des saintes Écritures perdra le point de vue élevé où l'avait portée l'étude des dogmes: elle s'attachera davantage à la forme et à la prononciation exacte du texte biblique: elle sera surtout grammaticale et philologique. Cette nouvelle direction de l'enseignement s'accentuera par le sentiment que l'arabe, la langue officielle, deviendra l'idiome populaire et que le syriaque littéraire devra être appris à l'école.

Les écrivains nestoriens sont plus nombreux pendant ce siècle que les écrivains jacobites. Beaucoup d'entre eux, complétant l'œuvre de leurs devanciers, publièrent des vies des saints de leur Église, des histoires monastiques et des traités ascétiques: de brèves notices ont été données dans la première partie sur la vie et les œuvres de quelques-uns de ces auteurs.

Théodore bar Koni, évêque de Kaschkar, vivait probablement au commencement du VIIe siècle [1]. Le Ca-

1. Ou bar Kéwâni (*fils de Saturninus?*) selon SACHAU : cf., MARTIN LEWIN, *Die Scholien des Theodor bar Kôni*, Berlin, 1905, p. XIV-XVI.

talogue d'Ébedjésu [1] mentionne de cet auteur : un livre de scolies, une histoire ecclésiastique, des instructions et des sermons. Le *Livre des scolies* se trouve en Orient dans deux manuscrits : l'un à Ourmia, l'autre à Alkosch : on en possède quelques copies en Europe [2]. Cet ouvrage est divisé en onze livres qui contiennent : les livres I-VIII, des scolies sur l'A. et le N. T. ; le livre IX, deux traités, l'un contre les Monophysites et les Orthodoxes, et l'autre contre les Ariens ; le livre X, un colloque entre un païen et un chrétien ; et le livre XI, un traité contre les hérésies [3].

Jésuyab II, originaire de Gedala (près de Mossoul), avait professé à l'école de Nisibe ; il était évêque de Balad lorsqu'il fut élevé à la dignité patriarcale, en 628, après la mort de Chosroès II. En 630, Boran, fille de Chosroès, le chargea d'une mission auprès de l'empereur Héraclius, auquel le patriarche remit le bois de la Croix, enlevé par les Perses après la prise de Jérusalem. Quand les Musulmans envahirent la Babylonie, Jésuyab fut assez habile pour obtenir d'eux un diplôme en faveur des chrétiens de sa province. Les écrits de ce patriarche se composent, d'après Ébedjésu [4], d'un commentaire sur les Psaumes (ci-dessus, p. 73), de lettres, d'histoires et d'homélies. On ne possède de ces écrits qu'une hymne insérée dans le Psautier nestorien,

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 198.

2. A Berlin, et des fragments à Cambridge.

3. Cf. Baumstark, *Oriens christianus*, 1901, p. 173-178 ; Sachau, *Γενεθλίακον zum Buttmanstage*, 1899, p. 63. Martin Lewin a publié quelques scolies du livre I, voir ci-dessus p. 73 ; et Pognon a édité des extraits du livre XI, *Inscriptions mandaïtes des coupes de Kouabir*, Paris, 1899, *Append.* II. Quelques extraits aussi dans la chrestomathie d'Ourmia (*Le petit livre des miettes*), Ourmia, 1898.

4. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 105. Amr, éd. Gismondi, *part.* II, p. 53, attribue à Jésuyab de Gedala : un traité contre les schismatiques ; un livre sur les mots ambigus ; et un livre sur les sacrements divisé en vingt-deux demandes et réponses.

ms. *Add.* 14675 du Musée britannique, et une lettre dogmatique dans le Musée Borgia. K. VI, 4 (aujourd'hui au Vatican), p. 592.

Jésuyab de Gedala était accompagné dans son ambassade auprès d'Héraclius du fameux Sahdona[1] et de Jésuyab d'Adiabène, qui devint patriarche sous le nom de Jésuyab III, à la mort de Maremmeh en 650. Jésuyab III était né en Adiabène de parents fortunés; il fit ses études à Nisibe; avant de devenir patriarche, il avait été évêque de Mossoul et ensuite métropolitain d'Arbèles et de Mossoul. Pendant son épiscopat, il eut à lutter contre les Jacobites qui voulaient construire une église à Mossoul et il fut l'un des adversaires de Sahdona. Élu patriarche, il rencontra une vive résistance dans le métropolitain de Rivardaschir, Siméon, qui refusait de lui prêter obéissance et avec lequel il entretint une longue correspondance. Ses œuvres, dans le catalogue d'Ébedjésu, comprennent : Une *Réfutation des opinions* (*hérétiques*); des traités de controverse; des oraisons funèbres; des discours ou homélies; des hymnes[2]; une exhortation aux novices; plusieurs compositions liturgiques; des lettres; et l'histoire de Jésusabran publiée par M. Chabot (voir ci-dessus, p. 135). Jésuyab travailla aussi à une revision du *Houdra* ou Bréviaire nestorien[3]. Ses *Lettres*, qui sont conservées en grande partie, sont riches en renseignements sur l'histoire religieuse de son époque[4].

1. Sur ce personnage voir ci-dessus, p. 213 et 230.

2. La poésie mise sous son nom dans le *Liber thesauri* du P. Cardhi. p. 124-125, est d'une époque beaucoup plus basse, comme le remarque Wright, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 173, note 7; comp. ci-dessus, p. 18. note 1.

3. Une édition du Bréviaire nestorien, retravaillé pour les Chaldéens catholiques, a été publiée par le P. Bedjan, à Paris, 1886-1887, *Breviarium Chaldaicum*, I-III.

4. Elles ont été publiées avec une traduction latine par Rubens Duval.

Jésuyab d'Adiabène avait eu pour condisciples à l'École de Nisible Enanjésu et le frère de celui-ci, nommé aussi Jésuyab, qui étaient également originaires de l'Adiabène. Les deux frères se firent moines et entrèrent au Grand Couvent du mont Izla ; puis Enanjésu, désirant visiter les Lieux saints, se rendit à Jérusalem et de là au désert de Scété en Égypte, le grand centre de la vie ascétique et monastique. A son retour en Mésopotamie, le pieux moine se retira au couvent de Beit-Abé où il travailla avec Jésuyab III à la revision du Bréviaire. Plus tard il entreprit, à la demande du patriarche Georges, la version syriaque de l'*Histoire lausiaque* de Palladius. Il est aussi l'auteur d'un livre de philosophie et de traités de lexicographie ; nous avons parlé plus haut de ses ouvrages, p. 143, 253, 295, 296.

Jean de Beit-Garmai, ou Jean l'ancien, fut abbé du couvent de Beit-Abé, mais il quitta ce couvent pour se retirer sur une colline près de Dakouka, dans la province de Beit-Garmai. Il termina ses jours dans le monastère qu'Ézéchiel construisit à cet endroit. Ébedjésu[1] lui attribue, outre la chronique et les vies de moines que nous avons citées précédemment (p. 204 et 214), un recueil de dissertations scientifiques et de maximes, et des règles pour les novices.

Georges, le successeur de Jésuyab III sur le siège patriarcal de Séleucie (660-680), était né de parents riches, à Kaphra, dans le Beit-Garmai. Il entra comme moine au couvent de Beit-Abé et fut nommé métropolitain de l'Adiabène par Jésuyab III[2]. On possède de lui

Isoyahb patriarchæ III liber epistularum, dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, Paris, 1904-1905.

1. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 204.

2. THOMAS DE MARGA, *Histoire monastique*, livre II, chap. XII.

des canons synodaux et une lettre dogmatique (ci-dessus, p. 165); il composa aussi des homélies, des hymnes et des prières.

Un contemporain de ce Georges, c'était Georges de Nisibe, nommé métropolitain de Perat de Maisan (ou Bassora) par le patriarche Jésuyab III. Il est l'auteur d'une hymne pour la dédicace de l'Église[1].

Élias, évêque de Merv, qui prit part à l'élection du patriarche Georges, écrivit, outre des commentaires et une histoire ecclésiastique (ci-dessus, p. 73 et 204), des lettres qui sont perdues comme ses autres œuvres.

Henanjésu I fut nommé patriarche en 686 et vécut jusqu'en 701[2]. L'évêque de Nisibe, Jean de Dasen, surnommé *Le lépreux*, lui fit une violente opposition et réussit à mettre de son côté le calife Abd al-Malik ibn Marwan. Henanjésu, après avoir été déposé et jeté en prison, fut conduit dans la montagne et précipité dans un ravin où il faillit périr. Il fut sauvé par des bergers, mais il conserva de sa chute une infirmité qui lui valut le surnom du *Boiteux*. Retiré au couvent de Yaunan, près de Mossoul, il ne reprit possession du siège patriarcal qu'après la mort de son ennemi. Ses œuvres comprennent des homélies, des discours, des lettres; une vie de Sergius Dewada, son contemporain; un traité *sur le double rôle de l'École* au point de vue de l'enseignement de la morale et de la religion, et de l'enseignement des belles-lettres; un commentaire des *Analytiques* mentionné ci-dessus, p. 254[3].

1. Thomas de Marga, *l. c.*; Assémani, *B. O.*, III, part. I, p. 456. Cette hymne est éditée dans le *Liber thesauri* du P. Cardahi, p. 71. Elle a été traduite en anglais par Maclean, *East Syrian Daily Offices*, Londres, 1894, p. 158.

2. D'après Élias de Nisibe dans les *Fragmente syrischer und arabischer Historiker* de Bæthgen, p. 38 et 120; comp. Wright, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 182.

3. Sur ce patriarche et ses écrits consulter : Barhebræus, *Chron. eccl.*

Les œuvres des Jacobites du VIIe siècle, moins nombreuses que celles des Nestoriens, nous sont mieux connues. Nous avons mentionné, p. 50-52, la version de l'Ancien Testament par Paul de Tella et la version du Nouveau Testament par Thomas d'Harkel. Thomas d'Harkel est, en outre, l'auteur d'une liturgie [1]. Quelques années après, parurent les versions des livres de Grégoire de Nazianze et de l'*Octoechus* de Sévère par l'abbé Paul (ci-dessus, p. 309 et 317).

Après Ahoudemmeh, dont nous avons parlé à la fin du n° précédent, le métropolitain jacobite de Tagrit le plus connu est Marouta, qui ne semble pas avoir porté le titre de maphrien [2], c'est-à-dire de propagateur de la confession monophysite en Perse. Le nombre des Jacobites s'était beaucoup accru dans l'Irak depuis que les rois Sassanides avaient transporté dans leur empire les captifs de la Syrie et de la Mésopotamie occidentale. Marouta était né dans l'empire perse à Beit-Nouhadré; il mena la vie monastique dans les couvents de Zachée à Callinice et de Mar Mattai près de Mossoul, et étudia pendant quelque temps à Édesse. Marouta résida ensuite à la cour perse, où le parti monophysite était bien vu, grâce au médecin Gabriel; après la mort de celui-ci, il se retira à Akoula (al-Koufah des Arabes); il fut nommé métropolitain de Tagrit en 640 et mourut en 649. Sa vie a été écrite

II, 133 et suiv.; Assémani, *B. O.*, II, 422; III, part. I, 615; Wright, *Syriac lit.*, 2e éd., 181; Amr, éd. Gismondi, II, 58.

1. Assémani, *B. O.*, II, 92. On lui attribue aussi des versions de plusieurs liturgies grecques.

2. Ce titre paraît être postérieur à Marouta de Tagrit d'après Ignatius Ephræm II Rahmani, *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, p. 62; et F. Nau, *Histoires d'Ahoudemmeh et de Marouta*, p. 12, note 3, dans la *Patrologia orientalis*, t. III, fasc. 1, Paris, 1906. Il a été donné probablement à Denha le successeur de Marouta sur le siège métropolitain de Tagrit. Marouta de Tagrit ne doit pas être confondu avec Marouta de Maipherkat qui lui était antérieur de plus de deux siècles (voir ci-dessus, p. 122).

par son successeur, Denha [1]. En dehors de son commentaire sur les Évangiles (ci-dessus, p. 66), Marouta écrivit une liturgie [2], des hymnes et des *sédras* (prières rythmées pour le sacrifice de la Messe) ; une réfutation d'un libelle nestorien [3].

Sévère Sebokt est connu par ses œuvres scientifiques (ci-dessus, p. 251 et 278). Ses écrits théologiques se composent : d'un traité sur les semaines de Daniel ; d'une liturgie ; d'une lettre au périodeute Basile de Chypre ; et d'autres lettres à Sergius de Singar sur deux discours de Grégoire de Nazianze [4].

Jean I, patriarche d'Antioche en 631, mort en 648, composa de nombreux *sédras* ou prières liturgiques qui lui valurent le nom de *Jean des Sédras ;* il est aussi l'auteur d'une liturgie [5].

Nous arrivons à la seconde moitié du siècle, pendant laquelle l'éminent Jacques d'Édesse domine les auteurs de son époque autant par l'étendue et la variété de ses connaissances scientifiques que par son talent de littérateur. Cet évêque naquit vers 633 dans le village d'Endêba du diocèse d'Antioche. Il étudia les Écritures et le grec au couvent de Kennesré sous la direction de Sévère Sebokt, et il alla compléter ses connaissances grecques à Alexandrie. Nommé évêque d'Édesse par le patriarche Athanase, son ancien condisciple, Jacques chercha à ramener la discipline dans les couvents de son diocèse, mais il échoua dans son entreprise (voir ci-des-

1. Publiée par F. Nau, *op. cit.*, voir note 2 de la p. précédente.

2. Traduite par Renaudot, *Lit. orient.*, II, 261 ; cf. F. Nau, *op. cit.*, p. 55, note 4.

3. Cf. F. Nau, *op. cit.*, p. 55. Sur une homélie pour le *Dimanche nouveau* mise sous le nom de Marouta, voir ci-dessus, p. 122, note 4.

4. Wright, *Catal.*, p. 432 et 988 ; Assémani, *B. O.*, II, 463.

5. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 275 ; Assémani, *B. O.*, II, 335. Suivant Barhebræus, il aurait traduit les Évangiles en arabe à la demande de l'émir Amr ibn Sad ; cette notice est bien invraisemblable.

sus, p. 170). A la suite de cet échec, il abandonna son siège épiscopal et se retira dans le couvent de Saint-Jacques à Kaisoum; Habib, un placide vieillard, le remplaça à Édesse. Son séjour à Édesse avait été de quatre ans; s'il fut nommé évêque, comme il est probable, l'année même qu'Athanase devint patriarche, en 684, son départ d'Édesse aurait eu lieu en 688. Peu de temps après, il fut appelé comme professeur au couvent d'Eusebona, du diocèse d'Antioche, où, pendant onze ans, il expliqua les Écritures d'après le texte grec; il renouvela et perfectionna l'enseignement du grec dans ce couvent. A la suite de quelques difficultés avec les moines, Jacques passa ensuite au couvent de Teléda; ses travaux sur l'Ancien Testament l'y tinrent pendant neuf ans (voir ci-dessus, p. 57). A la mort d'Habib, il reprit possession de son ancien siège épiscopal, mais pour quatre mois seulement; étant retourné au couvent de Teléda pour en rapporter ses livres, Jacques y mourut le 5 juin 708[1].

Jacques fut un polygraphe distingué : théologien, philosophe, historien, exégète et grammairien, il renouvela les études syriaques dans les sciences. Nous avons eu précédemment l'occasion de parler des plus importantes de ses œuvres en prose (ci-dessus, p. 57, 66, 86, 170-171, 190, 242, 251, 278, 286, 289, 309, 318) : nous ajouterons ici divers écrits liturgiques : une liturgie et une revision de la liturgie de Saint-Jacques, frère de Notre-Seigneur; le *Livre des trésors* renfermant les ordres du baptême, de la consécration de l'eau, de la célébration du mariage; une traduction

1. D'après Michel le Syrien, éd. CHABOT, 445 (trad. II, 471) ; BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, p. 293 ; et ELIAS DE NISIBE dans BÆTHGEN, *Fragmente*, etc., p. 40 et 121. Suivant Michel, Jacques aurait habité Édesse avant d'être nommé évêque de cette ville, cf. *loc. cit.*, et *ibid.*, p. 444 (trad., 468).

de l'ordre du baptême par Sévère; un *Horologium* contenant les services pour les heures de la semaine et un calendrier des jours de fête pour l'année[1]. Le célèbre évêque est encore l'auteur d'homélies en prose dont quelques-unes seulement nous sont parvenues; on connaît des homélies sur le sacrifice de la Messe, sur l'usage de pain azyme, contre les Dyophysites, contre les transgresseurs des canons de l'Église[2]. Les homélies métriques sont peu nombreuses : l'une d'elles traite de la Trinité et de l'Incarnation: une autre, sur la foi, est mise sous le nom de Jacques d'Édesse, mais elle est de Jacques de Saroug[3]. Jacques eut une nombreuse correspondance avec des membres du clergé de son époque. Nous avons déjà parlé de quelques-unes de ses lettres : à Paul d'Antioche, sur la réforme de l'écriture (p. 286); à Georges de Saroug, sur l'orthographe (p. 289); d'autres sont adressées : au prêtre Addai, au sujet du baptême et de la consécration de l'eau[4]; au diacre Barhadbeschaba, contre le concile de Chalcédoine; à Jean le stylite du couvent de Litarba près d'Alep; à Eustathius de Dara; à Kyrisona de Dara; au prêtre Abraham; au diacre Georges; et au sculpteur Thomas[5].

1. Ces ouvrages sont conservés dans plusieurs manuscrits des bibliothèques de l'Europe. Les différentes parties du *Livre des trésors* sont reproduites séparément, voir WRIGHT, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 145.

2. WRIGHT, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 146; *Catal.*, p. 984 et 996.

3. Des extraits de celle-ci ont été imprimés par le P. CARDAHI dans le *Thesaurus de arte poetica*, p. 18-21; le texte complet avec une traduction latine, par UGOLINI dans le vol. *Al sommo Pontifico Leone XIII, Ommagio Giubilare della Biblioteca Vaticana*, Rome, 1888. Elle a été publiée sous le nom de Jacques de Saroug par ASSIBILANI, Beyrouth, 1900; cf. *Le Machriq*, IV, 228. MANNA, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, Mossoul, 1901, t. II, p. 25, a édité une poésie sur *Les ténèbres extérieures* sous le nom de Jacques d'Édesse.

4. Comp. ci-dessus, p. 170.

5. Ces lettres sont conservées dans le ms. *Add.* 12172 du Musée britannique. WRIGHT en a publié deux dans le *Journal of sacred liter.*, 4th series, X, 430; SCHROETER en a donné une autre, *Zeitschr. der deut.*

Athanase de Balad, auquel Jacques d'Édesse dut sa nomination à l'évêché de cette ville, avait fait ses études avec celui-ci au couvent de Kennesré alors dirigé par Sévère Sebokt. Il passa quelque temps au couvent de Beit-Malka, exerça ensuite le sacerdoce à Nisibe et fut élu patriarche des Jacobites en 684; il mourut en l'année 686. Athanase publia quelques œuvres de philosophie (ci-dessus, p. 252), et des traductions de Grégoire de Nazianze et de Sévère d'Antioche (ci-dessus, p. 309 et 318). On connaît encore de cet auteur une lettre encyclique sur les rapports des chrétiens avec les musulmans et quelques prières liturgiques [1].

Jacques d'Édesse fut l'ami de Georges, qui devint évêque des tribus arabes monophysites en l'an 686, et dont le siège épiscopal était à Akoula. Le livre le plus important de Georges est sa traduction de l'*Organon* d'Aristote (ci-dessus, p. 253); il écrivit des scolies sur les Écritures (ci-dessus, p. 66); il compila des scolies sur les homélies de Grégoire de Nazianze (ci-dessus, p. 311) et acheva l'*Hexaméron* de Jacques d'Édesse (p. 279). Georges est encore l'auteur d'un commentaire sur les Sacrements de l'Église [2]; d'une homélie métrique sur le Saint-Chrême [3]; d'une autre homélie sur les ermites; et d'un traité en vers de douze syllabes sur le calendrier [4]. Sa correspondance avec Jean le Stylite de Litarba, le prêtre Jacques, le prêtre Jésu et d'autres personnes, est conservée en

morg. Gesell., XXIV, 261; un fragment dans la *Grammatica syr.* de NESTLE, 1[e] éd., p. 83, sur les rois Mages; trois lettres par NAU dans la *Revue de l'Orient chrétien*, V, p. 581; VI, p. 115; IX, p. 512.

1. ZOTENBERG, *Catal.*, p. 28 et 47; WRIGHT, *Catal.*, p. 218. Sur Januarius Candidatus d'Amid, un contemporain d'Athanase, voir ci-dessus, p. 310.

2. WRIGHT, *Catal.*, p. 985.

3. *Catal. Vat.*, III, 102; WRIGHT, *Catal.*, p. 848. Des extraits dans le *Liber thesauri* de CARDAHI, p. 30.

4. *Catal. Vat.*, III, 532; ASSÉMANI, *B. O.*, I, 495.

partie dans le ms. *Add.* 12154, écrit de 714 à 718. Une des lettres les plus intéressantes est celle qu'il adressa au prêtre Jésu (ci-dessus, p. 220); sur ses canons, voir p. 171. Georges mourut en 724 [1].

Nous passons rapidement sur Georges, évêque de Maipherkat ou Martyropolis, auteur de plusieurs épîtres, et sur ses deux disciples, Constantin et Léon, qui furent, tous deux, évêques de Harran. Constantin, qui confessait les deux natures dans le Christ, écrivit des traités de controverse contre les Monophysites. On ne connaît de Léon qu'une lettre adressée au patriarche jacobite Élias [2].

Par cette lettre, Léon demandait à Élias les raisons de sa conversion. Élias, en effet, avait appartenu au parti dyophysite, mais il se rallia à la doctrine monophysite à la suite de la lecture des œuvres de Sévère d'Antioche. Il avait été moine au couvent de Goubba-Barraya, puis évêque d'Apamée, avant d'être élu patriarche d'Antioche en 709; il mourut en 724. On possède de lui son apologie en réponse à la lettre de Léon [3].

A ce siècle appartient aussi Jean Maron, patriarche

1. Ryssel a édité les deux homélies métriques dans les *Atti della R. Accademia dei Lincei*, 1891, vol. IX, *parte* II, p. 46 et suiv.; et il en a donné une traduction allemande dans *Georgs des Araberbischofs Gedichte und Briefe*, Leipzig, 1891, p. 1-14; suit : la traduction du commentaire sur les sacrements de l'Église, des lettres de Georges, de la fin de l'*Hexaméron* de Jacques d'Édesse et de diverses citations. Ryssel a édité les lettres adressées à Jean le Stylite, sur l'astronomie, dans la *Zeitschr. f. Assyriologie*, VIII, p. 1-55. Dans ces lettres, Georges mentionne son *Chronicon* (aujourd'hui perdu). Ryssel a écrit la biographie de Georges dans l'ouvrage cité plus haut, *Georgs des Araberbischofs Gedichte*, p. xv.

2. Assémani, *B. O.*, I, 465 et suiv.; Wright, *Syriac lit.*, 2e éd., p. 160. Assémani plaçait Georges de Maipherkat vers 580; Wright le fait descendre un siècle plus bas.

3. Dans deux ms., tous deux incomplets, l'un au Vatican, *Cod. Vat.* 145, et l'autre au Musée britannique, *Add.* 17187 : voir Wright, *Syriac lit.*, 2e éd., p. 161.

des Maronites, sous le nom duquel sont mis : un exposé de la foi et deux courts traités, l'un contre les Jacobites et l'autre contre les Nestoriens. L'attribution de ces ouvrages à Jean Maron a été contestée; elle a été défendue par M. Nau qui a publié en autographie, avec une traduction, les textes syriaques d'après le ms. de Paris, *syr*. 203 [1].

§ 2. — Le VIIIe siècle.

Ce siècle brilla d'un éclat bien pâle autant chez les Syriens orientaux que chez les Syriens occidentaux : il marque le commencement du déclin de la littérature syriaque.

Babai de Gebilta, qui vivait sous le patriarche nestorien Salibazeka (714-728), selon l'histoire de Thomas de Marga, se consacra à la réforme de la musique dans l'Église nestorienne ; il fonda, en vue de l'enseignement de sa nouvelle méthode, plusieurs écoles dans les diocèses d'Adiabène et de Marga, notamment à Kephar-Ouzzel et à Baschousch. Il établit d'abord sa résidence à Kephar-Ouzzel ; puis, il alla terminer ses jours à Gebilta dans le diocèse de Tirhan, où il était né. Babai composa des oraisons funèbres, des cantiques, des homélies, des hymnes et des lettres [2].

Assémani place au temps du patriarche Péthion 731-

1. F. NAU, *Opuscules Maronites*, Paris, 1899. Cette publication contient une dissertation sur les Maronites et leur orthodoxie. AL. ASSÉMANI (*cod. liturg.*, t. V) a aussi édité sous le nom de Jean Maron un *Exposé de la liturgie*, mais M. LABOURT (*Dionysius bar Salibi; Expositio liturgiæ*) a montré que c'est un remaniement de celui de Bar Salibi.

2. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 117 et suiv. Quelques-unes de ses hymnes existent dans les bibliothèques de Londres, de Paris et de Munich, voir WRIGHT, *Syriac lit.*, 2e éd., p. 185. Une hymne a été traduite en anglais par MACLEAN, *East Syrian Daily Offices*, p. 157. On a confondu ce Babai avec Babai bar Nesibnayé, auteur de livres ascétiques et d'hymnes (fin du VIe s.), voir ADDAI SCHER, *Rev. de l'Or. chrét.*, 1906, p. 18.

740) Barsahdé de la ville de Karka de Beit-Slok, auteur d'une histoire ecclésiastique [1] et d'un traité contre la religion de Zoroastre.

Abraham bar Daschandad enseigna à l'école de Baschousch, qui avait été fondée par Babai de Gebilta, comme nous l'avons rappelé plus haut. Il était d'une nature chétive et on l'avait surnommé le *boiteux*, mais, dès son enfance, Babai avait, dit-on, prédit à sa mère son brillant avenir [2]. Bar Bahloul, dans la préface de son lexique, le cite comme une de ses autorités. Le catalogue d'Ébedjésu lui attribue les ouvrages suivants [3] : un livre d'exhortations; des homélies sur la pénitence (*var.* sur la cupidité); des lettres; le *Livre de la voie du Roi;* une controverse avec les juifs; et un commentaire sur les traités du moine Marc.

Mar Aba II, ou simplement Aba (?), fut nommé patriarche des Nestoriens en 741 et mourut en 751. Il avait été auparavant évêque de Kaschkar, sa ville natale. Barhebræus lui attribue un commentaire des œuvres de Grégoire de Nazianze [4]. Ebedjésu cite de cet auteur : des démonstrations; des lettres; un commentaire sur la *Dialectique* d'Aristote; et le *Livre des Stratèges* [5].

A cette époque appartient encore Siméon de Kaschkar ou Siméon bar Tabbahé (*fils des bouchers*), auquel Ébedjésu attribue une histoire ecclésiastique (ci-dessus, p. 204).

Sourin fut évêque, d'abord de Nisibe, puis de

1. Comp. ci-dessus, p. 203. Ce Barsahdé est différent de Sahdona qui était aussi appelé Barsahdé, voir ci-dessus, p. 230.
2. Voir l'*Histoire monastique* de Thomas de Marga, livre III, chap. III,
3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 194.
4. *Chron. eccl.*, II, p. 153; comp. ci-dessus, p. 310, et Mari, I, 66.
5. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 154 et 157, comp. ci-dessus, p. 254. M. Chabot a publié et traduit une de ses lettres dans les Actes du Congrès des Orientalistes de Paris, 1897, Sect. sémitique, p. 295 et suiv.

Houlvan ou Halah. Sa vie agitée se passa au milieu des intrigues; nommé patriarche en 754 par l'émir arabe d'Al-Madaïn (Séleucie du Tigre), il fut aussitôt déposé, à la demande des évêques, par le calife Abdallah. Envoyé comme évêque à Bassora, Sourin fut chassé par les habitants de la ville, et il finit ses jours en prison. Il est cité comme l'auteur d'un traité contre les hérétiques; de démonstrations et de questions; et d'une traduction arabe d'une partie du livre des *Éléments* attribué à Aristote [1].

Cyprien, évêque de Nisibe en 741, construisit en 767 la première église nestorienne à Tagrit, siège du métropolitain jacobite de l'Orient; quelques années auparavant, 758-759, il avait élevé une somptueuse église à Nisibe; il mourut en 767. Cet évêque composa un commentaire sur les homélies théologiques de Grégoire de Nazianze, et un traité sur l'ordination [2].

Abou-Nouh d'Anbar était secrétaire du gouverneur musulman de Mossoul et vivait au temps du patriarche Timothée I, qui en parle avec éloge dans ses lettres encyliques de 790 et 805 [3]. Il est l'auteur : d'une réfutation du Coran; d'une réfutation des hérétiques; et d'une vie de Jean de Dailam [4].

Le patriarche Henanjésu II (775-779), outre le synode qui porte son nom (ci-dessus, p. 165), est l'auteur de lettres, d'hymnes pour les morts, de cinq tomes d'homélies métriques et de dix questions [5].

1. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 169. *Contra :* Addai Scher, *l. c.*, p. 22.
2. *Catal.* d'*Ébedjésu* dans Assémani. *B. O.*, III, part. I, 111-123. « Par les homélies théologiques de Grégoire de Nazianze, Ébedjésu entend probablement, dit Wright (*Syriac. liter.*, 2e éd., p. 191, note 1), les homélies intitulées *Theologica Prima*, etc.; voir, par exemple, Wright, *Catal.*, p. 425, nos 22-25. »
3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 82 et 164.
4. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 212.
5. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 135.

Le patriarche Timothée I[1], le successeur de Henanjésu II, avait eu pour maître Abraham bar Daschandad à l'école de Baschousch. Avant d'être élu patriarche, il avait été évêque de Beit-Bagasch. Son élection fut le résultat d'intrigues et souleva de vives contestations de la part de plusieurs évêques; nommé en 779, il ne fut installé qu'au mois de mai 780. De nombreuses missions nestoriennes dans l'Asie centrale signalèrent son administration zélée. Il mourut le 9 janvier 823[2]. Timothée fut un des écrivains les plus féconds de son siècle; ses œuvres comprennent[3] : le *Livre des étoiles* (ci-dessus, p. 278); des questions en un volume; des canons juridiques (ci-dessus, p. 175); des canons synodaux (ci-dessus, p. 165); des homélies pour les fêtes dominicales de toute l'année; un commentaire des œuvres de Grégoire de Nazianze (ci-dessus, p. 310); environ deux cents lettres divisées en deux tomes[4]; une de ces lettres renferme une longue apologie de la religion chrétienne soutenue par Timothée devant le calife Al-Mahdi.

Sur Jésudenah et ses œuvres, voir ci-dessus, p. 205.

La part des Syriens occidentaux dans l'œuvre littéraire de cette époque est mince; on croirait qu'une

1. Sur Timothée, voir O. Braun, *Oriens christianus*, 1901, p. 138 : J. Labourt, *De Timotheo I nestoriorum patriarcha*, Paris, 1904. M. Labourt doute qu'Abraham, le maître de Timothée, soit le même qu'Abraham bar Daschandad.

2. Sur cette date voir Ébedjésu dans Lagarde, *Prætermissorum libri duo*, p. 93, l. 1; comp. Amr, éd. Gismondi, p. 66.

3. Voir Braun, *Oriens Christianus*, 1901, p. 146-149; Labourt, *De Timotheo I*, p. XIII-XV.

4. Cinquante-neuf de ces lettres existent dans le ms. du Vatican (ancien Borgia K. VI, 2). Quelques-unes ont été publiées en totalité ou en partie par : Braun, *Oriens Christianus*, 1901, p. 300 ; 1902, p. 1 ; 1903, p. 1 ; Pognon, *Une version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate*. Leipzig, 1903, p. XII ; Manna, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, Mossoul, 1902, II, p. 32-53.

éclipse a voilé les esprits pendant les trois premiers quarts du VIIIe siècle.

Lazare de Beit-Kandasa n'est connu que par le commentaire qu'il compila sur le Nouveau Testament [1]. Il vivait vers 775, à en juger par une liste chronologique mise à la fin de la troisième partie des Épîtres paulines, laquelle se termine cette année-là au calife Al-Mahdi [2].

Contemporain de celui-ci était peut-être Daniel, fils de Moïse le Jacobite, cité par Élias de Nisibe comme l'auteur d'une chronique [3].

Théophile d'Édesse, fils de Thomas, jouit d'une notoriété rare chez les Syriens occidentaux de ce temps. C'était un astronome distingué, particulièrement estimé du calife Al-Mahdi ; il appartenait à la confession maronite ; sa mort eut lieu en 785. Les œuvres de Théophile, aujourd'hui perdues, comprenaient, outre des traités d'astronomie, une histoire et une version syriaque de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ; on attribue à cet auteur l'invention des signes des voyelles employés par les Jacobites [4].

Le patriarche d'Antioche Georges fut élu en 758, dans un synode tenu à Mabboug. La minorité opposante nomma, de son côté, l'antipatriarche Jean de Callinice. Celui-ci excita le calife Al-Mansour contre Georges, qui fut mis en prison et y demeura pendant neuf années. Ce patriarche mourut en 790, au couvent de Barsauma, près de Mélitène, pendant une tournée épiscopale. Outre un commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu (ci-dessus, p. 66), Georges composa, pen-

1. Voir ci-dessus, p. 66. Le ms. *Add.* 18295 du Musée britannique contient aussi une scolie de Lazare sur un passage de pseudo-Denys l'Aréopagite.

2. Wright, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 162.

3. Voir ci-dessus, p. 203.

4. Voir ci-dessus, p. 205, 288, 323-324.

dant qu'il était en prison, des traités et des homélies métriques qui ne nous sont pas parvenus.

Le second successeur de Georges sur le siège d'Antioche, Cyriaque, fut élu en 793 et mourut en 817. Les réformes liturgiques qu'il voulut établir, et le pacte qu'il signa avec Gabriel, patriarche des Arméniens julianistes, échouèrent devant la résistance de ses adversaires, et la fin de sa vie s'écoula dans l'amertume et les soucis [1]. Les canons que Cyriaque rédigea dans le concile qu'il réunit à Beit-Botin, ville du diocèse de Harran, pour la réforme de la liturgie, sont conservés dans plusieurs manuscrits [2]. Ce patriarche écrivit en outre : une liturgie [3] ; une homélie sur la parabole de la vigne [4] ; une épître synodale sur la Trinité et l'Incarnation adressée au patriarche d'Alexandrie, Marc, et qui existe en arabe [5].

Dans la seconde moitié du VIIIe siècle florissait David de Beit-Rabban, fils de Paul, un abbé jacobite qui naquit à Beit-Schehak, dans la région de Ninive [6]. On cite de cet auteur : un ouvrage grammatical (ci-dessus, p. 290) ; des lettres [7] ; un commentaire sur le chap. x de la Genèse [8] ; un *Dialogue* entre un Melkite

1. Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 329 et suiv. L'acte d'union, signé par Cyriaque et Gabriel, et par quelques évêques, est conservé dans le ms. *Add.* 17145 du Musée britannique, Wright, *Syriac liter.*, p. 166.

2. Ci-dessus, p. 171 ; comp. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 331.

3. Wright, *Catal.*, p. 206 et 210.

4. Wright, *Catal.*, p. 887.

5. Assémani, *B. O.*, II, 117. Michel le Syrien, éd. Chabot, III, p. 498 (trad., p. 35), cite de Cyriaque : « un volume de sa doctrine et un autre de lettres admirables ».

6. Cf. Ignatius Ephræm II Rahmani, *Studia syriaca*, Mont Liban, 1904, *Adnotatio in cap.* x, p. 67. Barhebræus, dans son *Magasin des mystères*, lui donne tantôt le titre de moine et tantôt le titre d'évêque.

7. Publiées par Rahmani, *opere cit.*, chap. x.

8. Publié par Lagarde, *Prætermissorum libri duo*, Gœttingue, 1879, p. 244.

et un Jacobite sur l'addition *qui crucifixus es pro nobis* au *Trisagion* [1]. On lui attribue encore des ouvrages qui semblent appartenir à une époque plus basse : une homélie métrique sur les climats (ci-dessus, p. 279); vingt-deux poésies d'une forme étrange sur l'amour de la sagesse [2]; un poème sur l'alphabet syriaque, qui rappelle les *midraschim* alphabétiques des Juifs [3], une note sur les lettres qui permutent [4], appartenant probablement à son ouvrage grammatical; un poème sur la morale, en vers de douze syllabes [5]: un autre poème sur le repentir [6].

§ 3. — Le IXe siècle.

Ce siècle marque chez les Syriens une renaissance des études scientifiques et historiques. Au premier rang des écrivains nestoriens de cette époque figurent les médecins qui jouirent de la faveur des califes Abbasides : Gabriel Boktjésu, Jean bar Maswai, Honein, Jean fils de Sérapion (voir ci-dessus, p. 271-273).

Gabriel Boktjésu fut médecin de la cour à Bagdad sous Haroun al-Raschid, Amin et Al-Mamoun; il mourut en 828. Il avait été, avec Jean bar Maswai, l'un des maîtres de Honein [7]. Sur son œuvre scientifique, voir ci-dessus, p. 271.

1. Ms. du Vatican *syr.* 146 et 208; à la Bibl. nationale, *Catal. Zotenberg*, p. 154; à la Bodléienne (en arabe), *Catal. Payne Smith*, col. 449 et 459; sur l'addition en question, voir Assémani, *B. O.*, I, 518 et suiv.; II, 305 et suiv., et la dissertation de Bar Schakako dans son *Livre des Trésors*, 2e partie, chap. 14.

2. Imprimées par Élias Millos, *Directorium spirituale*, Rome, 1868, p. 172-214. Quelques strophes dans Cardahi, *Liber thesauri*, p. 138.

3. Ms. 207 du Vatican; 197 et 215 de la Bibl. nationale. R. Gottheil l'a édité, *Zeitschr. f. Assyriologie*, VIII, 86-99.

4. Ms. 276 de la Bibl. nationale.

5. Ms. 96 du Vatican.

6. Dans une version arabe, ms. 58 du Vatican.

7. Barhebræus, *Chron. syriacum*, éd. Bruns, 139 et 170; éd. Bedjan, 134 et 162.

Jean bar Maswai naquit à la fin du VIII[e] siècle, dans un village près de Ninive; il étudia à Bagdad sous la direction de Jésu bar Noun, qui devint patriarche à la mort de Timothée I. Jean fut le chef de l'école la plus florissante dans la capitale des califes; il mourut en 857 [1].

Honein, en arabe Abou Zaïd Honein ibn Ishak al-Ibadi, fut également célèbre chez les chrétiens et les musulmans pour ses traductions syriaques et arabes de livres grecs. Nous l'avons vu, dans notre première partie [2], historien, philosophe, médecin, grammairien et lexicographe, traiter de nombreux sujets scientifiques. Ébedjésu mentionne encore de lui un *Livre sur la crainte de Dieu* qu'il écrivit quand il était diacre [3]. Un grand nombre de ses ouvrages étaient écrits en arabe: ils demeurent étrangers à notre sujet. Cet éminent médecin était né à Hira et appartenait à la communauté nestorienne des Ibâd [4]. Il suivit d'abord les leçons de Jean bar Maswai à Bagdad ; mais, ayant déplu à son maître, il se rendit en Occident pour y étudier le grec. Quand il fut de retour à Bagdad, ses connaissances médicales furent appréciées par Gabriel Boktjésu qui le réconcilia avec son ancien maître; il fut nommé médecin du calife Al-Moutawakil, et mourut en 873 [5].

Jean, fils de Sérapion, vivait vers la fin de ce siècle. Son père, originaire du Beit-Garmai, était médecin; il eut deux fils, Jean et David, qui furent médecins

1. Ibn Abi Ouseibia, I, 175; le *Kitâb al-Fihrist*, 295; Assémani, *B. O.*, III, part. I, 501. Comp. ci-dessus, p. 272.

2. Ci-dessus, p. 205, 254, 272-273, 290, 295-297.

3. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 165.

4. Ibn Abi Ouseibia prononce *Abâd*, mais la forme *Ibâd* est indiquée par les autres auteurs, voir Nœldeke, *Tabari*, p. 24, note 4; August Mueller, *Lesarten*, p. 24, en tête de l'édition d'Ibn Ouseibia.

5. Comp. ci-dessus, p. 272, note 4.

comme lui[1]. Sur les écrits de Jean, voir ci-dessus, p. 273.

On ne sait rien de certain sur la vie de Zacharie de Merv, auteur d'un lexique syriaque, et qui paraît devoir être identifié avec le médecin Abou Yahya al-Marwazi, auquel on attribue des écrits sur la logique (voir ci-dessus. p. 255 et 297). Cet auteur vivait vraisemblablement dans la seconde moitié du IXᵉ siècle.

De la même époque est Jésu bar Ali, un disciple d'Honein, qui composa aussi un lexique syriaque (ci-dessus, p. 297).

Un traité de lexicographie est attribué à Jésu bar Noun (ci-dessus, p. 295), mais c'est plutôt par ses écrits théologiques que ce patriarche nestorien est connu. Jésu bar Noun avait eu pour maître Abraham bar Daschandad et pour condisciple Timothée, auquel il succéda sur le siège patriarcal. Pendant son séjour dans le Grand Couvent du mont Izla, il s'appliqua à réfuter la doctrine de Timothée sur le dogme de l'Incarnation. Dans la suite, il dirigea une école à Bagdad, où il eut parmi ses élèves Jean bar Maswai. Jésu bar Noun était au couvent de Mar Élias, à Mossoul, depuis une trentaine d'années, quand il fut nommé patriarche, le 18 juin 823[2] ; il mourut quatre ans après, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Ses œuvres, suivant Ébedjésu[3], se composaient : d'un traité de théologie ; de questions sur les Écritures (ci-dessus, p. 73) ; de canons ecclésiastiques et décisions juridiques (ci-dessus, p. 166) ; d'oraisons funèbres[4] ; de lettres[5] ; d'un

1. Voir ci-dessus, p. 274, note 1.

2. Sur cette date voir Ébedjésu dans LAGARDE, *Praetermissorum libri duo*, p. 93, l. 3 : Amr, éd. GISMONDI, p. 67, donne l'année 824.

3. ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 165.

4. Conservées en partie dans le ms. *Add.* 17217 du Musée britannique. WRIGHT, *Catal.*, p. 613.

5. Une de ces lettres a été publiée, d'après le ms. K., VI, 4 du Musée

traité sur la division des services de l'Église[1]; d'interprétations; et d'un traité sur l'efficacité des hymnes et des antiennes[2].

Denha ou Ibas, dont l'époque est incertaine, et que Wright place au IXe siècle, est l'auteur, suivant Ébedjésu[3], de sermons et de dissertations sur les lois ecclésiastiques, de commentaires sur les Psaumes, sur les œuvres de Grégoire de Nazianze, d'après la version de l'abbé Paul, et sur la dialectique d'Aristote (comparer ci-dessus, p. 73, 254 et 311).

A ce siècle le P. Cardahi rapporte à tort le prêtre Saliba al-Mansouri, fils de David, qui vivait au XVIe siècle. Ce prêtre composa plusieurs poèmes et des hymnes[4].

Nous ne reviendrons pas ici sur Thomas de Marga dont nous avons parlé précédemment (p. 206), ni sur Jésudad de Merv, évêque de Haditha, connu seulement par son commentaire de la Bible (ci-dessus, p. 73)[5].

Denys de Tellmahré, auteur d'une histoire estimée des Syriens, mais aujourd'hui perdue[6], ouvre la série des écrivains jacobites de ce siècle. Denys était né à Tellmahré, localité située sur le Balikh (un affluent de l'Euphrate), non loin de Callinice. Il fit ses études au couvent de Kennesré, et, après

Borgia (aujourd'hui au Vatican), par Gismondi, *Linguæ syriacæ grammatica*, 2e éd., Beyrouth, 1900, *Chrestom.*, p. 58.

1. De ce traité faisaient partie, suivant Assémani, les *Réponses aux questions du moine Macarius*, voir *Catal. ms. Vat.*, II, 483; III, 281 et 405.

2. Mari, éd. Gismondi, I, 20, attribue à ce patriarche une version des homélies de Grégoire de Nazianze; comp. *B. O.*, III, part. I, 279.

3. Assémani, *B. O.*, part., I, 175; Wright, *Syriac lit.*, 2e éd., p. 218.

4. *Liber thesauri*, p. 59. Un extrait d'un de ses poèmes sur la pénitence, *ibid.*, p. 57. Voir Addai Scher, *Rev. de l'Or. Chrét.*, 1906, p. 30.

5. Kendi, cité par Ébedjésu dans Assémani, *B. O.*, III, part. I, 213, est probablement l'auteur arabe Abd al-Masih ibn Isahk al-Kindi, comme l'a remarqué Wright, *Syriac lit.*, p. 221.

6. Voir ci-dessus, p. 193.

l'incendie qui détruisit ce couvent en 815, il passa au couvent de Mar Yakoub à Kaisoum. C'est là qu'il se trouvait lorsqu'il fut élu patriarche des Jacobites par le synode des évêques tenu à Callinice en 818, après la mort du patriarche Cyriaque. Son existence devint dès lors aussi agitée et troublée que celle de son prédécesseur ; nous ne rappellerons pas les luttes incessantes qu'il eut à soutenir contre ses adversaires et contre les gouverneurs musulmans, ni les voyages continuels qui ne lui laissaient aucun repos. Michel le Syrien nous a transmis une biographie complète de cet infortuné patriarche qui mourut le 22 août 845[1].

Le frère de Denys de Tellmahré, Théodose, évêque d'Édesse, fit une version des poèmes ïambiques de Grégoire de Nazianze et de l'homélie de ce Père sur les miracles du prophète Élie (ci-dessus, p. 310). Cet évêque eut à souffrir des vexations du gouverneur d'Édesse, Mohammed ibn Tahir, qui fit démolir les églises que le précédent gouverneur, son frère Abdallah ibn Tahir, avait laissé reconstruire. Théodose se rendit avec le patriarche Denys en Égypte pour implorer le secours d'Abdallah qui avait été envoyé dans cette province ; sa démarche réussit et Mohammed se montra plus conciliant.

Antoine le Rhéteur, dont nous avons mentionné le traité de rhétorique (ci-dessus, p. 300), était moine au couvent de Tagrit et vivait à l'époque du patriarche Denys de Tellmahré[2]. Ses autres ouvrages sont : un livre sur la providence de Dieu en quatre parties ; des

1. Michel le Syrien, éd. Chabot, livre XII, ch. x et suiv. ; et Barhebræus, *Chron. eccl.*, t. I, p. 343-386 ; Wright, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 196 ; J.-B. Chabot, *Chronique de Denys de Tellmahré*, Paris, 1895, *Introduction*, § 1.
2. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 363.

panégyriques; des lettres de consolation; des hymnes et des prières métriques[1].

Lazare bar Sabta, évêque de Bagdad, qui fut déposé de son siège en 829 par Denys de Tellmahré[2], composa une liturgie et un ordre du baptême[3].

Un autre contemporain de Denys de Tellmahré, c'était Jean, évêque de Dara, auquel est dédiée l'*Histoire* de Denys. Cet évêque est l'auteur de traités de théologie : un traité en quatre livres sur le sacerdoce ; un autre également en quatre livres sur la résurrection des corps ; et un important ouvrage sur l'âme[4]. Jean de Dara, comme nous l'avons vu plus haut (p. 315-316), fit un commentaire d'une partie des œuvres de pseudo-Denys l'Aréopagite : il composa aussi une liturgie[5].

Les œuvres de Nonnus, archidiacre de Nisibe, sont contenues dans le ms. *Add.* 14594 du Musée britannique. La principale de ces œuvres est un traité de controverse contre Thomas de Marga, que Nonnus

1. Ses œuvres sont en partie conservées dans les ms. *Add.* 14726 et 17208 du Musée britannique. Rœdiger a imprimé une partie de son hymne contre la calomnie dans la deuxième édition de sa *Chrestomathia syriaca*, p. 110. Antoine fut un des premiers qui firent usage de la rime, voir ci-dessus, p. 18, note 2.

2. Barhebræus. *Chron. eccl.* I, . 365. Il reçut aussi, comme évêque, le nom de Philoxène et de Basile, voir Assémani, *B. O.*, II, 123.

3. La liturgie a été traduite en latin par Renaudot, *Liturgiæ orient.*, II, 399. L'ordre du baptême se trouve au Vatican. *Cod.* 147.

4. Le traité sur le sacerdoce est conservé dans plusieurs manuscrits. Zingerle a publié un extrait du livre II. *Monumenta syriaca*, I, p. 105-110 (comp. *Theol. Quartalschrift*, 1867. p. 183 ; 1868, p. 267). Overbeck a fait connaître, d'après un ms. de la Bodléienne, un passage du quatrième livre sur le mariage des prêtres. *S. Ephræmi syri... opera selecta*, p. 409-413. Le traité sur la résurrection est un ouvrage de haut intérêt et de grand savoir, dit Frothingham dans *Stephen bar Sudaili*, Leide, 1886, p. 66 : il est contenu dans les ms. 100 et 363 du Vatican. Des extraits tirés du ms. 100 sont imprimés dans Gismondi, *Linguæ syriacæ grammatica*, Beyrouth, 1900, p. 60-66 de la *Chrestom.*; cf. un extrait dans le livre II de la chronique de Michel, éd. Chabot, I. p. 7 (trad.. p. 14). Le ms. 147 du Vatican renferme des extraits du traité sur l'âme.

5. Assémani, *B. O.*, I

écrivit dans la prison où l'avait fait jeter le gouverneur de Nisibe[1]. Ses autres écrits sont des lettres sur des questions de dogme.

Nous avons parlé plus haut des principaux ouvrages du médecin Romanus, un moine du couvent de Kartemin, qui devint patriarche des Jacobites en 887, sous le nom de Théodose, et qui mourut en 896. Ce sont : une collection de maximes (p. 262); un recueil de médecine (p. 271); et un commentaire du livre de Hiérothée (p. 358). Nous ajouterons une lettre synodale[2] et une homélie sur le carême[3], conservées en arabe.

Le plus fécond des écrivains jacobites de ce siècle fut Moïse bar Képha, dont la vie a été écrite par un auteur syriaque anonyme[4]. Moïse naquit à Balad, vers 813, et mourut le 12 février 903[5] à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Après avoir pris l'habit monastique, il fut nommé évêque des villes de Beit-Ramman, Beit-Kiyonaya et Mossoul, et prit à ce moment-là le nom de Sévère. Il exerça ensuite les fonctions de périodeute ou visiteur du diocèse de Tagrit pendant dix ans. Moïse laissa de nombreux ouvrages ; nous avons déjà parlé de ses commentaires bibliques (p. 67), de son traité sur la prédestination (p. 244); de son commentaire sur la dialectique d'Aristote (p. 253) et de son *Hexaméron* (p. 279). Il est en outre l'auteur : d'un

1. WRIGHT, *Catal.*, p. 618. Suivant Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 363, Nonnus avait été l'un des accusateurs de Philoxène ou Lazare bar Sabta, évêque de Bagdad, qui fut dépossédé de son siège, comme nous l'avons rappelé plus haut. Nonnus vivait donc dans la première moitié du IX[e] siècle. Cf. Michel le Syrien, éd. CHABOT, p. 496 (trad., t. III, p. 33, note 2).

2. ASSÉMANI, *B. O.*, II, 124.

3. Musée britannique, ms. *Add.* 7206, *Catal. Rosen*, p. 103.

4. ASSÉMANI, *B. O.*, II, 218 et suiv. ; comp. BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, I, 393 ; II, 217.

5. Sur cette date voir ASSÉMANI, *B. O.*, II, 218 ; BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, I, 394, note 1.

ouvrage sur le paradis, divisé en trois parties et dédié à son ami Ignatius [1]; d'un traité sur l'âme en quarante chapitres avec un chapitre supplémentaire sur l'utilité des offrandes faites pour les morts [2]; de *Controverses contre les hérésies* [3]; de traités sur les Sacrements; d'homélies [4]; de discours sur des sujets divers [5]; et d'écrits liturgiques, parmi lesquels deux liturgies [6]. On ne possède plus le commentaire qu'il rédigea des œuvres de Grégoire de Nazianze, ni l'histoire ecclésiastique dont parle son biographe.

§ 4. — Le Xe siècle.

Les écrivains de ce siècle sont peu nombreux. Chez les Nestoriens, le premier en date paraît être Henanjésu bar Seroschwai, évêque de Hira, qui composa des questions sur les Écritures et un lexique syriaque (voir ci-dessus, p. 74 et 298). Ses œuvres ne sont pas conservées et on ne sait rien de sa vie. La perte de

1. Cet ouvrage n'est connu que par la traduction latine que Masius publia en 1569, *De paradiso commentarius*, Anvers (Plantin); comp. Assémani, *B. O.*, II, 128, n° 2; cette traduction a été réimprimée dans Migne, *Patrol. græca*, CXI, p. 481.

2. Ce traité existe dans le ms. syr. 147 du Vatican. Des extraits dans Gismondi, *Linguæ syriacæ grammatica*, 2e éd., Beyrouth, 1900, *Chrestom.*, p. 68-72. O. Braun en a donné une traduction allemande dans *Moses bar Kepha und sein Buch von der Seele*, Fribourg en Brisgau, 1891, avec une biographie de Moïse bar Képha.

3. Assémani, *B. O.*, II, 57; probablement identique avec le *Livre sur les sectes*, cité par Assémani, *ibid.*, p. 131.

4. Existent dans des ms. du Musée britannique, de Cambridge, de la Bibliothèque nationale et du Vatican. Suivant Baumstark, *Oriens christianus* 1901, p. 320, les traités sur les sacrements se rattachent au recueil des *Causes des fêtes* dont nous avons parlé plus haut, p. 347 note 3, à propos de Thomas d'Édesse. Des extraits du ms. de Cambridge ont été publiés par Arendzen dans le *Journal of Theol. Studies*, II, 1901, p. 401-416.

5. Dans les ms. *Add.* 17188 et 21210 du Musée britannique.

6. L'une de ces liturgies a été traduite par Renaudot, *Lit. Orient.*, II, 391.

son lexique est, en quelque sorte, compensée par la compilation de Bar Bahloul qui semble le reproduire presque en entier[1].

Élias, évêque de Pérozschabor ou Anbar, vivait vers 922[2]. Il composa : le *Livre des centuries;* un traité écrit en vers de sept syllabes et divisé en trois volumes[3] : une apologie ; des lettres et des homélies.

Georges, métropolitain d'Arbèles vers 945, mourut en 987. Il laissa une exposition des offices de l'année, divisée en sept sections, dont Assémani a donné une analyse[4]. On a aussi de lui quelques hymnes[5] et une collection de canons (ci-dessus, p. 172).

A ce siècle appartiennent les deux frères Ébedjésu bar Schahharé et Emmanuel bar Schahharé, qui moururent, le premier en 971, et le second en 980[6]. Ébedjésu laissa des poésies moins estimées que celles de son frère. Le P. Cardahi[7] a imprimé, d'après le ms. du Vatican 184, un passage du poème de cet auteur sur Mikael, le disciple de saint Eugène[8]. Emmanuel était professeur à l'école de Mar Gabriel dans le Couvent Supérieur à Mossoul. Il composa un Hexaméron en vers (ci-dessus, p. 280), et quelques traités d'explications liturgiques.

1. Nous renvoyons pour Bahloul à ce que nous avons dit de cet auteur ci-dessus, p. 298.

2. Élias de Nisibe dans Bæthgen, *Fragmente*, p. 84 ; Assémani, *B. O.*, III, part. I, 258.

3. Existe au Vatican, ms. syr. 183 ; à Berlin et à Cambridge. Des extraits dans Cardahi, *Liber thesauri*, 72-76. Manna, *Morceaux choisis*, p. 113-142 ; *Le petit livre des miettes* (Chrestomathie d'Ourmia), p. 258 et 336.

4. *B. O.*, III, part. I, 518-540. Des extraits dans *Le petit livre des miettes* d'Ourmia, p. 40, 187 et 274 ; et un autre dans Gismondi, *Linguæ syr. gramm., Chrestom.*, p. 72. Cf. Baumstark, *Oriens christianus*, 1901, p. 320.

5. Ms. du Vat. 90 et 91.

6. D'après Cardahi, *Liber thesauri*, p. 71 et 138.

7. *Ibid.*, p. 136.

8. Le sujet de ce poème semble emprunté aux Actes de saint Eugène dont la rédaction est attribuée à Mikael.

André, l'auteur d'un traité de ponctuation, que Wright place à la fin du Xe siècle (voir ci-dessus, p. 291), clôt la série des écrivains nestoriens de cette époque. Il composa aussi quelques hymnes, appelées *tourgamé*, ܬܘܪܓܡܐ.

Chez les Jacobites, la littérature syriaque semble avoir subi une éclipse presque totale : on n'a guère écrit qu'en arabe pendant ce siècle. Nous avons cité ci-dessus, p. 204, la chronique du diacre Siméon, sur la vie duquel les renseignements font défaut.

§ 5. — Le XIe siècle.

Ce siècle est aussi terne que le précédent; la décadence littéraire ne subit plus que de rares arrêts. Après de longs intervalles apparaît quelque savant docteur qui s'efforce de ranimer le feu des études près de s'éteindre, mais ses efforts tourneront le plus souvent au profit de la science arabe.

Les auteurs nestoriens occupent encore le premier rang par le nombre et la valeur de leurs ouvrages.

C'est d'abord Élias I, élu patriarche en 1028, après avoir été évêque de Tirhan; il mourut en 1049. Pendant qu'il était évêque, il s'occupa de travaux grammaticaux (ci-dessus, p. 291); devenu patriarche, il rédigea, dit-on, une collection des synodes nestoriens et des traités de droit civil (ci-dessus, p. 164 et 175). Amr ibn Matta [1] lui attribue une *Compilation en vingt-deux chapitres sur les principes de la religion*, qui pourrait être identique, comme le pense Wright,

1. Voir *Maris, Amri et Slibæ... commentaria*, ed. Gismondi, II, 98; Assémani, *B. O.*, III, part. I, 263.

avec ses traités de droit; et la composition d'une liturgie [1].

Un autre Élias, contemporain du patriarche, Élias bar Schinaya, métropolitain de Nisibe, est l'écrivain le plus remarquable du siècle. Il avait mené la vie monastique au couvent de Mikael à Mossoul, puis au couvent de Siméon sur le Tigre; il fut nommé évêque de Beit-Nouhadré en 1002, et métropolitain de Nisibe en 1008; il survécut au patriarche Élias I [2]; il fit un recueil de décisions ecclésiastiques et un résumé du traité du patriarche Élias sur les héritages (ci-dessus, p. 166 et 175). Ses autres ouvrages sont : une chronique (ci-dessus, p. 201); une grammaire syriaque (ci-dessus, p. 290); un vocabulaire arabe-syriaque (ci-dessus p. 299); des hymnes et des homélies métriques, dont quelques-unes sont conservées dans des livres d'offices [3]; des lettres [4]. Élias bar Schinaya écrivit aussi en arabe; nous avons mentionné précédemment son *Livre de la démonstration de la vérité de la foi* (p. 244) et son *Livre de l'éloignement du souci* (p. 264, note 3); Assémani a analysé dans sa *Bibl. orientalis*, t. III, part. I, 270-272, six de ses dissertations arabes.

Abou Saïd Ébedjésu bar Bahriz était abbé du couvent de Mar Élias à Mossoul; il fut l'un des candidats au siège patriarcal en 1028, lorsque le sort désigna Élias I [5]; il devint ensuite métropolitain d'Arbèles et de Mossoul. Ses ouvrages se composent : d'une collection

1, Non pas *a form of consecration of the altar*, comme traduit Wright, *Syriac liter.*, 2[e] éd., p. 233.

2. Cardahi, *Liber thesauri*, p. 84, fixe sa mort à l'année 1056.

3. Ms. du Vat. 90, 91 et 184; Berlin, *Sachau* 64, 10. Une homélie avec la rime unique *an* et sans *olaf* a été publiée par Cardahi, *Liber thesauri*, p. 83, comp. ci-dessus, p. 21, note 1.

4. Le ms. syr. Vat. 129 contient les lettres adressées aux évêques et au peuple de Bagdad pour protester contre l'élection du patriarche Jésuyab bar Ézéchiel.

5. *Maris, Amri et Slibæ... commentaria*, éd. Gismondi, II, 98.

de *Lois et sentences judiciaires* (ci-dessus, p. 175); et d'une explication des offices de l'Église.

Parmi les écrivains jacobites, on cite Jean de Maron, auteur d'un commentaire sur le livre de *La Sagesse* (ci-dessus, p. 67); il mourut vers 1017. Ce Jean de Maron avait étudié à Édesse sous Mar Mekim. Il fut professeur d'abord au couvent de Goubos, construit depuis peu de temps près de l'Euphrate, aux environs de Mélitène; puis au couvent que le moine Élias bar Gagai fonda auprès de Mélitène, et il alla terminer ses jours dans le couvent d'Aaron, non loin d'Édesse, où il avait passé sa jeunesse [1].

Marc bar Kiki, archidiacre de l'église des Jacobites à Mossoul, fut nommé en 991 *maphrien* sous le nom d'Ignace. Ses mauvaises mœurs lui aliénèrent l'esprit du clergé; il s'enfuit en 1016 à Bagdad, où il se fit musulman; devenu l'objet du mépris universel, il tomba dans une profonde misère; il revint ensuite à résipiscence [2]; il composa alors sur sa chute un poème dont Barhebræus nous a conservé quelques vers [3].

Jésu bar Schouschan fut élu patriarche jacobite sous le nom de Jean X, en 1058, par le parti qui se refusa à reconnaître l'élection d'Athanase Hayé ou Athanase VI. En butte aux outrages de ses ennemis, il abdiqua et se retira dans un couvent. A la mort d'Athanase (1064), il fut nommé de nouveau et conserva son siège jusqu'à sa mort arrivée en 1073 [4]. Jésu bar Schou-

1. Voir Barhebræus. *Chron. eccl.*, I, 403-407. Les éditeurs de cette chronique, p. 404, note 2, se demandent si Assémani n'a pas confondu avec ce personnage Jean Maron, auquel il a consacré un long article dans sa *B. O.*, 496-520.

2. Cf. Michel le Syrien, *Chron.* livre XIII, chap. v; Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 257; 287-289; Élias de Nisibe, dans Bæthgen, *Fragmente*, 105 (trad., 153).

3. *Chron. eccl.*, II, 289. Le P. Cardahi les a réimprimés dans son *Liber thesauri*, p. 140; celui-ci fixe la mort de Marc bar Kiki à 1030 ou 1040.

4. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 437-447.

schan composa : une liturgie; des canons ecclésiastiques (ci-dessus, p. 172); un traité sur l'huile, le ferment et le sel que les Jacobites ajoutaient au pain eucharistique[1]; quatre poèmes sur le pillage de Mélitène par les Turcs en 1058[2]; plusieurs lettres, dont quelques-unes en arabe[3]. Bar Schouschan avait entrepris une codification des œuvres d'Isaac d'Antioche, mais la mort l'empêcha d'achever ce travail (voir ci-dessus, p. 337).

Saïd bar Sabouni était, suivant Barhebræus[4], un savant distingué, qui écrivit en grec et en syriaque. Le patriarche Athanase VII le nomma au siège épiscopal de Mélitène en 1094, et il fut consacré évêque sous le nom de Jean. Il entra à Mélitène le jour même où furent fermées les portes de la ville assiégée par les Turcs, et il fut massacré au mois de juillet 1095, pendant le siège, par le commandant Gabriel[5]. Bar Sabouni est l'auteur de plusieurs hymnes[6].

§ 6. — Le XIIe siècle.

La plupart des ouvrages nestoriens de cette époque ont été composés en arabe; nous ne nous arrêterons qu'aux auteurs qui ont écrit en syriaque.

1. Existe à la Bibliothèque nationale, *Catal. Zotenberg*, p. 71; un fragment, *ibid.*, p. 54. Ce traité a été écrit à la suite d'une controverse de Bar Schouschan avec le patriarche d'Alexandrie, Christodule, cf. Assémani, *B. O.*, II, 144, 356.

2. Voir sur cet événement Barhebræus, *Chron. syr.*, éd. Bruns, p. 252; éd. Bedjan, p. 238; Assémani, *B. O.*, II, 317.

3. Lettre au patriarche d'Arménie, Assémani, *B. O.*, II, 211, 383; Berlin, *Sachau* 60, 1; lettres arabes au patriarche d'Alexandrie, Christodule sur l'huile et le sel du pain eucharistique, Assémani, *ibid.*, II, 508.

4. *Chron., eccl.*, I, 463.

5. Barhebræus, *Chron. syr.*, éd. Bruns, p. 278; éd. Bedjan, p. 262.

6. Une hymne acrostiche pour l'office de la prise de l'habit monacal se trouve dans des ms. du Vatican, de la Bibliothèque nationale, du Musée britannique et de la Bodléienne, Wright, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 227. Assémani, *B. O.*, II, p. cli, attribue au frère de Saïd, Abou Ghalib ba

Élias III ou Abou Halim, né à Maipherkat en 1108, fut d'abord métropolitain de Nisibe et devint patriarche des Nestoriens en 1176; il mourut en 1190. La plupart de ses œuvres sont en arabe; il a écrit en syriaque des prières et des lettres[1].

Joseph bar Malkon, qui prit le nom de Jésuyab au moment de son élévation au siège métropolitain de Nisibe en 1190, mourut sous le patriarche Sabrjésu V (1226-1256). On possède de cet auteur un traité grammatical en vers syriaques, intitulé *Le réseau des points* (ci-dessus, p. 292); ses autres ouvrages : un traité sur la foi, des homélies et des lettres, étaient en arabe[2].

A la même époque vivait le moine Siméon de Schanklava[3], le maître de Jean bar Zoubi, qui écrivit pour son élève la *Chronologie* mentionnée ci-dessus, p. 203. On a encore de ce Siméon un poème en vers syriaques, mais en style énigmatique et incompréhensible sans un commentaire. Ébedjésu commenta ce poème à la demande de son disciple Abraham. Le P. Cardahi l'a publié dans son *Liber thesauri*, p. 89, mais sans y joindre l'explication d'Ébedjésu, de sorte que le texte reste lettre morte. On lui attribue aussi la composition de questions sur l'eucharistie et le baptême, qu'il publia sous le nom de l'apôtre saint Pierre[4].

Sabouni, trois poèmes sur la prise d'Édesse par Zengi, qui eut lieu en 1144, mais, comme Abou Ghalib mourut en 1129, Wright, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 244, estime que ces poèmes ont dû être composés par son successeur sur le siège épiscopal d'Édesse, Basile bar Schoumna (1143-1169).

1. Trois prières ont été éditées par Manna, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, Mossoul, 1901, II, p. 173-181. Cf. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 291; Sachau, *catal.*, p. 142 et suiv.

2. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 295-306.

3. Ou : de Schanklabad. Sur ce nom, voir G. Hoffmann, *Auszüge syr. Märtyrer aus pers. Akten,* p. 231 et note 1847.

4. Assémani, *B. O.*, III. part. I, 562. Deux homélies sur la foi et une ho-

Jean bar Zoubi, moine du couvent de Sabrjésu à Beit-Kouka, dans l'Adiabène, un des disciples de Siméon de Schanklava, est surtout connu par ses œuvres grammaticales (ci-dessus, p. 291). Il composa aussi des homélies métriques sur la foi [1] et un poème en vers de sept syllabes *Sur les quatre problèmes de la philosophie* [2].

Les Jacobites comptent quelques écrivains de mérite :

Jean, évêque de Harran et de Mardin ainsi que d'autres villes de la Mésopotamie, avait été nommé par le patriarche Athanase VII, en 1125 ; il mourut d'une chute de cheval en 1165, à l'âge de soixante-dix ans. Jean s'occupa de relever de leurs ruines les églises et les couvents de son diocèse. C'était un ami des lettres ; il se composa une bibliothèque et copia plusieurs exemplaires des Évangiles en lettres d'or et d'argent. Un certain nombre de captifs emmenés par Zengi après la prise d'Édesse (1144) lui durent leur rançon [3]. La chute d'Édesse lui inspira un poème, dans lequel il niait l'action de la Providence, hérésie qui souleva l'indignation des autres évêques. Il laissa aussi une liturgie [4].

Le plus fécond des auteurs jacobites de ce siècle fut Jacques bar Salibi, qui prit le nom de Denys lors de son élévation au siège épiscopal de Marasch, par le patriarche Athanase VIII, en 1154 ; l'année suivante, le

mélie sur l'explication des mystères sont publiées, sous le nom de Siméon de Schanklava, dans *Le petit livre des miettes* (Chrestomathie d'Ourmia), p. 118-123 et p. 150-154. Ce Siméon est probablement l'auteur du *Livre des Pères* mis sous le nom de Siméon bar Sabbâé, voir ci-dessus, p. 123, note 3.

1. Ms. *Orient.* 2305 du Musée britannique ; Berlin, *Sachau* 8. Une de ces homélies a été traduite par Badger, *The Nestorians*, II, 151 ; Comp. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 309.

2. Berlin, *Sachau*, 72, 15.

3. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 501, 525-527, 531 ; Assémani, *B. O.*, II, 216-226.

4. Assémani, *B. O.*, II, 230.

patriarche lui assigna en plus le diocèse de Mabboug. Michel le Grand, le successeur d'Athanase, le transféra en 1166 à Amid où il mourut en 1171 [1]. Ses œuvres forment une longue liste; Assémani en a reproduit l'énumération d'après le ms. syr. 32 du Vatican [2]. La plus importante est le commentaire sur l'A. et le N. T. dont nous avons parlé précédemment, p. 67; les autres sont: un commentaire sur les *Centuries* d'Évagrius avec le texte traduit en syriaque [3]; un commentaire sur les écrits des Docteurs; des commentaires sur la dialectique (ci-dessus, p. 255); un livre de lettres; un abrégé des histoires des Pères, des saints et des martyrs; un recueil des canons apostoliques; plusieurs traités de théologie [4]; des écrits liturgiques [5]; deux liturgies; un traité contre les hérésies [6]; un traité sur la Providence contre Jean, évêque de Mardin [7]; un panégyrique de Michel le Grand; un traité sur la structure du corps humain (ci-dessus, p. 275); des homélies; deux poèmes sur la prise d'Edesse en 1144 [8]; trois élégies sur la prise de Marasch par les Arméniens en 1156 [9]; deux poésies sur les poursuites dirigées contre le maphrien accusé

1. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 513-515 et 559; Assémani, *B. O.*, II, 156-211.
2. *B. O.*, II, 210; comp. *Catal. Bibl. Laur. et Palat. Med.*, p. 79; Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, p. 562, note.
3. Existe à Berlin, *Catal. Sachau*, n° 186, p. 604.
4. Quelques-uns de ces traités sont contenus dans des ms. du Vatican, de la Bibliothèque nationale et de la Bodléienne.
5. J. Labourt a publié dans le *Corpus script. christ. orientalium* l'exposition de la liturgie : *Dionysius bar Salibi, Expositio liturgiæ*, Paris, 1903.
6. Parties de ce volumineux ouvrage au Vatican, à la Bibliothèque nationale et à la Bodléienne. Le traité contre les Juifs vient d'être publié par J. de Zwaan, *The treatise of Dionysius bar Salibi against the Jews*, Leide, 1906.
7. Voir ci-dessus, p. 399, la notice sur cet évêque.
8. Barhebræus, *Chron. syr.*, éd. Bruns, 328; éd. Bedjan, 308.
9. Les Arméniens avaient emmené en captivité Bar Salibi, qui s'évada et se retira au couvent de Kalisoura; Barhebræus, *Chron. syr.*, éd. Bruns, p. 346; éd. Bedjan, p. 324.

d'avoir marié une musulmane à un chrétien en 1159 [1].

Le principal ouvrage de Michel le Grand, ou Michel le Syrien, c'est sa chronique (ci-dessus, p. 196). Michel était fils d'un prêtre de Mélitène nommé Élias : après avoir été abbé du couvent de Barsauma, il fut élu patriarche en 1166; sa mort eut lieu en 1199 [2]. Ses œuvres, en dehors de sa chronique, comprennent : une revision du pontifical et du rituel jacobite [3]; une liturgie [4]; un traité sur la préparation à la Communion, dirigé contre les Coptes [5]; des canons ecclésiastiques, cités par Barhebræus dans son *Nomocanon;* un traité sur l'institution sacerdotale, et une profession de foi [6]; un poème sur le procès fait au maphrien en 1159 [7].

L'histoire de Théodore bar Wahboun, un disciple de Michel le Grand, est intimement liée à celle de son maître [8], contre lequel il s'insurgea. Il semble avoir rejeté la doctrine monophysite et s'être rapproché des Orthodoxes [9]; ses partisans le nommèrent patriarche à Amid, en 1180, sous le nom de Jean, tandis que Michel occupait le siège d'Antioche. Cependant la fortune de Bar Wahboun fut de courte durée; il fut déposé et relégué dans le couvent de Barsauma, d'où il parvint à

1. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 351.
2. L'histoire de ce patriarche se trouve dans Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 535-605 ; comp. Assémani, *B. O.*, II, 154 et suiv.
3. Ms. du Vat. 51.
4. Ms. au Vatican, à la Bibliothèque nationale et à Leide; traduite par Renaudot, *Lit. Orient.*, II, 457.
5. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 575.
6. Ces deux écrits se trouvent en arménien ajoutés à l'édition abrégée de la chronique de Michel (Jérusalem, 1870-1871).
7. Comp. la notice sur Bar Salibi, ci-dessus, p. 400. Michel revisa en 1185 la vie d'Abhai, évêque de Nicée. cf. Assémani, *B. O.*, II, 505 ; Wright, *Catal.*, p. 1124 ; *Syriac liter.*, 2e éd., p. 251 ; Bedjan, *Acta martyr. et sanct.*, VI, p. 615; cette revision a été publiée par Bedjan, *ibid.*, p. 557-614.
8. Elle est racontée par Barhebræus avec celle de Michel, *Chron. eccl.*, I, 553-589.
9. Voir Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 584, note 4.

s'échapper. Finalement, il se retira en Arménie où le roi Léon le nomma patriarche des Jacobites de son territoire. Il mourut en 1193. Barhebræus [1] vante sa science ; Bar Wahboun, dit-il, possédait quatre langues : le grec, le syriaque, l'arménien et l'arabe. Cet auteur écrivit une liturgie [2], une explication de la Messe et un livre en arabe contre le patriarche Michel [3].

§ 7. — Le XIII[e] siècle et la fin de la littérature syriaque.

Ce siècle a produit encore quelques écrivains de bonne marque : Salomon, métropolitain de Bassora, plusieurs poètes, et Ébedjésu, métropolitain de Nisibe, chez les Nestoriens : Jacques bar Schakako, Aaron bar Madani et Barhebræus, chez les Jacobites.

On sait peu de chose de la vie de Salomon. Il était natif de Khalat ou Akhlat, ville située sur la côte ouest du lac Van, et devint évêque métropolitain de Bassora ; c'est en cette qualité qu'il assista en 1222 à la consécration du patriarche nestorien Sabrjésu [4]. Nous avons eu précédemment (p. 82) l'occasion de parler de son principal ouvrage intitulé *Le livre de l'abeille*, une compilation historique et théologique, dans laquelle sont insérées de nombreuses légendes. Le catalogue d'Ébedjésu [5] cite encore de Salomon : un traité sur la configuration du ciel et de la terre ; quelques courtes homélies ; et des prières.

Quelques Nestoriens cultivèrent avec succès la poésie religieuse.

1. *Op. cit.*, I, p. 581.
2. Traduite en latin par Renaudot, *Lit. Orient.*, II, 409.
3. Barhebræus, *Chron. eccl.*, I, 581.
4. Assémani, *B. O.*, II, 453, n° 75.
5. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 309.

Georges Warda, d'Arbèles, composa une collection d'hymnes qui ont été insérées dans les offices de l'Église nestorienne et forment un recueil désigné sous le nom de *Warda* [1]. La date de ces poésies est indiquée par les hymnes qui parlent des calamités survenues pendant les années 1224-1228 et 1235.

Khamis bar Kardahé, également d'Arbèles, est, lui aussi, l'auteur d'une collection d'hymnes, dans lesquelles sont exposés la vie, les paraboles et les miracles du Sauveur; d'autres traitent de la pénitence. Sa collection a également été introduite dans les offices nestoriens sous le nom de *Khamis* [2]. L'époque où il vivait est celle de Daniel bar Khattab, un jeune contemporain de Barhebræus, auquel Khamis adressa quelques vers [3].

Un contemporain de Warda, Masoud ibn al-Kass, composa des poésies pour la fête de l'Épiphanie [4]. C'était un médecin distingué du calife Mostasem, à Bagdad. Après la mort du calife, il vécut dans la retraite [5]; il finit ses jours en 1280 [6].

On possède un long poème de Gabriel Kamsa, qui fut d'abord moine au couvent de Beit-Kouka et devint ensuite métropolitain de Mossoul; il assista en cette

1. La principale édition est celle de HEINRICH HILGENFELD, *Ausgewählte Gesänge des Giwargis Warda von Arbel*, Leipzig, 1904, avec une traduction allemande. On trouvera énoncées, p. 8-10, les éditions antérieures qu'il est inutile de rappeler ici; nous ajoutons : MANNA, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, Mossoul, 1901, II, p. 296-322 (trois hymnes); POGNON, *Une version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate*, seconde partie, Leipzig, 1903, p. V-X (un extrait).

2. Des extraits dans CARDAHI, *Liber thesauri*, p. 59; une hymne dans la Chrestomathie d'Ourmia, *Le petit livre des miettes*, p. 94; quatre autres dans MANNA, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, II, p. 324-330.

3. Ces vers sont conservés dans une poésie de Barhebræus, *Catal. Vat.*, III, 358; *Catal. Payne Smith*, col. 377; comp. ASSÉMANI, *B. O.*, II, 308; III, part. I, 566; WRIGHT, *Syriac liter.*, 2[e] éd., p. 281 et 284.

4. Une de ces poésies existe dans le ms. Vat. 184. Le P. CARDAHI en a imprimé des extraits dans son *Liber thesauri*, p. 125.

5. BARHEBRÆUS, *Histoire des Dynasties*, éd. POCOCK, p. 522; éd. SALHANI, p. 478; ASSÉMANI, *B. O.*, III, part. I, 561.

6. Suivant CARDAHI, *Liber thesauri*, p. 126.

qualité à la consécration du patriarche nestorien Yaballaha III, en 1281. Ce poème traite de la Création, de l'Incarnation, etc., et se termine par un panégyrique de Sabrjésu, le fondateur du couvent de Beit-Kouka [1].

Jean de Mossoul, un moine du couvent de Saint-Michel près de cette ville, a laissé un recueil de poésies édifiantes, intitulé *Le livre de l'homme vertueux*, ܟܬܒܐ ܕܫܦܝܪ ܕܘܒܪ̈ܐ, qu'Élias Millos, archevêque d'Akra, a publié à Rome en 1868 avec d'autres poèmes syriaques [2] sous le titre de *Directorium spirituale* [3]. Ce livre a été écrit, suivant Millos, en 1245; le P. Cardahi [4] place la mort de Jean de Mossoul en 1270.

Nous arrivons à Ébedjésu, métropolitain de Nisibe, le dernier des écrivains nestoriens qui méritent d'être mentionnés. Ébedjésu bar Berika, lorsqu'il fut élevé au siège métropolitain de Nisibe et d'Arménie, vers 1290, par le patriarche Yaballaha III, était évêque de Singar et du Beit-Arbayé (ou Tour-Abdin) depuis environ cinq ans; il mourut en 1318 [5]. Il a rédigé lui-même la liste de ses nombreuses œuvres à la fin de son précieux catalogue qui nous a transmis le titre de maints ouvrages nestoriens aujourd'hui disparus [6]. On déplore la perte

1. Ce poème se trouve dans le ms. 180 du Vatican; comp. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 566. Le P. Cardahi en a donné un long extrait, *Liber thesauri*, p. 107.

2. Notamment vingt-deux poésies de David, de Beit-Rabban (voir ci-dessus, p. 385, n° 2), trois poésies d'Ébedjésu de Nisibe, deux poésies de saint Éphrem, une poésie de Jean bar Phenkayé. Dans le ms. de Cambridge, *Add.* 2018, *Le livre de l'homme vertueux* est intitulé *Le livre des belles œuvres*, ܟܬܒܐ ܕܫܦܝܪܘܬܐ ܕܘܒܪ̈ܐ.

3. Le P. Cardahi a imprimé un passage d'une poésie de Jean de Mossoul dans son *Liber thesauri*, p. 119. Il est peu probable que cet auteur soit identique avec le *Mossoulien*, un grammairien dont Bar Schakako parle avec peu d'éloge, voir *La métrique chez les Syriens* de l'abbé P. Martin, *Appendice*, p. 68 et 70. Les poésies de Jean de Mossoul se trouvent dans le ms. *Orient.* 2450 du Musée britannique.

4. *Op. cit.*, p. 120.

5. Assémani, *B. O.*, III, part. I, 325 et suiv.

6. Ce catalogue a été étudié une première fois par Abraham Ecchel-

de plusieurs des livres d'Ébedjésu : son commentaire sur l'A. et le N. T. (ci-dessus, p. 74); le livre sur la vie de Notre-Seigneur sur la terre; le livre contre les hérésies; le livre des mystères des philosophes grecs et douze traités sur toutes les sciences (ci-dessus, p. 258); des décisions et des canons ecclésiastiques. Mais nous possédons son *Nomocanon* (ci-dessus, p. 167); son traité de philosophie et de théologie, intitulé *La perle* (ci-dessus, p. 245); son *Paradis de l'Éden* (ci-dessus, p. 20); une collection de vingt-deux poèmes sur l'amour de la sagesse et de la science [1].

Timothée II, qui succéda comme patriarche des Nestoriens à Yaballaha III en 1318, après avoir été métropolitain de Mossoul et d'Arbèles, est l'auteur de canons, qu'il rédigea dans le synode tenu l'année de son élection au siège patriarcal, et d'un livre sur les Sacrements [2].

Nous terminons par les écrivains jacobites.

Jacques bar Schakako [3], qui prit le nom de Sévère en devenant évêque, était d'abord moine au couvent de Mar Mattai près de Mossoul. Il avait étudié la grammaire sous Bar Zoubi au couvent de Beit-Kouka dans l'Adiabène; Kamal ed-Din ibn Younous, un philosophe

lensis à Rome en 1653, sous le titre de *Hebedjesu, tractatus continens catalogum, etc.*; Assémani en a donné une meilleure édition dans sa *Bibliotheca orientalis*, t. III, part. I; il a été traduit, d'après un ms. nouveau, par Badger dans *The Nestorians*, II, 361; Badger en fixe la rédaction à l'année 1298.

1. Ms. 174 du Vatican; ms. *Marsh* 201 et 361 de la Bodléienne. A la Bibliothèque nationale se trouve un poème explicatif du calendrier, attribué à Ébedjesu, *Catal. Zotenberg*, p. 128; à Berlin, *Catal. Sachau*, p. 158, et à Cambridge, *Catal. Wright et Cook*, p. 290, n° 10, des hymnes pour les offices sous le nom d'Ébedjésu; une autre collection d'hymnes à Cambridge, *Catal. Wright et Cook*, p. 107, *Add.* 1977. Sur le commentaire du poème énigmatique de Siméon de Schanklava, voir ci-dessus, p. 398. Sur une brève chronologie écrite par Ébedjésu, voir ci-dessus, p. 203; comp. page précédente, note 2.

2. Assémani a décrit et analysé ces ouvrages, *B. O.*, III, part. I, 567-580.

3. Ce nom étant écrit avec deux *Kaf*, nous préférons cette prononciation à celle de Schakko.

arabe de Mossoul, renommé à cette époque, lui avait enseigné la dialectique et la philosophie. Bar Schakako mourut en 1241, pendant une visite qu'il allait faire au patriarche Ignace II. Ses nombreux manuscrits passèrent après sa mort à la bibliothèque du gouverneur de Mossoul [1]. Nous avons eu souvent l'occasion de citer ses *Dialogues*, œuvre encyclopédique sur les sciences enseignées aux Syriens ; nous avons cité également son *Livre des trésors*, compilation théologique écrite en 1231 et qui renferme d'intéressantes notices scientifiques (voir ci-dessus, p. 280). Le ms. 7193 *Rich* du Musée britannique a de cet auteur deux lettres en vers de sept syllabes ; la première, dont chaque vers commence et finit par la lettre *fé*, est adressée à Mark Fakhr ad-Daula, fils de Thomas ; la seconde, d'une composition aussi artificielle, avec cette différence que la lettre initiale et finale des vers est la lettre *tav*, est adressée au frère de celui-ci, Abou Tahir Saïd Tadj ad-Daula [2]. Les autres écrits de Bar Schakako sont : une profession de foi sur la Trinité et l'Incarnation ; une explication des offices et des prières (ces deux écrits sont cités dans son *Livre des trésors*) ; une exhortation pour l'ordination des prêtres [3].

1. BARHEBRÆUS, *Chron. eccl.*, II, 409-411. Barhebræus dit : « Il possédait de nombreux volumes qui furent tous reçus dans le *demosion* du gouverneur de Mossoul. » Le mot *δημόσιον* signifiait en Syrie « bain public », « trésor de l'État », « archives publiques ». C'est ce dernier sens qu'on doit lui donner ici.

2. La lettre *fé* est la première lettre du nom Fakhr ; la lettre *tav* est la première lettre du nom Tadj. Dans le *Catalogue Rosen* sur ce ms., p. 84, Bar Schakako est désigné sous le nom de Jacques, évêque de Tagrit ; dans d'autres manuscrits, il est appelé Jacques de Maipherkat ; ces épithètes sont inexactes ; cet évêque résidait à Mossoul. Sur les fils de Thomas auxquels ces épîtres étaient adressées, voir la notice suivante.

3. Cette exhortation se trouve sous le nom de Jacques de Maipherkat dans des ms. du Vatican, de la Laurentienne et de la Bibliothèque nationale.

Aaron bar Madani, qui avait été nommé évêque de Mardin, sous le nom de Jean, fut élevé à la dignité de maphrien de l'Orient par le patriarche jacobite, Ignace II, en 1232. Son extérieur peu avantageux et son manque d'éloquence déplurent aux chrétiens de Mossoul. Après cinq ans, il se retira à Bagdad, où il jouit de la faveur des trois fils de Thomas, Schams ad-Daula, Fakhr ad-Daula et Tadj ad-Daula, médecins influents de la cour du calife Mostansir. A Bagdad, Bar Madani composa un panégyrique de Mar Aaron en vers de douze syllabes, et il se perfectionna dans la connaissance de la littérature arabe. La considération dont il était entouré dans la capitale des califes l'accompagna à son retour à Mossoul. La mort d'Ignace II en 1252 fut l'occasion d'un schisme, comme le fait se renouvelait fréquemment dans ces temps troublés de l'Église jacobite; quelques évêques choisirent pour patriarche Aaron Angour, qui prit le nom de Denys, les partisans du maphrien élurent Bar Madani. L'accord ne fut rétabli qu'après le meurtre de Denys dans le couvent de Barsauma près Mélitène, en 1261, et Bar Madani gouverna sans rival l'Église jacobite jusqu'en 1263 [1]. Les œuvres de cet éminent prélat consistent en de nombreuses poésies [2]; parmi les plus remarquables on cite un poème sur l'âme, intitulé *L'oiseau* [3]; un autre sur la voie de la perfection [4]; et un

1. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 407-416; comp. I, 695-743.
2. Le ms. de la Bodléienne, *Hunt.* I, en contient soixante, *Catal. Payne Smith*, col. 379-382; d'autres, dans le ms. de Berlin, *Sachau* 207, 3, et dans un ms. de la Laurentienne, *Catal.*, p. 108.
3. Ms. du Vat. 204; Bodléienne, *Hunt.* I et *Poc.* 290, *Cat. Payne Smith*, col. 382 et 641; Berlin, *Sachau* 61, 8; Cambridge, *Add.* 2819, *Catal.* p. 669. Il a été édité par Manna, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, avec une autre poésie sur la noblesse de l'âme et sa chute, II, p. 332-345.
4. Un extrait dans le *Liber thesauri* du P. Cardahi, p. 66. Il a été publié par Manna, *op. cit.*, II, p. 346-356.

sur la prise d'Édesse et d'autres villes par le sultan seldjoucide Ala ad-Din Kaikobad, en 1265. Bar Madani a laissé une liturgie [1] et des homélies en arabe pour les fêtes de l'année [2].

Barhebræus cite à l'année 1228 le médecin Gabriel d'Édesse qui composa en syriaque des livres de médecine et de philosophie (ci-dessus, p. 274, note 2).

Il nous est agréable de clore ces notices par Barhebræus dont le nom revient si souvent dans l'histoire de la littérature syriaque. Ses nombreuses œuvres s'étendent sur toutes les branches des sciences; il semble qu'il ait senti venir la fin de la vie intellectuelle en Syrie, et il songea à ériger un monument résumant toute la civilisation passée, plutôt que de créer de nouvelles voies à l'avenir. De là, le caractère impersonnel de ses livres qui manquent d'originalité; Barhebræus est avant tout un vulgarisateur, mais c'est en même temps un savant encyclopédiste qui a, à son service, une méthode claire et précise, une critique sagace. On doit cependant lui reconnaître un vrai talent d'historien; sa *Chronique syriaque* et sa *Chronique ecclésiastique* sont à placer sans conteste au premier rang de ses écrits. Ses poésies sont tournées avec facilité et ne manquent pas de grâce; elles forment un heureux contraste avec les élucubrations métriques des Nestoriens de son époque qui travestissaient l'art d'une manière si pitoyable. On s'étonne que Barhebræus ait été un si grand écrivain quand on pense aux temps calamiteux pendant lesquels il vivait.

La vie de Barhebræus nous est connue en détail grâce aux informations qu'il nous a laissées dans ses

1. Voir Renaudot, *Lit. Orient.*, II, 512.
2. Ms. du Vat. 97 et 220.

chroniques [1]. Grégoire Abou'l-Faradj était son vrai nom; il avait reçu celui de Grégoire quand il fut consacré évêque; son nom de baptême était Jean; il est le plus souvent désigné par son surnom de Bar Ébroyo ou Barhebræus, c'est-à-dire le fils de l'Hébreu, parce que son père Aaron, médecin distingué de Mélitène, était un juif converti. Barhebræus naquit à Mélitène en 1226; sa jeunesse s'écoula dans l'étude [2]. Lorsque les Mongols attaquèrent Mélitène pendant l'été de 1243, Aaron, retenu par la récolte des grains, ne put fuir en Syrie: il eut l'année suivante l'occasion de soigner et guérir le général mongol qui était tombé malade; puis il se retira avec ses enfants à Antioche, qui était encore aux mains des Francs. Son fils aîné, Barhebræus, prit l'habit monacal et se rendit à Tripoli, où il étudia la médecine et la philosophie avec un maître nestorien, nommé Jacques. Au mois de septembre 1246, Barhebræus, alors âgé de vingt ans, fut nommé évêque de Goubos, près de Mélitène, par le patriarche jacobite, Ignace II; l'année suivante, il passa au siège épiscopal de Lakabin, dans la même contrée. A la mort d'Ignace en 1252, il prend parti pour Denys contre Bar Madani (voir la notice précédente), et Denys le transfère à Alep; mais cette ville appartenant à la faction dissidente de Bar Madani, Barhebræus dut se retirer auprès de son patriarche dans le couvent de Barsauma; il ne revint à Alep qu'en 1258. Six ans après, en 1264, Barhebræus fut élevé par le patriarche Ignace III à la dignité de

1. *Chron. syr.*, éd. BRUNS, p. 503 et suiv.; éd. BEDJAN, p. 478; *Hist. des Dynast.*, éd. POCOCK, p. 486; éd. SALHANI, p. 482 et suiv.; *Chron. eccl.*, II, 431 et suiv.; comp. ASSÉMANI, *B. O.*, II, 244 et suiv.; ABBÉLOOS et LAMY, *Barhebræi chron. eccl.*, I, *Préface*; NOELDEKE, *Orientalische Skizzen*, Berlin, 1892, p. 253-273; WRIGHT, *Syriac liter.*, 2e éd., p. 265-281; CHEIKHO, Barhebræus, *l'homme et l'écrivain* dans *Al-Machriq*, 1898, n° 7 et suiv.

2. Il n'étudia pas le grec ni la littérature grecque, comme on l'a prétendu; NOELDEKE, *l. c.*, p. 254, le remarque avec justesse.

maphrien de l'Orient, et il conservera cette fonction jusqu'à sa mort survenue en 1286. Depuis son entrée dans les ordres jusqu'à sa mort, Barhebræus mena une vie agitée, ballottée entre les intrigues des partis politiques et religieux, les calamités des invasions mongoles et les voyages incessants d'Occident en Orient que ses charges lui imposaient. Ce digne prélat sut se faire estimer et honorer de tous, non seulement à cause de sa science éprouvée, mais aussi grâce à son caractère conciliant et modeste. Son frère, Barsauma, qui a continué sa *Chronique ecclésiastique,* nous a laissé un touchant tableau du deuil que sa mort, arrivée à Maraga, répandit sur tout le clergé de l'Orient, jacobite, nestorien ou arménien. Son corps fut ramené plus tard au couvent de Mar Mattai, près de Mossoul, où résidait le maphrien, et où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau. Barsauma a rédigé un catalogue des œuvres de son frère [1]. Nous avons parlé dans notre première partie de la plupart de ses œuvres; nous devons ajouter : un livre sur l'interprétation des songes, qui date de la jeunesse de l'auteur; une liturgie, traduite en latin par Renaudot, *Liturgiæ orient.*, II, 456; et de nombreuses poésies très estimées des Syriens [2].

Nous nous arrêterons ici. Les Tartares ont apporté de l'Orient en Mésopotamie et en Syrie, non pas la lumière, mais le fer et le feu. La prise de Bagdad par

1. Barhebræus, *Chron. eccl.*, II, 475-481.

2. Éditées en grande partie par Lengerke, Kœnigsberg, 1836-1838 (édition médiocre ; par le Maronite Augustin Scebabi, Rome, 1877. En 1880, Yohanna Notayn Darauni a publié à Rome le poème sur la *Sagesse divine.* Un extrait dans le *Liber thesauri* du P. Cardahi, p. 63. M. Budge a donné quelques autres morceaux dans son édition du *Livre des contes amusants* de Barhebræus (ci-dessus, p. 264). D'autres extraits dans Manna, *Morceaux choisis de littérature araméenne*, II, p. 372-395. J.-B. Chabot a publié une poesie dans : *Mélanges de Ch. de Harlez*, Leide, 1896; et une *Lettre de Barhebræus au catholicos Denha 1*, dans le *Journ. asiatique*, 9e série, t. XI, p. 75.

Houlagou en 1258 met fin à la dynastie des Abbasides. Les Mongols traînent derrière eux le meurtre et la dévastation; et une longue ère d'obscurantisme va s'appesantir sur l'Asie[1].

1. Nous citons ici deux nouvelles publications qui doivent figurer à la p. 35, note 3.

W. E. BARNES, *The Peschitta version of 2 kings*, *Journ. of theol. studies*, 1905, p. 220; G. DIETTRICH, *Ein Apparatus criticus zur Pesitto zum Propheten Iesaias*, *Beihefte z. Zeitschr. f. alttest. Wissensch.*, VIII, Giessen, 1905.

En terminant, nous complétons la mention de quelques-unes des notices que M. Addaï Scher a publiées dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1906, p. 1-32, en s'appuyant sur des manuscrits orientaux inédits. Nous n'avons connu ces notices qu'après la mise en pages de notre édition :

Notice III, p. 4 : L'attribution au patriarche Élisée d'un commentaire sur Job et les Épîtres paulines (voir ci-dessus, p. 72) est erronée; l'auteur de ce commentaire est Élisée bar Kozbâyé que nous avons cité à la page 71. Très douteux.

Notice VI, p. 10 : Issai ou Isaïe l'interprète, qui vivait au VI[e] siècle, est l'auteur d'un traité divisé en neuf chapitres sur la commémoraison des martyrs. Voir ci-dessus, p. 347, note 3.

Notice XV, p. 15 : Un ms. de Seert renferme un traité de Barhadbeschaba sur la fondation des écoles, lequel est moitié théologique, moitié historique. M. Addaï Scher se propose de publier la seconde moitié.

Notice XVI, p. 16 : Mikael l'interprète (cf. ci-dessus, p. 74 et 255) est encore l'auteur : d'un traité sur l'homme considéré comme microcosme, lequel existe dans un ms. du couvent d'Hormizd; d'un traité sur l'âme de l'homme considéré comme microcosme, lequel se trouve chez un particulier à Mossoul; d'un livre de définitions dans un ms. du couvent d'Hormizd; — mais ces livres ont pour auteur Ahoudemmeh, voir ci-dessus, p. 250-251 et la note 1 de la p. 251. Des fragments d'un livre de controverse contre les hérétiques se trouvent sous le nom de Mikael à Seert, ainsi qu'un traité sur la fête de la Vierge faisant partie du Recueil des *Causes des fêtes*, voir ci-dessus, p. 347, note 3.

Notice XVII, p. 17 : Gabriel Arya (voir ci-dessus, p. 72) et Gabriel de Katar (ci-dessus, p. 212) sont une seule personne vivant au VII[e] siècle. Douteux.

Notice XXII, p. 22 : Sourin de Nisibe, qui vivait au VII[e] siècle, est l'auteur des ouvrages attribués (voir ci-dessus, p. 381) à Sourin le patriarche, postérieur d'un siècle. Douteux.

437

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

A) Histoire littéraire [1].

J.-S. Assémani. — *Bibliotheca orientalis clementino-vaticana,* t. I-III, Rome, 1719-1728.

Ét.-Év. Assémani. — *Bibliothecae Mediceae Laurentianae et Palatinae codicum ms. orientalium catalogus*, Florence, 1742.

Ét.-Év. Assémani et J.-S. Assémani. — *Bibliothecae apostolicae vaticanae codicum manuscriptorum catalogus*, partis I, t. II-III (ms. syriaques), Rome, 1758-1759.

F. Rosen et J. Forshall. — *Catalogus codicum ms. orientalium qui in Museo britannico asservantur*, Londres, 1838.

Badger. — *The Nestorians and their rituals*, t. I-II, Londres, 1852.

R. Payne Smith. — *Catalogi codicum ms. Bibliothecae Bodleianae, pars sexta codices syriacos, carshunicos, mandaeos complectens*, Oxford, 1864.

W. Wright. — *Catalogue of the syriac manuscripts in the British Museum acquired since the year 1838*, t. I-III, Londres, 1870-1872.

W. Wright et Stanley Cook. — *Catalogue of the syriac manuscripts of the University of Cambridge*, I-II, Cambridge, 1901.

Georg. Ébedjésu Khayyath. — *Syri orientales, seu Chaldaei, Nestoriani et romanorum Pontificum Primatus*, Rome, 1870.

Gust. Bickell. — *Conspectus rei Syrorum litterariae additis notis bibliographicis et excerptis anecdotis*, Munster, 1871.

H. Zotenberg. — *Manuscrits orientaux. Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens (mandaïtes) de la Bibliothèque nationale*. Paris, 1874.

1. Les éditions de textes syriaques ayant été mentionnées dans les notes du livre, il est inutile d'en rappeler ici les titres. On en trouvera la liste à peu près complète dans les ouvrages de Nestle et Brockelmann cités ci-dessous.

GEORG HOFFMANN. — *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer*, Leipzig, 1880, dans les *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, vol. VII, n° 3.

EBERHARD NESTLE. — *Syrische Grammatik mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar, zweite, vermehrte und verbesserte Auflage der Brevis linguae syriacae grammatica*, Berlin, 1888. — *Syrien* et *Syrische Uebersetzungen* dans la *Real-Encyklopedie für protest. Theol. und Kirche*, 3e édit., Leipzig, 1896.

W. Wright. — *Syriac literature. Encyclopedia Britannica*, t. XXII, p. 824-856. Édition à part : *A short History of syriac Literature by the late William Wright*, Londres, 1894.

V. RYSSEL. — *Der Einfluss der syrischen Litteratur auf das Abenland* dans la *Theol. Zeitschrift aus der Schweiz*, 1896, p. 43-66.

EDUARD SACHAU. — *Die Handscriften-Verzeichnisse der Königlichen Bibliothek zu Berlin; Band XXIII, Verzeichniss der syrischen Handschriften*, I-II, Berlin, 1899.

CARL BROCKELMANN. — *Syrische Grammatik mit Litteratur, Chrestomathie und Glossar*, Berlin, 1899.

B) Périodiques.

Journal asiastique, Paris, 1822 sqq.

Revue sémitique, Paris, 1893 sqq.

Revue de l'Orient chrétien, Paris, 1896 sqq.

Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, Leipzig, 1846 sqq.

Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft herausgegeben von Dr. Bernhard Stade, Giessen, 1881 sqq.

Zeitschrift für Assyriologie und verwandte Gebiete, Weimar, 1885 sqq.

Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, Vienne, 1887 sqq.

Orientalische Bibliographie, herausgegeben von Dr. A. Mueller, Berlin, 1887 sqq.

Giornale della Società asiatica italiana, Florence, 1887 sqq.

Transactions of the royal asiatic Society, Londres, 1827-1835.

Journal of the Royal asiastic Society, Londres, 1834 sqq.

The american Journal of Archaeology and of the History of the fine Arts, Baltimore, 1885 sqq.

Hebraica, Chicago, 1884-1894.

The american Journal of semitic languages and literatures (*continuating « Hebraica »*), Chicago, 1895 sqq.

Oriens christianus, Rome, 1901 sqq.

INDEX GENERAL

(Les petites capitales indiquent les noms des auteurs syriaques. Les chiffres se réfèrent aux pages du volume; les chiffres gras marquent les principaux passages. Les titres des ouvrages sont imprimés en italiques).

TABLE DES MATIÈRES

XIII

XIV

La philosophie.

XV

Les sciences chez les Syriens

XVI

La grammaire, la lexicographie, la rhétorique et la poétique.

XVII

Traductions syriaques.

Pages.

DEUXIÈME PARTIE

NOTICES SUR LES ÉCRIVAINS SYRIAQUES

I

II

Les écrivains jusqu'au VIIe siècle.

III

Les écrivains sous les Arabes.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).